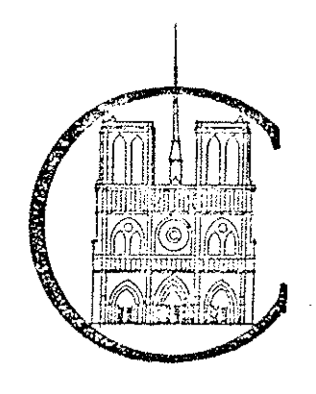
ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e ANNÉE

1952



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
CHACORNAC FRÈRES
11, Quai Saint-Michel
PARIS (Ve)

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53ᵉ Année — Janvier-février 1952 — Nº 297

LES CONDITIONS DE L'EXISTENCE CORPORELLE (1)

D'APRÈS le *Sânkhya* de Kapila, il existe cinq *tanmâtras* ou essences élémentaires, perceptibles (ou plutôt « conceptibles ») idéalement, mais incompréhensibles et insaisissables sous un mode quelconque de la manifestation universelle, parce que non-manifestées elles-mêmes ; pour cette même raison, il est impossible de leur attribuer des dénominations particulières, car elles ne peuvent être définies par aucune représentation formelle (2). Ces *tanmâtras* sont les principes potentiels, ou, pour employer une expression qui rappelle la doctrine de Platon, les « idées-archétypes » des cinq éléments du monde matériel physique, ainsi, bien entendu, que d'une indéfinité d'autres modalités de l'existence manifestée, correspondant analogiquement à ces éléments dans les degrés multiples de cette existence ; et, selon la même correspondance, ces idées principielles impliquent aussi en puissance, respectivement, les cinq conditions dont les combinaisons constituent les délimitations de cette possibilité particulière de manifestation que nous appelons l'existence corporelle. Ainsi, les cinq *tanmâtras* ou idées principielles sont les éléments « essentiels », causes primordiales

1. Publié dans la revue *La Gnose*, nº de janvier 1912.
2. On ne peut que les désigner par analogie avec les différents ordres de qualités sensibles, car c'est par là seulement que nous pouvons les connaître (indirectement, dans quelques-uns de leurs effets particuliers) en tant que nous appartenons, comme êtres individuels et relatifs, au monde de la manifestation.

des cinq éléments « substantiels » de la manifestation physique, qui n'en sont que des déterminations particulières, des modifications extérieures. Sous cette modalité physique, ils s'expriment dans les cinq conditions selon lesquelles se formulent les lois de l'existence corporelle (1) ; la loi, intermédiaire entre le principe et la conséquence, traduit la relation de la cause à l'effet (relation dans laquelle on peut regarder la cause comme active et l'effet comme passif), ou de l'essence à la substance, considérées comme l'א et le ת, les deux points extrêmes de la modalité de manifestation que l'on envisage (et qui, dans l'université de leur extension, le sont de même pour chaque modalité). Mais ni l'essence ni la substance n'appartiennent en elles-mêmes au domaine de cette manifestation, pas plus que les deux extrémités de l'*Yn-yang* ne sont contenues dans le plan de la courbe cyclique ; elles sont de part et d'autre de ce plan, et c'est pourquoi, en réalité, la courbe de l'existence n'est jamais fermée.

Les cinq éléments du monde physique (2) sont, comme on le sait, l'Ether (*Akâsha*), l'Air (*Vâyu*), le Feu (*Téjas*), l'Eau (*Apa*), et la Terre (*Prithvî*) ; l'ordre dans lequel ils sont énumérés est celui de leur développement, conformément à l'enseignement du *Véda* (3). On a souvent voulu assimiler les éléments aux différents états ou degrés de condensation de la matière physique, se produisant à partir de l'Ether primordial homogène, qui remplit toute l'étendue, unissant ainsi entre elles toutes les parties du monde corporel ; à ce

1. Les cinq *tanmâtras* ne peuvent cependant pas être considérés comme étant manifestés par ces conditions, non plus que par les éléments et par les qualités sensibles qui correspondent à ceux-ci ; mais c'est au contraire par les cinq *tanmâtras* (en tant que principe, support et fin) que toutes ces choses sont manifestées, et ensuite tout ce qui résulte de leurs combinaisons indéfinies.
2. Chacun de ces éléments primitifs est appelé *bhûta*, de *bhû*, « être », plus particulièrement au sens de « subsister » ; ce terme *bhûta* implique donc une détermination substantielle, ce qui correspond bien, en effet, à la notion d'élément corporel.
3. L'origine de l'Éther et de l'Air, non mentionnée dans le texte du *Véda* où la genèse des trois autres éléments est décrite (*Chhândogya Upanishad*), est indiquée dans un autre passage (*Taittiriyaka Upanishad*).

point de vue, on fait correspondre, en allant du plus dense au plus subtil, c'est-à-dire dans l'ordre inverse de celui de leur différenciation, la Terre à l'état solide, l'Eau à l'état liquide, l'Air à l'état gazeux, et le Feu à un état encore plus raréfié, assez semblable à l' « état radiant » récemment découvert par les physiciens et actuellement étudié par eux, à l'aide de leurs méthodes spéciales d'observation et d'expérimentation. Ce point de vue renferme assurément une part de vérité, mais il est trop systématique, c'est-à-dire trop étroitement particularisé, et l'ordre qu'il établit dans les éléments diffère du précédent sur un point, car il place le Feu avant l'Air et immédiatement après l'Ether, comme s'il était le premier élément se différenciant au sein de ce milieu cosmique originel. Au contraire, d'après l'enseignement conforme à la doctrine orthodoxe, c'est l'Air qui est ce premier élément et cet Air, élément neutre (ne contenant qu'en puissance la dualité active-passive), produit en lui-même, en se différenciant par polarisation (faisant passer cette dualité de la puissance à l'acte), le Feu, élément actif, et l'Eau, élément passif (on pourrait dire « réactif », c'est-à-dire agissant en mode réfléchi, corrélativement à l'action en mode spontané de l'élément complémentaire), dont l'action et réaction réciproque donne naissance (par une sorte de cristallisation ou de précipitation résiduelle) à la Terre, « élément terminant et final » de la manifestation corporelle. Nous pourrions considérer plus justement les éléments comme différentes modalités vibratoires de la matière physique, modalités sous lesquelles elle se rend perceptible successivement (en succession purement logique, bien entendu) (1) à chacun des sens de notre individualité corporelle ; d'ailleurs, tout ceci sera suffisamment expliqué et justifié par les considérations que nous allons avoir à exposer dans la suite de cette étude.

1. Nous ne pouvons, en effet, songer en aucune façon à réaliser une conception dans le genre de celle de la statue idéale qu'a imaginée Condillac dans son *Traité des Sensations*.

Nous devons, avant tout, établir que l'Ether et l'Air sont des éléments distincts, contrairement à ce que soutiennent quelques écoles hétérodoxes (1) ; mais, pour rendre plus compréhensible ce que nous dirons sur cette question, nous rappellerons d'abord que les cinq conditions à l'ensemble desquelles est soumise l'existence corporelle sont l'espace, le temps, la matière, la forme et la vie. Par suite, on peut, pour réunir en une seule définition l'énoncé de ces cinq conditions, dire qu'un corps est « une forme matérielle vivant dans le temps et dans l'espace » ; d'autre part, lorsque nous employons l'expression « monde physique », c'est toujours comme synonyme de « domaine de la manifestation corporelle » (2). Ce n'est que provisoirement que nous avons énuméré ces conditions dans l'ordre précédent, sans préjuger de rien à l'égard des relations qui existent entre elles, jusqu'à ce que nous ayons, au cours de notre exposé, déterminé leurs correspondances respectives avec les cinq sens et avec les cinq éléments, qui, d'ailleurs, sont tous semblablement soumis à l'ensemble de ces cinq conditions.

1° *Akâsha*, l'Ether, qui est considéré comme l'élément le plus subtil et celui dont procèdent tous les autres (formant, par rapport à son unité primordiale, un quaternaire de manifestation), occupe tout l'espace physique, ainsi que nous l'avons dit (3) ; pourtant, ce n'est pas immédiatement par lui que cet espace est perçu, et sa qualité particulière n'est pas l'étendue, mais le son ; ceci nécessite quelque explication. En effet, l'Ether, envisagé en lui-même, est primitive-

(1) Notamment les *Jainas*, les *Bauddhas* et les *Chârvâkas*, avec lesquels la plupart des philosophes atomistes grecs sont d'accord sur ce point ; il faut cependant faire une exception pour Empédocle, qui admet les cinq éléments, mais en les supposant développés dans l'ordre suivant : l'Éther, le Feu, la Terre, l'Eau et l'Air ; nous n'y insisterons pas davantage, car nous ne nous proposons pas d'examiner ici les opinions des différentes écoles grecques de « philosophie physique ».

(2) Le manque d'expressions adéquates, dans les langues occidentales, est souvent une grande difficulté pour l'exposition des idées métaphysiques, comme nous l'avons déjà fait remarquer à diverses reprises.

(3) « L'Éther, qui est répandu partout, pénètre en même temps l'extérieur et l'intérieur des choses » (citation de Shankarâchârya, dans *Le Démiurge*, n° de juin 1951 des *Etudes Traditionnelles*).

ment homogène ; sa différenciation, qui engendre les autres éléments (en commençant par l'Air) a pour origine un mouvement élémentaire se produisant, à partir d'un point initial quelconque, dans ce milieu cosmique indéfini. Ce mouvement élémentaire est le prototype du mouvement vibratoire de la matière physique ; au point de vue spatial, il se propage autour de son point de départ en mode isotrope, c'est-à-dire par des ondes concentriques, en vortex hélicoïdal suivant toutes les directions de l'espace, ce qui constitue la figure d'une sphère in définie ne se fermant jamais. Pour marquer déjà les rapports qui relient sentre elles les différentes conditions de l'existence corporelle, telles que nous les avons précédemment énumérées, nous ajouterons que cette forme sphérique est le prototype de toutes les formes : elle les contient toutes en puissance, et sa première différenciation en mode polarisé peut être représentée par la figuration de l'*Yn-yang*, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte en se reportant, par exemple, à la conception symbolique de l'Androgyne de Platon (1).

Le mouvement, même élémentaire, suppose nécessairement l'espace, ainsi que le temps, et l'on peut même dire qu'il est en quelque sorte la résultante de ces deux conditions, puisqu'il en dépend nécessairement, comme l'effet dépend de la cause (dans laquelle il est impliqué en puissance) (2) ; mais ce n'est pas le mouvement élémentaire, par lui-même, qui nous donne immédiatement la perception de l'espace (ou plus exactement de l'étendue). En effet, il importe de bien remarquer que, quand nous parlons du mouvement qui se produit dans l'Ether à l'origine de toute différenciation, il ne s'agit exclusivement que du mouvement élémentaire, que nous pouvons appeler mouvement ondulatoire ou vibratoire simple (de longueur d'onde et de période infinitésimales), pour indiquer son mode de propagation (qui est uniforme dans l'espace et dans le temps), ou plutôt la représentation géométrique de celui-ci ; c'est seulement en considérant les autres éléments que nous pourrons envisager des modifications complexes de ce mouvement vibratoire, modifications qui correspondent pour nous à divers ordres de sensations. Ceci est d'autant plus important que c'est précisément sur ce point que repose toute la distinction fondamentale entre les qualités propres de l'Ether et celles de l'Air.

(1) Ceci pourrait encore être appuyé par diverses considérations d'ordre embryologique, mais qui s'écarteraient trop de notre sujet pour que nous puissions faire plus que de noter simplement ce point en passant.

(2) Cependant, il est bien entendu que le mouvement ne peut commencer, dans les conditions spatiale et temporelle qui rendent sa production possible, que sous l'action (activité extériorisée, en mode réfléchi) d'une cause principielle qui est indépendante de ces conditions (voir plus loin).

Nous devons nous demander maintenant quelle est, parmi les sensations corporelles, celle qui nous présente le type sensible du mouvement vibratoire, qui nous le fait percevoir en mode direct, sans passer par l'une ou l'autre des diverses modifications dont il est susceptible. Or, la physique élémentaire elle-même nous enseigne que ces conditions sont remplies par la vibration sonore, dont la longueur d'onde est comprise, de même que la vitesse de propagation (1), dans les limites appréciables à notre perception sensible ; on peut donc dire, par suite, que c'est le sens de l'ouïe qui perçoit directement le mouvement vibratoire. Ici, on objectera sans doute que ce n'est pas la vibration éthérique qui est ainsi perçue en mode sonore, mais bien la vibration d'un milieu gazeux, liquide ou solide ; il n'en est pas moins vrai que c'est l'Ether qui constitue le milieu originel de propagation du mouvement vibratoire, lequel, pour entrer dans les limites de perceptibilité qui correspondent à l'étendue de notre faculté auditive, doit seulement être amplifié par sa propagation à travers un milieu plus dense (matière pondérable), sans perdre pour cela son caractère de mouvement vibratoire simple (mais sa longueur d'onde et sa période n'étant

(1) La vitesse, dans un mouvement quelconque, est le rapport, à chaque instant, de l'espace parcouru au temps employé pour le parcourir ; et, dans sa formule générale, ce rapport (constant ou variable suivant que le mouvement est uniforme ou non) exprime la loi déterminante du mouvement considéré (voir un peu plus loin).

plus alors infinitésimales). Pour manifester ainsi la qualité sonore, il faut que ce mouvement la possède déjà en puissance (directement) (1) dans son milieu originel, l'Ether, dont par conséquent, cette qualité, à l'état potentiel (d'indifférenciation primordiale), constitue bien la nature caractéristique par rapport à notre sensibilité corporelle (2).

D'autre part, si l'on recherche quel est celui des cinq sens par lequel le temps nous est plus particulièrement manifesté, il est facile de se rendre compte que c'est le sens de l'ouïe ; c'est d'ailleurs là un fait qui peut être vérifié expérimentalement par tous ceux qui sont habitués à contrôler l'origine respective de leurs diverses perceptions. La raison pour laquelle il en est ainsi est la suivante : pour que le temps puisse être perçu matériellement (c'est-à-dire entrer en relation avec la matière, en ce qui concerne spécialement notre organisme corporel), il faut qu'il devienne susceptible de mesure, car c'est là, dans le monde physique, un caractère général de toute qualité sensible (lorsqu'on la considère en tant que telle) (3) ; or, il ne l'est pas directement pour nous, parce qu'il n'est pas divisible en lui-même, et que nous ne concevons la mesure que par la division, du moins d'une façon usuelle et sensible (car on peut cependant concevoir de tout autres modes de mesure, par exemple l'intégration). Le temps ne sera donc rendu mesurable qu'autant qu'il s'exprimera en fonction d'une variable divisible, et, comme

(1) Il possède bien aussi en puissance les autres qualités sensibles, mais indirectement, puisqu'il ne peut les manifester, c'est-à-dire les produire en acte, que par différentes modifications complexes (l'amplification ne constituant au contraire qu'une modification simple la première de toutes).

(2) D'ailleurs, cette même qualité sonore appartient également aux quatre autres éléments, non plus comme qualité propre ou caractéristique, mais en tant qu'ils procèdent tous de l'Éther ; chaque élément, procédant immédiatement de celui qui le précède dans la série indiquant l'ordre de leur développement successif, est perceptible aux mêmes sens que celui-ci, et, en plus, à un autre sens qui correspond à sa propre nature particulière.

(3) Ce caractère est impliqué par la présence de la matière parmi les conditions de l'existence physique ; mais, pour réaliser la mesure, c'est à l'espace que nous devons rapporter toutes les autres conditions, comme nous le voyons ici pour le temps ; nous mesurons la matière elle-même par division, et elle n'est divisible qu'autant qu'elle est étendue, c'est-à-dire située dans l'espace (voir plus loin pour la démonstration de l'absurdité de la théorie atomiste).

nous le verrons un peu plus loin, cette variable ne peut être que l'espace, la divisibilité étant une qualité essentiellement inhérente à celui-ci. Par suite, pour mesurer le temps, il faudra l'envisager en tant qu'il entre en relation avec l'espace, qu'il s'y combine en quelque sorte, et le résultat de cette combinaison est le mouvement, dans lequel l'espace parcouru, étant la somme d'une série de déplacements élémentaires envisagés en mode successif (c'est-à-dire précisément sous la condition temporelle), est fonction (1) du temps employé pour le parcourir ; la relation qui existe entre cet espace et ce temps exprime la loi du mouvement considéré (2). Inversement, le temps pourra alors s exprimer de même en fonction de l'espace, en renversant le rapport considéré précédemment comme existant entre ces deux conditions dans un mouvement déterminé ; ceci revient à considérer ce mouvement comme une représentation spatiale du temps. La représentation la plus naturelle sera celle qui se traduira numériquement par la fonction la plus simple ; ce sera donc un mouvement oscillatoire (rectiligne ou circulaire) uniforme (c'est-à-dire de vitesse ou de période oscillatoire constante), qui peut être regardé comme n'étant qu'une sorte d'amplification (impliquant d'ailleurs une différenciation par rapport aux directions de l'espace), du mouvement vibratoire élémentaire ; puisque tel est aussi le caractère de la vibration sonore, on comprend immédiatement par là que ce soit l'ouïe qui, parmi les sens, nous donne spécialement la perception du temps.

Une remarque qu'il nous faut ajouter dès maintenant, c'est que, si l'espace et le temps sont les conditions nécessaires du mouvement, ils n'en sont point les causes premières ; ils sont eux-mêmes des effets, au moyen desquels est manifesté le mouvement, autre effet (secondaire par rapport aux

(1) Au sens mathématique de quantité variable qui dépend d'une autre.

(2) C'est la formule de la vitesse, dont nous avons parlé précédemment, et qui, considérée pour chaque instant (c'est-à-dire pour des variations infinitésimales du temps et de l'espace), représente la dérivée de l'espace par rapport au temps.

précédents, qui peuvent être regardés en ce sens comme ses causes immédiates, puisqu'il est conditionné par eux) des mêmes causes essentielles, qui contiennent potentiellement l'intégralité de tous leurs effets, et qui se synthétisent dans la Cause totale et suprême, conçue comme la Puissance Universelle, illimitée et inconditionnée (1). D'autre part, pour que le mouvement puisse se réaliser en acte, il faut quelque chose qui soit mû, autrement dit une substance (au sens étymologique du mot) (2) sur laquelle il s'exerce ; ce qui est mû, c'est la matière, qui n'intervient ainsi dans la production du mouvement que comme condition purement passive. Les réactions de la matière soumise au mouvement (puisque la passivité implique toujours une réaction) développent en

(1) Ceci est très clairement exprimé dans le symbolisme biblique : en ce qui concerne l'application cosmogonique spéciale au monde physique, *Qaïn* (" le fort et puissant transformateur, celui qui centralise, saisit et assimile à soi ") correspond au temps, *Habel* (" le doux et pacifique libérateur, celui qui dégage et détend, qui évapore, qui fuit le centre ") à l'espace, et *Sheth* (" la base et le fond des choses ") au mouvement (voir les travaux de Fabre d'Olivet). La naissance de *Qaïn* précède celle d'*Habel*, c'est-à-dire que la manifestation perceptible du temps précède (logiquement) celle de l'espace, de même que le son est la qualité sensible qui se développe la première ; le meurtre d'*Habel* par *Qaïn* représente alors la destruction apparente, dans l'extériorité des choses, de la simultanéité par la succession ; la naissance de *Sheth* est consécutive à ce meurtre, comme conditionnée par ce qu'il représente, et cependant *Sheth*, ou le mouvement, ne procède point en lui-même de *Qaïn* et d'*Habel*, ou du temps et de l'espace, bien que sa manifestation soit une conséquence de l'action de l'un sur l'autre (en regardant alors l'espace comme passif par rapport au temps) ; mais, comme eux, il naît d'*Adam* lui même, c'est-à-dire qu'il procède aussi directement qu'eux de l'extériorisation des puissances de l'Homme Universel, qui l'a, comme le dit Fabre d'Olivet, " généré, au moyen de sa faculté assimilatrice, en son ombre réfléchie ".

Le temps, sous ses trois aspects de passé, de présent et du futur, unit entre elles toutes les modifications, considérées comme successives, de chacun des êtres qu'il conduit, à travers le Courant des Formes, vers la Transformation finale ; ainsi, *Shiva*, sous l'aspect de *Mahâdêva*, ayant les trois yeux et tenant le *trishûla* (trident), se tient au centre de la Roue des Choses. L'espace, produit par l'expansion des potentialités d'un point principiel et central, fait coexister dans son unité la multiplicité des choses, qui, considérées (extérieurement et analytiquement) comme simultanées, sont toutes contenues en lui et pénétrées par l'Éther qui le remplit entièrement ; de même, *Vishnu*, sous l'aspect de *Vâsudêva*, manifeste les choses, les pénétrant dans leur essence intime, par de multiples modifications, réparties sur la circonférence de la Roue des Choses, sans que l'unité de son Essence suprême en soit altérée (cf. *Bhagavad-Gîtâ*, X). Enfin, le mouvement, ou mieux la " mutation ", est la loi de toute modification ou diversification dans le manifesté, loi cyclique et évolutive, qui manifeste *Prajâpati*, ou *Brahmâ* considéré comme " le Seigneur des Créatures ", en même temps qu'il en est " le Substanteur et le Sustenteur organique ".

(2) Mais non au sens où l'entend Spinoza.

elle les différentes qualités sensibles, qui, comme nous l'avons déjà dit, correspondent aux éléments dont les combinaisons constituent cette modalité de la matière que nous connaissons (en tant qu'objet, non de perception, mais de pure conception) (1) comme le « substratum » de la manifestation physique. Dans ce domaine, l'activité n'est donc pas inhérente à la matière et spontanée en elle, mais elle lui appartient, d'une façon réflexe, en tant que cette matière coexiste avec l'espace et le temps, et c'est cette activité de la matière en mouvement qui constitue, non pas la vie en elle-même, mais la manifestation de la vie dans le domaine que nous considérons. Le premier effet de cette activité est de donner à cette matière la forme, car elle est nécessairement informe tant qu'elle est à l'état homogène et indifférencié, qui est celui de l'Ether primordial ; elle est seulement susceptible de prendre toutes les formes qui sont potentiellement contenues dans l'extension intégrale de sa possibilité particulière (2). On peut donc dire que c'est aussi le mouvement qui détermine la manifestation de la forme en mode physique ou corporel ; et, de même que toute forme procède, par différenciation, de la forme sphérique primordiale, tout mouvement peut se réduire à un ensemble d'éléments dont chacun est un mouvement vibratoire hélicoïdal, qui ne se différenciera du vortex sphérique élémentaire qu'autant que l'espace ne sera plus envisagé comme isotrope.

Nous avons déjà eu ici à considérer l'ensemble des cinq conditions de l'existence corporelle, et nous aurons à y revenir, à des points de vue différents, à propos de chacun des quatre éléments dont il nous reste à étudier les caractères respectifs.

(*A suivre.*) RENÉ GUÉNON.

(1) Cf. le dogme de l' " Immaculée Conception " (voir *Pages dédiées à Mercure*, *Etudes Traditionnelles* d'août et septembre 1946).
(2) Voir *Le Démiurge*, nº de juin 1951 (citation du *Véda*).

DU « DÉPÔT » INITIATIQUE

UNE faute d'impression qui s'est glissée dans notre article *La dernière veille de la nuit,* nous paraît assez grave pour que nous ne nous bornions pas à la rectifier dans un de ces *errata* dont la plupart des lecteurs négligent de prendre connaissance.

Le texte erroné se présente ainsi, page 348 du numéro spécial consacré à René Guénon : « Il existe certainement, en dehors de la Maçonnerie et du Compagnonnage dont il n'est vraiment pas possible de croire qu'ils aient conservé la totalité de leur dépôt, des filiations initiatiques occidentales et spécifiquement chrétiennes, mais rien ne permet de penser qu'elles aient conservé davantage », alors que nous avions écrit : «... mais rien ne permet de penser qu'elles l'aient conservé davantage », ce qui est tout différent. En effet, d'après le texte précédemment imprimé, nous aurions affirmé que les organisations initiatiques chrétiennes auxquelles nous faisions allusion n'auraient rien conservé de plus que la Maçonnerie et le Compagnonnage, alors que nous avons seulement voulu dire que ni la Maçonnerie, ni le Compagnonnage, ni ces organisations chrétiennes n'avaient conservé la totalité du dépôt qui leur avait été originellement confié pour répondre à leur fin, sans vouloir décider si les unes avaient conservé autant ou plus ou moins que les autres, ce qui, dans certains cas, est d'ailleurs fort difficile à apprécier, eu égard aux différences de structure des diverses organisations envisagées. Ce qui nous importait était seulement de prendre acte que, selon toutes les apparences, il n'y avait plus actuellement en Occident d'organisation assurant intégralement la transmission de la connaissance traditionnelle

et des moyens de sa réalisation, fût-ce à l'intérieur d'un domaine limité.

Nous disons « selon toutes les apparences ». Cela signifie très exactement que René Guénon, jusqu'à la fin de sa vie, n'avait pas acquis la preuve de l'existence actuelle d'une telle organisation, ni même relevé de signes assez nets pour qu'il pût la croire hautement probable. C'est là un point sur lequel nous pouvons être tout à fait affirmatif. On peut dire, naturellement, que ceci ne constitue pas une preuve décisive de la non-existence actuelle d'une telle organisation, et nous en convenons volontiers. Cependant, il semble bien que, dans l'esprit de René Guénon, sa fonction personnelle impliquait que, si l'organisation envisagée existait, elle aurait nécessairement pris contact avec lui, non pas en tant qu'individu mais en tant qu'intermédiaire possible avec l'Orient. Ce point de vue supposait au moins que le contact entre la dite organisation et les autres formes traditionnelles avait été rompu, ou que le niveau auquel se situait l'organisation n'était pas celui où un tel contact est normal et même s'impose. On ne peut pas, dès lors qu'on admet la légitimité et la nécessité de l'œuvre de Guénon, envisager une possibilité plus favorable pour l'Occident. En effet, si on supposait l'existence d'une organisation occidentale complète sous tous les rapports et en relation avec les autres formes traditionnelles, la nécessité de l'œuvre de Guénon ne s'imposerait pas avec évidence, et on pourrait penser qu'elle procède d'une initiative individuelle, car le retour de l'Occident à la tradition intégrale aurait pu alors s'effectuer par des voies discrètes et non apparentes, sans impliquer une manifestation extérieure et publique des aspects ésotériques de la doctrine.

Nous devons maintenant répondre à une question qui nous a été posée, à savoir ce que nous entendons par la « totalité du dépôt » d'une organisation initiatique (1). Il

1. Dans certaines lignées initiatiques chrétiennes, le mot " dépôt " a été réservé pour désigner certains " secrets " propres à une organisation ou à

nous semble opportun de le faire publiquement puisque cette question présente un intérêt général et que la réponse nous servira de point de départ pour des considérations susceptibles de diriger certains vers des voies de recherches intellectuelles auxquelles il nous semble qu'on pense généralement assez peu.

Le dépôt d'une organisation initiatique comprend des éléments de plusieurs ordres. Tout d'abord, les rites de transmission de l'influence spirituelle sans lesquels il n'est pas d'initiation ni par conséquent d'organisation initiatique, rites réservés dans tous les cas à une élite d'un niveau plus ou moins élevé suivant la nature de l'organisation, rites non connus dans le monde profane, sauf dans des circonstances exceptionnelles destinées à provoquer un providentiel « scandale » (1) ; rites se superposant, sans se confondre avec eux mais sans les supprimer ni les rendre inutiles, aux rites exotériques de la tradition dont relève l'organisation envisagée (2).

un groupe d'organisations, mais nous pensons qu'on peut sans abus élargir l'usage de ce mot.

1. Dans tous les cas normaux, les rites initiatiques ne peuvent être connus dans le monde profane que par suite d'une dégénérescence de l'organisation, ou bien par trahison ou par violence (c'est le cas des rites maçonniques et de certains rites islamiques). Nous avons eu la surprise de voir certains lecteurs mettre en doute l'existence de rites spécifiquement initiatiques dans le Christianisme latin du moyen âge et des époques ultérieures, en se basant sur le fait qu'on ne connaît rien de ces rites et qu'on ne sait pas en quoi ils consistaient. Comme nous ne pouvons croire que ces lecteurs veulent dire que ce qui leur est inconnu n'existe pas, leur objection sous-entend que, si de tels rites avaient existé, ils auraient nécessairement été décrits dans des ouvrages mis à la portée de tout le monde. C'est une supposition bien inattendue de la part d'individualités revendiquant un point de vue ésotérique ! Mais en tout cas, même si on n'en a pas une description détaillée, on sait bien que des rites réservés ont existé au sein du monde chrétien.

2. Si on admet que les sacrements chrétiens ont été primitivement des rites initiatiques, ils se superposaient alors aux rites exotériques de la Loi juive que Jésus et les premiers disciples ont observée fidèlement, en y apportant toutefois, sur certains points, des assouplissements rendus nécessaires par un formalisme devenu trop rigide (l'exemple le plus net est fourni par l'attitude de Jésus et des premiers chrétiens relativement à l'observance du Sabbat). Dans cette perspective, la condamnation de Jésus par les autorités exotériques du Judaïsme aurait été le signe écartant la Loi juive comme base exotérique de l'initiation chrétienne, mais sans rompre le lien interne entre le Judaïsme et le Christianisme envisagés chacun dans leur intégralité. Nous aurons l'occasion de revenir prochainement sur ce dernier point. Les apôtres hésitèrent longtemps avant de

Un second élément est l'enseignement doctrinal, métaphysique et cosmologique, ou seulement cosmologique dans les initiations de « petits mystères », mais rattaché aux principes métaphysiques ; cet enseignement peut être consigné par écrit, dans la mesure où il se laisse exprimer par le discours, le reste étant représenté par des symboles, et en laissant toujours subsister la nécessité de l'enseignement oral. En ce qui concerne certaines parties de la métaphysique et l'ontologie, l'enseignement peut légitimement — et nous serions même tenté de dire doit normalement — être exposé d'une manière publique pour éveiller l'aspiration du profane doué de possibilité de compréhension et de bonne volonté (1). L'enseignement doit en tout cas, au moins dans sa partie réservée, être suffisamment explicite pour que l'initié ait clairement conscience de son but et ne puisse considérer comme tel un quelconque « grand œuvre » social ou minéral, ainsi que cela est malheureusement arrivé en Occident.

Un troisième élément est constitué par la méthode propre à l'organisation envisagée, comportant une définition de l'attitude psycho-mentale, une discipline de vie et des moyens techniques plus ou moins nombreux et complexes.

Enfin, un enseignement technique dans l'ordre des sciences traditionnelles, représentant essentiellement des moyens de connaissance et, lorsque l'opportunité s'impose, des moyens d'action de divers ordres. Ce dernier élément du dépôt sera rarement consigné par écrit et, si quelque chose en est rendu volontairement public, il ne pourra s'agir que d'aide-mémoire à peu près inintelligibles et tout à fait inutilisables pour quiconque n'est pas déjà instruit des matières traitées.

recevoir ceux qui n'appartenaient pas à la tradition de Moïse. Il semble que la vision de Saint-Pierre (*Actes*, X) soit au départ de l'extension effective du rattachement chrétien à des Gentils.

1. Nous faisons allusion ici, sans pouvoir y insister actuellement, aux limites dans lesquelles le « secret » est légitime et est inspiré par les vertus de prudence et de charité. Il nous paraît qu'en maintes circonstances, le secret, sur le plan de l'enseignement théorique, a été étendu abusivement au sein du monde occidental.

Des œuvres telles que celles de Mohyiddin-ibn-Arabi et de Jacob Boehme (1), telles aussi que le Sepher-ha-Zohar peuvent donner une idée de ce que nous avons appelé la totalité du dépôt d'une organisation initiatique, en y joignant les développements, compléments et « clefs » donnés par l'enseignement oral, et étant entendu que l'ampleur de ce dépôt peut être moindre que celle des œuvres précitées et varier indéfiniment selon le niveau auquel se situe l'organisation.

Les choses étant ainsi précisées, nous pouvons dire qu'à la connaissance de René Guénon, toutes les filiations occidentales parvenues jusqu'à notre époque ont perdu les deuxième et quatrième éléments constitutifs du dépôt, l'enseignement doctrinal et l'enseignement technique, et que le troisième, la méthode, est ou bien totalement absent ou bien réduit à un strict minimum. De plus, un examen attentif des éléments subsistants (rites, règles et constitutions) fait ressortir que, dans toutes ces filiations, des « choses secrètes » ont bien réellement disparu au cours des temps.

Lorsque nous pensons à une restauration traditionnelle sous une forme occidentale, c'est donc à partir de l'état de choses décrit ci-dessus que nous sommes obligés de l'envisager et que doivent l'envisager ceux qui, au sein des initiations occidentales, ont donné leur adhésion entière à l'œuvre de René Guénon. Il nous semble évident que ce travail de restauration ne peut être effectué intégralement par les individualités qui se trouvent actuellement dans la situation que nous venons d'indiquer, et que pour le mener à bien elles devront recevoir une aide qui peut se présenter sous deux formes différentes bien que non incompatibles, soit sous la forme d'une aide apportée par une organisation orientale, soit sous la forme d'une intervention directe du Centre

1. Dans le cas de Jacob Boehme, il ne s'agit pas à proprement parler d'un dépôt qu'il aurait reçu par les voies habituelles de transmission puisqu'il semble bien que son initiation, de caractère exceptionnel dans ses modalités, ne comportait rien de tel. Le contenu de l'œuvre de Boehme, complet dans son ordre, représente comme la restitution et la réadaptation d'un dépôt initiatique par un homme inspiré et ayant atteint un haut degré de réalisation spirituelle.

Suprême qui demeure possible toujours et partout (1). Dans ses exposés, René Guénon a surtout insisté sur la solution par l'aide orientale, et cela se comprend aisément car cette solution est la seule qu'il soit possible de rechercher, la seconde ne pouvant être provoquée par aucune initiative extérieure. Mais l'une et l'autre solutions requièrent la même attitude intérieure, la même position intellectuelle et les mêmes efforts intellectuels, de sorte qu'il n'y a pas lieu de se demander laquelle des deux solutions interviendra, si toutefois une solution doit intervenir (2). La même attitude intérieure, c'est-à-dire évidemment une aspiration spirituelle authentique, une absence totale d'exclusivisme et de cet orgueil collectif qui fait croire à certains que leur tradition ou leur forme d'initiation est supérieure à toutes les autres. Position intellectuelle d'adhésion sans réserve à la doctrine traditionnelle contenue dans les exposés de René Guénon ; adhésion sans réserve à la théorie de l'unité non pas seulement transcendante, ce qui importerait peu ici, mais aussi immanente des différentes formes traditionnelles. Efforts intellectuels de pénétration aussi poussés que possible de la tradition et de la forme d'initiation auxquelles

1. Cf. le passage suivant du *Roi du Monde* : « On doit donc parler de quelque chose qui est caché plutôt que véritablement perdu, puisqu'il n'est pas perdu pour tous et que certains le possèdent encore intégralement ; et, s'il en est ainsi, d'autres ont toujours la possibilité de le retrouver, pourvu qu'ils le cherchent comme il convient, c'est-à-dire que leur intention soit dirigée de telle sorte que, par les vibrations harmoniques qu'elle éveille selon la loi des actions et réactions concordantes, elles puissent les mettre en communication spirituelle effective avec le Centre Suprême » (p. 65 de la troisième édition). Et René Guénon ajoute en note : « Ce que nous venons de dire permet d'interpréter dans un sens très précis ces paroles de l'Évangile : « Cherchez et vous trouverez ; demandez et vous recevrez ; frappez et il vous sera ouvert », et nous ajouterons à notre tour que ces paroles évangéliques ont précisément été incorporées dans certains rituels maçonniques... — Nous devons ici préciser que l'intention dont il est question ci-dessus ne doit pas être une simple velléité mais implique que l'individu va jusqu'à la limite de son effort pour réaliser son objet, dans un état de tension permanente et en employant à chaque moment la totalité des moyens déjà à sa disposition.

2. L'aide envisagée, sous une forme ou l'autre, est compatible aussi bien avec l'hypothèse d'une élite occidentale qui prendrait appui sur une organisation traditionnelle préexistante qu'avec celle d'une élite organisée par des moyens traditionnels mais se tenant à l'écart des corps constitués représentant les organisations traditionnelles préexistantes.

on est rattaché. Ajoutons à cela l'utilisation des éléments de méthode subsistant dans les initiations occidentales.

Quand ces conditions auront été réunies chez un certain nombre d'individus constituant un ou des noyaux initiatiques occidentaux, une aide sous une forme quelconque deviendra sans doute possible. Chaque fois que des individualités ont tenté de constituer de tels noyaux et qu'elles ont posé à René Guénon des questions relatives à la possibilité d'actualisation d'une aide orientale (encore une fois c'était la seule qu'il y eût utilité à envisager d'une manière « pratique »), il a invariablement répondu que cela dépendrait des « résultats obtenus ». Il est donc hors de doute que des « résultats » doivent — et par conséquent, peuvent — être obtenus même dans l'état présent des initiations occidentales et à partir des moyens dont on dispose déjà actuellement.

Le premier élément du dépôt initiatique à la restauration duquel, il est dès maintenant possible de travailler de divers côtés, c'est l'enseignement doctrinal dans sa partie métaphysique et ontologique. C'est celui pour lequel l'aide orientale déjà représentée par l'œuvre de Guénon, peut être le plus immédiatement utilisable ; c'est aussi celui pour lequel certains courants occidentaux sont le plus riches en documents écrits et rendus publics. C'est ainsi que du côté des initiations spécifiquement chrétiennes on dispose d'œuvres importantes telles que Denys l'Aréopagite, de Maître Eckhart, de Nicolas de Cues et aussi de Jacob Boehme, pour ne citer que les principaux. Mais on ne peut considérer la réunion de telles œuvres comme constituant un enseignement, car bien qu'elles se situent toutes dans le courant chrétien, elles expriment aussi diverses modalités de ce courant et des perspectives intellectuelles différentes. Il ne s'agit donc pas de les mettre en quelque sorte bout à bout, ce qui serait du syncrétisme, mais de les « repenser » et de les « situer » dans le cadre des grandes lignes de la métaphysique exposée par René Guénon d'une manière incomparablement plus claire et plus explicite que dans tout ce qui était connu avant lui.

Nous laisserons de côté ici l'élément méthode. Nous avons déjà longuement parlé dans nos commentaires des *Aperçus sur l'Initiation* de l'attitude psycho-mentale et nous nous proposons d'ailleurs d'y revenir ultérieurement. D'autre part, la question des moyens techniques nous paraît précisément une de celles pour lesquelles une « aide » est le plus nécessaire. Il reste donc à envisager l'enseignement cosmologique et l'enseignement technique pour lesquels, par la nature même des choses, les textes occidentaux sont le moins nombreux et le moins explicites, et ce sujet est suffisamment important pour que nous lui consacrions un autre article.

JEAN REYOR

RÉFUTATION DE LA PLURALITÉ DU SOI

Le texte dont nous donnons ci-après la traduction est extrait du *Siddhânta-lêsha-sangraha* d'Appaya Dîkshita, un réputé instructeur adwaitiste qui vivait au XVIIe siècle et qui, dans cet ouvrage, a rassemblé pour les mettre au point des enseignements de diverses provenances sur la doctrine vêdantique. Comme on pourra s'en rendre compte, ces diverses interprétations se complètent beaucoup plus qu'elles ne s'opposent, sur des notions tellement complexes que l'on peut sans inconvénient retenir comme fondamental l'un ou l'autre de leurs multiples aspects et considérer tous les autres comme plus ou moins relatifs. Ici comme en tout exposé d'ordre métaphysique, il appartient à chacun d'y trouver par quelque côté le support qui lui est le mieux approprié pour atteindre une compréhension qui ne se laisse pas circonscrire par les mots.

Sur la théorie de l'*adhyâsa*, dont il est question au début, le lecteur trouvera des indications utiles dans la courte et solide introduction de Shankara à son Commentaire des *Brahma-Sûtras* (1). Pour ceux qui n'auraient pas ce texte à leur disposition, nous allons succinctement résumer cette théorie que professent tous les tenants de l'Adwaita.

L'analyse des différents éléments qui interviennent dans tout acte de connaissance aboutit à un aspect de la conscience intellective qui ne donne prise à aucune détermination parce qu'il correspond à la pure lumière intelligible et est pour cette raison appelé en sanscrit *sâkshi*, ce qui veut dire « témoin », parce que cet aspect de la conscience est le spectateur impassible des modifications conscientes auxquelles il confère pourtant leur caractère de connaissance immédiate, d'objets effectivement « perçus ». Etant en réalité le Soi, ce « témoin » est à lui-même sa propre lumière et comme tel, il doit être distingué du sens interne (*antahkarana*) dont il transcende les opérations bien que celles-ci

1. Voir *Études Traditionnelles*, août 1935.

impliquent entre ce témoin intelligent (*chêtana*) et ce qui est perçu, par l'intermédiaire du sens interne et des autres sens, une connexion intime dont la nature est celle de l'*adhyâsa*, identification erronée de l'un avec l'autre. C'est le sens interne qui, au moyen des *indriyas*, s'empare de ce qui est perceptible, s'identifie effectivement avec lui, ou plutôt le réalise dans toute la force du terme, du moins sous quelqu'une de ses modalités. Mais cet « acte commun du sentant et du senti » n'est un acte immédiatement conscient que parce que le sens interne, inintelligent par lui-même comme toute production de *Prakriti*, est (abusivement) identifié aussi avec la lumière intelligible de *Sâkshi*, du Soi, identification qui voile, d'ailleurs, l'omniscience de *jivâtmâ*, l'âme vivante, qui ne se distingue du suprême Soi ou de Brahma, qu'en mode illusoire, par l'effet d'un tel *upâdhi* ou condition d'existence. Cette confusion initiale, qui attribue au sens interne ce qui ressortit au Soi et à celui-ci ce qui caractérise la nature du premier, constitue l'*adhyâsa* ou fausse imputation par excellence, parce que sur elle repose toute la relation du connaissant et du connu, *adhyâsa* qui, dans la sphère objective est illustré par l'erreur de celui « qui prend une corde pour un serpent ». — R. A.

OBJECTION : Bien que le caractère illusoire de la manifestation, qui est par elle-même, inintelligente, l'éther ou autre chose, soit établi par des paroles upanishadiques telles que : *ârambhana*, etc. (Chhând. Up. VI, I), étant donné que ce caractère illusoire ne convient pas à des êtres intelligents (*chêtana*) destinés à réaliser la Délivrance, le Vêdânta se contredit en affirmant la non-dualité de Brahma. Et on ne peut non plus accepter l'indistinction entre ces êtres et Brahma, car, étant distincts les uns des autres, ces êtres ne peuvent être identiques à l'unique Brahma. Et on ne peut soutenir que cette distinction n'est pas établie, car on en a la preuve dans leurs états déterminés (*vyavasthâ*), bonheur, malheur, etc. La réponse du non dualiste est : non, en dépit de cette indistinction, leurs états déterminés et différents sont possibles grâce à une différence des *upâdhis*, conditions extérieures (qui n'affectent pas l'être réel et lui sont surajoutés).

Comment cet état déterminé est-il possible sans entraîner la perte de cette indistinction qui n'est pas affectée par les conditions d'existence, alors que l'absence de confusion pour des attributs opposés n'est explicable que s'ils ont des substrats différents et non en vertu d'un principe de différenciation en dehors de ce substrat ?

A cela certains répondent : les différents états déterminés tels que bonheur, malheur, etc. ne peuvent résulter que d'une différence dans les *upâdhis* ou conditions d'existence tels que le sens interne (*antahkarana*). En effet, la *Shruti* déclare notamment : « Le désir, la volition, le doute, la foi, l'absence de foi, la fermeté, l'absence de fermeté ; la modestie, la perspicacité, la peur, tout cela est dans le *manas* »; « c'est l'intelligence distinctive (*vijnâna*) qui accomplit le sacrifice » ce qui signifie que c'est le sens interne ou quelque autre *upâdhi* qui est le siège du mal. D'autres textes disent : « Ce *Purusha* est sans contact » ; « sans contact, il n'est pas souillé », ce qui signifie que l'être intelligent (*chétana*) n'est d'aucune façon touché par ce qui est perçu. Cela étant, il n'y a aucune contradiction dans l'expérience d'un substrat commun à l'intelligence (*chaitanya*) et à l'existence conditionnée (*bandha*) ; étant donné que l'être intelligent (*chétana*) est (illusoirement) identifié (*adhyasta*) avec le sens interne, il est possible de concevoir l'expérience d'un substrat commun aux attributs de cet organe et à l'intelligence.

Qu'on ne dise pas : « Si c'est le sens interne qui est le siège de l'existence conditionnée avec les limitations de l'action, etc. l'être intelligent n'est pas ce qui transmigre ». On a admis que le *samsâra* a pour base l'imputation illusoire d'une identité de nature (entre le soi et le non-soi) et dont le nœud (*granthi*) constitue le moi (*ahamkâra*), siège de l'existence conditionnée. On conçoit que de cette façon est possible la conviction que le Soi est le siège du mal, comme est possible la conviction « cela est effrayant » concernant la corde, à laquelle on attribue ainsi la nature du serpent et qui de ce fait est le siège de ce qui effraie.

C'est pourquoi la *Shruti* et la *Smriti* disent « (Il est) comme s'il méditait, comme s'il se mouvait » ; « La confusion du Soi avec le moi fait penser « je suis celui qui agit ».

Qu'on ne dise pas non plus : « Etant donné que les multiples sens internes, sièges respectifs des états déterminés tels que plaisir, douleur, etc. sont surimposés au seul et même Soi, de tels états conçus comme étant dans le Soi sont impossibles (car ils s'excluent l'un l'autre) ». De même que l'ensemble de maux présents dans un sens interne, bien que différents les uns des autres, sont tous conçus comme appartenant au Soi (par identification entre celui-ci et ce sens interne), des états déterminés par leur différence respective (et correspondant aux multiples sens internes) sont possibles (avec leur identification au seul Soi) tout comme est possible l'expérience illusoire du mal par le Soi (qui, en réalité, est au delà de l'expérience empirique). Ainsi est réfutée l'objection : « Bien que bonheur, malheur, etc, soient des attributs du sens interne, étant donné que leur perception ressortit à la nature (intelligente) du témoin (*sâkshî*) et que celui-ci est unique, il ne peut y avoir une différenciation dans cette perception et correspondant à l'expérience (simultanée) de plaisir, douleur, etc. (des multiples sens internes) ». Il faut comprendre que c'est le témoin (non pas en lui-même mais) en tant qu'identifié avec l'un et l'autre sens internes qui est (en apparence) différencié par leur nature respective et qui expérimente le bonheur, le malheur des sens internes distincts. Cette distinction (dans le Soi) est donc compréhensible.

Mais d'autres disent aussi : « Parce que l'inintelligent (*jada*) ne peut être le siège de l'existence conditionnée (qui est un état conscient), conformément à l'enseignement qui dit : « Le Soi est l'agent, car la doctrine a des buts (qu'il faut atteindre) », d'où il s'ensuit que l'être intelligent est le siège de ces buts ; ce siège de l'existence conditionnée est constitué par le reflet de *Chit* (l'Intellect) dans le sens interne. Comme ce reflet est illusoire, vu qu'il est distinct de sa

source lumineuse, en raison de sa séparation dans chaque sens interne, il y a de tels états séparés tels que savant, ignorant, heureux, malheureux, agent, non agent. Et alors, étant donné que ce qui est surimposé (au Soi) est le siège de l'existence conditionnée, il ne s'ensuit pas que celle-ci et la Délivrance ont des sièges différents, car le reflet de *Chit*, de l'intellect transcendant est surimposé au réel *jîva*, l'être vivant, qui, en tant qu'être intelligent (*chêtana*) est (en apparence) limité par le sens interne, mais demeure absolument réel et subsiste comme tel dans l'état de Délivrance. Son état de non délivrance réside donc dans l'imputation de la nature essentielle de *jîva* à ce reflet de *Chit*, lequel reflet est la sphère de l'action (et de tout ce qui caractérise l'existence conditionnée).

D'autres disent également : L'énoncé : « Les sages déclarent : Le Soi, les sens (*indriya*) et le *manas* réunis constituent celui qui jouit (et pâtit de l'existence conditionnée) » enseigne que cet état est propre à l'être intelligent uni, par identification réciproque, au *manas* (1) avec le corps et les sens comme auxiliaires ; vu la différence (spécifique) du sens interne, il y a un état déterminé (*Vyavasthâ*) de l'être intelligent distingué (vishista) par cette différence (du sens interne), de sorte que l'état conditionné et l'état inconditionné, le *samsâra* et la délivrance, concernent le même substrat, le premier en tant que celui-ci est déterminé par le sens interne et le second en tant que (dans sa nature véritable) il est pur (de toute différenciation) ; l'existence conditionnée, propre au distingué (*vishishta*), n'atteint pas l'essence de ce-qui-est-distingué (*Vishêshya*) et le substrat du premier n'est pas différent de cette pure essence.

Mais d'autres disent : il faut considérer l'être intelligent, qui est unique en son essence profonde, comme étant le siège de la limitation : le fait d'agir, de jouir et de pâtir. Selon l'analogie du cristal qui est en apparence teinté par la fleur

(1) Le *manas* ou mental désigne ici le sens interne dont il est une fonction.

rouge qui se trouve à proximité, on admet la surimposition (*adhyâsa*) de cette limitation sur l'être intelligent, en raison de la proximité du siège de cette limitation, que ce siège soit le sens interne ou ce qui est distingué en lui. Il ne s'ensuit pas que cet état déterminé est incompatible avec l'unicité de l'être intelligent, car cette différenciation résulte d'une condition (*upâdhi*) adventice. Et qu'on ne dise pas : en raison d'une différence dans autre chose, il ne peut y avoir un domaine caractérisé par des attributs contradictoires (un être délivré sous certains rapports et non-délivré sous d'autres), car selon qu'on l'envisage par rapport au sommet ou par rapport à la racine un arbre est distingué comme étant en contact ou non (avec un singe). L'éther, devenu le sens de l'ouïe, grâce à la différence de l'*upâdhi* ou condition constituée par la cavité de l'oreille de tel et tel homme, correspond à une variété de perceptions ou de non perceptions auditives, tnos aigus, bas, plaisants, déplaisants, etc. Voilà ce qu'ils disent.

APPAYA DIKSHITA.

(*A suivre*)

Traduit du sanscrit par René ALLAR.

SAGESSE DE RENÉ GUÉNON

Dans le Nº de mai 1951 des *Etudes*, revue dirigée par les Jésuites de France, Louis Beirnaert publie un long article intitulé *Sagesse de René Guénon* ? Comme l'annonce le point d'interrogation du titre, il s'agit d'un exposé de caractère critique ; sa conclusion est d'ailleurs précédée de la mention : *Une Sagesse qui n'est pas la Sagesse*. On n'en est que plus agréablement surpris de trouver, dans le corps de l'article, un résumé assez complet et fidèle de l'œuvre dont il s'agit, envisagée sous les rubriques suivantes : *La critique de l'Occident au nom de la Tradition, La Doctrine métaphysique, L'Initiation, Les possibilités de l'Occident.* Il semble que l'on se rende compte, dans les milieux catholiques, qu'il n'est plus possible de passer sous silence les ouvrages de René Guénon « qui ont été et restent très demandés » et, « s'ils ne lui valent pas une grande notoriété, lui amènent du moins de nombreux et fervents disciples ». L'auteur, en effet, reconnaît qu' « une audience d'une telle qualité, obtenue par un homme aussi lointain, dans un Occident où les maîtres de sagesse n'attirent guère, est trop révélatrice pour que nous ne nous penchions pas sur le cas singulier et troublant de René Guénon ».

M. Beirnaert ne se dissimule pas que l'exposé correct de cette œuvre dans ses grandes lignes risque de faire entrevoir à ses lecteurs catholiques des horizons nouveaux dont la profondeur est susceptible de les séduire. Aussi s'empresse-t-il de les mettre en garde contre « le charme, au sens étymologique du mot », contre « l'espèce d'envoûtement exercé par l'œuvre de Guénon » qui « dans une époque de désarroi comme la nôtre, se saisit avec force des plus angoissants de

nos problèmes » et « pose avec une lucidité coupante les principes qui sont censés la résoudre ».

Dès le début, le lecteur est prévenu qu' « en prétendant ramener le Christianisme à n'être qu'une forme particulière de la tradition universelle, elle (la pensée de Guénon) en a méconnu l'essence ». On s'attend donc à trouver dans la « réfutation » finale un effort tendant à montrer, sur les traces de saint Augustin, que la *vera religio* est l'héritière providentielle de toutes les vérités traditionnelles et que, par conséquent, l'Eglise est catholique au sens propre du mot. Mais tel n'est pas du tout le « cheval de bataille » que M. Beirnaert tient en réserve.

« En déniant toute valeur au progrès et à l'effort humain comme tel, dit-il au début de sa conclusion, Guénon n'aboutit-il pas à l'immobilisme ? ». « Il est certain que notre monde moderne, dominé par « le règne de la quantité », est, par tout un aspect de lui-même, en voie de désagrégation et de dissolution et qu'il lui faut retrouver le sens des valeurs sacrées qui fondent toute existence et toute activité », seulement, dans les civilisations traditionnelles, « la science, la technique et l'organisation de la cité étaient dominées et contaminées par une vision mythique du cosmos ». « Or, c'est un fait historique », affirme M. Beirnaert, « que l'avènement et la croissance d'une activité humaine profane et autonome a *coïncidé* (c'est nous qui soulignons) avec la révélation de la transcendance de Dieu et de sa présence en Jésus-Christ et dans l'Eglise chrétienne ; révélation qui, en dépouillant le macrocosme de sa puissance *sacrée* qu'il faisait *peser* sur le microcosme, a renversé le rapport qui les liait jusque-là, et permis la *promotion* de l'homme en *dominateur* et organisateur d'un *cosmos* soumis à sa raison et à sa liberté ». Un peu plus loin : « Avec le christianisme, une nouveauté *absolue* fait son apparition : le divin n'est plus cosmique, c'est une Personne, un Amour transcendant... », si bien que « désormais..., l'homme subordonné au Transcendant et participant à sa vie par la grâce... peut

se livrer à cette activité — autonome et « profane » par rapport à l'état dépassé — qui accomplit la conquête progressive du temporel ».

Telle est donc « l'erreur de Guénon sur le sens et la valeur du progrès profane et sa méconnaissance de la *radicale* originalité du christianisme... », erreur qui « fait retomber sous la domination du cosmos ». Certes, l'homme a désacralisé le monde et mésusé du progrès, mais c'est « afin de pouvoir subordonner de nouveau celui-ci à la réalisation du Royaume de Dieu ». « On n'a pas encore remarqué », précise l'auteur, que « c'est sur *l'homme* que se porte aujourd'hui cette espèce d'*adoration* dont le monde était jadis l'objet », sur l'homme « avec tout son dynamisme projeté vers l'enfantement de l'avenir ».

Ces lignes rendent un son qu'il nous semblait avoir entendu. Etait-ce chez Fichte parlant de « l'essence intime et absolue de Dieu (qui) se manifeste... comme domination achevée de l'homme sur la nature entière... » (2e *Discours à la nation allemande*) ? Ou chez J. P. Sartre évoquant l'homme qui, dans une liberté totale, se crée lui-même au sein d'un monde qu'il « néantise » ? Sans doute plutôt dans le passage que voici : « Le communisme en tant qu'appropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme, en tant que... retour complet, conscient et qui conserve toutes les richesses du développement antérieur... est la véritable fin de la querelle entre l'homme et la nature... entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'affirmation de soi, entre la liberté et la nécessité... Il résoud le mystère de l'histoire et il sait qu'il le résoud » (Karl Marx, *Notes préparatoires à la Sainte Famille*, cité par S. Gandillac dans *Le Mal est parmi nous*, collection « Présences »).

Depuis que l'Eglise reconnaît explicitement qu'il est possible de « se sauver » en dehors du Christianisme, ce qu'elle appelle encore la « mystique naturelle » place les théologiens devant une tâche de plus en plus ardue à mesure que les traditions extra-chrétiennes leur découvrent leur

visage intérieur. C'est ainsi que M. J. Maritain, qui ne voyait autrefois dans la spiritualité hindoue que de vaines tentatives de dépasser la nature, reconnaît aujourd'hui qu'il s'agit d'une authentique « expérience fruitive de l'absolu », ce qui l'amène, non plus à l'écarter, mais à la relativiser pour pouvoir lui assigner un rang subalterne dans les degrés analogues de la voie chrétienne. Henri de Lubac S. J., chargé d'exposer les *Aspects du Bouddhisme*, fait de son mieux pour démontrer, en dépit des textes qu'il cite, que l'amour et la compassion bouddhiques demeurent en deça de la charité chrétienne et que « sans doute, il (le Bouddha) a manqué son but ». Dans le *Mystère de l'Avent*, Jean Daniélou S. J. affronte l'énigme de Melchisedech, qu'il a probablement rencontrée dans le *Roi du Monde* de R. Guénon ; il reconnaît que les textes de la Genèse et de saint Paul exaltant le roi de Salem sont embarrassants et s'évertue à sauvegarder la supériorité du monothéisme en faisant du « sacrificateur à perpétuité », supérieur à Abraham et « semblable au Fils de Dieu », le représentant d'une « religion cosmique » dépassée par la révélation abrahamique, notion voisine de ce que M. Beirnaert appelle, joignant deux mots difficilement compatibles, le « sacré naturel ». Mais ce dernier fait résolument un pas de plus dans cette voie en allant jusqu'à associer l'essence du Christianisme à la « domination de l'homme sur le cosmos », c'est-à-dire au progrès technique.

Cette orientation est riche en perspectives nouvelles. Si la vertu providentielle du Christianisme consiste à affranchir l'homme de la « puissance sacrée que le macrocosme faisait peser sur lui », il en résulte que les époques où le machinisme était encore inconnu, c'est-à-dire le moyen âge et plus encore les temps apostoliques et patristiques, doivent être considérés comme de lointaines ébauches du Christianisme véritable et que celui-ci ne devait révéler son essence qu'à partir du monde moderne, ce qui rejoint de façon inattendue certaines thèses protestantes. Si, d'autre part, « l'ado-

ration dont le monde extérieur était jadis l'objet » se trouve transportée sur l'homme, c'est donc que l'homme chrétien par excellence n'est plus l'ascète le moine ou le saint, mais l'ingénieur, l'aviateur et le physicien de l'énergie nucléaire. Enfin, si M. Beirnaert croit pouvoir appeler cosmos cette fraction infime du macrocosme corporel sur laquelle s'étend effectivement l'empire de la technique, il faudrait en bonne logique en déduire qu'à ses yeux le supra-cosmique — donc le Transcendant — commence à un niveau où les Anciens ne voyaient qu'un des échelons les plus bas de l'univers manifesté.

Ces extrémités sont évidemment étrangères à la pensée de M. Beirnaert, et nous n'y avons insisté que pour mieux dégager la direction fâcheuse dans laquelle les représentants de l'Eglise risquent de se laisser entraîner s'ils ne s'efforcent pas de nuancer la thèse rigide de la nouveauté *radicale* et de l'originalité *absolue* du Christianisme. Que l'on discute de ce côté certains aspects de l'œuvre de R. Guénon, rien n'est plus naturel, mais en s'ingéniant à légitimer la « désacralisation du cosmos », c'est-à-dire en somme à nier le symbolisme chrétien dont le R. P. Daniélou lui-même reconnaît l'affinité avec le symbolisme universel, M. Beirnaert s'attaque à la partie la plus incontestable de l'œuvre guénonienne, celle dont l'Eglise pourrait tirer le plus grand profit. Il est permis de souhaiter que les apories auxquelles il aboutit de la sorte contribueront à faire comprendre qu'il faudra un jour ou l'autre « repenser » la nature précise de l'originalité du Christianisme. A mesure que l'unité foncière des révélations paraîtra plus difficile à réfuter et que les questions la concernant se feront plus pressantes, l'Eglise ne sera-t-elle pas amenée tôt ou tard à reconnaître qu'en abaissant les vérités païennes en vue de rehausser les vérités chrétiennes, on diminue en réalité ces dernières en les privant — au lieu de les enrichir — de ce à quoi on les oppose et que l'on compromet ainsi ce qu'on entend sauvegarder ? Le problème est assurément difficile, mais nul-

lement insoluble. Pour sortir du malaise intellectuel qu'il suscite, un premier pas consisterait, nous semble-t-il, à distinguer plus nettement entre l'ordre des vérités métaphysiques et l'ordre des moyens de réalisation de ces vérités, et à se demander si ce n'est pas du côté des seconds plutôt que des premières qu'il faut chercher le caractère proprement « unique » de la Révélation chrétienne. Cela est assez évident pour l'Incarnation, et si l'on objecte que la Trinité, c'est-à-dire la tri-personnalité du Dieu un, elle est bien une Vérité nouvelle sur l'essence divine, nous répondrons que les chrétiens et les Pères des premiers siècles envisageaient la Trinité beaucoup moins comme une définition doctrinale de la nature de Dieu que comme une « triple Voie » qui achemine « de l'Esprit au Fils et du Fils au Père », l'identité indivisible des trois Personnes étant avant tout un mystère « à réaliser ».

Dans un ouvrage posthume qu'on a intitulé « Intuitions préchrétiennes », Simone Weil rassemble un nombre impressionnant de données par lesquelles l'antiquité grecque apparaît comme une préfiguration du Christ. « Comment, écrit-elle, Dieu aurait-il donné son Fils au monde si le monde ne l'avait pas demandé ? Ce dialogue rend l'histoire infiniment plus belle. En faisant apparaître cela, on pourrait donner aux intelligences d'aujourd'hui ce choc dont elles ont besoin pour porter à la foi chrétienne une attention neuve. N'est-ce pas une chose extrêmement forte à pouvoir dire à tous les incrédules que celle-ci : sans la hantise de la Passion, cette civilisation grecque dans laquelle vous puisez toutes vos pensées sans exception ne se serait jamais produite ». Il n'est peut-être pas téméraire d'espérer que les porte-paroles de l'Eglise finiront par chercher dans cette direction la solution d'un problème qui met à une épreuve de plus en plus cruelle la sincérité de la foi.

JEAN THAMAR.

SERVIR DEUX MAITRES ?

Au risque de provoquer la stupéfaction de nos lecteurs, nous voulons leur parler aujourd'hui de... la radiodiffusion française, et ce que nous avons à en dire n'est pas sans rapport avec certaines prises de position dont le numéro spécial sur René Guénon a été l'occasion.

Depuis la fin de 1947, la Grande Loge et le Grand Orient de France ont pris l'initiative de participer aux émissions radiophoniques. La causerie de la Grande Loge de France du 17 juin 1951 s'intitulait « La Franc-Maçonnerie, société initiatique ». Quoi qu'on puisse penser de l'opportunité de ces émissions en général, et réserve faite quant à l'emploi du mot « société », il faut bien dire que cette causerie définissait la Maçonnerie en des termes qui ne seraient nullement déplacés dans notre revue.

Le conférencier a décrit la Maçonnerie comme étant essentiellement une « société initiatique traditionnelle » dépositaire d'un élément non humain » se transmettant sous la forme (?) d'une « influence spirituelle », au moyen de rites, par une « chaîne non interrrompue dont le premier maillon se perd dans un passé indéfini ». Il a fait très justement la distinction entre organisations initiatiques et sociétés secrètes plus ou moins politiques, a parlé du secret d'une façon tout à fait orthodoxe, et aussi de l'intuition qui permet « d'aller au delà de la raison discursive pour atteindre à la connaissance pure qui est le but même de toute initiation véritable ». Nous avons même relevé, au sujet de la nécessité de la transmission initiatique ininterrompue comparée à la succession apostolique des Eglises chrétiennes une phrase textuellement prise dans les *Aperçus sur l'Initiation*, page 57.

Nous devons avouer que nous nous attendions à ce que le conférencier nous apprenne à quel Maçon éminent il devait une conception de la Maçonnerie qui contrastait si étrangement

avec l'idée qu'un profane pouvait s'en faire d'après les quarante-cinq causeries qui ont précédé celle dont nous parlons. Mais cela n'est pas venu... A vrai dire nous ne l'avons pas regretté car nous ne revendiquons certes pas pour l'œuvre de René Guénon et pour sa personne une forme de « publicité » qu'il avait refusée lorsqu'on nous l'avait offerte, mais nous avions pensé que le conférencier estimerait qu'il était juste de rendre à chacun ce qui lui appartient, c'est-à-dire cette quarante-sixième causerie à René Guénon dont l'œuvre en a fourni tout l'essentiel et les quarante-cinq autres aux Maçons modernistes. Aussi avions-nous eu tout d'abord l'idée de demander au conférencier à quelle étrange pudeur ou à quel mot d'ordre il avait cédé en s'abstenant de mentionner René Guénon alors que, dans les émissions précédentes, on ne s'est pas fait faute de nommer bien des « illustres Maçons ». A la réflexion, nous avons pensé que c'était à une pudeur très louable qu'avait obéi le conférencier et nous lui avons su gré de sa délicatesse, mais ne pense-t-il pas, qu'en les galvaudant au milieu des informations sportives et des vulgarités des chansonniers, on peut « déshonorer », profaner les idées aussi bien que les personnes ?

Nous nous demandons surtout ce qu'on peut attendre d'une semblable émission. Eveiller chez des profanes un intérêt pour des idées traditionnelles ? Certainement pas, puisque l'exposé ne fournit à l'auditeur aucune possibilité d'en apprendre davantage à ce sujet, si tant est qu'on puisse émettre la supposition fantastique qu'un habitué des émissions radiophoniques soit susceptible d'éprouver quelque « tentation » de ce genre ! Pour notre part nous rendons grâce au ciel de ne pas avoir entendu parler pour la première fois de tradition et d'initiation au cours d'une émission radiophonique, car il nous eût alors été impossible de prendre ces choses au sérieux. Si faible et si confuse que soit l'aspiration spirituelle chez un homme, sa seule présence est incompatible avec le caractère dispersant et dégradant de ce qu'on appelle — ironiquement sans doute — le plus moderne des moyens d'« information » et qui est, en réalité, un des plus puissants moyens de déformation et de subversion.

Se propose-t-on d'amener de nouveaux adhérents à la Maçonnerie ? c'est probablement, en effet, l'un des principaux buts de toute la série des émissions maçonniques, mais dans le cas par-

ticulier de la causerie qui nous occupe, il faut une certaine dose de naïveté pour la croire susceptible de contribuer à ce résultat. Les précédentes émissions traitant de questions morales et sociales, voire de science et de philosophie n'avaient rien d'incompatible avec la mentalité moderne et, par suite, pouvaient toucher un petit nombre d'individualités au sein de la masse du public qui suit les émissions radiophoniques, mais la causerie du 17 juin ne peut que déconcerter l'auditeur. Depuis quatre ans, on s'est fait gloire de compter au nombre des Maçons les Voltaire, les Helvetius, les Condorcet, les Proudhon, les Jules Ferry ainsi que bien d'autres politiciens et « penseurs » rationalistes. Comment l'auditeur pourrait-il comprendre que ces personnages dont le rôle antitraditionnel est bien connu soient en même temps des types représentatifs d'une société traditionnelle dépositaire d'un élément non humain ? Comment le même auditeur pourrait-il comprendre que Voltaire, Helvétius et Proudhon aient eu pour but « d'aller au delà de la raison discursive »? Comment pourrait-il comprendre ce qu'est l'initiation alors que la 45e causerie nous dit, en invoquant — bien à tort d'ailleurs — l'autorité (?) d'Edouard Schuré que les « grands initiés » sont ceux qui « ont compris tout en se tenant hors des temples » ?

Comment peut-on présenter des points de vue aussi contradictoires et aussi incompatibles, à moins de professer un mépris total pour l'intelligence et les facultés logiques des gens à qui l'on s'adresse ? et si on a ce mépris, en somme excusable ici, pourquoi s'adresse-t-on à ces gens et cherche-t-on à les attirer à soi si ce n'est par un souci vraiment exclusif de la quantité ? Il est vraisemblable que ce souci est devenu, en effet, prédominant, mais quand on en est là, a-t-on encore le droit de parler d'initiation ?

La contradiction que nous signalons, le conférencier du 17 juin a essayé de l'escamoter en disant que les activités de la Maçonnerie sur les plans moral, social, politique, voire économique n'étaient que « des aspects extérieurs, des applications d'ordre pratique de quelque chose de plus profond et de plus caractéristique ». Ceci pourrait être vrai s'il y avait parfaite cohérence entre les aspects extérieurs et l'aspect le plus profond et s'il y avait subordination totale des premiers au second. Mais c'est

d'une évidence éclatante qu'il n'en est rien et qu'il y a, au contraire, opposition totale, irréductible entre les aspects extérieurs qui se dégagent des quarante-cinq premières causeries et l'aspect authentique et profond qui nous est décrit dans la 46e. Il faut choisir : une organisation initiatique ne peut subsister indéfiniment en étant traditionnelle dans son centre et dans son essence et antitraditionnelle dans ses manifestations. Le vrai Maçon ne peut pas être Voltaire, Helvetius, Proudhon, Jules Ferry et, en même temps, Martines de Pasqually et René Guénon. Il est écrit : « Toute maison divisée contre elle-même périra ».

Nous savons bien qu'il y a la fameuse « tolérance » dont notre conférencier a voulu tenir compte. Sur ce point nous ne lui répondrons pas nous-même et nous laisserons la parole à l'un de ses confrères qui nous est aussi inconnu que le conférencier lui-même et qui, à peu près à la même époque, a pris position d'une façon autrement énergique : « Que penserait-on d'une Loge où devraient être reçues, simultanément ou successivement, l'erreur et la vérité, à condition d'être exprimées toutes deux dans les formes requises ? où l'orateur qui en appelle au Grand Architecte de l'Univers et celui qui le nie, l'orateur qui professe le caractère initiatique de la Maçonnerie et celui qui répudie les formes de l'initiation seraient également remerciés pour la leçon maçonnique qu'ils nous donnent, le premier par son élévation d'esprit, le second par son absence de préjugés ? La tolérance ne peut pas être l'exclusion de la certitude. Il faut se rendre compte qu'il y a des inconciliables, que les compromis ne sont pas toujours possibles et qu'on ne peut servir plusieurs maîtres à la fois. Il est des circonstances de notre vie spirituelle où il faut avoir le courage de choisir et celui de se prononcer ».

Se prononcer est un acte double. Tout « oui » authentique exige un « non ». Le Christ n'a pas apporté la paix mais le glaive. Les Maîtres Maçons ont une épée.

JEAN REYOR.

LES REVUES

The Speculative Mason (nº 3-4 de 1950) a publié la traduction de l'article que M. François Bruel a fait paraître dans *Carrefour* à l'occasion de la mort de René Guénon. Cette traduction est précédée de la formule usitée dans les Loges britanniques pour remercier le Maître de la « promulgation des signes substitués », et suivie des cinq derniers shlokas de l'*Isha Upanishad.* Nous remercions bien vivement notre confrère anglais de ces marques d'estime pour celui qui fut, pendant si longtemps, le principal collaborateur de notre revue. — Ce nº débute par un long résumé des *Aperçus sur l'Initiation* et des articles que Jean Reyor a publiés ici même comme commentaire à cet ouvrage. Quelques questions sont posées à cette occasion à notre collaborateur, qui se propose d'y répondre prochainement. — Viennent ensuite des extraits de lettres adressées à John Yarker par Clement Stretton, membre de la Loge opérative de Mount Bardon, extraits qui roulent sur des événements trop importants au point de vue maçonnique pour que nous ne tentions pas d'en donner un résumé. D'après ces textes, Anderson aurait été nommé Chapelain de la Loge opérative de Saint-Paul, à Londres, en 1710, à la suite de la résignation du Rév. Henry Compton, qui avait occupé cette charge depuis 1675. En septembre 1714, il aurait commencé à tenir chaque mercredi soir, dans l'hôtellerie « A l'Oie et au Gril » (*Goose and Gridiron*) des réunions pour « gentlemen », réunions auxquelles les Maçons opératifs ne pouvaient assister, parce qu'Anderson ne voulut pas leur en donner le mot de passe. Le rituel spéculatif aurait ainsi été élaboré, de 1714 à 1717, au cours de ces réunions. Les « gentlemen » qui y assistaient seraient ces Maçons qui « se trouvèrent négligés par le Grand-Maître sir Christopher Wren » et qui, en conséquence, s'unissant à un certain nombre d'opératifs, fondèrent la Grande-Loge de Londres, à la Saint-Jean d'été de 1717, au cours d'une réunion tenue précisément « A l'Oie et au Gril ». Les opératifs eurent tellement de rancœur des procédés d'Anderson qu'ils décidèrent de ne jamais plus admettre parmi eux de candidats portant un tel nom, et, ce qui est encore plus extraordinaire, ils supprimèrent l'office de Chapelain (*Jakin*), dont le rôle fut, depuis cette époque, tenu par le Maître de Loge. *The Speculative Mason* nous dit d'ailleurs que cette dernière décision ne fut pas strictement appliquée. S'il nous était permis d'exprimer une opinion personnelle,

nous dirions qu'à notre avis les événements ont dû se passer à peu près tels que Clement Stretton les rapporte ; mais cela pose des problèmes qu'il n'est pas facile de résoudre. Quels étaient les « gentlemen » qui se réunissaient « A l'Oie et au Gril » ? Quel fut exactement le dessein d'Anderson ? Les Loges opératives de Londres, à cette époque, n'acceptaient-elles aucun membre non constructeur (le *Jakin* et le *Doctor* mis à part) ? S'opposaient-elles à toute extension des « privilèges de la Maçonnerie » en dehors du milieu professionnel ? Et comment se fait-il que les rituels spéculatifs qui nous sont parvenus (et qui, même s'ils ont subi l'influence des opératifs groupés dans la Grande Loge des « Anciens », n'en procèdent pas moins de l'événement de 1717) aient un caractère initiatique aussi incontestable ? La Maçonnerie spéculative compte trois grades auxquels on travaille successivement dans le même Temple, alors que les opératifs avaient sept grades auxquels on travaillait en même temps dans sept ateliers différents. Et pourtant, le système en trois grades est absolument conforme à ce que l'on sait de nombreuses autres organisations initiatiques. Et même s'il est vrai (ce que nous n'avons pas à envisager pour le moment) que la maçonnerie andersonienne ne comportait que deux grades : Apprenti et Compagnon, il faut bien remarquer qu'il en est de même dans d'autres organisations similaires, telles que le Compagnonnage et la Charbonnerie. Nous espérons que les nouveaux documents que *The Speculative Mason* nous promet jetteront quelque lumière sur les problèmes que nous venons d'aborder, et dont la solution serait si utile pour l'interprétation correcte des événements qui bouleversèrent le monde maçonnique anglais pendant toute la durée du XVIIIe siècle. — Toujours dans le même nº, un article donne quelques passages des visions de Swedenborg sur les « habitants » des diverses planètes. René Guénon a déjà signalé combien il est étrange que Swedenborg n'ait vu dans les mondes qu'il « visita » que des êtres humains (Cf. *E. T.* de juin 1935, p. 261). Ajoutons que ces êtres sont étonnamment peu variés. Ainsi il n'y aurait que deux sortes de Vénusiens, les uns « doux et humains », les autres « sauvages et brutaux ». Quelle étrange limitation de la « possibilité humaine » ! — Dans le même nº, suite et fin du récit des aventures de Gubbaun Saor, « le Franc-Maçon de la mythologie irlandaise », en cours de publication depuis plusieurs nos. — Enfin, parmi un grand nombre de notes sur un livre récemment paru et traitant de la Maçonnerie anglaise, nous en signalerons une qui souligne combien il est improbable que Bonaparte ait reçu l'initiation maçonnique à Malte, où il ne résida que six jours en 1798, lors de son départ pour l'Egypte.

— Dans *Masonic Light* de janvier 1951, notice nécrologique sur le duc de Devonshire. Il avait succédé, comme Grand-Maître de la Grande Loge Unie d'Angleterre, au comte de Harewood, qui lui-même avait remplacé le duc de Kent, qui trouva la mort en 1942 au cours d'un raid aérien auquel il

participait. Le duc de Kent avait été installé en 1939, à la suite de la résignation du duc de Connaught, dont la grande-maîtrise, qui dura de 1901 à 1938, a été jusqu'ici la plus longue qu'on ait vue en Angleterre. — Dans le même nº, un article donne quelques renseignements sur le *Rotary-Club*, qui a été accusé récemment d' « accointances maçonniques ». La vérité est que cette association, fondée en 1905 par un Maçon de Chicago, Paul P. Harris, « n'a et ne peut avoir aucun lien avec la Maçonnerie ». La seule chose qui la différencie des autres *convivial Societies* si répandues en Amérique (l'auteur cite les *Kiwanis*, les *Lions*, les *Optimists*, les Chevaliers de Pythias, l'Ordre Indépendant des Forestiers, et aussi les Richelieu-clubs du Canada français) est que le *Rotary* est répandu dans le monde entier (et jusqu'en Chine) ; il compte en effet 5.000 cercles dans 80 pays différents. Il n'a aucun rituel, aucun « secret ». S'il est vrai qu'on y trouve de nombreux Maçons en Amérique, il n'en est pas de même dans les pays latins, et la qualité maçonnique ne joue en tout cas aucun rôle dans son mode de recrutement. — Dans un autre article, nous apprenons qu'un des dirigeants actuels du mouvement antimaçonnique canadien eut jadis des difficultés avec les autorités catholiques de son pays, à cause d'attaques inconsidérées contre les « Chevaliers de Colomb », qui sont pourtant une organisation spécifiquement catholique. On voit que la « haine du secret » revêt parfois les formes les plus inattendues. Le même article donne quelques détails sur le mouvement antimaçonnique qui fit rage au Canada dans les années 1941 et suivantes, détails qui montrent que les antimaçons n'éprouvent pas le moindre besoin de renouveler leurs procédés... — Deux autres articles traitent des moyens d'améliorer le recrutement et l'instruction maçonniques. Les solutions préconisées sont la multiplication des « Loges d'instruction » et des cercles d'étude. Nous regrettons cependant de trouver, dans l'un de ces articles, un paragraphe qui pourrait faire craindre que l'auteur nourrisse certaines préventions contre les hauts grades. Nous savons bien qu'il y a de l'ivraie dans cette exubérante floraison, mais il serait regrettable qu'un maçon du rite d'York ne sente pas les enseignements précieux qu'on doit trouver dans la *Mark Masonry*, dans le *Holy Royal Arch* (qui du reste n'est pas un grade, mais le complément de la maîtrise), voire même dans certains des *side degrees*. Par contre, l'auteur a tout à fait raison de rappeler que l'*Order of the Mystic Shrine* « n'appartient pas à la Maçonnerie, mais est une simple organisation de Maçons», à propos de laquelle d'ailleurs l'opinion maçonnique américaine est des plus divisée. Il est à souhaiter que les idées exposées dans ces deux articles fassent des progrès, et nous ne voyons du reste aucune raison d'en douter, puisque l'un des auteurs déclare : « C'est l'étude de l'histoire, du symbolisme et de la philosophie de la Maçonnerie qui sauvera l'Ordre dans notre Juridiction, et nos dirigeants actuels en sont persuadés ». — Une courte étude sur la baguette, insigne des Diacres, souligne les deux sens principaux de ce symbole : autorité et pouvoir. Il faut ajouter qu'il s'agit d'une autorité

déléguée ; les deux Diacres sont en effet les « instruments » des deux premiers officiers, et la baguette qu'ils portent joue le même rôle que le sceptre des hérauts de l'antiquité, « ministres de Jupiter et des hommes ». — Une autre étude, sur l'angle Nord-Est, donne ces renseignements intéressants : « Le Nord est la place de l'imperfection, et, dans les temps anciens, les corps des suicidés, des condamnés et des enfants morts sans baptême étaient ensevelis dans la partie Nord des cimetières. L'Est, d'autre part, est la source de la clarté. L'angle Nord-Est est par conséquent le lieu de séparation entre les ténèbres et la lumière ». Le symbolisme de l'angle Nord-Est est donc équivalent à celui de la lettre Y des Pythagoriciens, emblème des « deux routes » ; et cela justifie ce que nous avons écrit récemment sur cette lettre, comme symbole de l'entrée dans la « voie ». — Mentionnons enfin, toujours dans le même nº, la reproduction d'un discours prononcé à la fête de la Saint-Jean d'hiver, et où l'on trouve notamment : « La Maçonnerie s'occupe de symboles. C'est l'essence du symbolisme, chacun de ses emblèmes étant une tentative pour manifester une vérité trop grande pour être exprimée par des mots ».

— Dans le nº 6 (juillet 1950) d'*Ogam*, Katarnos décrit la « Terre des Jeunes » (*Tir na n-Og*), appelée aussi *Tir na m-Beo* (« Terre des Vivants »). C'est là que, d'après Plutarque, Jupiter retient Cronos prisonnier, c'est-à-dire que « le Père des dieux est seul maître dans ce séjour et que le Temps n'a aucune emprise sur ceux qui l'habitent ». Dans l'ancienne littérature irlandaise, ces îles sont décrites comme un lieu de délices habité par des fées, où coulent des rivières de miel (« substitut » de l'ambroisie), et où les bienheureux sont bercés par le chant des oiseaux (cf. à ce sujet l'article de René Guénon sur *Le Langage des Oiseaux*, dans le *Voile d'Isis* de novembre 1931). Des vestiges de ces traditions ont persisté dans le folklore breton contemporain, et en particulier dans celui de l'île de Molène. — Dans ce nº et dans les nºs 10 et 13, Natrovissus donne la suite de son étude sur « Le mythe arthurien et la légende de Merlin ». Il y passe en revue le symbolisme de la Table Ronde, de la mort d'Arthur et de son retour. Nous signalerons quelques points qui nous ont particulièrement intéressé. A propos du Graal et de son breuvage intarissable, l'auteur rappelle les « chaudrons d'abondance » celtiques (chaudron de Keridwen, chaudron du Dagda), et indique que si la nourriture que ces objets dispensent est inépuisable, c'est que la Connaissance symbolisée par cette nourriture est rigoureusement infinie comme la Possibilité totale. Au sujet de la mort d'Arthur, nous trouvons un grand nombre de détails assez peu connus généralement, et que nous résumons en employant les termes mêmes de l'auteur. « La dernière bataille que livra l'empereur des Bretons fut, selon Geoffroy de Montmouth, celle de Camlan contre son propre neveu Medrawd qui avait enlevé son épouse, la reine Guenièvre. A ce combat, Arthur est blessé mortellement et on l'emporte du champ de bataille, tandis que l'ennemi triomphe des Bretons qui pleurent la mort de leur

chef. Il n'est cependant pas mort. Merlin et Taliésin l'emmènent, à bord d'un navire conduit par le pilote Barynthus, vers l'« île des Pommiers qu'on dit bienheureuse », où règnent neuf sœurs habiles dans la science des nombres, la médecine et l'art de la harpe. Arthur est remis aux mains de l'aînée d'entre elles qui a nom Morgen (c'est la fée Morgane des romans de chevalerie français ; son nom signifie « née de la mer », ce qui l'assimile aux Sirènes). Morgen promet de guérir Arthur s'il reste près d'elle le temps nécessaire. L'île des Pommiers, appelée aussi Avallon, est décrite comme un séjour enchanteur, où les fleurs renaissent à mesure qu'on les cueille, où la terre donne sans travail deux moissons par an, et les pommiers deux récoltes de fruits. Le fer est inconnu dans l'île. On y vit « cent ans et plus ». Une seule des pommes d'Avallon suffit à nourrir un équipage au cours d'une longue traversée, car la substance de ces pommes se reforme à mesure qu'on la mange. Tout cela assimile Avallon à la Terre des Vivants (*Tir na m-Beo*). Arthur représente la tradition primordiale ; il est blessé à mort, mais seulement en apparence ; en fait il ne peut mourir et il sommeille, attendant le moment de s'éveiller pour livrer la bataille décisive aux ennemis des Bretons, c'est-à-dire, avec la transposition légitime et nécessaire, aux « forces d'en bas ». Lorsque l'heure sonnera, il sortira de sa retraite et sera rejoint par les deux autres « ours », Cynan et Cadwalladr ; le monarque apparaîtra sous la forme d'un vieillard blanc, chevauchant un coursier blanc. L'épée d'Uther et d'Arthur, Escalibor (ce nom signifie « qui entame ce qui est dur »), forgée par Merlin en personne, a été engloutie dans la mer au soir de Camlan : de temps en temps elle sort de l'eau et jette des éclairs, et Arthur sorti de sa retraite la reprendra lui-même pour chasser l'étranger. Puis, avec une baguette blanche, il mesurera sur un fleuve de Cornouailles l'emplacement d'un moulin où chacun pourra moudre. Alors les chênes reverdiront, et l'on pourra de nouveau cueillir les fruits des pommiers de Merlin, aujourd'hui perdus dans les forêts de la Calédonie, et que l'on cherche vainement ». — Dans ce même nº et dans les suivants, un article signé Vissurix, sur diverses coutumes « populaires » des pays celtiques, utilise des renseignements fournis par *The Speculative Mason* d'avril 1949, sur un jeu pratiqué à Padstow (comté de Cornouailles), et qui est en relation avec la plantation du « mai ». L'auteur, indiquant qu'à Padstow c'étaient les charpentiers de marine qui plantaient le mai, rappelle que le symbolisme du mât est le même que celui de l'arbre, « les haubans avec leurs enfléchures jouant le même rôle que les branches de l'arbre, en tant que degrés par où l'homme monte vers les états supérieurs de l'être ». — Signalons enfin un court article signé Magonos, où sont rapportés des textes anciens d'où il semble résulter que le jeu d'échecs était connu chez les Celtes dès les temps les plus reculés, et n'est pas en Europe d'importation grecque ou orientale, comme on le croit couramment. L'auteur, d'autre part, fait ressortir la signification cosmologique de ce jeu, et souligne aussi sa supériorité sur les jeux modernes.

— Le nº 10 (octobre) débute par un article de M. Gaston Georgel sur « L'Enigme d'Alésia ». Utilisant les ouvrages de Xavier Guichard et de M. Georges Colomb, M. Georgel fait le point dans les discussions interminables qui se sont élevées autour du texte du *De bello Gallico*, discussions auxquelles Napoléon Ier et Napoléon III se sont si curieusement intéressés. A vrai dire, il est surprenant qu'alors que l'emplacement de Gergovie, qui vit la grande victoire de Vercingétorix, n'a jamais soulevé de sérieuses difficultés, celui d'Alésia, qui vit la défaite définitive du défenseur de la Gaule, ait suscité tant de controverses. Ne serait-ce pas parce que, comme l'a remarqué René Guénon, « le passage d'un cycle à l'autre ne peut s'accomplir que dans l'obscurité » ? Quoi qu'il en soit, M. Georgel, dans l'article en question, s'attache surtout à mettre en valeur le rôle « central », au point de vue religieux, de l'Alésia des Mandubiens (Alaise dans le Doubs), et c'est pourquoi il l'identifie avec la cité fondée par Hercule et incendiée par César. Rappelant ensuite la décadence rapide de la tradition celtique devant le « polythéisme » romain, l'auteur écrit : « Comme un désastre militaire, si tragique fût-il, ne peut pas changer en quelques années l'âme d'une civilisation, il nous faut bien admettre qu'à l'arrivée de César le druidisme était déjà sur son déclin, et la tradition celtique de plus en plus voilée, en sorte que la catastrophe finale d'Alésia pourrait être considérée comme l'aboutissement inéluctable d'un lent processus d'obscurcissement et de désagrégation ». Nous citerons aussi la fin de l'article : « Cette catastrophe (la ruine de la citadelle d'Alésia) ne consommait pas seulement la fin de l'indépendance gauloise et le début du grand empire romain sous le sceptre de César, mais plus encore l'éclipse définitive de l'Eleusis du monde occidental, de la cité sainte des peuples celtiques, désormais supplantée, et jusqu'à la fin des temps, par la Ville Eternelle elle-même : Rome ». — Dans le même nº, M. Géreint étudie une chanson populaire du pays de Galles intitulée « L'arbre sur la colline », et qui appartient à ce genre particulier auquel les folkloristes ont donné le nom de « randonnées » ou « chansons à récapitulation ». Celle qui est étudiée ici, et dont l'air a, paraît-il, un caractère archaïque très prononcé, se chante avec accompagnement de gestes spéciaux. Les premiers couplets tout au moins sont susceptibles d'une interprétation cosmologique que M. Géreint met très bien en lumière, et qui se réfère au double courant, d'évolution et d'involution, qui régit le monde manifesté.

— Les *Cahiers d'Etudes cathares* (nº d'été 1950) publient la fin de l'étude de M. Fernand Niel sur la capitulation de Montségur. Cette étude, comme le dit l'auteur, montre à quel point l'histoire de ce dernier épisode de la croisade des Albigeois « se complique, dès que l'on examine, même superficiellement, les documents de l'époque ». Il n'est même pas possible de fixer la date exacte de la reddition de la forteresse, qui se produisit en mars 1244. Un point qui a beaucoup fait discuter, c'est que le commandant de la place, Pierre-Roger de Mirepoix, put en

sortir avec la plus grande partie des hommes d'armes, alors que presque toute la population civile, soit 200 hommes et femmes, périt par le supplice du feu. Cependant, M. Niel défend énergiquement Pierre de Mirepoix de l'imputation de trahison qui a été portée contre lui, et rappelle que la décision de rendre Montségur, qui passait pour imprenable, et qui était du reste abondamment approvisionnée, semble avoir été arrêtée en accord avec les chefs de l'Eglise cathare. M. Niel, d'autre part, examine le cas de Ramon de Pérelle, seigneur de Montségur, qui, selon certains auteurs, aurait été condamné à la prison perpétuelle ; il montre que ce point est loin d'être prouvé, et il penche à croire qu'il demeura libre, ce qui est d'autant plus singulier qu'il avait vu monter sur le bûcher sa femme Corba et sa fille Esclarmonde. Après cette remarquable étude, bien des points encore restent dans l'ombre, et nous pouvons conclure avec l'auteur : « Montségur garde un secret qui n'a pas été révélé devant le tribunal de l'Inquisition. Le dernier mot sur la célèbre forteresse cathare n'est pas près d'être prononcé ». — Dans ce même n° et dans celui d'automne, suite et fin de l'article commencé dans le n° de printemps : *Pistis-Sophia ou l'enseignement du Ressuscité*. M. Déodat Roché y résume très complètement, et, nous semble-t-il, très habilement, les diverses parties du célèbre traité gnostique : le récit de l'apparition de Jésus à ses disciples après sa résurrection, le mythe de Sophia, les voies de salut, les mystères purificateurs et les initiations, la mort et le voyage des âmes dans l'au-delà, le sort des âmes impures, la crainte de dissolution dans les ténèbres extérieures, et le salut par la miséricorde infinie du Christ. La plupart des auteurs qui ont étudié ce texte en ont souligné les difficultés et le caractère extrêmement confus, ce qui n'est pas pour étonner puisque, selon l'un de ces auteurs, le théologien Ch. Schmidt, cet ouvrage est « une compilation faite à une époque de décadence ». Nous noterons ici deux points qui nous semblent particulièrement importants. Ainsi, Marie-Madeleine, disant à Jésus l'inquiétude des disciples devant le « mystère des antinomies », s'entend répondre par le Sauveur que ce mystère « est plus aisé que tous les autres et que pour le comprendre il s'agit simplement de renoncer au monde entier, à ses soucis, aux pensées mauvaises et à toute la matière qui est en lui. Ce mystère est aux apôtres et aux parfaits ascètes parce qu'ils ont renoncé au monde ». D'autre part, dans le récit de l'ascension du Christ, « Adamas, le grand tyran, et tous les archontes qui sont les tyrans de l'humanité, se mettent à combattre contre la lumière de Jésus, mais ce dernier leur enlève un tiers de leurs vertus, afin qu'ils ne puissent pas agir dans les œuvres mauvaises de la magie, et que les mystères apportés en bas par les anges transgresseurs ne puissent s'accomplir. Ensuite il change le sens de la rotation de la sphère du destin, afin que les douze Eons ne sachent rien désormais de l'avenir, et que les astrologues déroutés ne puissent plus, par des horoscopes, enseigner avec certitude aux hommes qui sont dans le monde tout ce qui arrivera. Jésus a voulu ainsi libérer les âmes des influences astrales qui les retenaient hors de l'évolution terrestre normale et retardaient l'accomplissement du nombre des parfaits qui doivent hériter du trésor de lumière ». Nous pensons qu'il y aurait lieu de réfléchir quelque peu à ce texte, qui rappelle d'ailleurs plusieurs passages de saint Paul sur la « liberté chrétienne », et qui fait allusion à certaines particularités du christianisme qu'on n'a pas assez remarquées.

— Dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (n° de janvier 1950), M. Olivier Masson reproduit et commente un texte hittite qui prescrit les rites à accomplir pour la « lustration » d'une armée. Après une défaite, on faisait passer les troupes d'abord entre deux feux ; puis sous une porte en bois *hattalkessar* par-dessus laquelle on tendait un *tijamar* (la signification de ces deux mots, qu'on retrouve souvent dans les textes religieux hittites, n'a pu être exactement déterminée) ; enfin entre quatre victimes : un homme, un bouc, un jeune chien et un cochon de lait ; chacune des quatre victimes était coupée en deux parties, que l'on disposait de part et d'autre de la voie suivie par l'armée. Le rite se terminait par une aspersion générale des troupes et par un sacrifice dans la campagne. Des rites tout à fait comparables se retrouvent chez des peuples très variés. Pour l'antiquité, on en connaît des exemples dans les armées thébaines, macédoniennes et persiques. De nos jours, on les retrouve chez les matelots turcs ; en Haute Egypte et en Perse ; chez les Arabes du pays de Moab, les Chins de l'Assam et de Birmanie, les Bassoutos de l'Afrique du Sud ; enfin chez les Gitans de différents pays. Il faut mentionner aussi les Koryaks, peuplade sibérienne habitant les rives de la mer de Behring, qui, pour conjurer une maladie, tuent un chien, étendent ses entrailles sur deux perches et passent par-dessous. Ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est que des pratiques semblables sont certainement à l'origine des « arcs de triomphe » romains, dont le rôle « lustral » a été souvent souligné. A Rome, en effet, on avait coutume d'élever, dans les voies par où devait passer un général admis aux honneurs du « triomphe », des décorations provisoires où l'on suspendait les « dépouilles » des vaincus. Tous les rites de ce genre ont pour but la victoire, soit sur la maladie, soit sur une armée ennemie. Et c'est aussi en vue d'une victoire future qu'Abraham, sur l'ordre de l'Eternel, immola cinq animaux : une génisse, une chèvre, un bélier, une tourterelle et une jeune colombe ; puis « il les coupa par le milieu et mit chaque morceau l'un vis-à-vis de l'autre... Quand le soleil fut couché, il y eut une obscurité profonde ; et voici, ce fut une fournaise fumante, et des flammes passèrent entre les animaux partagés. En ce jour-là, l'Eternel fit alliance avec Abraham, et dit : Je donne ce pays à ta postérité ». (*Genèse*, XV, 10 et 17-18). Il va sans dire que, l'action d'Abraham ayant été commandée par l'Eternel, il ne peut s'agir là d'un rite magique, mais bien d'un rite « théurgique », ce qui doit être aussi le cas de plusieurs des exemples que nous avons rapportés plus haut. Disons en terminant que le rite de la « voûte d'acier », encore pratiqué dans toutes les armées du monde,

a lui aussi un rôle d'« alliance » et de protection. On sait qu'il a été transmis, sans doute au XVIIIe siècle, à la Maçonnerie spéculative (car la Maçonnerie opérative l'ignorait), et qu'il y joue un grand rôle, tant dans les pays « latins » (aux grades bleus) que dans les pays anglo-saxons (aux grades chevaleresques du Temple et de l'Hôpital). — Dans le même n°, M. Louis Deroy publie un article, surtout linguistique, sur *Le culte du foyer dans la Grèce mycénienne*. Il y fait un rapprochement intéressant entre les mots grecs παρθένος (jeune fille) et πρύτανις (prytane) ; et il pense que *parthénos* a désigné à l'origine « la fille non mariée en tant que la personne normalement chargée de l'entretien du foyer domestique ». Elle jouait donc, à l'égard du foyer familial, le même rôle que les prytanes à l'égard du foyer public. Les prytanes étaient des magistrats qui, dans de nombreuses cités grecques (notamment Athènes et Corinthe) étaient chargés, en plus de quelques attributions politiques secondaires, « de la fonction grave et sacrée qui consiste à veiller au foyer de l'Etat et à faire sur son autel les sacrifices réglementaires ». On sait que la même fonction était remplie à Rome par six jeunes filles nommées Vestales. L'auteur apporte à l'équivalence Vesta-Hestia des arguments nouveaux et rappelle qu'on a rapproché ἑστία de ἱστία (mâture d'un navire) ; ἱστός signifie à la fois mât et métier à tisser. Ces rapprochements sont particulièrement évocateurs pour ceux qui connaissent les symbolismes du foyer et de la cheminée, du mât et de la navigation, de la « chaîne » et du tissage. Encore plus intéressants à notre point de vue sont les renseignements que l'auteur donne sur certains monuments grecs et romains. Ainsi, à Rome, le temple de Vesta était rond et contigu à la *Regia*, palais royal de Numa, de forme rectangulaire. La même disposition se retrouvait à Ithaque dans le palais d'Ulysse, et aussi à Tirynthe et dans la *Skias* d'Athènes (demeure des prytanes ou prytanée), composée d'un édifice rond, la *tholos* et d'un autre rectangulaire, le *bouleutérion*. Nos lecteurs se rappellent les observations que René Guénon a faites sur une telle disposition des édifices, en rappelant que la Maçonnerie a conservé, dans l'atelier du 3e degré, la distinction entre les parties rectangulaire et circulaire du Temple, parties désignées par les mots hébreux de *Hikal* et de *Débir*. — Toujours dans le même n°, article de M. Filliozat sur Avalokiteshvara, à propos d'un livre récent de Mlle de Mallmann. M. Filliozat critique l'étymologie que M. Louis Renou avait cru pouvoir donner du nom du célèbre Bodhisattva ; il le faisait dériver non pas de la racine *avalok* (regarder) du sanscrit classique, mais de la racine *avaruc* (briller) du védique, parce qu'« il était naturel que le sens védique fût oublié à l'époque relativement tardive de nos textes sur Avalokiteshvara ». La vérité est que ce mot n'a jamais voulu dire autre chose que « Seigneur des regardés », ce que confirment d'ailleurs plusieurs textes anciens, Avalokiteshvara, figure capitale du « Grand Véhicule », est un Bodhisattva « qui diffère le passage, auquel il a droit, dans la transcendance de l'état de Bouddha, en considération des malheureux qu'il veut secourir, et qu'il a fait vœu de sauver avant lui-

même ». On le représente à la fois comme « Jeune Homme » (*Kumâra*) et comme passeur ; il réside sur le Potala, image du Brahma-Loka. — Enfin, il faut signaler un très long article de M. Maurice Alliot, sur *Le culte d'Horus à Edfou au temps des Ptolémées*. Cette étude donne un grand nombre de renseignements sur le culte compliqué rendu au fils d'Osiris dans son sanctuaire d'Edfou, tant les jours ordinaires qu'au cours des 20 grandes fêtes annuelles. Nous avons été frappé par la place qu'y tiennent les processions, les navigations sur le Nil, les nuits passées « sur la montagne », les moments privilégiés de la journée (aube, midi et crépuscule) et du mois (les quatre quartiers de la lune). Certains détails rappellent étrangement le symbolisme maçonnique. C'est ainsi que le *naos* du dieu était fermé par une porte à double battant soigneusement verrouillée ; un tronc d'arbre ébranché était dressé pour commémorer la résurrection d'Osiris, dont le tombeau était situé au centre de quatre tertres sacrés : une telle disposition rappelle les quatre Maîtres montant la garde autour du cercueil d'Hiram. Une des plus grandes fêtes d'Horus était la fête de la Victoire qui durait cinq jours : les épisodes principaux en étaient le « cérémonial des dix harpons », les danses des « harponneurs » et le sacrifice de l'hippopotame, symbole de Seth, et parfois représenté par une figure en cire rouge accompagnée de deux figurines de crocodiles aux têtes entrecroisées. Ce sacrifice, qui « compense » le meurtre d'Osiris, doit être rapproché de la « vengeance » que Salomon tira d'Abiram et de ses deux complices et qui constitue la « légende » des divers grades d'« Elu ». A la fin de son article, M. Alliot insiste sur le caractère parfaitement ordonné du culte égyptien, même à basse époque, conséquence de l'instruction soignée des prêtres et de la collaboration intelligente des architectes et des poètes rédacteurs des hymnes sacrés. « Quant au peuple des campagnes d'Edfou, ou venu de provinces lointaines, il prête son concours aux cérémonies avec moins d'ignorance qu'on ne le dit souvent aujourd'hui. Force nous est de constater que les gestes de sa foi ont pu avoir une valeur pour tous les hommes. Parmi les coutumes, langage muet de sa piété, beaucoup ne mourront pas avec les croyances qu'elles exprimaient ».

DENYS ROMAN.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

807. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 1-52

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Mars 1952 — No 298

LES CONDITIONS DE L'EXISTENCE CORPORELLE[1]

(suite)

2° *Vâyu* est l'Air, et plus particulièrement l'Air en mouvement (ou considéré comme principe du mouvement différencié (2) car ce mot, dans sa signification primitive, désigne proprement le souffle ou le vent (3) ; la mobilité est donc considérée comme la nature caractéristique de cet élément, qui est le premier différencié à partir de l'Ether primordial (et qui est encore neutre comme celui-ci, la polarisation extérieure ne devant apparaître que dans la dualité en mode complémentaire du Feu et de l'Eau). En effet, cette première différenciation nécessite un mouvement complexe, constitué par un ensemble (combinaison ou coordination) de mouvements vibratoires élémentaires, et déterminant une rupture de l'homogénéité du milieu cosmique, en se propageant suivant certaines directions particulières et déterminées à partir de son point d'origine. Dès que cette différenciation a lieu, l'espace ne doit donc plus être regardé comme isotrope ; il peut, au contraire, être rapporté alors à un en-

1. Publié dans la revue *La Gnose*, no de février 1912. Voir *Etudes Traditionnelles*, janvier-février 1952.

2. Cette différenciation implique avant tout l'idée d'une ou plusieurs directions spécialisées dans l'espace, comme nous allons le voir.

3. Le mot *Vâyu* dérive de la racine verbale *vâ*, aller, se mouvoir (qui s'est conservée jusqu'en français : *il va*, tandis que les racines *i* et *gâ*, qui se rapportent à la même idée, se retrouvent respectivement dans le latin *ire* et dans l'anglais *to go*). Analogiquement, l'air atmosphérique, en tant que milieu entourant notre corps et impressionnant notre organisme, nous est rendu sensible par son déplacement (état cinétique et hétérogène) avant que nous ne percevions sa pression (état statique et homogène). Rappelons que *Aer* (de la racine אר, qui se rapporte plus particulièrement au mouvement rectiligne) signifie, suivant Fabre d'Olivet, « ce qui donne à tout le principe du mouvement ».

semble de plusieurs directions définies, prises comme axes de coordonnées, et qui, servant à le mesurer dans une portion quelconque de son étendue, et même, théoriquement, dans la totalité de celle-ci, sont ce qu'on appelle les dimensions de l'espace. Ces axes de coordonnées seront (du moins dans la notion ordinaire de l'espace dit « euclidien », qui correspond directement à la perception sensible de l'étendue corporelle) trois diamètres orthogonaux du sphéroïde indéfini qui comprend toute l'étendue de son déploiement, et leur centre pourra être un point quelconque de cette étendue, laquelle sera alors considérée comme le produit du développement de toutes les virtualités spatiales contenues dans ce point (principiellement indéterminé). Il importe de remarquer que le point, en lui-même, n'est nullement contenu dans l'espace et ne peut en aucune façon être conditionné par celui-ci, puisque c'est au contraire lui qui crée de son « ipséité » dédoublée ou polarisée en essence et substance) (1), ce qui revient à dire qu'il le contient en puissance ; c'est l'espace qui procède du point, et non le point qui est déterminé par l'espace ; mais, secondairement (toute manifestation ou modification extérieure n'étant que contingente et accidentelle par rapport à sa « nature intime »), le point se détermine lui-même dans l'espace pour réaliser l'extension actuelle de ses potentialités d'indéfinie multiplication (de lui-même par lui-même). On peut encore dire que ce point primordial et principiel remplit tout l'espace par le déploiement de ses possibilités (envisagées en mode actif dans le point lui-même « effectuant » dynamiquement l'étendue, et en mode passif dans cette même étendue réalisée statiquement) ; il se situe seulement dans cet espace lorsqu'il est considéré dans chaque position particulière qu'il est susceptible d'occuper, c'est-à-dire dans celle de ses modifications

1. Dans le champ de manifestation considéré, l'essence est représentée comme le centre (point initial), et la substance comme la circonférence (surface indéfinie d'expansion terminale de ce point) ; cf. la signification hiéroglyphique de la particule hébraïque את, formée des deux lettres extrêmes de l'alphabet.

qui correspond précisément à chacune de ses possibilités spéciales. Ainsi, l'étendue existe déjà à l'état potentiel dans le point lui-même ; elle commence d'exister à l'état actuel seulement dès que ce point, dans sa manifestation première, s'est en quelque sorte dédoublé pour se placer en face de lui-même, car on peut alors parler de la distance élémentaire entre deux points (bien que ceux-ci ne soient en principe et en essence qu'un seul et même point), tandis que, lorsqu'on ne considérait qu'un point unique (ou plutôt lorsqu'on ne considérait le point que sous l'aspect de l'unité principielle), il ne pouvait évidemment pas être question de distance. Cependant, il faut bien remarquer que la distance élémentaire n'est que ce qui correspond à ce dédoublement dans le domaine de la représentation spatiale ou géométrique (qui n'a pour nous que le caractère d'un symbole) ; métaphysiquement, si l'on regarde le point comme représentant l'Etre dans son unité et son identité principielles, c'est-à-dire *Atmâ* en dehors de toute condition spéciale (ou détermination) et de toute différenciation, ce point lui-même, son extériorisation (qui peut être considérée comme son image, dans laquelle il se réfléchit), et la distance qui les joint (en même temps qu'elle les sépare), et qui marque la relation existant entre l'un et l'autre (relation qui implique un rapport de causalité, indiqué géométriquement par le sens de la distance, envisagée comme segment « dirigé », et allant du point-cause vers le point-effet), correspondent respectivement aux trois termes du ternaire que nous avons eu à distinguer dans l'Etre considéré comme se connaissant lui-même (c'est-à-dire en *Buddhi*), termes qui, en dehors de ce point de vue, sont parfaitement identiques entre eux, et qui sont désignés comme *Sat*, *Chit* et *Ananda*.

Nous disons que le point est le symbole de l'Etre dans son Unité ; ceci peut, en effet, se concevoir de la façon suivante : si l'étendue à une dimension, ou la ligne, est mesurée quantitativement par un nombre a, la mesure quantitative de l'étendue à deux dimensions, ou de la surface, sera de la

forme a^2, et celle de l'étendue à trois dimensions, ou du volume, sera de la forme a^3. Ainsi, ajouter une dimension à l'étendue équivaut à augmenter d'une unité l'exposant de la quantité correspondante (qui est la mesure de cette étendue), et, inversement, enlever une dimension à l'étendue équivaut à diminuer ce même exposant d'une unité : si l'on supprime la dernière dimension, celle de la ligne (et, par suite, la dernière unité de l'exposant), géométriquement, il reste le point, et, numériquement, il reste a^0, c'est-à-dire, au point de vue algébrique, l'unité elle-même, ce qui identifie bien quantitativement le point de cette unité. C'est donc une erreur de croire, comme le font certains, que le point ne peut correspondre numériquement qu'à zéro, car il est déjà une affirmation, celle de l'Etre pur et simple (dans toute son universalité) ; sans doute, il n'a aucune dimension, parce que, en lui-même, il n'est point situé dans l'espace, qui, comme nous l'avons dit, contient seulement l'indéfinité de ses manifestations (ou de ses déterminations particulières) ; n'ayant aucune dimension, il n'a évidemment, par là même, aucune forme non plus ; mais dire qu'il est informel ne revient nullement à dire qu'il n'est rien (car c'est ainsi que le zéro est considéré par ceux qui lui assimilent le point), et d'ailleurs, quoique sans forme, il contient en puissance l'espace, qui, réalisé en acte, sera à son tour le contenant de toutes les formes (dans le monde physique tout au moins) (1).

1. On peut même se rendre compte d'une façon tout élémentaire du développement des potentialités spatiales contenues dans le point, en remarquant que le déplacement du point engendre la ligne, que celui de la ligne engendre de même la surface, et que celui de la surface engendre à son tour le volume. Seulement, ce point de vue présuppose la réalisation de l'étendue, et même de l'étendue à trois dimensions, car chacun des éléments que l'on y considère successivement ne peut évidemment produire le suivant qu'en se mouvant dans une dimension qui lui est actuellement extérieure (et par rapport à laquelle il était déjà situé) ; au contraire, tous ces éléments sont réalisés simultanément (le temps n'intervenant plus alors) dans et par le déploiement originel du sphéroïde indéfini et non fermé que nous avons considéré, déploiement qui s'effectue d'ailleurs, non dans un espace actuel (quel qu'il soit), mais dans un pur vide dépourvu de toute attribution positive, et qui n'est aucunement productif par lui-même, mais qui, en puissance passive, est plein de tout ce que le point contient en puissance active (étant ainsi, en quelque sorte, l'aspect négatif de ce dont le point est l'aspect positif). Ce vide, ainsi rempli d'une façon originellement homogène et isotrope par les

Nous avons dit que l'étendue existe en acte dès que le point s'est manifesté en s'extériorisant, puisqu'il l'a réalisée par là même ; mais il ne faudrait pas croire que ceci assigne à l'étendue un commencement temporel, car il ne s'agit que d'un point de départ purement logique, d'un principe idéal de l'étendue comprise dans l'intégralité de son extension (et non limitée à la seule étendue corporelle) (1). Le temps intervient seulement lorsqu'on envisage les deux positions du point comme successives, alors que, d'autre part, la relation de causalité qui existe entre elles implique leur simultanéité ; c'est aussi en tant que l'on envisage cette première différenciation sous l'aspect de la succession, c'est-à-dire en mode temporel, que la distance qui en résulte (comme intermédiaire entre le point principiel et sa réflexion extérieure, le premier étant supposé s'être immédiatement situé par rapport à la seconde) (2) peut être regardée comme

les virtualités du point principiel, sera le milieu (ou, si l'on veut, le " lieu géométrique ") de toutes les modifications et différenciations ultérieures de celui-ci, étant ainsi, par rapport à la manifestation universelle, ce que l'Éther est spécialement pour notre monde physique. Envisagé de cette façon, et dans cette plénitude qu'il tient intégralement de l'expansion (en mode d'extériorité) des puissances actives du point (qui sont elles-mêmes tous les éléments de cette plénitude), il est (sans lequel il ne serait pas, puisque le vide ne peut être conçu que comme " non-entité "), et, par là, il se différencie entièrement du " vide universel " (sarwa-shûnya) dont parlent les Bouddhistes, qui, prétendant d'ailleurs l'identifier à l'Éther, regardent celui-ci comme " non-substantiel ", et, par suite, ne le comptent pas comme un des éléments corporels. D'ailleurs, le véritable " vide universel " ne serait pas ce vide que nous venons d'envisager, et qui est susceptible de contenir toutes les possibilités de l'Être (symbolisées spatialement par les virtualités du point), mais, bien au contraire, tout ce qui est en dehors de celui-ci, et où il ne peut plus, en aucune façon, être question " d'essence " ni de " substance ". Ce serait alors le Non-Être (ou le zéro métaphysique), ou plus exactement un aspect de celui-ci, qui, d'ailleurs, est plein de tout ce qui, dans la Possibilité totale, n'est susceptible d'aucun développement en mode extérieur ou manifesté, et qui par cela même, est absolument inexprimable.

1. Cette étendue corporelle est la seule que connaissent les astronomes, et encore ne peuvent-ils, par leurs méthodes d'observation, en étudier qu'une certaine portion ; c'est d'ailleurs ce qui produit chez eux l'illusion de la prétendue " infinité de l'espace ", car ils sont portés, par l'effet d'une véritable myopie intellectuelle qui paraît inhérente à toute science analytique, à considérer comme " à l'infini " (*sic*) tout ce qui dépasse la portée de leur expérience sensible, et qui n'est pourtant en réalité, par rapport à eux et au domaine qu'ils étudient, que du simple indéfini.

2. Cette localisation implique déjà, d'ailleurs, une première réflexion (précédant celle que nous considérons ici), mais avec laquelle le point principal s'identifie lui-même (en se déterminant) pour en faire le centre effectif de l'étendue en voie de réalisation, et de laquelle il se réfléchit, par suite, dans tous les autres points (purement virtuels par rapport à lui) de cette étendue qui est son champ de manifestation.

mesurant l'amplitude du mouvement vibratoire élémentaire dont nous avons parlé précédemment.

Cependant, sans la coexistence de la simultanéité avec la succession, le mouvement lui-même ne serait pas possible, car, alors, ou le point mobile (ou du moins considéré comme tel au cours de son processus de modification) serait là où il n'est pas, ce qui est absurde, ou il ne serait nulle part, ce qui revient à dire qu'il n'y aurait actuellement aucun espace où le mouvement puisse se produire en fait (1). C'est à cela que se réduisent en somme tous les arguments qui ont été émis contre la possibilité du mouvement, notamment par certains philosophes grecs ; cette question est d'ailleurs de celles qui embarrassent le plus les savants et les philosophes modernes. Sa solution est pourtant fort simple, et elle réside précisément, comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs, dans la coexistence de la succession et de la simultanéité : succession dans les modalités de la manifestation, à l'état actuel, mais simultanéité en principe, à l'état potentiel, rendant possible l'enchaînement logique des causes et des effets (tout effet étant impliqué et contenu en puissance dans sa cause, qui n'est en rien affecté ou modifiée par l'actuation de cet effet) (2). Au point de vue physique, la notion de succession est attachée à la condition temporelle, et celle de simultanéité à la condition spatiale (3) ; c'est le mouvement, résultant, quant à son passage de la puissance à l'acte, de l'union ou de la combinaison de ces deux conditions, qui concilie (ou équilibre) les deux notions correspondantes, en faisant coexister, en mode simultané au point de vue pure-

1. Effectivement, le point est " quelque part " dès qu'il s'est situé ou déterminé dans l'espace (sa potentialité en mode passif) pour le réaliser, c'est-à-dire le faire passer de puissance en acte, et dans cette réalisation même, que tout mouvement, même élémentaire, présuppose nécessairement.

2. Leibnitz semble avoir au moins entrevu cette solution, lorsqu'il formula sa théorie de l'" harmonie préétablie ", qui a été généralement fort mal comprise par ceux qui ont voulu en donner des interprétations.

3. C'est aussi par ces deux notions (tout idéales lorsqu'on les envisage en dehors de ce point de vue spécialisé, sous lequel seul elles nous sont rendues sensibles) que Leibnitz définit respectivement le temps et l'espace.

ment spatial (qui est essentiellement statique), un corps avec lui-même (l'identité étant ainsi conservée à travers toutes les modifications, contrairement à la théorie bouddhiste de la « dissolubilité totale ») en une série indéfinie de positions (qui sont autant de modifications de ce même corps, accidentelles et contingentes par rapport à ce qui constitue sa réalité intime, tant en substance qu'en essence), positions qui sont d'ailleurs successives au point de vue temporel (cinétique dans sa relation avec le point de vue spatial) (1).

D'autre part, puisque le mouvement actuel suppose le temps et sa coexistence avec l'espace, nous sommes amené à formuler la remarque suivante : un corps peut se mouvoir suivant l'une ou l'autre des trois dimensions de l'espace physique, ou suivant une direction qui est une combinaison de ces trois dimensions, car, quelle que soit en effet la direction (fixe ou variable) de son mouvement, elle peut toujours se ramener à un ensemble plus ou moins complexe de composantes dirigées suivant les trois axes de coordonnées auxquels est rapporté l'espace considéré ; mais en outre, dans tous les cas, ce corps se meut toujours et nécessairement dans le temps. Par suite, celui-ci deviendra une autre dimension de l'espace si l'on change la succession en simultanéité ; en d'autres termes, supprimer la condition temporelle revient à ajouter une dimension supplémentaire à l'espace physique, dont le nouvel espace ainsi obtenu constitue un prolongement ou une extension. Cette quatrième dimension correspond donc à l'« omniprésence » dans le domaine considéré, et c'est par cette transposition dans le « non-temps » que l'on peut concevoir la « permanente

1. Il est bien évident, en effet, que toutes ces positions coexistent simultanément en tant que lieux situés dans une même étendue, dont elles ne sont que des portions différentes (et d'ailleurs quantitativement équivalentes), toutes également susceptibles d'être occupées par un même corps, qui doit être envisagé statiquement dans chacune de ces positions lorsqu'on la considère isolément par rapport aux autres, d'une part, et aussi, d'autre part, lorsqu'on les considère toutes, dans leur ensemble, en dehors du point de vue temporel.

actualité », de l'Univers manifesté ; c'est aussi par là que s'expliquent (en remarquant d'ailleurs que toute modification n'est pas assimilable au mouvement, qui n'est qu'une modification extérieure d'un ordre spécial) tous les phénomènes que l'on regarde vulgairement miraculeux ou surnaturels (1), bien à tort, puisqu'ils appartiennent encore au domaine de notre individualité actuelle (dans l'une ou l'autre de ses modalités multiples, car l'individualité corporelle n'en constitue qu'une très faible partie), domaine dont la conception du « temps immobile » nous permet d'embrasser intégralement toute l'indéfinité (2).

1. Il y a des faits qui ne paraissent inexplicables que parce qu'on ne sort pas, pour en chercher l'explication, des conditions ordinaires du temps physique ; ainsi, la reconstitution subite des tissus organiques lésés, que l'on constate dans certains cas regardés comme « miraculeux », ne peut pas être naturelle, dit-on, parce qu'elle est contraire aux lois physiologiques de la régénération de ces tissus, laquelle s'opère par des générations (ou bipartitions) multiples et *successives* de cellules, ce qui exige nécessairement la collaboration du temps. D'abord, il n'est pas prouvé qu'une reconstitution de ce genre, si subite soit-elle, soit réellement *instantanée*, c'est-à-dire, ne demande effectivement *aucun temps* pour se produire, et il est possible que, dans certaines circonstances, la multiplication des cellules soit simplement rendue beaucoup plus rapide qu'elle ne l'est dans les cas normaux, au point de ne plus exiger qu'une durée moindre que toute mesure appréciable à notre perception sensible. Ensuite, en admettant même qu'il s'agisse bien d'un phénomène véritablement *instantané*, il est encore possible que, dans certaines conditions particulières, différentes des conditions ordinaires, mais néanmoins tout aussi naturelles, ce phénomène s'accomplisse en effet *hors du temps* (ce qu'implique l'« instantanéité » en question, qui, dans les cas considérés, équivaut à la *simultanéité* des bipartitions cellulaires multiples, ou du moins se traduit ainsi dans sa correspondance corporelle ou physiologique), ou, si l'on préfère, qu'il s'accomplisse *dans le « non-temps »*, alors que, dans les conditions ordinaires, il s'accomplit *dans le temps*. Il n'y aurait plus aucun miracle pour celui qui pourrait comprendre dans son vrai sens et résoudre cette question, beaucoup plus paradoxale en apparence qu'en réalité : « Comment, tout en vivant *dans le présent*, peut-on faire en sorte qu'un événement quelconque qui s'est produit *dans le passé* n'ait pas eu lieu ? » Et il est essentiel de remarquer que ceci (qui n'est pas plus impossible *a priori* que d'empêcher *présentement* la réalisation d'un évènement *dans le futur*, puisque le rapport de succession n'est pas un rapport causal) ne suppose aucunement un retour dans le passé en tant que tel (retour qui serait une impossibilité manifeste, comme le serait également un transport dans le futur en tant que tel), puisqu'il n'y a évidemment ni passé, ni futur par rapport à l'« éternel présent ».

2. Nous pouvons, à ce propos, ajouter ici une remarque sur la représentation numérique de cette indéfinité (en continuant à l'envisager sous son symbole spatial) : la ligne est mesurée, c'est-à-dire, représentée quantitativement, par un nombre a à la première puissance ; comme sa mesure s'effectue d'ailleurs suivant la division décimale prise comme base, on peut poser $a = 10\,n$. Alors, on aura pour la surface : $a^2 = 10^2\,n$, et pour le volume : $a^3 = 1.000\,n^3$; pour l'étendue à quatre dimensions, il faudra ajouter encore un facteur a, ce qui donnera : $a^4 = 10.000\,n^4$. D'ailleurs, on peut dire

Revenons à notre conception du point remplissant toute l'étendue par l'indéfinité de ses manifestations, c'est-à-dire de ses modifications multiples et contingentes ; au point de vue dynamique (1), celles-ci doivent être considérées, dans l'étendue (dont elles sont tous les points), comme autant de centres de force (dont chacun est potentiellement le centre même de l'étendue), et la force n'est pas autre chose que l'affirmation (en mode manifesté) de la volonté de l'Etre, symbolisé par le point, cette volonté étant, au sens universel, sa puissance active ou son « énergie productrice » (*Shakti*) (2), indissolublement unie à lui-même, et s'exerçant sur le domaine d'activité de l'Etre, c'est-à-dire, avec le même symbolisme, sur l'étendue elle-même envisagée passivement, ou au point de vue statique (comme le champ d'action de l'un quelconque de ces centres de force) (3). Ainsi, dans toutes ses manifestations et dans chacune d'elles, le point peut être regardé (par rapport à ces manifestations) comme se polarisant en mode actif et passif, ou, si l'on préfère,

que toutes les puissances de 10 sont contenues virtuellement dans sa qua-
trième puissance, de même que le Dénaire, manifestation complète de
l'Unité, est contenu dans le Quaternaire.
1. Il importe de remarquer que " dynamique " n'est nullement synonyme
de " cinétique " ; le mouvement peut être considéré comme la conséquence
d'une certaine action de la force (rendant ainsi cette action mesurable, par
une traduction spatiale, en permettant de définir son " intensité "), mais il
ne peut s'identifier à cette force même ; d'ailleurs, sous d'autres modalités
et dans d'autres conditions, la force (ou la volonté) en action produit évi-
demment tout autre chose que le mouvement, puisque, comme nous l'avons
fait remarquer un peu plus haut, celui-ci ne constitue qu'un cas particulier
parmi les indéfinités de modifications possibles qui sont comprises dans le
monde extérieur, c'est-à-dire dans l'ensemble de la manifestation universelle.
2. Cette puissance active peut d'ailleurs être envisagée sous différents
aspects : comme pouvoir créateur, elle est plus particulièrement appelée
Kriyâ-Shakti, tandis que *Jnâna-Shakti* est le pouvoir de connaissance,
Ichchhâ-Shakti le pouvoir de désir, et ainsi de suite, en considérant l'indéfini
multiplicité des attributs manifestés par l'Être dans le monde extérieur, mais
sans fractionner aucunement pour cela, dans la pluralité de ces aspects,
l'unité de la Puissance Universelle en soi, qui est nécessairement corrélative
de l'unité essentielle de l'Être, et impliquée par cette unité même. — Dans
l'ordre psychologique, cette puissance active est représentée par אשה,
" faculté volitive " de איש, l' " homme intellectuel " (voir Fabre d'Olivet,
La Langue hébraïque restituée).
3. La Possibilité Universelle, regardée, dans son unité intégrale (mais,
bien entendu, quant aux possibilités de manifestation seulement), comme le
côté féminin de l'Être (dont le côté masculin est *Purusha*, qui est l'Être
lui-même dans son identité suprême et " non-agissante " en soi), se polarise
donc ici en puissance active (*Shakti*) et puissance passive (*Prakriti*).

direct et réfléchi (1) ; le point de vue dynamique, actif ou direct, correspond à l'essence, et le point de vue statique, passif ou réfléchi, correspond à la substance (2) ; mais, bien entendu, la considération de ces deux points de vue (complémentaires l'un de l'autre) dans toute modalité de la manifestation n'altère en rien l'unité du point principiel (non plus que de l'Etre dont il est le symbole), et ceci permet de concevoir nettement l'identité fondamentale de l'essence et de la substance, qui sont, comme nous l'avons dit au début de cette étude, les deux pôles de la manifestation universelle.

L'étendue, considérée sous le point de vue substantiel, n'est point distincte, quant à notre monde physique, de l'Ether primordial (*Akâsha*), tant qu'il ne s'y produit pas un mouvement complexe déterminant une différenciation formelle ; mais l'indéfinité des combinaisons possibles de mouvements donne ensuite naissance, dans cette étendue, à l'indéfinité des formes, se différenciant toutes, ainsi que nous l'avons indiqué, à partir de la forme sphérique originelle. C'est le mouvement qui, au point de vue physique, est le facteur nécessaire de toute différenciation, donc la condition de toutes les manifestations formelles, et aussi, simultanément, de toutes les manifestations vitales, les unes et les autres, dans le domaine considéré, étant pareillement soumises au temps et à l'espace, et supposant, d'autre part, un « substratum » matériel, sur lequel s'exerce cette activité qui se traduit physiquement par le mouvement. Il importe

1. Mais cette polarisation reste potentielle (donc tout idéale, et non sen-
sible) tant que nous n'avons pas à envisager le complémentarisme actuel du
Feu et de l'Eau (chacun de ceux-ci restant d'ailleurs de même polarisé en
puissance) ; jusque-là, les deux aspects actif et passif ne peuvent être
dissociés que conceptionnellement, puisque l'air est encore un élément
neutre.
2. Pour tout point de l'étendue, l'aspect statique est réfléchi par rapport
à l'aspect dynamique, qui est direct en tant qu'il participe immédiatement de
l'essence du point principiel (ce qui implique une identification), mais qui,
cependant, est lui-même réfléchi par rapport à ce point considéré en soi,
dans son indivisible unité ; il ne faut jamais perdre de vue que la considé-
ration de l'activité et de la passivité n'implique qu'une relation ou un
rapport entre deux termes envisagés comme réciproquement complémen-
taires.

de remarquer que toute forme corporelle est nécessairement vivante, puisque la vie est, aussi bien que la forme, une condition de toute existence physique (1) ; cette vie physique comporte d'ailleurs une indéfinité de degrés, ses divisions les plus générales, à notre point de vue terrestre du moins, correspondant aux trois règnes minéral, végétal et animal (mais sans que les distinctions entre ceux-ci puissent avoir plus qu'une valeur toute relative) (2). Il résulte de là que, dans ce domaine, une forme quelconque est toujours dans un état de mouvement ou d'activité, qui manifeste sa vie propre, et que c'est seulement par une abstraction conceptuelle qu'elle peut être envisagée statiquement, c'est-à-dire en repos (3).

C'est par la mobilité que la forme se manifeste physiquement et nous est rendue sensible, et, de même que la mobilité est la nature caractéristique de l'Air (*Vâyu*), le toucher est le sens qui lui correspond en propre, car c'est par le toucher que nous percevons la forme d'une façon

1. Il est bien entendu par là même que, réciproquement, la vie, dans le monde physique, ne peut se manifester autrement que dans des formes ; mais ceci ne prouve en rien contre l'existence possible d'une vie informelle en dehors de ce monde physique, sans cependant qu'il soit légitime de considérer la vie même dans toute l'indéfinité de son extension, comme étant plus qu'une possibilité contingente comparable à toutes les autres, et intervenant, au même titre que ces autres, dans la détermination de certains états individuels des êtres manifestés, états qui procèdent de certains aspects spécialisés et réfractés de l'Être Universel.

2. Il est impossible de déterminer des caractères permettant d'établir des distinctions certaines et précises entre ces trois-règnes, qui semblent se rejoindre surtout par leurs formes les plus élémentaires, embryonnaires en quelque sorte.

3. On voit suffisamment par là ce qu'il faut penser, au point de vue physique, du prétendu " principe de l'inertie de la matière „ : la matière véritablement inerte, c'est-à-dire dénuée de toute attribution ou propriété actuelle, donc indistincte et indifférenciée, pure puissance passive et réceptive sur laquelle s'exerce une activité dont elle n'est point cause, n'est, nous le répétons, que conceptible en tant qu'on l'envisage séparément de cette activité dont elle n'est que le " substratum „ et de laquelle elle tient toute réalité actuelle ; et c'est cette activité (à laquelle elle ne s'oppose, pour lui fournir un support, que par l'effet d'une réflexion contingente qui ne lui donne aucune réalité indépendante) qui, par réaction (en raison de cette réflexion même), en fait, dans les conditions spéciales de l'existence physique, le lieu de tous les phénomènes sensibles (ainsi d'ailleurs que d'autres phénomènes qui ne rentrent pas dans les limites de perception de nos sens), le milieu substantiel et plastique de toutes les modifications corporelles.

générale (1). Cependant, ce sens, en raison de son mode limité de perception, qui s'opère exclusivement par contact, ne peut pas nous donner encore directement et immédiatement la notion intégrale de l'étendue corporelle (à trois dimensions) (2), ce qui appartiendra seulement au sens de la vue ; mais l'existence actuelle de cette étendue est déjà supposée ici par celle de la forme, puisqu'elle conditionne la manifestation de cette dernière, du moins dans le monde physique (3).

D'autre part, en tant que l'Air procède de l'Ether, le son est aussi sensible en lui ; comme le mouvement différencié implique, ainsi que nous l'avons établi plus haut, la distinction des directions de l'espace, le rôle de l'Air dans la perception du son, à part sa qualité de milieu dans lequel s'amplifient les vibrations éthériques, consistera principalement à nous faire reconnaître la direction suivant laquelle ce son est produit par rapport à la situation actuelle de notre corps. Dans les organes physiologiques de l'ouïe, la partie qui correspond à cette perception de la direction (perception qui, d'ailleurs, ne devient effectivement complète qu'avec et par la notion de l'étendue à trois dimensions) constitue ce qu'on appelle les « canaux semi-circulaires », lesquels sont précisément orientés suivant les trois dimensions de l'espace physique (4).

Enfin, à un point de vue autre que celui des qualités sensibles, l'Air est le milieu substantiel dont procède le souffle

1. Il est bon de remarquer à ce propos que les organes du toucher sont répartis sur toute la superficie (extérieure et intérieure) de notre organisme qui se trouve en contact avec le milieu atmosphérique.

2. Le contact ne pouvant s'opérer qu'entre des surfaces (en raison de l'impénétrabilité de la matière physique, propriété sur laquelle nous aurons à revenir par la suite), la perception qui en résulte ne peut donc donner d'une façon immédiate que la notion de surface, dans laquelle interviennent seulement deux dimensions de l'étendue.

3. Nous ajoutons toujours cette restriction pour ne limiter en rien les possibilités indéfinies de combinaisons des diverses conditions contingentes d'existence, et en particulier de celles de l'existence corporelle, qui ne se trouvent réunies d'une façon nécessairement constante que dans le domaine de cette modalité spéciale.

4. Ceci explique pourquoi il est dit que les directions de l'espace sont les oreilles de *Vaishwânara*.

vital (*prâna*) ; c'est pourquoi les cinq phases de la respiration et de l'assimilation, qui sont des modalités ou des aspects de celui-ci, sont, dans leur ensemble, identifiées à *Vâyu*. C'est là le rôle particulier de l'Air en ce qui concerne la vie ; nous voyons donc que, pour cet élément comme pour le précédent, nous avons bien eu à considérer, ainsi que nous l'avions prévu, la totalité des cinq conditions de l'existence corporelle et leurs relations ; il en sera encore de même pour chacun des trois autres éléments, qui procèdent des deux premiers, et dont nous allons parler maintenant.

RENÉ GUÉNON.

(Le texte rédigé s'arrête ici)

RÉFUTATION DE LA PLURALITÉ DU SOI [(1)]

(suite)

Etant admis que les *upâdhis* ou conditions d'existence expliquent la différence des états déterminés (surimposés à un seul et même Soi), quelle est la condition qui explique le fait que tel sens interne ignore ce qu'expérimentent les autres ?

A ce propos certains disent : l'identité (intrinsèque) et la différence (extrinsèque) du réceptacle de l'expérience sont les conditions rendant possible pour un *jîva* le souvenir de son expérience et impossible pour les autres. En effet, la douleur limitée (*avachinna*) au corps est remémorée comme afférente à ce corps alors que la douleur limitée au pied n'est pas remémorée comme afférente à la main, car on ne pense pas : « moi, en tant que limité à la main, éprouve une douleur limitée au pied ». Mais alors d'où vient que la main agit pour enlever une épine qui est enfoncée dans le pied ? Cette action de la main ne résulte pas d'une prise de conscience limitée à la main ; c'est parce qu'il n'y a pas de séparation ou différence (*bhêda*) entre le tout et la partie, entre le corps et le pied, qu'une douleur limitée au pied est ressentie par celui qui est limité au corps et qui dit : « j'ai une douleur dans le pied » et de là résulte l'action de la main. Ainsi, étant donné que le corps de Chaitra diffère de celui de Maî-

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, janvier-février 1952.

tra, la douleur limitée au corps de Chaitra n'est pas éprouvée par ce qui est limité au corps de Maîtra et elle n'est pas non plus éprouvée par un autre organisme dont ces deux corps feraient partie intégrante, car il n'y a pas réceptacle d'expérience qui serait avec eux dans le rapport du tout avec la partie ; c'est pourquoi, quand une épine pénètre dans le corps de Chaitra, le corps de Maîtra n'est pas mis en mouvement pour la retirer.

D'autres disent : c'est la différence constituée par des *upâdhis* séparés qui empêche l'un de ressentir ce que l'autre éprouve et ainsi il n'y a aucune difficulté à admettre que la sensation d'une douleur limitée au pied appartient à ce qui est limité à la main. Cela étant ainsi, l'enfant dans le sein de sa mère n'éprouve pas le bonheur ressenti par celle-ci. On entend par séparés (*vishlishta*) deux (ou plusieurs) éléments qui n'entrent pas dans un tout en tant que parties constitutives, et le corps de la mère et celui de l'enfant sont ainsi (séparés). Qu'on ne dise pas que malgré cette séparation, la sensation de l'un peut être éprouvée par l'autre, d'après ce verset du *Mahâbhârata* : « Et même des troncs (décapités), brandissant des projectiles et des masses, regardant par les yeux de leurs têtes détachées, abattaient les ennemis ». Dans ce cas, la tête et le corps peuvent entrer en composition comme parties d'un même organisme ; d'autre part, la décollation ayant dû entraîner ou l'évanouissement ou la mort, cette affirmation, qui est contredite par ce qui est vu, ne peut avoir pour but que de louer l'extrême ardeur des combattants. Même si elle se rapporte à un fait réel, concernant plus particulièrement des hommes doués d'un pouvoir de cet ordre, elle ne s'oppose pas à la raison que nous avons donnée comme règle tout à fait générale pour expliquer l'absence chez l'un de la sensation éprouvée par l'autre. C'est pourquoi aussi ce qui a été dit et sera dit à ce propos n'est pas infirmé par le fait que des yogis se souviennent de naissances antérieures ou peuvent connaître ce qui arrive dans un autre corps.

Toutefois, d'autres disent : l'identité du corps et sa différence (avec les autres) sont les conditions que justifie le souvenir (dans l'un) de ce dont il n'y a pas souvenir (dans les autres), car on se rappelle l'expérience de l'enfance et non celle d'un autre état d'existence (*bhavântara*). Il est certain que l'enfance et la jeunesse ne correspondent pas à une différence de corps, vu qu'il y a souvenance (du même corps), et une telle différence ne peut être établie par une différence de dimensions : comme pour les différences que présente un arbre par rapport à sa base ou à son sommet, on conçoit qu'avec une différence de temps un même corps puisse avoir différentes dimensions. On demandera peut-être : Sans une augmentation de parties (constitutives) il ne peut y avoir de différence de dimension. Et les parties qui viennent s'ajouter ne s'unissent pas au corps tel qu'il existe déjà. Par conséquent une différence de dimension n'équivaut-elle pas à une différence de corps ? ». Il n'en est pas ainsi. La lumière qui remplit le cercle intérieur d'une maison s'y déploie au même moment qu'on allume la lampe et se contracte au même moment où on l'éteint. Celui qui tient compte de ce phénomène (d'expansion et de contraction) n'acceptera pas la possibilité de produire quelque chose (de nouveau) par l'accroissement de ses atomes constitutifs. Enfin, si tout effet est un *vivarta* (1), le développement du corps est intelligible en conformité de la mâyâ, sans accumulation de particules, de la même manière le corps créé artificiellement par un procédé magique.

D'autres encore disent : l'état déterminé dont il y a souvenir chez l'un et non souvenir chez les autres résultent de l'identité du sens interne et de sa différence avec d'autres, et cela revient à ce que nous avons expliqué :

Quelques-uns disent toutefois : de multiples ignorances

1. Une modification qui n'atteint aucunement l'essence de l'être auquel elle est attribuée par erreur, donc qui affecte seulement celui qui la lui rapporte par l'effet d'une illusion (René Guénon, *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*).

constituent les conditions d'existence qui différencient *jîva* et le souvenir et l'absence de souvenir résultent de la non-différence ou de la différence de telle ou telle ignorance.

(*à suivre*)

APPAYA DIKSHITA.

Traduit du sanscrit par RENÉ ALLAR.

ÉSOTÉRISME ET EXOTÉRISME CHRÉTIENS

LE Christianisme et la Maçonnerie, bien qu'ayant chacun leurs caractères définis et leurs rites particuliers, présentent un trait commun les distinguant de la plupart des autres traditions, à savoir qu'ils ne possèdent l'un et l'autre ni Livres Sacrés ni langue sacrée (1) leur appartenant en propre. A ce trait commun négatif, il faut en ajouter un autre, positif : le Christianisme et la Maçonnerie revendiquent pour Livres Sacrés les textes de l'Ancien Testament qui leur sont également communs avec le Judaïsme, d'où il résulte que, pour les Chrétiens comme pour les Maçons, la langue sacrée est nécessairement l'hébreu. Il est bien évident, en effet, que les deux choses sont liées et que, du moins dans l'ordre de la compréhension profonde, même théorique, il n'est pas possible de se contenter des traductions des textes sacrés, lesquelles, par la nature même des choses, ne sauraient livrer qu'une seule signification et la plus extérieure. D'autre part, et à un point de vue moins théorique, il faut noter, dans l'ordre chrétien exotérique, le maintien dans le missel romain de mots hébreux tels que *Amen*, *Alleluia*, *Adonaï*, *Tsabaoth* et, du côté maçonnique, que la presque totalité des « mots sacrés » des différents grades sont des mots hébreux, parmi lesquels un certain nombre de Noms divins, tels que *Adonaï*, *Iah*, *Shaddaï*, *El Chaï*, *Ehieh*, *Jéhovah*, comme il est facile de le constater en feuilletant les *Tuileurs* de Vuillaume et de Delaulnaye.

1. Cf. René Guénon : *A propos des langues sacrées* dans les *Etudes Traditionnelles* d'avril-mai 1947.

Il nous faut, avant de tirer de ces faits les conséquences qu'ils comportent, rappeler quelques considérations concernant plus spécialement le Christianisme. En disant que celui-ci n'avait pas plus que la Maçonnerie de Livres Sacrés lui appartenant en propre, nous n'avons nullement prétendu mettre en doute le caractère « inspiré » des textes du Nouveau Testament. Mais, si hautement vénérables que soient ces textes, c'est un fait qu'ils ne sont pas rédigés dans une langue sacrée et qu'ils ne nous livrent pas les paroles du Christ dans leur forme originale ; c'est un fait que le Nouveau Testament ne tient pas dans le Christianisme une place aussi centrale, aussi capitale que le Qoran dans l'Islam ou la Torah dans le Judaïsme (1), et cela se manifeste notamment par cet autre fait que la lecture et la récitation des livres néo-testamentaires ne constituent pas chez les Chrétiens des Eglises apostoliques un acte rituel. Quand un Chrétien, exotériste ou ésotériste, accomplit des rites surérogatoires, il récite ou bien des psaumes donc des textes de l'Ancien Testament ou bien des prières élaborées par l'Eglise à des époques plus ou moins anciennes. Il faut noter, enfin, dans les écrits néo-testamentaires, l'absence presque totale d'éléments de science cosmologique que comporte nécessairement toute tradition complète. Pour cette raison, on ne peut, comme certains l'ont rêvé déjà à des époques fort anciennes, désolidariser le Christianisme du Judaïsme dont

1. C'est ainsi que l'érudit catholique Paul Vulliaud a pu écrire : « La parole de Jésus-Christ nous est connue par l'enseignement apostolique. L'enseignement apostolique nous a été transmis par la tradition, soit orale, soit écrite. Ecrite, elle est contenue dans les Evangiles. Elle aurait pu ne pas être écrite. Les Evangiles sont des écrits de circonstance. Pierre ne donna aucune approbation à Marc qui avait pris l'initiative de composer son livre ; il ne le désapprouva pas davantage. Bien qu'ils retracent des faits historiques, les évangélistes ne s'étaient point proposés de rédiger des ouvrages constituant une biographie de Jésus. La biographie est un genre inconnu au génie sémitique. Ils n'entendaient même pas faire connaître l'histoire complète et détaillée de sa prédication. Les motifs qui semblent avoir déterminé les évangélistes à écrire leurs curieux petits livrets sont, par l'examen de leur contenu, de propagande et de polémique. Ils sont établis conformément à une discipline didactique qui était progressive. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils ont chacun leur personnalité » (*La clé traditionnelle des Evangiles*, p. 257).

les textes contiennent précisément cette science cosmologique dont, sans eux, le Christianisme serait privé ; et on ne peut davantage réduire le Christianisme aux textes seuls, fussent-ils à la fois ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament, en rejetant ce que les Eglises apostoliques appellent la Tradition puisqu'on se priverait ainsi des interprétations autorisés des différents degrés qui sont seules susceptibles de nous livrer l'intégralité du contenu de ces textes, et par suite l'intégralité des moyens doctrinaux et méthodiques qui peuvent donner accès à la Connaissance métaphysique et à toute la hiérarchie des sciences traditionnelles.

L'idée que le Christianisme envisagé dans son intégralité — textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, tradition orale dans l'ordre exotérique et dans l'ordre ésotérique, partiellement fixée par écrit dans la suite des temps — renferme tout ce qui est nécessaire à ses adhérents, non seulement dans le domaine de la Foi, dans le domaine de la Connaissance métaphysique mais aussi dans celui de la Science cosmologique, cette idée, disons-nous, est devenue totalement étrangère à l'immense majorité des Chrétiens modernes, et cela depuis plusieurs siècles.

Alors qu'au VIIIe siècle, Alcuin rangera les *eloquia divina* en fonction des sciences dont elles renferment les principes (il signale que la *Genèse* et l'*Ecclésiaste* se rapportent principalement aux sciences de la nature) (1), Galilée écrira au XVIe : « Dans les questions de sciences naturelles, l'Ecriture « Sainte devrait occuper la dernière place... Peut-on dire « que le Saint-Esprit ait voulu nous enseigner quelque « chose qui ne concerne pas le salut de l'âme ? » (2) et le « cardinal Baronius approuve : « La Sainte Ecriture a pour « but de nous apprendre comment on va au ciel, et non « comment va le ciel ». (3) Cette position se comprend dans une certaine mesure si on se tient à un point de vue strictement exotérique : la connaissance cosmologique, pas plus

1. Picavet, *Histoire des Philosophies médiévales*.
2 et 3. F. Mourret, *Histoire générale de l'Eglise*, t. VI, 1re partie, ch. I.

que la connaissance métaphysique, n'est indispensable au salut. Mais du même coup, on justifie par là l'existence d'une science profane car nulle civilisation ne peut vivre uniquement avec une théologie et une morale et sans des sciences de divers ordres. L'amenuisement sinon la disparition totale de l'ésotérisme au sein du monde chrétien est à l'origine du développement de la science profane et de tout ce qui en découle, c'est-à-dire du monde moderne tel que nous le voyons actuellement.

Au XIXe siècle, des théologiens en arriveront à émettre l'idée que l'inspiration des Livres Saints ne garantit pas la vérité des assertions de peu d'importance ne touchant pas au dogme ou à la morale ; il s'en trouvera qui admettront pour certaines parties de la Bible, une sorte d'inspiration inférieure qui n'exclut pas l'erreur ; d'autres enfin en arriveront à préconiser l'abandon de l'Ancien Testament en matière apologétique. C'est le fameux conflit de la science — profane — et de la religion — exotérique — qui a troublé tant de consciences chrétiennes.

Ces théologiens pouvaient se croire autorisés à une telle attitude s'ils avaient seulement en vue, en parlant des Livres Saints, les traductions en usage dans les Eglises car le Concile de Trente (décret de *Canonicis Scripturis* du 8 avril 1546) déclare que la traduction dite Vulgate devait être tenue comme texte officiel et « authentique dans les leçons, disputes, prédications et exposés du dogme » et proclame que nul ne doit « dans les matières *concernant la foi ou les mœurs*, attribuer à l'Ecriture un autre sens que celui que lui a donné et que lui donne notre sainte Mère l'Eglise » (1). Ce décret, en effet, ne garantit en rien l'authenticité de la Vulgate en ce qui concerne la connaissance du monde.

Mais le même Concile de Trente a également défini que les Livres Saints tenus comme canoniques par l'Eglise ont été écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit. Aussi les théo-

(1) F. Mouret, *ouv. cit.*, tome V, p. 487.

logiens dont nous avons parlé s'attireront-ils une mise au point du Siège Romain : Léon XIII, dans l'Encyclique *Providentissimus Deus* du 18 novembre 1893 s'attachera à montrer que l'idée d'inspiration exclut nécessairement celle d'erreur et que rien de ce qui est inspiré ne peut être faux (1).

La situation est donc bien claire : l'Eglise affirme la vérité absolue du contenu des Livres Saints admis dans son canon ; elle impose l'autorité de sa traduction de la *Vulgate* en tout ce qui concerne, mais seulement en ce qui concerne, la foi et les mœurs.

L'écart entre le contenu des deux affirmations implique que si les Livres Saints renferment une vérité absolue dans tous les domaines, l'Eglise ne prétend la détenir ou du moins la livrer à ses fidèles par sa traduction autorisée, que dans la mesure où cette vérité est indispensable au salut. Il reste aux catholiques la liberté d'explorer ces textes inspirés pour tout ce qui concerne les différents domaines de la Connaissance métaphysique et cosmologique sous la seule condition de ne pas se mettre en contradiction en ce qui concerne la foi et les mœurs avec la traduction de la Vulgate, non plus évidemment qu'avec les définitions et les décisions pontificales et conciliaires.

Cette liberté a été interprétée comme livrant les textes saints — sous la réserve ci-dessus — à l'exploration de la science profane, mais pour nous qui nous plaçons toujours et uniquement au point de vue traditionnel défini par René Guénon, ce qui apparaît aux modernes comme une marge de liberté accordée à la recherche rationnelle et scientifique, représente une délimitation des domaines de l'exotérisme et de l'ésotérisme : tout ce qui ne relève pas de l'autorité religieuse, c'est-à-dire la métaphysique d'une part, les sciences cosmologiques de l'autre, constitue le champ propre de l'enseignement initiatique.

Cet enseignement est ici basé principalement sur les Livres

Sacrés canoniques — dont la plus grande partie a été rédigée en hébreu — interprétés au moyen, non de l'exégèse et de la philologie profanes mais de méthodes traditionnelles de caractère ésotérique et impliquant la persistance de l'emploi de l'hébreu comme langue sacrée, ainsi que nous espérons le montrer plus amplement au cours de nos prochaines études.

Nous avons seulement voulu indiquer aujourd'hui que la structure du Christianisme comporte bien un domaine (et non seulement un point de vue) ésotérique à côté du domaine exotérique et que, dans le Christianisme comme ailleurs, les deux domaines sont bien distincts, parfaitement délimités et ne comportent aucune opposition de principe. Nous avons dû rappeler pour cela, et nous nous en excusons, des notions assez généralement connues — ou qui, du moins, devraient l'être — mais auxquelles on ne prête pas toujours, semble-t-il, une attention suffisante. D'autre part, nous avons cru remarquer depuis quelques années chez certains de nos lecteurs une tendance à se faire de l'ésotérisme chrétien une conception par trop simplifiée. Nous avons trouvé assez répandue l'idée que l'ésotérisme chrétien consistait uniquement, dans l'ordre doctrinal, en la superposition à la théologie courante d'une théorie de la « déification » et, dans l'ordre technique, en une invocation telle que celle du Nom de Jésus. Du fait que c'est là tout ce qui est généralement connu de certaines subsistances d'initiations chrétiennes, il ne résulte nullement que ce soit là tout le dépôt initiatique du Christianisme. C'est pourquoi nous avons insisté et nous nous proposons d'insister encore sur l'aspect de « science » qui est inclus dans la tradition chrétienne comme dans les autres.

D'ailleurs, s'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas que René Guénon, envisageant un redressement occidental en mode chrétien, ait pu parler de la restauration d'une civilisation traditionnelle dans ses principes et dans tout l'ensemble de ses institutions non pas semblable mais

analogue à ce qui existait au moyen âge (1), car ce n'est pas uniquement avec une théorie ontologique ou métaphysique et avec un élément de méthode de réalisation spirituelle qu'on peut reconstruire une civilisation.

Si on considère, ainsi que l'état présent du monde nous y invite assez naturellement, que cette éventualité ne peut plus désormais être retenue, nous dirons que la connaissance cosmologique ne peut pas être tenue pour négligeable même dans la seule perspective de la réalisation spirituelle. Nous ne pouvons mieux faire ici que de reproduire un passage d'une lettre qui nous fut adressée il y a plusieurs années par une individualité ayant une connaissance étendue des choses de l'ordre initiatique :

« ... Tel ou tel amateur de vie spirituelle, qui croit parcourir un chemin important vers la libération, se trouve en réalité profondément, et de plus en plus, lié et assujetti à des puissances qu'il se trouve incapable de reconnaître. Il faut bien dire que celui qui prétend à un degré appréciable de réalisation métaphysique, et qui, en même temps, se montre incapable de se reconnaître au milieu des puissances cosmologiques en action dans les collectivités humaines, se trompe absolument sur son propre état ; car le chemin du métaphysique passe par le physique, et si la connaissance correcte et une attitude correcte en ce qui concerne le physique ne sont pas des choses à rechercher comme un bien absolu, par contre leur possession est le témoignage et le signe que l'on est dans un domaine d'un prix infiniment supérieur. Ceci dit pour quelques-uns de ceux qui se croient dégagés de contingences physiques et cosmologiques de divers ordres, simplement parce qu'ils méconnaissent la nature et la portée des liens par lesquels ces contingences les assujettissent ».

JEAN REYOR.

1. René Guénon, *Orient et Occident*.

VOLTAIRE ÉTAIT-IL FRANC-MAÇON ?

Nous avons souvent l'occasion, dans notre chronique des revues, de citer des études publiées dans un organe maçonnique canadien, *Masonic Light*. Nous voudrions aujourd'hui attirer particulièrement l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux questions maçonniques sur deux articles récents parus dans cette revue, articles dont le premier répond en quelque sorte à une question posée par le second.

* * *

Le premier de ces articles, qui a été publié en mai 1951, est intitulé : « Les douze grands points de la Maçonnerie » (1). L'auteur y reproduit un passage d'une ancienne *lecture*. (Les *lectures*, dans la Maçonnerie de langue anglaise, sont des « instructions » extrêmement développées, rédigées par demandes et par réponses, et qui sont lues dans leur entier à certaines occasions ; nous pensons qu'il faut y voir le dernier vestige de l'enseignement oral de la Maçonnerie) (2). Voici

1. Le mot « point », en Maçonnerie, a une signification plus étendue que dans le monde profane. Ici, il a un sens très voisin de celui de pointe, d'angle, de « coin », et par conséquent d'arcane (Cf. René Guénon, *El-Arkân*, in *E. T.* de septembre 1946). Les 12 points en question sont 12 phases de l'initiation, phases au cours desquelles se manifeste particulièrement le « pouvoir des pointes », dont on sait le rôle dans la manifestation de la foudre. Chacun des hauts grades est aussi subdivisé en points ; c'est ainsi que la réception au grade de « Prince Rose-Croix » comporte 3 points, dont le dernier est la « Cène rosicrucienne ».

2. « Les *Lectures* sont une explication et un commentaire détaillés, non seulement des réceptions aux 3 grades symboliques et des « tableaux de Loge » de ces grades, mais aussi de beaucoup de sujets importants ayant

le texte en question, qui a malheureusement disparu des *lectures* actuellement pratiquées : « Il y a dans la Franc-Maçonnerie 12 points originels qui en forment la base, et qui constituent tout le rituel de l'initiation. Sans ces 12 points, personne n'a jamais pu et ne peut être régulièrement reçu Maçon. Tout homme qui entre dans l'Ordre doit passer (*go through*) par ces 12 « cérémonies », et cela non seulement au premier degré, mais encore dans chaque grade subséquent ». L'auteur énumère ensuite ces 12 points ; mais nous pensons qu'il n'aurait pas dû y faire figurer l'ouverture et la clôture de la Loge, qui ne font pas partie du rituel d'initiation (1) ; et il nous semble que ce rituel est entièrement épuisé avec les 12 points suivants, que nous énumérons en termes français, et dans l'ordre pratiqué généralement en France, ordre qui diffère très légèrement de celui des Loges anglo-américaines : la préparation du récipiendaire, l'« alarme » (*report*), l'invocation au Grand Architecte (2), les voyages, le serment (3), la restauration de la Lumière, les « premiers pas dans l'angle d'un carré long » (*advancing to*

trait aux aspects les plus élevés de l'art maçonnique. Telles qu'elles sont disposées aujourd'hui, elles se divisent en 7 sections pour le 1er degré, en 5 pour le 2e, et en 3 pour le 3e, ce qui fait 15 sections en tout. Lors de certaines solennités maçonniques, les 15 sections sont lues au cours de la même tenue ». (Campbell Everden, *Freemasonry and its Etiquette*, p. 402). Il y aurait beaucoup à dire sur cette répartition par 3, 5 et 7, sur le nombre 15 et sur sa correspondance en lettres hébraïques ; tout cela est en rapport direct avec les mystères de la Parole perdue. Dans certaines versions du rite d'York, le Maître de Loge, lors de son installation, jurait de ne jamais fermer son atelier sans avoir fait lire une section des *Lectures* ; et il était rudement rappelé à l'ordre par l'*Immediate Past Master* quand il oubliait cette partie importante de son obligation. — René Guénon regrettait qu'il n'existât dans la Maçonnerie française rien qui rappelle les *Lectures*.

1. En effet, le récipiendaire n'assiste évidemment pas à l'ouverture de la Loge qui va le recevoir ; et il peut aussi ne pas assister à la clôture qui suivra sa réception (ce dernier cas est expressément prévu dans certains rituels anglo-saxons). Il n'en sera pas moins régulièrement initié.

2. On ne saurait trop regretter que cette invocation ait disparu des rituels utilisés par la grande majorité des Loges relevant des deux principales Obédiences françaises. Comment l'influence spirituelle pourrait-elle « descendre du ciel » si l'on ne prend pas la peine de le demander au « Maître de la Foudre ? »

3. Il est presque superflu de préciser que tout serment maçonnique qui n'est pas prêté sur les 3 Grandes Lumières (au nombre desquelles figure le « Livre de la Loi Sacrée », c'est-à-dire la Bible pour un chrétien, et pour un non-chrétien le Livre sacré de son exotérisme propre) est strictement *nul and void*, comme disent les Anglais.

the altar), l'investiture, la communication des modes de reconnaissance, la tradition des outils, la prise de possession de l'angle Nord-Est, et l'instruction (*Tracing Board Lecture*) (1). Les Maçonneries continentales ont coutume d'ajouter plusieurs rites adventices (2), mais les 12 « points originels » se retrouvent constamment dans les rituels authentiques. D'autre part, *Masonic Light* établit une correspondance entre ces points et les 12 fils de Jacob ; à vrai dire, c'est là une tâche qui n'est pas sans difficulté, parce qu'on ne sait pas s'il faut ranger les patriarches suivant leur ordre de naissance, ou selon l'ordre suivi dans les bénédictions de la *Genèse* et du *Deutéronome*, ou selon l'ordre de campement des tribus dans le désert (3). Si l'on suit l'ordre de naissance, et si l'on adopte les 12 points que nous avons proposés, la

1. Dans les Loges anglaises, la *Tracing Board Lecture* peut être renvoyée à la tenue qui suit celle où a eu lieu la réception. Dans les Loges françaises, l'« instruction » peut aussi être remise à une tenue ultérieure. Il y a même en France une fâcheuse tendance à supprimer purement et simplement cette « instruction ».

2. Parmi ces rites adventices, nous citerons le séjour dans la chambre de réflexion, le passage par le « cadre magique », la participation à la « coupe d'amertume », la méditation sur la pierre brute, la purification par les éléments, le « sacrifice du sang », l'empreinte du sceau, la « petite lumière », la consécration initiatique, la proclamation rituelle, l'incinération du testament philosophique. L'absence de l'un de ces rites, ou de tous ces rites, n'entache nullement la validité de l'initiation. C'est ainsi que plus des neuf dixièmes des Maçons du globe n'ont jamais reçu la consécration maçonnique telle qu'elle se pratique dans les pays latins, ce qui ne les empêche pas d'être, selon la formule, de « bons et légitimes Maçons ».

3. Cet ordre de campement, qui est rapporté dans le livre des *Nombres* (chap. II), n'est nullement arbitraire comme on pourrait être tenté de le croire. A l'Orient, campaient les tribus issues de Lia et de la servante de Rachel (Bala) ; à l'Occident, les tribus issues de Rachel et de la servante de Lia (Zelpha). C'est selon cet ordre de campement qu'il faut faire correspondre les 12 tribus aux signes du Zodiaque, ce qui a été souvent perdu de vue (notamment par l'auteur de la *Lumière d'Egypte*, T. H. Burgoyne, un des dirigeants de la H. B. of L.). Le point de départ du Zodiaque, à l'angle Sud-Ouest du campement (par suite du caractère « crépusculaire » de la tradition judéo-chrétienne) se fait dans la tribu de Gad, dont l'emblème est ainsi le Bélier, et sur qui Moïse, avant de mourir sur le mont Nébo, a prononcé ces paroles mystérieuses : « Il a choisi les prémices du pays, car là est caché l'héritage du législateur ; il a marché en tête du peuple, il a exécuté le jugement de l'Eternel, et ses ordonnances envers Israël » (*Deut.* XXXIII, 21). Le Taureau correspond à Ruben, le signe double des Gémeaux à Siméon et à Lévi (qui vengèrent leur sœur Dina enlevée par Sichem, comme les Dioscures Castor et Pollux vengèrent leur sœur Hélène enlevée par Thésée). Le reste des correspondances s'établit ensuite sans difficulté, suivant le sens « polaire », Zabulon correspondant au Cancer, Juda au Lion, etc. Mentionnons en passant que les 12 tribus et leurs bannières jouent un grand rôle dans la « Sainte Arche Royale ».

préparation du récipiendaire sera rapportée à Ruben ; l'alarme à Siméon « instrument de carnage » ; l'invocation à Lévi, père de la tribu sacerdotale ; les voyages à Juda ; le serment « sacré et redoutable » à Dan, « serpent dans le chemin et vipère sur le sentier » (1) ; la communication des signes de reconnaissance, qui, dans certains rites, se termine par le « baiser fraternel », se rapporte à Issachar, à la tribu duquel appartenait Judas Iscariote, dont il est écrit : « Il leur avait donné ce signe : Celui à qui je donnerai un baiser, c'est lui, arrêtez-le » (Marc, XIV, 44). La prise de possession de l'angle Nord-Est, d'où doit « s'élever un édifice de beauté parfaite dans toutes ses parties » correspond à Joseph, dont le nom signifie « croissant », et qui était célèbre par sa beauté. Enfin, à Benjamin correspond l'instruction, qui se termine par un avis débutant par ces mots : « Et comme l'avenir dépend du travail pendant la jeunesse... ».

Bien entendu, nous ne donnons pas toutes ces correspondances comme incontestables, mais il nous semble que certaines sont assez curieuses. D'autre part, nous n'examinerons pas aujourd'hui la correspondance des « douze points » avec les signes zodiacaux selon lesquels se répartissent les tribus d'Israël. Peut-être reviendrons-nous un jour sur ce problème intéressant. Mais nous voulons pour le moment prêter une attention particulière à la question qui fait le fond même de l'article que nous venons de commenter, et dont on comprend immédiatement l'importance capitale.

* * *

Dans les *Etudes Traditionnelles* de juin 1951, nous avions fait allusion à une citation de Voltaire que *Masonic Light*

1. Les « pénalités » des serments de chaque grade mentionnent des « patiments » qui vont au rebours du but recherché dans l'initiation. Cela est particulièrement visible dans le serment du 3e degré. En conséquence, le Maître Maçon assez malheureux pour violer son serment s'expose à cette « seconde mort » dont il est question notamment dans l'*Apocalypse* (II, 11), c'est-à-dire à la « dissolution psychique », antithèse absolue du but recherché par la maîtrise, but qui consiste à « rassembler ce qui est épars ». Les « pénalités » dont nous parlons n'ont été conservées que dans la Maçonnerie de langue anglaise. — L'emblème de Dan est le Scorpion.

place en exergue de chacun de ses numéros, en donnant Voltaire comme membre de la Loge « Les Neuf Sœurs » ; et nous disions à notre confrère que pour nous Voltaire n'avait jamais été valablement initié. Notre affirmation a surpris le Directeur de *Masonic Light*, qui, dans son numéro de septembre, conteste longuement notre compte-rendu. Comme plusieurs des questions qu'il soulève ont un certain intérêt, nous allons essayer d'y répondre succinctement, en résumant d'abord l'article de notre confrère, dont nous reproduisons les propres termes : « La connaissance que le Français moyen a du Canada se limitant à ce qu'il en a lu dans Gustave Aymard et Fenimore Cooper, il n'est pas surprenant que nos critiques tiennent pour acquis que nous n'avons aucun moyen de contrôler leurs assertions gratuites. Mais, dans le cas présent, nous sommes très bien informés. Il se trouve que l'auteur possède les œuvres complètes de Voltaire dans le texte original, et il connaît le français aussi bien que sa langue maternelle. Il est faux de dire que Voltaire, qui sans contestation possible était un déiste, fut anti-chrétien, bien que sans doute il fût anti-catholique. Les remarques qu'il fait sur la Franc-Maçonnerie dans son *Dictionnaire Philosophique* n'ont rien d'offensant en elles-mêmes, il y parle des initiations de l'antiquité, et tout à fait par hasard mentionne les initiations des « pauvres Francs-Maçons » ; mais toute son argumentation est dirigée contre les mystères de l'antiquité chez les Grecs et les premiers chrétiens. Sa correspondance le montre imbu de la vraie philosophie maçonnique, même si, comme notre critique français le prétend, il n'a pas été régulièrement initié, ce que je conteste. La revue française nous demande si, dans le rite d'York, nous considérons comme valide l'initiation d'un profane qui n'a pas fait les voyages traditionnels. D'abord, nous ne sommes pas du rite d'York, et peu de Maçons en Amérique en sont. Et je me permettrai de demander à notre contradicteur français ce que c'est que le « rite d'York ». Beaucoup de pays anglo-celtiques emploient des rituels dérivés des versions de Pres-

ton et Webb, fait que notre ami de Paris ignore évidemment. Albert Lantoine, dans sa *Franc-Maçonnerie chez elle*, mentionne 15 fois le nom de Voltaire, mais ne suggère nulle part que son initiation fut irrégulière. Et même si l'on admet que les secrets lui furent communiqués sous forme abrégée, quel mal y a-t-il à cela ? Notre critique français n'a-t-il jamais entendu parler d'hommes qui ont été faits Maçons à vue ? Des récits qui remontent à 1730 parlent de personnalités éminentes qui furent admises dans l'Ordre sans subir toutes les épreuves prescrites par les rituels. Un cas relativement récent est celui du Président des Etats-Unis, Howard Taft, qui le 18 février 1909, fut fait Maçon à vue à la Maison Blanche de Washington. Et personne de ceux qui ont lu les remarques de Taft sur la Maçonnerie ne peut douter qu'il fut un aussi bon Maçon que beaucoup de ceux qui ont subi tous les rites initiatiques, y compris les voyages sur lesquels nos amis français insistent tant ». Tout en remerciant notre confrère canadien du ton courtois de sa contradiction, il se trouve que nous ne pouvons le suivre dans aucune de ses assertions, et c'est pourquoi nous allons lui répondre point par point. — 1° Voltaire n'était pas seulement anti-catholique, mais encore anti-chrétien, car durant tout le cours de sa vie il ne cessa de tourner en dérision la Bible qui, pensons-nous, est un bien commun à toutes les Eglises chrétiennes ; et nous demanderons à *Masonic Light* s'il prétend sérieusement que le *Sermon des Cinquante*, le *Dictionnaire Philosophique* et la *Bible enfin expliquée*, sans parler de certaines pièces parodiques telles que *Saül et David*, soient dirigés contre la seule Eglise romaine. En tout cas, ce n'est certainement pas pour son anti-catholicisme que le Grand Conseil de Genève fit saisir le *Dictionnaire* (1). — 2° Nous trouvons

1. On comprend une telle mesure quand on considère avec quel prosélytisme vraiment... infernal le *Dictionnaire Philosophique* fut répandu dans Genève par les soins de Voltaire. « On en glissait sous les portes, on en pendait aux cordons de sonnettes, les bancs des promenades en étaient couverts. Dans les lieux d'instruction religieuse, ils se trouvaient substitués comme par enchantement aux catéchismes ; et, jusque dans le temple de la Madeleine, des *Dictionnaires portatifs*, reliés comme des psautiers, traînaient

très offensantes les remarques de Voltaire sur la Maçonnerie ; en voici le texte complet : « Aujourd'hui même encore nos pauvres Francs-Maçons jurent de ne point parler de leurs mystères. Ces mystères sont bien plats, mais on ne se parjure presque jamais ». Nous ne saurions, quant à nous, trouver « plats » ces mystères qui sont dits, suivant les divers rituels, augustes, sublimes ou ineffables. De plus, la Bible, « Livre de la Loi Sacrée », est « la première des trois Grandes Lumières de la Maçonnerie », et quiconque y touche se révèle non seulement anti-chrétien, mais encore anti-maçon. — 3° Il nous est impossible de suivre notre confrère lorsqu'il écrit que « peu de Maçons en Amérique sont du rite d'York ». En effet, « il y eut de nombreuses tentatives pour remplacer l'expression de « rite d'York » par celle de « rite américain ». (Charles C. Hunt, *The York Rite*, in *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa de juin 1936, p. 409). De telles tentatives seraient

sur les banquettes. On en trouvait des piles dans les magasins d'horlogers, et les petits messagers avouaient qu'un monsieur leur avait donné 6 sous pour déposer le paquet sur l'établi du patron » (G. Desnoireterres, *Voltaire et Genève*). On comprend l'exaspération des autorités religieuses de la ville, et nous pouvons assurer *Masonic Light* que les protestants européens du XVIIIe siècle jugeaient Voltaire avec autant d'indignation que les catholiques. Le pasteur Moultou écrivait le 21 août 1762 à Jean-Jacques Rousseau, à propos du *Sermon des Cinquante* : « Jamais on n'attaqua le christianisme plus ouvertement, avec plus de mauvaise foi ». Le pasteur Bonnet appelait le *Dictionnaire* « le plus détestable de tous les livres du pestilentiel auteur » (Cf. G. Maugras, *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau*, p. 388). Le pasteur Jacob Vernet, éditeur de Montesquieu, disait de l'homme de Ferney : « C'est une sorte de *tic* chez lui que de lâcher toujours quelque trait contre l'Écriture Sainte, qu'il a très peu étudiée. C'est se moquer du monde que de l'ériger, comme le fait son parti, en savant ou en sage » (Cf. Desnoireterres, *op. cit.*). Nous empruntons ces citations, auxquelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, à l'édition des « Œuvres choisies » de Voltaire, par M. Louis Flandrin, Paris, 1946, pp. 416 sq.). Les trois ecclésiastiques que nous venons de citer étaient amis des « philosophes », et appartenaient donc à l'aile extrême du « protestantisme libéral » ; qu'on juge de ce que pouvaient penser les représentants du « protestantisme orthodoxe ». Nous citerons encore le pasteur Dutoit-Membrini (Keleph-ben-Nathan), dont la *Philosophie Divine* est, avec le *Traité de la Réintégration* de Martinez de Pasqually, une des très rares œuvres « spirituelles » du « siècle des lumières » (Cf. sur cet ouvrage *L'Erreur Spirite*, p. 210, n. 1). Ce calviniste extrêmement pieux, mais très « indépendant » (il n'admettait pas la prédestination), appelle Voltaire « ennemi des chrétiens », « abominable personnage », « coryphée des profanateurs » (Cf. *Philosophie Divine*, t. II, p. 136). Les protestants n'ont donc su aucun gré à Voltaire de son intervention dans les affaires Calas et Sirven ; peut-être soupçonnaient-ils que l'« exploitation » que le « patriarche des esprits forts » fit de ces lamentables affaires n'avait pour but que d'enrôler le protestantisme dans la campagne contre l'« infâme », ainsi que l'« apôtre de la Tolérance » appelait aimablement l'Église romaine...

inexplicables si le rite d'York était aussi peu pratiqué dans le Nouveau Monde que le prétend notre contradicteur. — 4° Nous avons de bonnes raisons de penser que les rituels issus de Preston et de Webb sont précisément ce que la généralité des auteurs appelle rite d'York ; que notre contradicteur veuille bien comparer les deux textes suivants, et il comprendra ce que nous voulons dire : Charles C. Hunt, *Masonic Symbolism*, p. 480 (1) ; et Charles C. Clark, *Ritual and Methods of Instruction*, in *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa de mars 1939, p. 68 (2). — 5° Nous considérons Albert Lantoine comme un des meilleurs historiens français de la Maçonnerie, mais il était malheureusement fermé à toutes les questions qui touchent au rituel, comme on peut le voir dans son ouvrage posthume, *Finis Latomorum ?*, dont un chapitre est précisément intitulé : Frivolité des Rites. — 6° La réception de Maçons à vue ne nous est nullement inconnue. Nous savons que le duc François de Lorraine, qui devint plus tard, par son mariage avec Marie-Thérèse, empereur d'Allemagne, et qui fut le père de Marie-Antoinette, passe pour avoir été reçu Maçon à vue dans une Loge « occasionnelle » tenue à Norfolk en 1731 (3). Nous disons qu'il « passe », parce que, selon d'autres récits, il aurait été initié à La Haye par Désaguliers en personne (4). Le cas du Président Taft

1. Charles Clyde Hunt, fut jusqu'à sa mort Grand Secrétaire de la Grande-Loge de l'État d'Iowa. Il sut utiliser fort habilement la documentation accumulée à la Bibliothèque Maçonnique de Cedar Rapids, une des plus riches du monde. Nos anciens lecteurs se rappellent avec quel intérêt René Guénon suivait les travaux de cet auteur, dont il rendit compte régulièrement de 1929 à 1940.

2. Cet auteur a occupé pendant plus de 40 ans la charge de *Grand Custodian* à la Grande-Loge d'Iowa. Les fonctions de *Grand Custodian* sont d'ordre exclusivement rituélique.

3. C'est ce qu'a dit notamment Mackey, suivi par Lawrence (*Highways and By-ways of Freemasonry*, p. 107).

4. C'est l'opinion de Thory (*Acta Latomorum*, t. I, p. 25) et de Findel (t. I, pp. 287-288). Quoi qu'il en soit de ces deux versions, il est du moins certain que le fondateur de la dynastie des Habsbourg-Lorraine était Maçon. Quand il devint grand-duc de Toscane en 1735, il fit cesser les rigueurs contre l'Ordre qu'avait édictées son prédécesseur Jean-Gaston de Médicis. Prétendant à l'Empire en 1740, il fonda à Vienne, deux ans plus tard, la Loge « Aux Trois Canons », la première qui ait existé en Autriche, et dont il fut Vénérable. Il reçut aussi plusieurs grades « rosicruciens » et fut membre d'un Chapitre fondé par un certain Fischer qui avait rapporté de Lyon le

est plus certain. Il fut fait Maçon à vue par le Grand-Maître de la Maçonnerie de l'Etat d'Ohio, lequel en agissant ainsi, s'appuyait sur l'article X des Constitutions de la Grande Loge d'Ohio, qui dit : « C'est la prérogative du Grand-Maître de faire des Maçons à vue, et dans ce but il peut convoquer pour l'assister les Frères qu'il estime nécessaire ». En effet, contrairement à ce que le Directeur de *Masonic Light* semble penser, il n'est pas au pouvoir d'un Grand-Maître de dispenser un récipiendaire des épreuves et des rites de l'initiation. Ce dont il peut dispenser, c'est uniquement des formalités administratives qui précèdent la réception (parrainage, scrutins de la Loge, audition sous le bandeau, etc.). Pour recevoir un Maçon à vue, le Grand-Maître constitue, en vertu de son pouvoir d'octroyer des « patentes » (*warrants*) une Loge *pro tempore* qui initie le profane sans omettre aucun des rites prescrits. « Quand le travail pour lequel cette Loge a été convoquée est accompli, elle est dissoute. Cette façon de faire doit être présente à l'esprit, car certains s'imaginent que le Grand-Maître a le droit de communiquer les secrets à qui il veut et de la manière qu'il veut, alors que le droit qu'il exerce en ces occasions résulte seulement de son pouvoir d'accorder des « patentes ». (Rév. John I. Lawrence, *Masonic Jurisprudence*, p. 7).

Pour en revenir à Voltaire, il est bien évident qu'il n'a pu être fait Maçon à vue, d'abord parce que nous ne croyons pas que cette prérogative ait jamais été exercée en France, ensuite parce que le Grand-Maître (qui était alors le duc de Chartres) n'assistait pas à sa réception, enfin parce que la Loge « Les Neuf Sœurs » n'était pas une Loge « occasionnelle », mais existait avant 1778 et a subsisté par la suite. Puisque *Masonic Light* désire quelques renseignements complémentaires sur la façon dont l'écrivain fut reçu, nous

grade alchimique de " Chevalier de l'Aigle ". A certaines occasions, les séances de ce Chapitre se tenaient au palais impérial de la Hofburg (Cf. R. Le Forestier, *les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande*, p. 347).

lui en donnerons quelques-uns bien volontiers ; nous les puisons dans les *Hiérologies sur la Franc-Maçonnerie et l'Ordre du Temple*, par L.-Th. Juge, ouvrage qu'on peut consulter à la Bibliothèque Nationale, ainsi que plusieurs autres du même auteur. « Le Frère abbé Cordier de Saint-Firmin, ayant obtenu la parole, déclara qu'il avait la faveur de proposer à l'initiation François-Marie Arouet de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, membre de l'Académie Française, âgé de 84 ans, et qu'il espérait que la Loge voudrait bien avoir égard, dans sa réception, au grand âge et à la faible santé de cet illustre néophyte. La Loge, prenant cette demande en considération, décida aussitôt qu'elle dispensait le néophyte de toutes épreuves physiques, qu'en conséquence il serait introduit entre les deux colonnes sans avoir les yeux bandés, que seulement un rideau noir lui cacherait l'Orient jusqu'au moment convenable. Puis le candidat fut introduit en Loge par le Frère chevalier de Villars (1), et quelques questions de philosophie et de morale lui ayant été adressées, les membres de la Loge ne purent, à plusieurs reprises, se défendre de manifester hautement toute leur admiration pour les réponses qui suivirent. Après, le Vénérable fit donner la Lumière au néophyte (*en tirant le voile de l'Orient, évidemment, puisque Voltaire n'avait pas les yeux bandés*), puis il prêta son obligation, fut constitué Apprenti Maçon, et reçut les signes, parole et attouchement du grade. Pendant ce temps, les colonnes d'Euterpe, de Terpsichore et d'Erato, dirigées par le Frère Capperon, et ayant le Frère Chic, premier violon de l'électeur de Mayence, à la tête des seconds violons, annonçaient l'instant où le néophyte venait de prêter son obligation, en exécutant d'une manière brillante le premier morceau de la troisième symphonie à grand orchestre de Guérin (2). Le

1. C'était le fils du vainqueur de Denain. Il fut l'ami et le protecteur de Voltaire. Comme lui, il était de l'Académie Française.

2. Voilà l'origine des trop fameuses " colonnes d'harmonie ", qui se sont substituées en France aux chants maçonniques traditionnels, hérités du Compagnonnage.

Frère Larive posa sur la tête du nouvel initié une couronne de laurier, que celui-ci s'empressa d'enlever aussitôt. Lorsque le Vénérable (1) allait lui ceindre le tablier du Frère Helvétius (2), le Frère Voltaire, avant de le laisser attacher, le porta vivement à ses lèvres... Pendant tout ce temps, les Frères Salantin et autres exprimaient dans des morceaux d'harmonie analogues à la circonstance l'allégresse de l'assemblée. Le Vénérable, par une distinction toute spéciale dans les fastes de la Maçonnerie, fit placer à l'Orient le Frère de Voltaire. » Distinction toute spéciale en effet, car il nous semble que ce n'est pas à l'Orient que doit se placer un Apprenti !... Mais il est inutile d'aller plus loin (3). La réception de Voltaire aux « Neuf Sœurs » fut incontestablement

1. C'était l'astronome Lalande, qui devait plus tard rédiger le " Supplément " au *Dictionnaire des Athées* de son ami Sylvain Maréchal (publié en 1800). Dans ce Dictionnaire, Bossuet, Fénelon et Leibniz sont comptés au nombre des athées. Une telle façon d'écrire l'histoire, pour le dire en passant, n'est pas de nature à inspirer une confiance aveugle dans le *Mémoire historique sur la Maçonnerie* que Lalande écrivit pour l'*Encyclopédie* et qui est considéré comme le seul document qu'on possède sur les plus anciennes Loges françaises. Il est certes probable, ainsi que le fait remarquer M. Marcy (*Essai sur l'origine de la Franc-Maçonnerie*, p. 85) que Lalande a écrit son *Mémoire* d'après des " traditions " ; mais nous adopterions volontiers une position mitoyenne entre celle de M. Marcy et celle d'Albert Lantoine, qui traitait d' " affirmations fantaisistes " les faits relatés par le Vénérable des " Neuf Sœurs ".

2. L'auteur du livre *De l'Esprit* avait été un des premiers membres des " Neuf Sœurs ".

3. Nous citerons cependant le quatrain que le Frère de la Dixmerie lut devant la Loge :

Au seul nom de l'illustre Frère,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui.
S'il reçoit de nous la Lumière,
Le monde la reçut de lui.

Le Frère de la Dixmerie avait, on le voit, des idées très particulières sur la Lumière maçonnique, puisqu'au lieu de la faire remonter au " Fiat Lux originel ", comme le font la généralité des Maçons, il la rajeunissait jusqu'à la rendre contemporaine de Voltaire. — Et il n'est pas vrai, d'autre part, que tout Maçon ait triomphé au sujet de cette réception. Parmi ceux qui jouèrent à l'époque un rôle important dans la Maçonnerie, il n'y eut que le marquis d'Arcambal, Savalette de Lange, Bacon de la Chevalerie et Franklin que nous voyons assister à la fameuse réception. C'est bien peu, si l'on songe à l'incroyable enthousiasme qui faisait se ruer Paris à la rencontre du " roi Voltaire ". Nous n'éprouvons aucune sympathie pour la Loge " Les Neuf Sœurs ", mais il faut reconnaître que la réception qu'elle fit à l'écrivain, reste du moins dans les bornes d'un enthousiasme modéré, et ne rappelle en rien les scènes incroyables qu'on put voir ailleurs, et qui faisaient dire à Grimm : " Un étranger, jeté au milieu de cette frénésie, se fût cru dans une maison de fous ".

une « cérémonie » fort émouvante et un concert des mieux réussis. Mais trois rites indispensables — au moins — furent omis : la préparation du récipiendaire, les voyages, et la restauration de la Lumière (1). Et les plus brillants accords du Frère Chic, et les torrents d'harmonie déversés par les « colonnes » d'Euterpe, de Terpsichore et d'Erato n'empêchent pas que l'initiation de Voltaire ait été invalidé, parce que, comme *Masonic Light* lui-même l'a rappelé dans son numéro de mai dernier, dont nous rendons compte plus haut : « Il y a dans la Maçonnerie 12 points originels qui en constituent la base, et qui comprennent tout le rituel de l'initiation. *Sans ces 12 points, personne n'a jamais pu et ne peut être régulièrement reçu Maçon* ».

DENYS ROMAN.

1. En plus de ces 3 points omis, se pose la question du point n° 3 (l'invocation au Grand-Architecte), dont le récit que nous avons rapporté ne fait pas mention. Un esprit aussi éclairé que Lalande y voyait sans doute un reste de " fanatisme " et de " superstition ". Quant au serment, a-t-il été prêté sur la Bible ? C'est possible ; et, dans ce cas, nous nous imaginons très bien le célèbre sourire de Voltaire, s'accentuant jusqu'à devenir sardonique...

« L'ŒIL DU CŒUR »

LA collection « Tradition » a fait paraître son sixième ouvrage *L'Œil du Cœur* de M. Frithjof Schuon. Nos lecteurs connaissent cet auteur par son premier livre, paru dans la même collection, *De l'Unité transcendante des Religions* et par les nombreux articles qu'il a fait paraître ici-même. Son second livre contient quelques-uns de ces articles, mais ils sont si fortement transformés, il s'y ajoute de si importants chapitres inédits, que l'ensemble prend une valeur nouvelle.

Les travaux de M. F. Schuon sont certainement de ceux qui, à côté de l'œuvre guénonienne, s'imposent par leur autorité naturelle et leur ampleur de vue. A cet égard il faut d'abord remarquer que sur lui comme sur ceux qui ont subi l'influence de René Guénon, cette influence s'est d'abord exercée dans l'ordre du langage. « Une science, a-t-on dit, est d'abord une langue bien faite ». On en peut dire autant surtout de la métaphysique. C'est par son vocabulaire rigoureux et précis que l'œuvre guénonienne a frappé le lecteur non prévenu, avant même un acquiescement sur le fonds.

Mais pour M. Schuon, la tâche était plus délicate encore, puisque tirant l'une des multiples conséquences possibles de l'œuvre du Maître, il entreprenait de se consacrer à la réalisation. René Guénon parlant une langue occidentale moderne avait emprunté son vocabulaire à la philosophie scolastique en lui redonnant la plénitude de sa signification originelle. Mais pour parler de vie spirituelle, il fallut à M. F. Schuon emprunter le langage, de la philosophie, mais de la religion et de la « mystique » et dans ce cas il aurait pu être fatalement porté à se voir confondu avec les auteurs

« piétistes », qui emploient le même vocabulaire, ou honni par ces derniers et accusé de n'employer ledit lexique, ni dans les formes, ni dans les acceptions habituelles. Ce danger, il semble que M. F. Schuon a su en diminuer les risques par l'emprunt qu'il fit, dans ses premiers écrits, à la dialectique guénonienne. Mais il n'y eut là qu'une première étape qui permit à l'écrivain de prendre conscience de sa propre manière et de son style, qui est autant une façon de penser que de parler.

Que M. F. Schuon soit naturellement poète — ses premiers écrits furent des poésies allemandes — c'est ce qui éclate dans ses meilleures formules. Il y avait d'ailleurs là une qualité qui, sur le plan de la direction spirituelle ou plutôt de sa formulation, risquait de se transformer en obstacle. C'est pourquoi il dut ménager à l'épanouissement de sa pensée une série de paliers et d'étapes qui ont permis aux lecteurs de le suivre sans trop s'essouffler.

Son second livre, *L'Œil du Cœur*, manifeste en plein la dualité encore nécessaire de sa fonction et de son point de vue. Les quatorze chapitres qui le composent se répartissent en quatre parties qui à nos yeux se correspondent deux à deux, les parties première, *Métaphysique et Cosmologie* et troisième, *Formes de la Pensée*, traitant de notions « objectives » et les parties seconde, *Vie Spirituelle* et quatrième, *Contemplation*, de questions « subjectives », réserve faite sur l'imperfection de ces formules.

Métaphysique et Cosmologie réunissent une série d'études qui pourraient faire suite aux *Etats Multiples de l'Etre* de René Guénon. Il y a là sur *En-Nûr* (la Lumière) islamique et le *Nirvana* bouddhique une mise au point magistrale et des précisions qu'on chercherait vainement ailleurs. Les *Etats Posthumes* constituent un complément très important sur une question qui mériterait de plus longs développements, même après ce que René Guénon en a dit dans *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*.

Formes de l'Esprit réunissent des pages sur les différentes

traditions et constituent une sorte d'introduction à trois religions comparées, Christianisme, Bouddisme et Islam, avec des développements sur les modes parallèles de réalisation spirituelle, l'action, l'amour et la connaissance. En somme, c'est un exposé des différentes voies, aussi bien les voies « historiques » que les voies « psychologiques » entre lesquelles on peut établir tous les rapprochements possibles.

C'est surtout dans les parties concernant la vie spirituelle que l'auteur aborde son sujet de prédilection. Permettons-nous ici une remarque. Il semble qu'il existe une analogie inverse entre les sujets et la façon de les traiter. Une réalité aussi universelle que la métaphysique ne peut être abordée que par la voie du symbole qui par nature est spécial à une tradition déterminée, à une langue, à une culture. Même les ouvrages de René Guénon ont dû respecter cette multiplicité des points de vue sur l'unique « objet » de nos études. Le symbole de la vérité objective, par cela même qu'elle nous paraît séparée de nous, semble exiger une formulation détachée et particulière.

Il en est différemment de la réalisation, de la vie intérieure. Son symbolisme n'est plus spatial et géométrique, mais vital. Il se réfère à un monde que nous connaissons par une expérience intime, par le dedans. Et par cela même il est moins sujet à cette idolâtrie des apparences qui est l'écueil de tous les rites. L'intermédiaire du signe y devient presque insensible et transparent et c'est ce que les dons de poète de M. F. Schuon manifestent avec bonheur. Nous avons notre prédilection personnelle pour ces pages si pleines, aussi vraies que les précédentes, mais plus importantes encore. Il s'agit là en somme des moyens et techniques de la réalisation : oraison, purification, sacrifice, méditation et symboles. En traitant de son sujet, M. F. Schuon côtoie sans cesse les domaines du moralisme et de la sentimentalité. Il doit par conséquent les définir avec rigueur. Car c'est fort important.

Nous avions été frappé depuis longtemps par le fait que

les lecteurs de René Guénon, et surtout les jeunes, enivrés de métaphysique, avaient tendance à se croire « par delà le bien et le mal » et à méconnaître absolument la position du maître en matière de morale. Par souci de sauvegarder la métaphysique en sa pureté, René Guénon s'était interdit des descendre au niveau de la morale — sociale et relative — et l'on en avait déduit trop facilement à son « amoralisme ». Il aurait fallu au contraire conclure à son « surmoralisme », c'est-à-dire à une position qui, ayant dépassé la morale, la considérait comme acquise et nécessaire en tant qu'ascèse.

On comprend d'ailleurs parfaitement pourquoi l'amoralisme est une tentation permanente de l'intellectuel épris de vérité absolue.

L'attitude moralisante est trop souvent liée à l'hypocrisie et en comprendre la cause éclairerait la position initiatique en ces matières. La morale met l'accent sur le choix de l'action, puisqu'elle en est la pierre de touche. Par conséquent elle donne la prééminence à l'accord de l'acte avec la loi morale. Mais comme l'incapacité naturelle de l'homme tolère trop souvent le désaccord entre l'action et l'homme intérieur, le moraliste pur vit en état permanent d'empoisonnement psychique, de crise d'hypocrisie.

Le point de vue initiatique au contraire, réalisateur au premier chef, met l'accent sur l'orientation de tout l'être, sur l'intention de l'homme intérieur. Et la morale passe au rang de conséquence de cette attitude, au lieu d'en constituer le point de départ.

Au cours de cette réalisation qui est le thème préféré de M. F. Schuon il doit y avoir intégration de l'homme total, de tous ses dons, de toutes ses possibilités. « Chez l'homme spirituel, dit-il, aucune faculté normale ne fait défaut, mais toute la vie psychique est comme illuminée ou comme dotée des yeux de l'Intellect. Aucune manifestation de l'âme ne reste en dehors de l'intelligence contemplative, en sorte qu'on peut dire que chez un tel homme la sentimentalité est

intellectuelle, tandis que chez l'homme ordinaire c'est l'inverse qui a lieu ».

Dans son exposé sur le discernement des voies, il faut noter ses pages sur la méditation, entendue comme intermédiaire entre la connaissance théorique et la réalisation effective. « Toute voie spirituelle, dit l'auteur, comporte trois grands degrés : la purification qui fait que « le monde sort de l'homme », l'épanouissement qui fait que « le divin entre dans l'homme », et l'union qui fait que « l'homme entre en Dieu ». Aussi entre ces deux extrêmes du corps et de l'esprit, le champ de bataille de l'homme est son âme. C'est sur le plan psychique, monde des illusions et des erreurs, que s'affrontent toutes les tendances, bonne ou mauvaise, ascendante ou descendante, céleste ou satanique, qui déchirent tout homme digne de ce nom. Et pour ceux qui, se souvenant du mot superbe de Léon Bloy, estiment que « la seule douleur ici-bas consiste à n'être pas un saint », le livre de M. F. Schuon apportera des lumières décisives, un guide compréhensif vers « la paix du cœur ».

LUC BENOIST.

LES LIVRES

RICHARD DE SAINT-VICTOR. — Sermons et opuscules spirituels inédits. Texte latin, introduction et notes de JEAN CHATILLON et WILLIAM-JOSEPH TULLOCK. Traduction française de JOSEPH BARTHÉLEMY (Paris, Desclée de Brouwer).

Cet ouvrage est une traduction — avec texte latin en regard — du *Super Exiit Edictum*, intitulé également *De tribus Processionibus*, et attribué à Richard de Saint-Victor. Ce que l'on sait du monastère des Victorins, fondé par Guillaume de Champeaux, aux portes de Paris au début du XII[e] siècle, nous le montre comme fort préoccupé d'exégèse symbolique. Les œuvres du prieur Richard, anglais ou écossais d'origine, ont donc le mérite de jeter une lumière sur la pensée religieuse de ce temps. Elles ont aussi l'avantage de dévoiler certains aspects de la contemplation chrétienne, masqués aujourd'hui par l'amoncellement des médiocrités étalées aux livres ou revues.

L'ouvrage contient une longue introduction et de nombreuses notes. Il est bien difficile de séparer dans la critique introduction et traduction proprement dite, tant la première est faite avec conscience, s'enrichit de commentaires intéressants et de remarques indispensables à la compréhension du texte.

Nous retiendrons d'abord l'exposé de la méthode d'investigation scripturaire en honneur chez les Victorins, et recommandée par le pape saint Grégoire le Grand. A côté et au-dessus du sens historique et littéral se situe le sens allégorique et tropologique, et c'est même la première place qui lui est réservée. — Il n'est jusqu'aux noms de lieux et de personnes qui se prêtent à pareille interprétation. Dante, il est vrai (*Convito*, t. II. ch. 1[er]) nous avait confirmé dans cette opinion que le Christianisme médiéval savait scruter les Ecritures, selon le plus pur enseignement patristique du reste. A l'époque, « l'historicité » s'effaçait devant le symbole, l'essentiel étant l'appréhension des divins mystères. C'était en raison même de son rôle de support spirituel, que le fait historique s'avérait comme absolument réel et indiscutable. Il n'a jamais cessé d'en être autrement, traditionnellement du moins.

Notons l'accent mis par Richard, comme par la plupart des saints — notamment saint Bernard — sur la nécessité du détachement du « moi », avec, en corollaire, la pureté du « cœur désapproprié ». Cette ascèse ne conditionne-t-elle pas l'ouverture de l' « œil de l'intelligence » ? — Une telle vue appartient aux contemplatifs, et elle est révélée par Dieu: « Il ne s'agit pas de la grâce de Dieu qui se révèle ou se manifeste... mais du visage désormais découvert du contemplatif

intellectuelle, tandis que chez l'homme ordinaire c'est l'inverse qui a lieu ».

Dans son exposé sur le discernement des voies, il faut noter ses pages sur la méditation, entendue comme intermédiaire entre la connaissance théorique et la réalisation effective. « Toute voie spirituelle, dit l'auteur, comporte trois grands degrés : la purification qui fait que « le monde sort de l'homme », l'épanouissement qui fait que « le divin entre dans l'homme », et l'union qui fait que « l'homme entre en Dieu ». Aussi entre ces deux extrêmes du corps et de l'esprit, le champ de bataille de l'homme est son âme. C'est sur le plan psychique, monde des illusions et des erreurs, que s'affrontent toutes les tendances, bonne ou mauvaise, ascendante ou descendante, céleste ou satanique, qui déchirent tout homme digne de ce nom. Et pour ceux qui, se souvenant du mot superbe de Léon Bloy, estiment que « la seule douleur ici-bas consiste à n'être pas un saint », le livre de M. F. Schuon apportera des lumières décisives, un guide compréhensif vers « la paix du cœur ».

LUC BENOIST.

LES LIVRES

RICHARD DE SAINT-VICTOR. — Sermons et opuscules spirituels inédits. Texte latin, introduction et notes de JEAN CHATILLON et WILLIAM-JOSEPH TULLOCK. Traduction française de JOSEPH BARTHÉLEMY (Paris, Desclée de Brouwer).

Cet ouvrage est une traduction — avec texte latin en regard — du *Super Exiit Edictum*, intitulé également *De tribus Processionibus*, et attribué à Richard de Saint-Victor. Ce que l'on sait du monastère des Victorins, fondé par Guillaume de Champeaux, aux portes de Paris au début du XIIe siècle, nous le montre comme fort préoccupé d'exégèse symbolique. Les œuvres du prieur Richard, anglais ou écossais d'origine, ont donc le mérite de jeter une lumière sur la pensée religieuse de ce temps. Elles ont aussi l'avantage de dévoiler certains aspects de la contemplation chrétienne, masqués aujourd'hui par l'amoncellement des médiocrités étalées aux livres ou revues. L'ouvrage contient une longue introduction et de nombreuses notes. Il est bien difficile de séparer dans la critique introduction et traduction proprement dite, tant la première est faite avec conscience, s'enrichit de commentaires intéressants et de remarques indispensables à la compréhension du texte.

Nous retiendrons d'abord l'exposé de la méthode d'investigation scripturaire en honneur chez les Victorins, et recommandée par le pape saint Grégoire le Grand. A côté et au-dessus du sens historique et littéral se situe le sens allégorique et tropologique, et c'est même la première place qui lui est réservée. — Il n'est jusqu'aux noms de lieux et de personnes qui se prêtent à pareille interprétation. Dante, il est vrai (*Convito*, t. II. ch. 1er) nous avait confirmé dans cette opinion que le Christianisme médiéval savait scruter les Ecritures, selon le plus pur enseignement patristique du reste. A l'époque, « l'historicité » s'effaçait devant le symbole, l'essentiel étant l'appréhension des divins mystères. C'était en raison même de son rôle de support spirituel, que le fait historique s'avérait comme absolument réel et indiscutable. Il n'a jamais cessé d'en être autrement, traditionnellement du moins.

Notons l'accent mis par Richard, comme par la plupart des saints — notamment saint Bernard — sur la nécessité du détachement du « moi », avec, en corollaire, la pureté du « cœur désapproprié ». Cette ascèse ne conditionne-t-elle pas l'ouverture de l' « œil de l'intelligence » ? — Une telle vue appartient aux contemplatifs, et elle est révélée par Dieu. « Il ne s'agit pas de la grâce de Dieu qui se révèle ou se mani- ... désormais découvert du contemplatif

dont le regard peut atteindre ainsi ce qui lui demeurait inac-
cessible » (Introduction).

Nous préciserons que dans cet acte s'évanouit la dualité
« sujet-objet » puisque la Connaissance unit les deux termes
et puisque la Divinité n'est connue que par Elle-même. C'est
dans et par la participation divine que le contemplatif connaît
Dieu. Aussi les limites de « l'expérience » — qui présuppose
forcément la dualité — sont-elles dépassées (on comprend dès
lors la parole de saint Paul, I, *Cor.* XII-3 « nul ne peut dire
Jésus est le Seigneur ! si ce n'est par le Saint-Esprit », la Sei-
gneurie du Christ étant vraiment une connaissance divine).
Il est symptômatique que Richard fasse correspondre à cette
vue le « ciel intellectuel ».

Fort instructive est aussi la distinction établie dans l'œuvre
ricardienne entre « spéculatifs » et « contemplatifs ». S'appuyant
sur une épître paulinienne (I, *Cor.* XIII. 12) Richard oppose
la spéculation, indirecte et naturellement « réfléchie », à la
contemplation qui « devient au contraire une connaissance
immédiate de la réalité divine atteinte désormais sans inter-
médiaire » (introduction).

En conséquence, le Prieur de Saint-Victor définit trois types
de spirituels : les Spéculatifs, les Contemplatifs, appelés à
suivre le Christ dans son ascencion, et les Prophètes, contem-
platifs ayant pénétré les secrets divins et annonçant ce qu'ils
ont vu et entendu à ceux qui sont demeurés sur terre. N'est-ce
pas là le concept chrétien de la « montée » et de la « redes-
cente » ?

La contemplation est le fruit de l'*excessus mentis*. C'est à
partir de l'*excessus mentis* que peuvent être espérées : « l'unité
d'esprit », la « déification » ou réintégration ». (I *Cor.* VI. 17.
Celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit).
La perspective ricardienne s'exprime ici en termes familiers
aux Pères grecs et théologiens orientaux (cf. le Pseudo-Denys
et la patrologie grecque).

Ne pouvons-nous pas traduire l'*excessus mentis* par le « dé-
passement des limites du mental » inséparable de toute connais-
sance métaphysique vraie et de toute réalisation initiatique ?

Dans une note assez longue, le commentateur insiste sur le
sens, dans la langue médiévale, du *Jubilus*, sorte de chant con-
sistant en une répétition de sons musicaux et il fait allusion
à ce sujet, au « *Jubilus* sur le Nom de Jésus » attribué à saint
Bernard ou à une abbesse bénédictine du XIVe siècle (cf. messe
du Saint Nom de Jésus, *Missel vespéral romain*). Si l'on rap-
proche de ce « *Jubilus* du cœur et de la bouche », l'invoca-
tion du Nom de Jésus on est tenté de se livrer à certaines sup-
positions.

Retenons enfin le fond de l'ouvrage ricardien. Se référant
à un prétendu « Edit d'Alexandre » (il s'agit vraisemblablement
du pape de ce Nom), Richard pose trois étapes dans la démarche
spirituelle : juif insensé, faux hébreu et injuste galiléen. A ces
trois étapes correspondent les idées de « purification », « pas-
sage » et « perfection » dans la contemplation. Cette division
ternaire avec le « passage » au second degré rappelle le proces-

sus en usage dans les organisations initiatiques en trois grades. La description des étapes prend pour support le symbolisme inhérent aux processions des fêtes de la « purification », des « rameaux » et de « l'ascension », processions très en honneur au moyen âge.

Il se trouve donc que les détails scripturaires ou liturgiques recèlent une signification élevée. « Rien n'est oublié, tout a un sens » (introduction). Il faut bien souligner cette évidence qui n'en est plus une pour nos contemporains et rappeler à ce propos la parole de Virgile « heureux celui qui peut comprendre la raison profonde des choses ».

Au sujet des processions, le commentateur nous apprend que chez les Clunisiens et les Chartreux, le narthex ou partie occidentale de l'Eglise était parfois désigné par le nom de « Galilée ». S'acheminant de « Galilée » au chœur, ou « Temple de Jérusalem », la procession révêtait une signification précise. Cette déambulation sacrée ne prenait-elle pas l'allure d'un « voyage au centre » ?

Insistons encore sur le qualificatif de « viril » appliqué par Richard aux contemplatifs ayant atteint le terme ultime. Voilà qui libère la mystique médiévale de tout soupçon de « passivité » et la distingue nettement de ce que l'on entend aujourd'hui par le mot de « mystique ». Rien n'est plus éloigné de la mystique chrétienne réelle que ces mièvreries larmoyantes, ces hallucinations douteuses souvent, et cette asservissement psychique aux « influences » inconnues dont on nous chante la louange chaque jour. Est-il besoin d'ajouter que la confusion s'étend aussi dans le domaine de l'art ? Sous le prétexte d'échapper au mauvais goût et à l'insignifiant, l'art religieux, affranchi depuis des siècles des règles traditionnelles édictées par l'Autorité Spirituelle et qui lui permettaient d'assumer son seul rôle, celui de support à la contemplation, (saint Bonaventure : *ars sine scientia nihil*), croit retrouver l'élan sublime du moyen âge alors qu'il n'est qu'une caricature étrangement déformée. A tout prendre, si l'art « sulpicien » ne possède rien qui puisse élever l'esprit, si même il est rigoureusement « nul » en tant que source d'enseignement, il n'est pas contraire aux canons humains. A défaut de « divin », mieux vaut l'humain que l' « infra-humain ». Le genre « individuel » porte maintenant trop souvent la marque de la « spiritualité à rebours ». Ainsi le morbide, se repaît-il du sacrifice divin et installe-t-il parfois sa hideuse profanation jusque dans les lieux de prières.

Pour terminer, et en nous excusant de cette longue disgression, nous souhaitons que d'autres traductions apportent bientôt de nouvelles clartés sur l'œuvre de Richard. Sans égaler les sermons d'Eckhart, les thèmes ricardiens, plus orthodoxes aux yeux de l'Eglise, ont une valeur que nous sommes loin de nier.

JEAN DAUPHIN.

LES REVUES

— *Lettres d'Humanité*, organe de l'Association Guillaume Budé, a publié dans son tome VI (1947), sous la signature de M. Pierre Grimal, de curieux renseignements sur les jardins romains. Ces jardins, que l'auteur qualifie très justement de « souvenirs d'un paradis perdu » présentaient certaines particularités qui en faisaient de véritables « microcosmes ». C'est ainsi que la « Maison d'or » de Néron comportait un lac central, qui était l'image de la Méditerranée, centre du monde alors connu ; le jardin d'Adrien à Tibur réunissait les symboles de tous les lieux célèbres de l'Univers (par exemple la vallée de Tempé et les Enfers) ; d'autres jardins renfermaient une grotte assimilée à la caverne du mont Ida où la chèvre Amalthée avait allaité Jupiter. Certaines indications de M. Grimal intéresseront nos lecteurs : « Il n'y a rien, dans le jardin romain, qui soit simplement lui-même, qui ne soit que lui-même. Tout, et jusqu'aux moindres objets, y est chargé d'un symbolisme latent. Comme tout autre art, le jardin naît d'une exigence intellectuelle, et c'est après qu'il a le loisir de charmer les sens. Il y a là comme une loi générale, sur laquelle on peut longuement méditer. Les artistes helléniques avaient prouvé qu'un paysage ne peut être *vrai*, non seulement que dans la mesure où il est humain, mais aussi et surtout, que dans la mesure où il recèle un peu de divin. On chercherait en vain, dans tout l'art hellénique, un paysage traité pour lui-même ». M. Grimal, d'autre part, signale qu'il est une autre civilisation où le jardin est aussi « une stylisation et un système du monde » : le jardin japonais, en effet, comporte un « lac de l'hôte », une « pierre de la maîtresse de maison », un « pont de l'amitié » et la silhouette du mont Fouzi-Yama (spécification de la « montagne polaire »). De plus, le jardin romain s'est perpétué en quelque sorte dans la « villa » mérovingienne, dans le *patio* de la maison arabe ou espagnole, et surtout dans le cloître médiéval « qui n'est, rigoureusement, que le jardin péristyle d'un monastère » et que les religieux « plaçaient au centre de leur vie intérieure ». Toutes ces intéressantes considérations auraient encore pu être développées. C'est ainsi que Pline l'Ancien (XIX, 19) rapproche les mots *hortus* (jardin) et *heredium* (héritage). L'héritage aliéné par Adam n'était-il pas un jardin ? Et à ce propos, M. Grimal, qui rappelle que « l'histoire de l'humanité commence par un jardin », aurait pu ajouter que l'histoire du christianisme commence aussi dans un jardin, celui où Joseph d'Arimathie et Nicodème ensevelirent le crucifié et où, trois jours plus tard, le second Adam apparaissait à Marie de Magdala (qui le pre-

nait pour un jardinier) et prononçait le célèbre *Noli me tangere* qui devait tant embarrasser les exégètes. Il ne faut pas oublier non plus que les jardins de Néron furent le théâtre de la première persécution officielle contre les chrétiens, persécution qui suivit l'incendie de Rome. Les corps des martyrs, enduits de suif, illuminaient les « fêtes mythologiques » organisées par l'empereur. Par un sinistre retournement, le « jardin de délices » de la *Genèse* se trouvait ainsi transformé en une image du triomphe de la contre-tradition ; et cela seul suffirait à justifier le sentiment des premiers chrétiens, qui voyaient une « préfiguration » de l'Antéchrist dans l'empereur qui brûla la Ville Éternelle. Mais, par un autre retournement, ces jardins de Néron furent aussi le berceau de la chrétienté occidentale. Jardins ensemencés par le sang des martyrs, c'est là en vérité que naquit l'Église romaine, « champ fécond en cette sorte de récoltes » (*Martyrologe romain*, au 24 juin). Mentionnons enfin que la Maçonnerie de langue anglaise, différente en cela de la Maçonnerie latine, compte parmi ses symboles plusieurs outils agricoles : la bêche dans certaines versions du 3e degré, et plusieurs des « instruments de travail » de la « Sainte Royale Arche ».

— Dans *Masonic Light* de février, article sur la « déposition des chaussures ». Parmi les deux raisons qui sont données ici de ce rite, la plus intéressante est celle qui le rattache à la pratique signalée dans le livre de *Ruth* (IV, 7) : « Et c'était la coutume dans les anciens temps en Israël pour confirmer toutes choses : un homme ôtait sa sandale et la donnait à l'autre partie ; telle était la manière d'attester toutes choses en Israël ». Il faut ajouter que le rite en question évoque encore un autre souvenir biblique : celui de Moïse se déchaussant pour approcher du buisson ardent, par obéissance à l'ordre de l'Éternel : « car le sol que tu foules est une terre sainte » (*Ex.* III, 5). Précisons bien que la « déposition des chaussures », en même temps qu'elle est une marque d'humilité, assure un contact plus parfait avec la « terre sainte » ; et c'est pourquoi certains rites, magiques et autres, ne peuvent s'accomplir que les pieds nus. — Un autre article donne des renseignements sur le recrutement maçonnique en Hollande, pays où la sélection des candidats est particulièrement sévère, et où l'instruction des néophytes est très soignée. — Dans ce no et dans celui d'avril, plusieurs articles sur le *lewis*, symbole maçonnique important. C'est un instrument opératif qui fut employé jusqu'au début du xxe siècle pour élever les grosses pierres à une grande hauteur. Le même mot *lewis* désigne aussi le fils d'un Maître Maçon, auquel certaines Constitutions permettent de recevoir l'initiation avant l'âge de 21 ans. — Toujours dans le no de février, article sur Anderson et sur les quatre premiers Grands-Maîtres de la Grande-Loge des « Modernes » : Anthony Sayer, George Payne, Jean-Théophile Désaguliers et le duc de Montagu. — Vient enfin un très long article, continué dans les nos de mars et d'avril, sur « la Franc-Maçonnerie parmi les noirs des Etats-Unis ». Nous y

apprenons qu'en plus de la *Prince Hall Masonry*, dont la filiation « techniquement régulière » est admise — au moins théoriquement — par certaines Grandes Loges « blanches » des Etats-Unis, existent de nombreux autres corps maçonniques pour la race noire, sur l'origine desquels on n'a absolument aucun renseignement authentique. Ce fait complique évidemment beaucoup le problème de la reconnaissance de la « Maçonnerie noire », problème dont les Maçons « latins » sont parfois portés à sous-estimer les difficultés.

— Le nº de mars donne le compte-rendu d'une réunion du « Forum protestant français » d'une grande ville canadienne, où fut discutée la question suivante : les sociétés secrètes sont-elles nuisibles au protestantisme français dans notre province ? Malgré la présence de membres de sociétés secrètes « non initiatiques » (telles que les *Odd Fellows*, les Orangistes, le *Royal Arcanum*, etc.), la discussion porta presque exclusivement sur la Franc-Maçonnerie. Plusieurs ecclésiastiques protestants récemment arrivés au Canada eurent du mal, paraît-il, à se laisser convaincre que la Maçonnerie du Nouveau-Monde n'avait rien de commun avec « l'association politique et irréligieuse qu'ils avaient connue dans leurs pays natals », et que « l'universalité de la Maçonnerie ne s'étend pas aux corps qui n'exigent pas de leurs membres la croyance à l'Être Suprême et à la vie future ». Nous avons tenu à reproduire les termes mêmes rapportés par notre confrère canadien, bien que nous trouvions ces termes beaucoup trop sévères et fort exagérés ; mais l'excès même de cette sévérité montre éloquemment les résultats obtenus par la « politisation » de certaines Loges, si vigoureusement dénoncée du reste par Albert Lantoine, Oswald Wirth et tant d'autres Maçons français clairvoyants. Les « Maçons politiciens » ont réussi, dans des esprits nullement « prévenus », à jeter le discrédit sur certaines Obédiences tout entières. Il faut souhaiter que ces Obédiences prennent conscience, avant qu'il soit trop tard, des dangers qu'elles courent en suivant une route qui s'écarte de plus en plus des voies traditionnelles, et qu'elles reviennent aux principes permanents qui seuls peuvent les mettre à même de « réaliser les objectifs de la Maçonnerie ». — Dans ce nº et dans les deux suivants, reproduction d'une longue et très intéressante conférence, donnée devant un cercle d'études maçonniques, sur le premier martyr de l'Angleterre, saint Alban de Vérulam (que les *Old Charges* présentent comme le premier Grand-Maître de la Maçonnerie anglaise), et sur saint Amphibalus et l'empereur Carausius, qui sont mêlés à son « histoire traditionnelle ». L'auteur de cette étude rectifie certaines erreurs du Dr Plot et de l'historien maçonnique Mackey, en se basant sur des sources très variées et sur des fouilles pratiquées depuis 1930 dans les ruines de l'antique cité de Vérulam (comté de Hertford), fouilles qui ont mis au jour notamment les vestiges d'un temple triangulaire et divers instruments du culte mithriaque. Il rappelle à ce propos la faveur dont les mystères de Mithra étaient l'objet dans les armées romaines, et pense que ces mystères ont pu influer dans une certaine mesure sur les rites pratiqués par les collèges de constructeurs dont toutes les légions étaient accompagnées. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, il est intéressant de constater que la Maçonnerie, dès cette époque reculée, était en contact avec les initiations « guerrières » (cf. *Aperçus sur l'initiation*, p. 257) ; et ce fait explique tout naturellement la présence dans le vocabulaire de l'Ordre de nombreux termes militaires ; nous pensons surtout ici au « bruit des armes » et à plusieurs autres expressions qui semblent avoir trouvé leur dernier refuge dans les rites de la « Loge de table » (*festive board*). Rappelons en passant que saint Alban était officier de Dioclétien, et que Vérulam était une ville fortifiée ; conquise par les Saxons lors de l'invasion de la Grande-Bretagne, elle passe pour avoir été reprise par le roi Arthur après un siège de 7 ans. En terminant cette remarquable étude, l'auteur écrit : « Les *Old Charges*, malgré les confusions de noms, de lieux et de dates qu'on y rencontre, ne sont pas un amas de matériaux sans valeur comme certains le pensent... J'ai tenté de montrer, et j'espère y être parvenu dans une certaine mesure, que ces deux saints (Alban et Amphibalus) ont été des personnages réels et vivants, et non pas la création d'imaginations fantastiques, comme plusieurs auteurs maçonniques l'ont soutenu ».

— Dans le nº d'avril, article sur le tablier maçonnique. La remise de cet insigne est entourée dans la Maçonnerie anglaise d'une grande solennité, et porte le nom d'investiture. Ce tablier est dit « plus ancien que la Toison d'Or et que l'Aigle romain, plus honorable que l'Ordre de la Jarretière ». La forme anglaise conserve les vestiges de la forme primitive, où cet attribut était tenu par deux cordes faisant chacune le tour de la poitrine. — Signalons aussi un court article sur les « Loges de recherche », dont la plus célèbre est la Loge *Quatuor Coronati* ; et l'article d'un rabbin sur le symbolisme maçonnique, où nous relevons ces lignes : « L'histoire d'Israël, ses péripéties et ses biographies, sont précieuses non seulement à cause de leur valeur historique, mais surtout à cause de leur signification symbolique ». — Enfin, une note succincte nous apprend l'existence au Canada de langue française d'un certain « Ordre de Jacques Cartier, qui aurait plagié les rites maçonniques dans ses cérémonies de réception.

DENYS ROMAN.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

859. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 3-52

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Avril-Mai 1952 — No 299

UN PROJET DE JOSEPH DE MAISTRE POUR L'UNION DES PEUPLES (1)

M. Emile Dermenghem, à qui l'on devait déjà une remarquable étude sur *Joseph de Maistre mystique*, a publié l'an dernier (2) un manuscrit inédit du même auteur : c'est un mémoire adressé en 1782, à l'occasion du Convent de Wilhelmsbad, au duc Ferdinand de Brunswick (*Eques a Victoria*), Grand-Maître du Régime Ecossais Rectifié. Celui-ci, désirant « porter l'ordre et la sagesse dans l'anarchie maçonnique », avait, en septembre 1780, adressé à toutes les Loges de son obédience le questionnaire suivant :

« 1o L'Ordre a-t-il pour origine une société ancienne et quelle est cette société ? 2o Y a-t-il réellement des Supérieurs Inconnus et lesquels ? 3o Quelle est la fin véritable de l'Ordre ? 4o Cette fin est-elle la restauration de l'Ordre des Templiers ? 5o De quelle façon le cérémonial et les rites doivent-ils être organisés pour être aussi parfaits que possible ? 6o L'Ordre doit-il s'occuper des sciences secrètes ? » C'est pour répondre à ces questions que Joseph de Maistre composa un mémoire particulier, distinct de la réponse collective de la Loge *La Parfaite Sincérité* de Chambéry à laquelle il appartenait, et où, en sa qualité de « Grand Profès » ou membre du plus haut grade du Régime Rectifié (sous le nom d'*Eques a Floribus*),

1. Publié dans *Vers l'Unité*, mars 1927.
2. Paris, Rieder, 1925.

il se proposait d'exprimer « les vues de quelques Frères plus heureux que d'autres, qui paraissent destinés à contempler des vérités d'un ordre supérieur » ; ce mémoire est même, comme le dit M. Dermenghem, « le premier ouvrage important qui soit sorti de sa plume ».

Joseph de Maistre n'admet pas l'origine templière de la Maçonnerie, et il méconnaît l'intérêt de la question qui s'y rapporte ; il va même jusqu'à écrire : « Qu'importe à l'univers la destruction de l'Ordre des T. ? ». Cela importe beaucoup, au contraire, puisque c'est de là que date la rupture de l'Occident avec sa propre tradition initiatique, rupture qui est véritablement la première cause de toute la déviation intellectuelle du monde moderne ; cette déviation, en effet, remonte plus haut que la Renaissance, qui en marque seulement une des principales étapes, et il faut aller jusqu'au XIVe siècle pour en trouver le point de départ. Joseph de Maistre, qui d'ailleurs n'avait alors qu'une connaissance assez vague des choses du moyen âge, ignorait quels avaient été les moyens de transmission de la doctrine initiatique et les représentants de la véritable hiérarchie spirituelle ; il n'en affirme pas moins nettement l'existence de l'une et de l'autre, ce qui est déjà beaucoup, car il faut bien se rendre compte de ce qu'était, à la fin du XVIIIe siècle, la situation des multiples organisations maçonniques, y compris celles qui prétendaient donner à leurs membres une initiation réelle et ne pas se borner à un formalisme tout extérieur : toutes cherchaient à se rattacher à quelque chose dont la nature exacte leur était inconnue, à retrouver une tradition dont les signes existaient encore partout, mais dont le principe était perdu ; aucune ne possédait plus les « véritables caractères », comme on disait à cette époque, et le Convent de Wilhelmsbad fut une tentative pour rétablir l'ordre au milieu du chaos des Rites et des grades. « Certainement, dit Joseph de Maistre, l'Ordre n'a pu commencer par ce que nous voyons. Tout annonce que la Franc-Maçonnerie vulgaire est une branche détachée et peut-être corrompue d'une tige ancienne et respectable ».

C'est la stricte vérité ; mais comment savoir quelle fut cette tige ? Il cite un extrait d'un livre anglais où il est question de certaines confréries de constructeurs, et il ajoute : « Il est remarquable que ces sortes d'établissements coïncident avec la destruction des T. ». Cette remarque aurait pu lui ouvrir d'autres horizons, et il est étonnant qu'elle ne l'ait pas fait réfléchir davantage, d'autant plus que le seul fait de l'avoir écrite ne s'accorde guère avec ce qui précède ; ajoutons d'ailleurs que ceci ne concerne qu'un des côtés de la question si complexe des origines de la Maçonnerie.

Un autre côté de cette même question est représenté par les essais de rattachement de la Maçonnerie aux Mystères antiques : « Les Frères les plus savants de notre Régime pensent qu'il y a de fortes raisons de croire que la vraie Maçonnerie n'est que la *Science de l'homme* par excellence, c'est-à-dire la connaissance de son origine et de sa destinée. Quelques-uns ajoutent que cette Science ne diffère pas essentiellement de l'ancienne initiation grecque ou égyptienne ». Joseph de Maistre objecte qu'il est impossible de savoir exactement ce qu'étaient ces anciens Mystères et ce qui y était enseigné, et il semble ne s'en faire qu'une idée assez médiocre, ce qui est peut-être encore plus étonnant que l'attitude analogue qu'il a adoptée à l'égard des Templiers. En effet, alors qu'il n'hésite pas à affirmer très justement qu'on retrouve chez tous les peuples « des restes de la Tradition primitive », comment n'est-il pas amené à penser que les Mystères devaient précisément avoir pour but principal de conserver le dépôt de cette même Tradition ?. Et pourtant, en un certain sens, il admet que l'initiation dont la Maçonnerie est l'héritière remonte « à l'origine des choses », au commencement du monde : « La vraie religion a bien plus de dix-huit siècles : elle naquit le jour que naquirent les jours ». Là encore, ce qui lui échappe, ce sont les moyens de transmission, et il est permis de trouver qu'il prend un peu trop facilement son parti de cette ignorance ; il est vrai qu'il n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il écrivit ce mémoire.

La réponse à une autre question prouve encore que l'initiation de Joseph de Maistre, malgré le haut grade qu'il possédait, était loin d'être parfaite ; et combien d'autres Maçons des grades les plus élevés, alors comme aujourd'hui, étaient exactement dans le même cas ou même en savaient encore beaucoup moins ! Nous voulons parler de la question des « Supérieurs Inconnus » ; voici ce qu'il en dit : « Avons-nous des Maîtres ? Non, nous n'en avons point. La preuve est courte, mais décisive. C'est que nous ne les connaissons pas... Comment pourrions-nous avoir contracté quelque engagement tacite envers des Supérieurs cachés, puisque dans le cas où ils se seraient fait connaître, il nous auraient peut-être déplu, et nous nous serions retirés ? ». Il ignore évidemment de quoi il s'agit en réalité, et quel peut être le mode d'action des véritables « Supérieurs Inconnus » ; quant au fait que ceux-ci n'étaient pas connus des chefs mêmes de la Maçonnerie, tout ce qu'il prouve, c'est que le rattachement effectif à la vraie hiérarchie initiatique n'existait plus, et le refus de reconnaître ces Supérieurs devait faire disparaître la dernière chance qui pouvait encore subsister de le rétablir.

La partie la plus intéressante du mémoire est sans doute celle qui contient la réponse aux deux dernières questions ; et il faut y noter tout d'abord ce qui concerne les cérémonies. Joseph de Maistre, pour qui « la forme est une grande chose », ne parle cependant pas du caractère essentiellement symbolique du rituel et de sa portée initiatique, ce qui est une lacune regrettable ; mais il insiste sur ce qu'on pourrait appeler la valeur pratique de ce même rituel, et ce qu'il en dit est d'une grande vérité psychologique : « Trente ou quarante personnes silencieusement rangées le long des murs d'une chambre tapissée en noir ou en vert, distinguées elles-mêmes par des habits singuliers et ne parlant qu'avec permission, raisonneront sagement sur tout objet proposé. Faites tomber les tapisseries et les habits, éteignez une bougie de neuf, permettez seulement de déplacer les sièges : vous allez voir ces mêmes hommes se précipiter les uns sur les autres,

ne plus s'entendre, ou parler de la gazette et des femmes ; et le plus raisonnable de la société sera rentré chez lui avant de réfléchir qu'il a fait comme les autres... Gardons-nous surtout de supprimer le serment, comme quelques personnes l'ont proposé, pour des raisons bonnes peut-être, mais qu'on ne sait pas comprendre. Les théologiens qui ont voulu prouver que notre serment est illicite ont bien mal raisonné. Il est vrai que l'autorité civile peut seule ordonner et recevoir le serment dans les différents actes de la société ; mais l'on ne peut disputer à un être intelligent le droit de certifier par le serment une détermination intérieure de son libre arbitre. Le souverain n'a d'empire que sur les actions. Mon bras est à lui ; ma volonté est à moi ! ».

Ensuite vient une sorte de plan de travaux pour les différents grades, dont chacun doit avoir son objet particulier, et c'est là ce sur quoi nous voulons insister plus spécialement ici ; mais, tout d'abord, il importe de dissiper une confusion. Comme la division adoptée par Joseph de Maistre ne comporte que trois grades, M. Dermenghem semble avoir compris qu'il s'agissait, dans son intention, de réduire la Maçonnerie aux trois grades symboliques ; cette interprétation est inconciliable avec la constitution même du Régime Ecossais Rectifié, lequel est essentiellement un Rite de hauts grades. M. Dermenghem n'a pas remarqué que Joseph de Maistre écrit « grades ou classes » ; à la vérité, c'est bien de trois classes qu'il s'agit, chacune d'elles pouvant se subdiviser en plusieurs grades proprement dits. Voici comment cette répartition paraît s'établir : la première classe comprend les trois grades symboliques ; la seconde classe correspond aux grades capitulaires, dont le plus important et peut-être même le seul pratiqué en fait dans le Régime Rectifié est celui d'Ecossais de Saint André ; enfin, la troisième classe est formée par les grades supérieurs de Novice, Ecuyer, et Grand Profès ou Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte. Ce qui prouve encore que c'est bien ainsi qu'il faut l'entendre, c'est que, en parlant des travaux de la troisième classe,

l'auteur du mémoire s'écrie : « Quel vaste champ ouvert au zèle et à la persévérance des G. P. ! ». Il s'agit évidemment des Grands Profès, dont il était, et non des simples Maîtres de la « Loge bleue » ; il n'est donc nullement question ici de supprimer les hauts grades, mais au contraire de leur donner des buts en rapport avec leur caractère propre.

Le but assigné à la première classe est tout d'abord la pratique de la bienfaisance, « qui doit être l'objet *apparent* de tout l'Ordre » ; mais cela ne suffit pas, et il faut y joindre un second but qui est déjà plus intellectuel : « Non seulement on formera le cœur du Maçon dans le premier grade, mais on éclairera son esprit en l'appliquant à l'étude de la morale et de la politique qui est la morale des Etats. On discutera dans les Loges des questions intéressantes sur ces deux sciences, et l'on demandera même de temps à autre l'avis des Frères par écrit... Mais le grand objet des Frères sera surtout de se procurer une connaissance approfondie de leur patrie, de ce qu'elle possède et de ce qui lui manque, des causes de détresse et des moyens de régénération ».

« La seconde classe de la Maçonnerie devrait avoir pour but, suivant le système proposé, l'instruction des gouvernements et la réunion de toutes les sectes chrétiennes ». En ce qui concerne le premier point, « on s'occuperait avec un soin infatigable à écarter les obstacles de toute espèce interposés par les passions entre la vérité et l'oreille de l'autorité... Les limites de l'Etat ne pourraient borner l'activité de cette seconde classe, et les Frères des différentes nations pourraient quelquefois, par un accord de zèle, opérer les plus grands biens ». Et voici pour le second objet : « Ne serait-il pas digne de nous de nous proposer l'avancement du christianisme comme un des buts de notre Ordre ? Ce projet aurait deux parties, car il faut que chaque communion travaille par elle-même et travaille à se rapprocher des autres... Il faut établir des comités de correspondance composés surtout des prêtres des différentes communions que nous aurons agrégés et initiés. Nous travaillerons lentement mais sûre-

ment. Nous n'entreprendrons aucune conquête qui ne soit propre à perfectionner le *Grand Œuvre*... Tout ce qui peut contribuer à l'avancement de la religion, à l'extirpation des opinions dangereuses, en un mot à élever le trône de la vérité sur les ruines de la superstition et du pyrrhonisme, sera du ressort de cette classe ».

Enfin, la troisième classe aura pour objet ce que Joseph de Maistre appelle le « Christianisme transcendant », qui, pour lui, est « la révélation de la révélation » et constitue l'essentiel de ces « sciences secrètes » auxquelles il était fait allusion dans la dernière question ; par là, on pourra « trouver la solution de plusieurs difficultés pénibles dans les connaissances que nous possédons ». Et il précise en ces termes : « Les Frères admis à la classe supérieure auront pour objet de leurs études et de leurs réflexions les plus profondes, les recherches de fait et les connaissances métaphysiques... Tout est mystère dans les deux Testaments, et les élus de l'une et l'autre loi n'étaient que de *vrais initiés*. Il faut donc interroger cette vénérable Antiquité et lui demander comment elle entendait les *allégories sacrées*. Qui peut douter que ces sortes de recherches ne nous fournissent des armes victorieuses contre les écrivains modernes qui s'obstinent à ne voir dans l'Ecriture que le sens littéral ? Ils sont déjà réfutés par la seule expression des *Mystères de la Religion* que nous employons tous les jours sans en pénétrer le sens. Ce mot de *mystère* ne signifiait dans le principe qu'une vérité cachée sous des types par ceux qui la possédaient ». Est-il possible d'affirmer plus nettement et plus explicitement l'existence de l'ésotérisme en général, et de l'ésotérisme chrétien en particulier ? A l'appui de cette affirmation sont rapportées diverses citations d'auteurs ecclésiastiques et juifs, empruntées au *Monde Primitif* de Court de Gébelin. Dans ce vaste champ de recherches, chacun trouvera d'ailleurs à s'employer suivant ses aptitudes : « Que les uns s'enfoncent courageusement dans les études d'érudition qui peuvent multiplier nos titres et éclaircir ceux que nous pos-

sédons. Que d'autres que leur génie appelle aux contemplations métaphysiques cherchent dans la nature même des choses les preuves de notre doctrine. Que d'autres enfin (et plaise à Dieu qu'il en existe beaucoup !) nous disent ce qu'ils ont appris de cet Esprit qui souffle où il veut, comme il veut et quand il veut ». L'appel à l'inspiration directe exprimé dans cette dernière phrase, n'est pas ce qu'il y a ici de moins remarquable.

Ce projet ne fut jamais appliqué et on ne sait même pas si le duc de Brunswick put en prendre connaissance ; il n'est pourtant pas aussi chimérique que certains pourraient le penser, et nous le croyons très propre à susciter des réflexions intéressantes, aujourd'hui aussi bien qu'à l'époque où il fut conçu ; c'est pourquoi nous avons tenu à en donner d'assez longs extraits. En somme, l'idée générale qui s'en dégage pourrait être formulée ainsi : sans prétendre aucunement nier ou supprimer les différences et les particularités nationales, dont il faut au contraire, en dépit de ce que prétendent les internationalistes actuels, prendre conscience tout d'abord aussi profondément que possible, il s'agit de restaurer l'unité, supranationale plutôt qu'internationale, de l'ancienne Chrétienté, unité détruite par les sectes multiples qui ont « déchiré la robe sans couture », puis de s'élever de là à l'universalité, en réalisant le Catholicisme au vrai sens de ce mot, au sens où l'entendait également Wronski, pour qui ce Catholicisme ne devait avoir une existence pleinement effective que lorsqu'il serait parvenu à intégrer les traditions contenues dans les Livres sacrés de tous les peuples. Il est essentiel de remarquer que l'union telle que l'envisage Joseph de Maistre doit être accomplie avant tout dans l'ordre purement intellectuel ; c'est aussi ce que nous avons toujours affirmé pour notre part, car nous pensons qu'il ne peut y avoir de véritable entente entre les peuples, surtout entre ceux qui appartiennent à des civilisations différentes, que celle qui se fonderait sur des principes au sens propre de ce mot. Sans cette base strictement doctrinale, rien de solide

ne pourra jamais être édifié ; toutes les combinaisons politiques et économiques seront toujours impuissantes à cet égard, non moins que les considérations sentimentales, tandis que, si l'accord sur les principes est réalisé, l'entente dans tous les autres domaines devra en résulter nécessairement.

Sans doute la Maçonnerie de la fin du XVIII[e] siècle n'avait-elle déjà plus en elle ce qu'il fallait pour accomplir ce « Grand Œuvre », dont certaines conditions échappaient d'ailleurs très probablement à Joseph de Maistre lui-même ; est-ce à dire qu'un tel plan ne pourra jamais être repris, sous une forme ou sous une autre, par quelque organisation ayant un caractère vraiment initiatique et possédant le « fil d'Ariane » qui lui permettrait de se guider dans le labyrinthe des formes innombrables sous lesquelles est cachée la Tradition unique, pour retrouver enfin la « Parole perdue » et faire sortir « la Lumière des Ténèbres, l'Ordre du Chaos ? ». Nous ne voulons aucunement préjuger de l'avenir, mais certains signes permettent de penser que, malgré les apparences défavorables du monde actuel, la chose n'est peut-être pas tout à fait impossible ; et nous terminerons en citant une phrase quelque peu prophétique qui est encore de Joseph de Maistre, dans le II[e] entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Des oracles redoutables annoncent déjà que *les temps sont arrivés* ».

RENÉ GUÉNON

REMARQUES SUR LA TRADITION CHINOISE (1)

I

LE sixième siècle avant Jésus-Christ fut le point tournant du cycle actuel ou âge de fer et le commencement d'une période en palier dite historique. Ce fut le début de la période classique en Grèce avec Solon, Héraclite et Pythagore, l'établissement de la République à Rome, la captivité des Juifs à Babylone, la fin des dynasties proprement égyptiennes, la fondation du premier empire Maya en Amérique Centrale, la naissance du Bouddhisme aux Indes, celle du Mazdéisme avec Zoroastre en Perse, sans compter d'autres événements plus ou moins caractéristiques et importants chez divers autres peuples.

En Chine (2), ce fut la fondation du Taoïsme avec *Lao Tsi*

1. L'introduction à une nouvelle traduction du *Tao te King* parue dans le n° de mars 1948 des *Etudes Traditionnelles* est devenue une importante étude d'ensemble sur la tradition chinoise dont nous commençons aujourd'hui la publication (N. D. L. R.).

2. L'origine du peuple chinois fort discutée est assez obscure. Toutefois les histoires régulières indiquent clairement qu'au début des temps historiques les cent familles ou le peuple aux cheveux noirs (ou plutôt le peuple noir ou les têtes noires) étaient des pasteurs dont les tribus ressemblaient à celles des hordes nomades qui existent encore en Tartarie. Ce n'est qu'une fois établis dans la vallée et le cours inférieur du Fleuve Jaune sous *Shen Nung*, que *Huang Ti* et ses successeurs devinrent sédentaires et s'adonnèrent à l'agriculture. Edouard Biot est certainement dans le vrai quand il écrit dans ses intéressantes *Considérations sur les anciens temps : de la Civilisation chinoise* (extrait n° 1 du *Journal Asiatique*, 1848, p. 14) : « Les anciens souvenirs recueillis, au II[e] siècle de notre ère, par *Huai Nan Tsi*, placent le théâtre de la mythologie chinoise sur le mont K'un Lun, la grande branche de l'Himalaya qui se prolonge vers le nord ouest de la Chine. Là se livrent les combats des anciens demi-dieux chinois Kung Kung, Niu Wa et autres ; et on peut en inférer que cette montagne a été la première résidence de la race aux cheveux noirs. L'établissement de ce fait

et celle de Confucianisme avec *K'ung Fu Tsĩ* ou Confucius. On ne peut mieux comparer ces deux aspects de la pensée chinoise qu'au dédoublement d'un courant unique, issu de la tradition primordiale et polaire, et représentant la sagesse ancienne — dont le *Yi King* est à peu près le seul vestige — et que Confucius comme *Lao Tsĩ* désignent par les expressions Voie de l'Antiquité ou simplement l'Antiquité. De cette source commune qui se situe à l'époque « légendaire », le Confucianisme représente le courant de surface, accessible à tous et tourné vers les applications sociales tandis que le Taoïsme d'ordre transcendant et métaphysique représente le courant souterrain plus ou moins sensible et réservé à une élite qualifiée. Mais l'un et l'autre, étroitement apparentés malgré certaines divergences extérieures, ont eu une influence capitale et profonde sur toute la civilisation chinoise dont ils ont été depuis des millénaires vraiment les deux pôles d'attraction. L'installation du Bouddhisme au premier siècle de notre ère, ne fut possible que par l'adaptation, la sinosation de cette doctrine qui dut établir plus d'un point de contact avec les deux courants indigènes. Elle semble avoir servi de pont à ceux-ci pour pallier leur opposition croissante et même en dernier lieu de couverture au Taoïsme dont la haute doctrine ne pouvait plus atteindre directement les couches profondes du peuple chinois.

Selon la chronologie non officielle *Han Ti Chi*, qui date des *Han*, depuis l'origine du monde jusqu'à la capture de l'Unicorne (*Lin*) à l'époque de Confucius (481 avant J.-C.), il s'écoula une période immense s'élevant selon les uns à 3.276.000 ans, selon les autres à 2.267.000 ans et divisée en dix époques. La première commença avec *P'an Ku*, géant primordial né du grand vide, dont la triple descendance consti-

historique, au milieu de toutes ces fables, est confirmé par le respect constant des Chinois pour le Nord Ouest ». On trouvera un bon résumé de la question des origines des Chinois dans Kiang-Kang-Hu, *Chinese Civilization*, p. 3-7. Enfin Lo Pi, cité par le Père de Prémare dans ses *Vestiges sur les anciens Dogmes*, p. 135, déclare : « Nos Pères nous ont appris qu'ils tenaient de leurs ancêtres que le mont K'un Lun existe réellement mais que jusqu'ici personne n'a pu y parvenir ».

tua les familles du Ciel, de la Terre et de l'Homme. *P'an Ku* pénétra parfaitement les lois du Ciel et de la Terre ainsi que les transformations des deux principes cosmiques *Yn* et *Yang*, auxquels sont soumis les êtres et les choses ; cette connaissance en fit le chef des trois agents : Ciel, Homme, Terre. Il eut le Ciel pour père, la Terre pour mère et pour cette raison fut appelé Fils du Ciel. D'aucuns disent que son origine est inconnue et qu'à sa mort les diverses parties de son corps donnèrent naissance à tout ce qui constitue l'univers. Les représentations qu'on donne de *P'an Ku* et des divers souverains et personnages des époques qui suivirent jusqu'à *Fu Hi* et même jusqu'à Confucius sont des plus fantastiques et forment un immense bestiaire au symbolisme compliqué et peu connu (1).

Après *P'an Ku* (2) apparut *T'ien Huang*, souverain du Ciel, appelé aussi *T'ien Ling*, intelligence du Ciel, le Fils qui entretient tout, le souverain Roi au milieu du Ciel. Il naquit sur le mont *Wu Wai*, qui renferme tout, hors duquel il n'y a rien, et qui se trouve à 12.000 lieues du mont *K'un Lun*, la montagne centrale de la Terre. C'est à *T'ien Huang* qu'on attribue les noms des dix tiges et des douze branches, caractères cycliques et horaires pour fixer l'année. Il mit et classa en divers ordres les figures de toutes choses et rendit parfaite leur substance. Sa dynastie se compose de douze ou, selon certains, treize souverains de même nom appelés Frères qui régnèrent chacun 18.000 ans.

A *T'ien Huang* et sa dynastie succéda *Ti Huang*. Seigneur de la Terre, appelé aussi *Ti Ling*, intelligence de la Terre, le souverain au milieu de la Terre, Fils aîné. Il n'eut pas de naissance et ne fut pas sujet au changement ; il protégea et

1. Cf. Mayer's *Chinese Manual*, p. 364, T'oung Pao XXVIII, 1931 (p. 466-469) et Herb. J. Allen, P'an Kou dans *China Review*. Vol. XIV, p. 21-28.
2. Pour plus de détails voir les *Vestiges des principaux Dogmes Chrétiens tirés des anciens livres chinois* du Père de Prémare et surtout *ses Recherches sur les Temps antérieurs à ceux dont parle le Chou King*, basées sur le *Lu Shr* de *Lo Pi*, qui date de la dynastie *Sung*. Cf. également Ed. Chavannes. *Les Mémoires Historiques de Se-ma T'sien*. vol. I (p. 17-22), et C. Werner *Dict. of Chinese Mythology* et *Myths and Legends of China*.

fixa toutes choses. Après avoir distingué le soleil, la lune et les étoiles, il partagea le jour et la nuit, établit le mois lunaire de trente jours et le solstice d'hiver à la 11e heure. Sa dynastie se composa de onze souverains du nom de *Yüe*, montagne, parce qu'ils sortirent du mont *Lung Men*.

Ensuite vint *Jen Huang*, Seigneur des hommes, appelé aussi *T'ai Huang*, le grand Souverain, lequel naquit sur le mont *Hing Ma* d'où sort l'eau de la Vallée lumineuse. Il partagea la terre et les eaux en neuf parties et l'eau de la Vallée lumineuse en neuf fleuves. Montés sur des chars de nuages, attelés de six êtres ailés, ses neuf frères prirent chacun une partie de la terre, tandis que lui régnait au milieu ; ils bâtirent des villes qu'ils entourèrent de murailles. Placé au-dessus du peuple et des êtres, *Jen Huang* établit l'ordre entre le roi et le sujet et édicta le premier les règles de gouvernement. Sa dynastie comprend 150 générations. Il est dit que le peuple était alors content de son sort ; on travaillait le jour, on se reposait la nuit, nul ne songeait à son intérêt.

La deuxième époque est celle des cinq Dragons ou Souverains. Ils sortirent comme *T'ien Huang* du mont *Wu Wai*. Ils examinèrent la Voie et leur domination s'étendit jusqu'aux cinq planètes dont ils portèrent également le nom, et auxquelles correspondent les cinq notes de la gamme. Montés sur un nuage, ils visitèrent les cinq montagnes et parcoururent l'univers sur des dragons.

On ne connaît que les noms des troisième, quatrième, cinquième et sixième époques ; ce sont *Si T'i*, gouvernement paisible, avec 59 générations ; *Ho Lo*, harmonie continue, trois générations ; *Lien Tung*, association universelle, six générations ; *Su Ming*, établissement du mandat céleste, quatre générations.

La septième époque porte le nom de *Sun Fei* et compte vingt-deux rois. Ceux-ci, est-il dit, avaient tant de vertus que les peuples suivaient leur exemple comme s'ils avaient des ailes pour voler, d'où le nom de *Sun Fei*. Le premier de cette lignée *Küe Ling*, naquit du souffle primordial, véritable

mère des neuf souverains. Tenant dans la main la grande image avec le pouvoir de tout convertir, il monta sur le Grand Faîte, *T'ai Ki* et marcha dans la plus pure et la plus haute région ; sans intervenir, il agissait sans cesse. Il sortit des bords de la *Fen* et, précédant le repos et le mouvement, il retourna les montagnes et détourna les fleuves (1). Grâce au don d'ubiquité il était partout où il voulait agir. A cette époque vécut *Huang Shen*, dont certains disent que c'est *Lao Tsï* incarné au temps de la paix moyenne (*Chung Ho*), et d'autres qu'il eut pour disciple *Shen Nung*, *Huang Ti* et *Lao Tsi*. Ce personnage, qui ne régna pas, semble avoir été le premier chef de l'organisation qui devait diriger par la suite les destinées de la Chine (2).

La huitième époque *Yu T'i* compte treize dynasties. C'est à cette époque que furent instituées les règles que les hommes purent suivre avec profit. Son premier souverain fut *Shu Shan*, lequel enseigna la culture du ver à soie. Après une longue période, le pouvoir fut transmis à *Yu Ch'ao*, deux générations, puis à *Suei Jen*, douzième dynastie qui comprend quatre générations. On attribue à ce dernier l'invention du feu et de la pêche. Quatre grands officiers sortirent du fleuve pour régler toutes choses selon la volonté du Ciel et il utilisa leurs services ; alors la Voie du Ciel fut droite et les choses humaines restèrent en bon état. Les dragons apportèrent une table et la tortue des caractères. C'est le premier souverain qui bénéficia de ces prodiges dont on raconte qu'ils se reproduisirent plusieurs fois par la suite. Il s'agit de toute évidence des influences spirituelles qui se manifestèrent à des

1. On notera que les souverains de toutes les périodes légendaires résident dans les régions qui constituent maintenant les provinces de Shen Si, du Shan Si, du Ho Nan et du Shan Tung, c'est-à-dire les régions avoisinantes du Fleuve Jaune.

2. Cf. P. de Prémare, *Vestiges des principaux Dogmes*, p. 421. A ceux qui s'étonneraient de nous voir utiliser les ouvrages du Père de Prémare, nous nous bornerons à faire remarquer que nul n'a repris ses travaux sur les temps antérieurs à ceux dont parle le *Shou King* et en particulier sur les périodes antérieures à Fo Hi. Malgré certaines erreurs de perspective, compréhensibles par l'époque où il écrivait, ses travaux sont plus intéressants qu'on ne pourrait le croire à première vue, ne serait-ce que pour les textes qu'ils contiennent.

époques critiques pour ramener le peuple chinois dans la voie qui lui avait été tracée dès les origines. En contemplant le Nord, *Sui Jen* fixa les quatre parties du monde, forma son gouvernement sur le modèle du Ciel et imposa le premier des noms aux plantes et aux animaux ; ces noms exprimaient si bien leur nature qu'il suffisait de les prononcer pour faire connaître exactement ce qu'ils désignaient. Il inventa aussi les poids et mesures et fixa l'âge du mariage à 30 ans pour les hommes et 20 ans pour les femmes. Enfin, c'est à lui qu'on attribue l'invention de l'urbanité et de la politesse. La treizième dynastie *Yun Chang*, huit générations, marqua une dégénérescence. C'est à partir d'elle qu'on commença à se servir de cordes nouées en guise d'écriture.

La neuvième époque appelée *Shan Tung* eut pour premier souverain *Hien Yuan*, lequel fut suivi de *Yung Chu* et *Fu Hi*. C'est de ce dernier empereur que part l'histoire proprement dite de la Chine, à l'orée de l'âge de fer. Le titre de cette époque rappelle que le trône fut alors transmis à un successeur qui possédait la Voie du Ciel. Il est dit que *Fu Hi* succéda au Ciel ou plutôt à une longue suite d'êtres divins. Sa mère *Hua Su* le porta 12 ans dans son sein, après l'avoir conçu sous l'inspiration du Ciel en marchant sur les pas du Souverain d'en Haut, *Ti*. Il naquit entouré d'un arc-en-ciel, le quatrième jour de la nouvelle lune à l'heure de midi, d'où son nom *Suei*, Jupiter, planète correspondant à l'agent bois. Et de cet arc-en-ciel, dont la partie inférieure se changea en fleuve, sortit plus tard le cheval dragon qui lui apporta, tracé sur son dos, le fameux tableau du fleuve, *Ho T'u*, arrangement de nombres mystérieux, composés de points noirs et blancs, dont il tira les huit trigrammes, puis les soixante-quatre hexagrammes du *Yi King* et de ceux-ci les six classes d'écritures. Il instruisit le peuple dans l'art de la chasse, de la pêche et du pâturage, institua le mariage, les sacrifices avec animaux, la musique, l'écriture et l'astronomie (1). Son

1. Le *Chou lei* précise qu'il divisa le Ciel en degrés.

règne va de 2852 à 2738 avant J.-C. C'est le fondateur de la civilisation chinoise. On lui donne pour successeur *Shen Nung* (1) dont la dynastie dura 17 générations, puis *Yen Ti*, lequel fut détrôné par son frère *Huang Ti*.

La dixième époque, appelée *Su Yi*, commença avec *Huang Ti*, l'Empereur Jaune, qui, fait important à noter, est à la fois le patron reconnu des Taoïstes et l'ancêtre non seulement des fondateurs des trois dynasties *Hia*, *Shang* et *Chou*, mais également des principales maisons nobles qui jouèrent un rôle important jusqu'à la fin de l'époque féodale. La légende dit qu'il devint bienheureux et monta au Ciel.

Au dernier *Huang Ti* succéda son fils *Shuo Hao* qui ne régna que 7 ans, puis *Chuan Hü* et *K'u*. C'est *Chuan Hü* qui chargea *Chung* et *Li* de mettre fin aux communications entre la Terre et le Ciel et de régulariser les relations avec les *influences errantes* dont le contact, vu la tendance cyclique, allait devenir dangereux. Ensuite vinrent *Yao* et *Shun*, les deux parangons du confucianisme, tous deux descendants de *Chuan Hü* et par lui de *Huang Ti* et célèbres, l'un par sa lutte contre les eaux qui avaient envahi la terre l'autre par son organisation de l'agriculture (2). Cette période se termine, selon les uns, avec l'Empereur *Yü* (2198 av. J.-C.), le fondateur de la dynastie *Hia*, trente générations après *Huang Ti*, selon les autres avec la dynastie des *Chou*. La capture de l'Unicorne, *Lin*, lors d'une grande chasse impériale au temps de Confucius, est regardée par celui-ci comme un mauvais présage, car elle fut prise morte, ce qui indique la fin de ces périodes fabuleuses et le début des temps historiques, qui ne sont, à vrai dire, que la période finale de cette dixième époque.

1. Le *Hi Tsï*, grand appendice du *Yi-King*, prétend que c'est en considérant les *Kua Yi* et *Shi Ho* (42 et 22) que Shen Nung donna aux hommes l'intelligence de l'agriculture. Il leur apprit à construire des charrues et à s'en servir, d'où son nom qui veut dire le divin laboureur. Il établit les foires et les marchés qui se tenaient à l'heure de midi. *Lu Pu Wei* lui attribue une mesure de la terre entière qu'il parcourt sur un char volant.

2. Pour plus de détails, Cf. Fung Yu Lan. *History of Chinese Philosophy*, p. 22 et suiv ; G. Maspero. *Etudes mythologiques sur le Chou King*, et surtout B. Karlgren. *Légends and cults in Ancient China*.

Cette chronologie, en majeure partie d'inspiration Taoïste, n'a jamais été admise par les lettrés, car ceux-ci ne reconnaissent que celle qui commence avec les cinq Souverains, plus rarement avec *Fu Hi* et les trois Augustes. Cette attitude tient à plusieurs raisons dont la plus importante est que cette chronologie ne pouvait cadrer avec la doctrine et les ouvrages de Confucius, porte-parole des *Chou*. Ceux-ci, qui avaient pris, la place des *Shang*, semblent s'être appliqués à se donner dès leur conquête une antiquité classique, commode et accessible. Il est naturel qu'ils aient éliminé, non sans mal d'ailleurs, ce qui pouvait rappeler les vertus éteintes de leurs prédécesseurs dont cependant ils demeuraient les héritiers, leur empruntant ce qu'ils pouvaient assimiler de leur haute civilisation. On a parlé à ce sujet de falsification de l'histoire par les *Chou*. Il s'agit plutôt d'une réadaptation où seuls importaient les faits pouvant étayer les principes directeurs des doctrines destinées désormais à encadrer la civilisation chinoise (1). On sait aussi que Confucius n'hésita pas à supprimer de ses ouvrages ce qui semblait de nature à jeter le trouble dans l'esprit public et, sans doute aussi, ce qui s'accordait mal avec les principes qu'il avait à cœur de répandre (2). *Se Ma Ts'ien* nous informe que Confucius retrancha du *Che King* ou Livre des Vers, lequel comprenait à l'origine plus de trois mille pièces, celles qui faisaient double emploi et ne conserva que celles qui pouvaient être utiles pour les rites et la justice, soit environ un dixième. Il rechercha et suivit à la piste les (textes relatifs aux) rites des trois dynasties. Il groupa et classa les sujets dont ils traitaient. Quoi qu'il en soit, il est un fait reconnu qu'avant le sixième siècle avant Jésus-Christ un voile est tendu sur tout le passé du monde. Ce qui en subsiste se présente sous la forme de légendes plus ou moins tronquées dont le peuple, toujours et en tout lieu porté au merveilleux, conserve la mé-

1. Cf. H. G. Creel, *La Naissance de la Chine* et ses *Studies in Early Chinese Culture*.
2. Cf. L. de Rosny, *Le Taoisme*, p. 5.

moire sans en saisir la raison profonde. Le problème des origines de la civilisation chinoise est encore compliqué par le fait que tous les ouvrages qui subsistent de l'antiquité chinoise ne remontent guère plus haut que la dernière période des *Chou* et qu'ils furent retranscrits, résumés ou remaniés sous les *Han* et les *Sung* par des lettrés qui n'en purent guère donner que des recensions expurgées et systématiques. Ce n'est qu'après ce travail de fixation qu'on éprouva le besoin de recueillir puis de publier, plus ou moins fidèlement pour délasser les uns et éclairer les autres, ces légendes qui circulaient parmi le peuple.

II

Alors que la biographie de Confucius est assez complète, celle de *Lao Tsï*, son aîné de cinquante trois ans dit-on, est quasi inexistante, pour ne pas dire tout à fait légendaire. D'après certaines traditions il serait né dans la troisième année de l'Empereur *Ting Wang* de la dynastie des *Chou*, c'est-à-dire en 604 avant J.-C., 24 ans avant le Bouddha et 20 ans avant Pythagore. Son père aurait été un paysan qui épousa à l'âge de 70 ans une femme d'un peu moins de 35 ans. Quoique ceci paraisse apocryphe et calqué sur la biographie de Confucius, l'indication que son père était un paysan est un détail qui a son importance. En effet, sous les *Chou* les paysans semblent avoir été pour la plupart d'anciens sujets de *Shang*, donc des asservis, et il est notoire que Confucius était de souche noble, donc d'allégeance et d'esprit *Chou*. il est toutefois curieux que la famille de Confucius prétendait descendre de la branche aînée de la maison royale de *Sung*, que son arrière grand-père avait dû fuir. Or, les princes de cette maison avaient pour ancêtres les rois de la dynastie *Shang*. Peu après la conquête, à la suite de la révolte des partisans des *Shang* et leur écrasement, un descendant de l'avant-dernier roi *Shang*, du nom de *Wei*, fut

intronisé par les *Chou* pour remplacer le fils du dernier souverain à la tête de la principauté de *Sung* et permettre l'accomplissement régulier des rites des ancêtres de la dynastie déchue.

Le *Po Hou T'ung* nous apprend que les familles rustiques donnaient la préférence à la gauche parce qu'elles prenaient pour modèle l'ordre céleste, tandis que les familles distinguées, suivant l'ordre terrestre, préféraient la droite, ce qui semble indiquer que les paysans conservaient des traditions très anciennes que les *Chou*, conquérants et semi-barbares, ne s'étaient pas assimilées ou avaient écartées parce qu'elles ne répondaient pas à leur génie (1). On lit d'autre part dans le *Ch'iun Ts'iu* qu'au temps de la dynastie *Yn*, nom donné aux *Shang* par les *Chou*, les cinq planètes furent en conjonction dans la constellation du Scorpion (la mansion *Fang* du Palais Oriental). Or, *Se ma Ts'ien*, dans son traité sur les gouverneurs du Ciel, déclare que la rencontre de planètes est le signe astrologique de ce qu'on appelle *Yi Hing*, conduite changée, ou mieux, transformation. D'autre part, *Hiuen Ming Pao* déclare que le Scorpion est l'essence de l'esprit azuré, *Ts'ang Shen*, et que lorsque la dynastie *Chou* vint au pouvoir cet esprit prévalut (2).

D'après *Se ma Ts'ien*, *Lao Tsi* était originaire du hameau de *Ch'u Jen* dans la commune de *Li*, district de *K'u*, ville de *Ch'u*, ancien royaume de la Chine centrale situé dans la province actuelle du *Ho Nan*. Son nom de famille était *Li*, son prénom *Er*, son titre honorifique *Po Yang*, son nom posthume *Tan*. Il occupa la charge d'annaliste-historiographe, conservateur des archives secrètes, livres et autres objets, au musée impérial de *Lo*, capitale des *Chou*.

Rédacteurs et conservateurs des traditions en toutes

1. Cf. M. Granet, *La Polygynie Sororale*, p 41, note 3.

2. Il ressort donc de tout ce qui précède, et la légende de Lu Shang le montre clairement, que les véritables représentants de la Tradition chinoise se sont ralliés d'emblée aux *Chou* quand ils ne les ont pas directement inspirés. Par contre d'autres, trop engagés, mal inspirés ou dévoyés, restèrent fidèles aux *Shang* et résistèrent de toutes leurs forces aux changements pourtant nécessaires à la marche du cycle.

choses (y compris les précédents astrologiques), les annalistes sous les *Chou* comme auparavant sous les Shang, avaient pour mission de rédiger selon les principes bien établis le récit laconique des rapports que les hommes avaient entre eux ou avec les puissances spirituelles. L'annaliste de l'intérieur, en particulier, gardait les archives non seulement de la dynastie régnante mais aussi celles de toutes les dynasties antérieures. Certains prétendent même qu'elles remontaient aux trois lignes de Souverains d'avant *Fu Hi*. Il était également le conservateur des vêtements et objets rituels de ces dynasties et avait à sa disposition les descendants des races déchues, seuls exécutants qualifiés pour les sacrifices et les danses. Sans eux en effet la dynastie régnante n'aurait pu exercer ses droits de conquêtes.

On lit dans le *Chou King* que *Sin Kia*, grand officier de *Chou Sin*, s'enfuit et devint le grand annaliste des *Chou*, qu'il abandonna pour les *Yn*, qui furent de nouveau reniés par lui. Il apporta aux *Chou* ses livres. Le premier et le second précepteurs s'enfuirent eux aussi munis de leurs instruments de musique. *Huai Nan Tsi* précise : lorsque *Hia* fut sur le point de tomber, *Chung Ku*, le premier ministre, prévoyant le désastre, s'enfuit à Shang ; et juste trois ans après, *Kie*, l'empereur, périt. Lorsque *Yn* fut près d'être renversé, *Huang* et *Yi*, ministres, se rendirent à *Wen Wang*, un an avant la mort de *Chou* (1). Nous avons ici en raccourci et sous une forme systématique, le récit de la transmission traditionnelle dans la haute antiquité chinoise et les réajustements de la tradition jusqu'à sa polarisation lorsque les *Chou* commencèrent à dégénérer. La fonction d'annaliste n'ayant plus alors de raison d'être, on comprend que *Lao Tsi*, comme on le verra par la suite, se soit démis de sa charge et se soit retiré vers le grand centre traditionnel situé aux confins du Thibet, et identifié par certains avec le *K'un Lun*, la mon-

1. Cf. E Morgan *Tao the Great luminant. Essays from Huai Nan Tzu*, chap. VI, p. 158. On trouvera au début de ce chapitre VI une interprétation légiste de l'histoire ancienne de la Chine (cf. p. 145, 147, 150, 151).

tagne centrale de la terre. Certes, on retrouve des annalistes et des astrologues sous les *Han*. Mais ceux-ci, malgré toute leur valeur personnelle, comme *Se-ma Kuang*, *Se-ma Ts'ien* et *Pan Ku*, due d'ailleurs à leurs attaches plus ou moins taoïstes, ne présentent plus que des cas isolés. La tentative de restauration de l'antiquité sous les *Han* n'eut pas de suite et l'influence de l'antique organisation traditionnelle devint de plus en plus cachée et effacée (1). C'est ce qui ressort notamment de la notice du *Yi Wen Chi* sur l'école du *Tao* par *Pan Ku* : l'école du *Tao* commence avec le ministère des historiens officiels. En étudiant les principes des succès et des insuccès, de la conservation et de la destruction, de la calamité et de la prospérité des temps anciens jusqu'à nos jours, ils apprirent comment s'attacher à l'essentiel et atteindre le fondamental. Ils se gardaient par la pureté et le vide, ils se maintenaient dans l'humilité et la faiblesse. C'est la méthode ancienne du souverain sur le trône. Cet enseignement s'accorde avec la modestie de *Yao* et l'enseignement de l'humilité qu'on trouve dans le *Yi King*, où il est dit que l'humanité a quatre avantages (celui du Ciel, celui de la Terre, celui des esprits et celui de l'homme). C'est en cela que réside le point important de la doctrine. Enfin, ceux qui agissent sans contrainte doivent rejeter toutes les études sur les rites et en même temps écarter la bonté et l'équité (*Jen Yi*). Ils déclarent que le monde peut être gouverné par la pureté et le vide.

De son côté *Se ma Tan* écrit : l'école du *Tao* invite les hommes à l'unité d'esprit, en enseignant que toutes les activités doivent être en harmonie avec l'invisible, avec une abondante libéralité envers tous les êtres de la nature. Comme pratique, ils acceptent la succession régulière de l'école du *Yn* et du *Yang*, en réunissant les meilleurs points des Confucianistes et des Taoïstes et à ceux-ci les points importants des Logiciens et des Légistes. En conformité

1. Cf. M. Granet, *Danses et Légendes*, pp. 64, 396 et 458 ; Ed. Biot, *Le Tcheou Li*, t. II, p. 104, 110 et 116.

avec le changement des saisons, ils suivent le développement naturel des choses, leurs procédés conviennent partout leurs idées sont simples et faciles à suivre ; ils font peu de choses (en apparence), mais leurs œuvres sont nombreuses. On notera la tendance rationaliste et en conséquence syncrétiste de ces deux auteurs. Ils ne pouvaient guère s'expliquer autrement sans risquer non seulement d'être mal compris, mais aussi de s'attirer de graves ennuis. Et *Se-ma Ts'ien*, moins heureux ou moins prudent, paya d'une mutilation honteuse sa persévérance à poursuivre et éditer l'œuvre inachevée de son père *Se-ma Tan*.

Une tradition transmise par *Se ma Tsien* prétend que *Lao Tsï* rencontra Confucius vers l'an 525, et il rapporte de leur entretien quelques paroles qui ne font que souligner le contraste de leurs enseignements (1). Venu à la cour des *Chou* pour consulter *Lao Tsï* sur les anciens rites en vue de leur restauration, Confucius se vit répondre : « Maître, les hommes dont vous parlez n'existent plus, leurs ossements ne sont plus que poussière. Il n'en subsiste que les maximes. Si un homme vient en son temps il parvient aux honneurs et monte sur un char, sinon trouvant sur son chemin des obstacles il poursuit son chemin (et roule au hasard comme la plante *Fong* dans les sables) ; je remarque qu'un sage marchand enfouit ses trésors et paraît comme dépourvu. L'homme supérieur et d'une haute vertu se donne un air stupide. Laisser donc, là, Maître, votre affectation et vos plans exagérés. Tout cela ne vous mènera à rien. C'est tout ce que j'ai à vous dire ». *Kung Tsï* se retira et, s'adressant à ses disciples, leur dit : « Je sais que les oiseaux peuvent voler, et les animaux courir. On peut faire des pièges pour les animaux, des filets pour les poissons, des flèches pour les oiseaux. Quant au dragon je n'ai pu savoir s'il monte le

1. D'autre part le *Kou Kin t'ou Shou Tsu Ch'ing*, cité par G. Douglas dans son *Confucianism and Taoism*, prétend que l'un des objets de la visite de Confucius à *Lao Tsï* était de lui remettre un livre à déposer dans les archives.
Il est bon de noter que la date 525 ne figure pas dans *Se ma Ts'ien*.

vent sur un nuage pour s'élever jusqu'au Ciel. Aujourd'hui j'ai vu *Lao Tsï*, il ressemble au dragon ».

Dans la biographie de Confucius, *Se-ma Ts'ien* donne une autre version de l'entrevue de celui-ci avec *Lao Tsï*. Lorsque Confucius prit congé pour s'en aller, *Lao Tsï* le reconduisit en lui disant : « J'ai entendu dire que l'homme riche et puissant reconduit les gens en leur donnant des richesses, que l'homme bon reconduit les gens en leur donnant des paroles Je ne saurais être riche et puissant, mais je prends furtivement le titre d'homme bon ; je vous reconduirai donc en vous donnant des paroles et voici ce que je vous dirai : Celui qui est intelligent est près de mourir, car il critique les hommes avec justesse ; celui dont l'esprit est très savant, ouvert et vaste (grandement pénétrant), met en péril sa personne, car il dévoile les défauts des hommes. Celui qui est fils ne peut plus se posséder ; celui qui est sujet ne peut plus se posséder ».

Enfin, dans le chapitre *Tseng Tsï Wen*, du *Li Ki*, Confucius rapporte ce qu'il a appris sur le compte de *Lao Tan* en quatre occasions différentes. Dans l'un de ces cas une éclipse de soleil vint à se produire, ce qui fixerait la rencontre en 518, Confucius aurait eu alors 34 ans. D'autre part, le *Chuang Tsï* met souvent Confucius en conversation avec *Lao Tsï* et précise au sujet d'un de ces entretiens, que Confucius était âgé de 51 ans lorsqu'il rencontra *Lao Tan* à *Pei* (1). On peut donc considérer comme à peu près certain que Confucius rencontra à plusieurs reprises des sages typiquement Taoïstes, sa biographie en fait foi, et qu'il reçut d'eux des avertissements sinon des instructions. Il convient de souligner que *Lao Tsï*, en tant qu'appartenant au corps des annalistes attachés à la cour des *Chou*, occupait une fonction centrale et permanente quoique effacée. Par contre, Confucius, conseiller occasionnel de maisons princières, n'occupa guère que des fonctions excentriques et extérieures

1. *Cf.* Se ma Ts'ien. *Mémoires Historiques*, T. V, pp. 299-300.

toujours éphémères. Si, par la suite, à cause des nécessités cycliques, les positions relatives de leurs disciples respectifs changèrent du tout au tout, il n'en est pas moins vrai que jusqu'à nos jours, les véritables dirigeants, disons responsables, de la Chine n'occupèrent que rarement des fonctions officielles extérieures, en tout cas jamais de premier plan. Ils préférèrent toujours la solitude et l'isolement des montagnes retirées de l'ouest à une fonction en vue plus propre à les embarrasser qu'à faciliter leur tâche suprêmement désintéressée. Ainsi ils ont toujours su, par des moyens appropriés et en application du principe de l'alternance cyclique *Yn Yang*, représentée symboliquement par la double spirale, conduire magistralement les destinées de la Chine contre vents et marées, quoique souvent par des voies inscrutables et sinueuses. Ce principe de la double spirale est nettement indiqué dans les proverbes suivants : du désordre vient l'ordre et de l'ordre, le désordre ; ce qui est longtemps uni sera divisé, ce qui est longtemps divisé sera réuni ; un long temps de paix engendre le désordre, un état extrême de désordre amène le bon ordre ; c'est la somme de tous les désordres qui concourt à l'ordre final. Là gît le secret de l'étonnante stabilité et de longue permanence de la civilisation chinoise (1).

Lao tsï, précise *Se-ma Ts'ien*, se consacra à la Voie et à la Vertu et prit pour seul but de ses études de rester caché et sans renommée. Il demeura longtemps à la cour des *Chou*, mais voyant que la dynastie dégénérait il quitta sa charge et s'en alla par le passage de *Han Kou*. Le gardien de ce passage, du nom de *Yn Hi*, lui dit : « Maître, puisque vous allez vivre dans la retraite, daignez composer un livre pour mon instruction ». *Lao Tsï* écrivit alors un ouvrage en deux parties, sur la Voie et la Vertu, contenant un peu plus de 5.000 caractères, puis il s'éloigna et nul ne sut où il finit ses jours. *Se ma Ts'ien* termine sa courte notice en indiquant que

1. *Cf.* Adrian Paterson. *The Middle Empire*. Rev. *Esfan.*, n° 3, may 1941 et Kiang Kang Hu. *Chinese Civilisation*, p. 39.

Lao Tsï était un maître qui aimait l'obscurité, qu'il eut un fils qui devint général à la cour de *Wei* et dont les descendants existaient encore sous les *Han*.

Bien plus tard, sous l'influence du Bouddhisme, une foule de légendes firent leur apparition dans lesquelles, à défaut d'une biographie proprement dite, ce qui, au point de vue doctrinal, est bien secondaire, on discerne sans peine des allusions à l'origine non-humaine du Taoïsme. Ces légendes donnent à *Lao Tsï* une naissance miraculeuse à l'instar des Souverains légendaires et des ancêtres des fondateurs des trois Dynasties. Sa mère le porta 72 ans, certains disent 82 ans, dans son sein après l'avoir conçu sans l'intervention d'un époux, à la vue d'une étoile filante, esprit vital du Ciel, et sans cesser d'être vierge. Elle le mit au monde par le côté gauche, certains précisent sous son bras gauche, à l'ombre d'un prunier, symbole d'immortalité, d'où son nom *Li* qu'il se décerna lui-même, étant doué comme *Huang Ti* de la parole dès sa naissance. Montrant l'arbre il dit : *Li* sera mon nom de famille. Il vint au monde avec des cheveux blancs, des oreilles longues et la face d'un vieillard, d'où son nom de *Lao Tsï*, qui signifie aussi bien vieux Maître qu'enfant vieillard, son prénom *Er*, oreille, ou *Chung Er* oreilles longues, et son titre posthume ou plutôt son pseudonyme *Tan*, oreille longue. On le représente souvent monté sur un buffle noir et on le dépeint avec une protubérance au sommet du crâne, deux autres aux ailes du front, une grande raie sur celui-ci, une bouche carrée et autres détails extraordinaires. On dit qu'il quitta l'Empire chinois sur un char tiré par un buffle noir et qu'il se dirigea vers le Thibet, certains disent vers le mont *K'un Lun*, d'autres vers l'Inde et mourut à l'âge symbolique de 81 ans en 523. On prétend aussi qu'il eut douze disciples, deux directs, les autres posthumes, et que *Yn Hi*, *le* gardien de la passe, céda son livre à *Wen Tsï* l'un des premiers écrivains Taoïstes.

Certains ont soutenu que *Lao Tsï* n'a jamais existé,

d'autres qu'il y eut deux personnages de ce nom, l'un légendaire, l'autre postérieur de 129 ans à Confucius, et le véritable auteur du *Tao te King*. On parle même d'un troisième personnage qui se situerait entre les deux premiers et qui aurait écrit un ouvrage perdu depuis (1). Tout cela importe peu, car l'influence profonde qu'à jouée le Taoïsme dans tous les domaines de la pensée et de la civilisation chinoise dépasse immensément le cadre individuel. L'indication qu'il était archiviste à la capitale des *Chou* peut fort bien signifier, comme on l'a vu plus haut, qu'une organisation traditionnelle, apparemment les annalistes et les astrologues du troisième ministère dit des archives, dont certains membres sinon la plupart devaient être de souche ou d'esprit *Shang*, a désigné, directement ou non, un représentant qualifié pour rédiger un ouvrage résumant l'enseignement antique ou simplement l'a produit sous un nom fictif, ce qui au fond revient au même. Il n'existe, en effet, d'originalité qu'en surface, et le propre du Sage n'est-il pas de rappeler le sens véritable des vérités éternelles que l'humanité oublie ou dénature avec le temps, vérités qu'il retrouve naturellement et spontanément ou dont il reçoit la Tradition du fond des âges ?

Quant aux prétendus emprunts du Taoïsme à d'autres Doctrines orientales voire occidentales, ils n'ont apparence de réalité que lorsqu'on méconnaît le fait évident selon nous que toutes ces Doctrines ne sont que des adaptations faites en leurs temps et lieu du Livre unique et non écrit de la Tradition primordiale (2). C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les légendes qui disent que *Lao Tsï* est né avant le Ciel et la Terre ou que le Ciel et la Terre l'ont institué pour être le modèle de toutes les générations à venir, qu'il avait

1. Cf. Fung Yu Lan, o. c., p. 170-172.
2. C'est ce que dit l'Abbé du *Pai Yunn Koan* au Père Wiéger : " Entre nous, vous et nous, nous fûmes voisins à l'origine. Nous, Taoïstes, nous savons cela ". Cf. *Histoire des croyances en Chine*, p. 150. On peut voir un " signe des temps " dans le fait qu'il ne semble plus y avoir des Taoïstes de cette envergure.

une âme pure émanée du Ciel etc... Elles le font exister dès les trois premiers souverains (*San Huang*), avec *P'an Ku*, le premier homme, et apparaître ensuite à plusieurs reprises sous des noms différents, en particulier au temps de *Fu Hi* et de ses successeurs *Shen Nung*, *Chu Yung*, *Huang Ti*, *Ch'uan Hü*, *Yao*, *Shun* et au début des trois premières dynasties historiques *Hia*, *Shang* et *Chou*. Son activité fut particulièrement grande au début et au cours de cette dernière, ce qui indique dans le monde de grands changements nécessitant une réorganisation interne et externe des différentes civilisations existantes.

On peut considérer comme très plausible que *Lao Tsï* fut assistant-annaliste et conservateur des archives au temps de *Wen Wang* et de *Wu Wang* (1131-1112) av. J.-C., les deux fondateurs de la dynastie des *Chou*, ainsi que sous le successeur du dernier *Chung Wang* (1115-1079). Pendant le règne de celui-ci, il est censé avoir voyagé aux extrémités de l'occident et avoir visité les pays *Ta T'sin*, Thibet occidental, et *Tu K'ien*, Turkestan chinois, sinon plus loin. Il revint reprendre ses fonctions sous *K'ang Wang* en 1078 ; mais sous *Chao Wang* il quitta ses fonctions et vécut dans la retraite pour repartir finalement vers l'occident dans la 13e année du règne de cet Empereur. Il est dit qu'il sortit cette fois aussi par la passe de *Han Kou* et que le gardien de celle-ci le suivit et l'interrogea sur le *Tao*. Il ne fut pas question alors d'écrire un livre, la transmission orale suffisant seule encore (1).

Dans le *Fa Lun King*, entre autres, on trouve le récit d'environ vingt apparitions de *Lao Tsï* depuis les tout premiers temps jusqu'à l'époque de Confucius. A l'époque du roi *K'ang* (1078-1053 av. J.-C.), alors qu'il était connu sous le nom de *Kuo Shu Tsï*, il s'en alla par la passe de l'ouest puis revint par le désert pour instruire Confucius (517 av. J.-C.) sur la question des rites. Après avoir donné le nom des

1. Cf. Mayers. *Chinese Reader's Manual*, p. 110 et T. Watters. *Lao Tzu*, p. 6 et suiv.

maîtres célestes et humains de *Lao Tsï*, l'ouvrage ajoute : Lorsque *Lao Tsï* naquit il fit un bond et neuf pas en l'air tandis que des fleurs de lotus s'ouvraient sous ses pieds. Montrant le ciel de la main droite et la terre de la main gauche il dit : Dans le ciel au-dessus et par la terre au-dessous seul le *Tao* est honorable. De même, lorsque *Sakyamouni* (le Bouddha) naquit, il bondit et fit sept pas dans l'air puis montrant d'une main le ciel et la terre de l'autre il dit : Dans le ciel au-dessus et sur la terre au-dessous, je suis seul honorable (1).

(A suivre)

JACQUES LIONNET.

1. Cf. J. Legge. *The Religions of China*, p. 236, note D.

TEXTES SUR LA CONNAISSANCE SUPRÊME

D'un ensemble de travaux se rapportant à la méthode de réalisation métaphysique selon l'école initiatique du Sheikh el-Akbar Muhy ed-Dîn Ibn Arabî, nous détachons pour les lecteurs des *Etudes Traditionnelles* quelques pages ayant trait à la Connaissance Suprême. L'annotation est ici de circonstance ; elle ne sera complète que dans la présentation d'ensemble des enseignements dont ils font partie.

Les textes originaux de ces documents se trouvent inclus dans le recueil intitulé *Rasâilu Ibni-l-Arabî* publié à Hyderabad par le Bureau de Publications Orientales (*Dâiratu-l-Maârifi-l-Uthmânivah*). Ils y figurent, le premier sous le nom de *Kitâbu-l-Wacâyâ* : « Le Livre des Instructions », le deuxième et troisième couplés sous le titre : *Risâlatun fî su'âli Ismâ'îla-bni Sawdakîn* = « Epitre relative à la question posée par Ismâ'îl Ibn Sawdakîn » ; celui-ci ne convient en réalité pas au dernier texte dont le sujet est distinct, et qui s'intitule proprement *Bâbu ma'rifati asrâri Takbîrati-c-calâh* = « Chapitre traitant des secrets de la formule « Allah est plus Grand », prononcée pendant le rite de la Prière ».

I

LE LIVRE DES INSTRUCTIONS

MON frère dans la voie divine, qu'Allah « te fortifie par un Esprit procédant de Lui » (1) afin que tu sois instruit à son Sujet par Lui-Même. Je te recommande de connaître Allah (dont la gloire et la sublimité soient célébrées) conformément aux enseignements qu'Il t'a formulés (dans Sa Loi) (*akhbara-ka*) en ce qui Le concerne (2), tout en t'ap-

1. Cf. Coran 58, 22.
2. Ceci est un rappel du principe traditionnel que, au sujet d'Allah, on ne peut savoir que ce qu'Il révèle lui-même, soit directement, soit par l'inter-

puyant sur ce qu'impose la démonstration existentielle (*el-burhân el-wujûdî*) au sujet de la transcendance (*tanzîh*) et de la sainteté (*taqdîs*) exigées par l'Etre vrai (*el-Haqq*) (1). Ainsi, tu cumuleras la science (*el-'ilm*) que te confère la foi, (*el-îmân*) (2) et la science que t'impose la preuve rationnelle (3). Mais ne cherche pas à mettre ensemble les deux voies. Prends-les chacune à part. Que ta foi soit pour ton cœur — en raison de ce qu'elle te confère en matière de connaissance d'Allah — comme la vue sensible dans l'ordre sensible, quand elle te procure des connaissances en conformité avec sa nature propre (4).

Garde-toi de tourner ta spéculation rationnelle (*en-nazhar el-fikrî*), vers ce que te confère la foi (5), car tu seras alors privé de « l'œil de la certitude » (*aynu-l-yaqîn*) (6). Allah est trop vaste pour être conditionné par une intelligence (*aql*) procédant de la foi, ou par une foi procédant de l'intelligence.

médiaire d'un envoyé chargé d'une telle mission, sous la forme de Notifications (*Akhbâr*, sing. *khabar*) ou sous la forme de Livres (*Kutu*, sing. *Kitâb*) et de Feuillets (*Cuhuf*). Ici, la recommandation du Sheikh el-Akbar se rapporte avant tout à l'enseignement divin existant dans la révélation faite au Prophète et confiée aux détenteurs de la tradition. Cet enseignement est ce que désigne le terme *khabar* surtout en opposition avec le *fikr*, la spéculation rationnelle, dont il sera question dans la suite du traité.

1. Les caractères de *tanzîh* et *taqdîs* sont des catégories conceptuelles négatives que la raison (*el-aql*) par sa fonction spéculative et réflexive (*el-fikr*) peut établir en mode valable, car elles consistent proprement dans la négation de toute conception rationnelle affirmative.
2. Rappelons ici les 6 points de la foi qui sont : Allah, Ses Anges, Ses Livres, Ses Envoyés, le Jour Dernier et la Prédestination. Les *Akhbâr* transmis de la part de Dieu au sujet de ces 6 points constituent la base doctrinale de la foi.
3. Cette dernière, sous le rapport de la connaissance intuitive reste auxiliaire et de forme purement négative.
4. On notera ici le caractère d'affinité naturelle entre la foi et la connaissance intuitive.
5. La fonction dissociative de la réflexion (*el-fikr*) et le caractère incertain de l'opinion (*en-nazhar*) sont naturellement divergents du caractère synthétique et affirmatif de la foi. L'usage de la spéculation rationnelle quant à la substance et aux raisons propres de la foi, est dissolvant de celle-ci.
6. « L'Œil de la Certitude » est le degré de l'intuition initiatique. Suivant le rapport sous lequel sont envisagées les choses ici, cet « Œil » correspond donc à l'« Œil du Cœur » (*aynu-l-qualb*). Rappelons ici qu'il y a trois degrés de la Certitude : 1° La Science de la Certitude (*Ilmul-Yaqîn*) qui est la certitude théorique ; 2° L'Œil de la Certitude (*Aynul-Yaqîn*) qui est la certitude intuitive, mais procédant d'une connaissance encore distinctive d'un sujet et d'un objet : 3° La Réalité même de la Certitude (*Haqqul-Yaqîn*) qui est la certitude de la réalisation par soi et en soi de la Vérité du connu (*tahaqquq*).

Bien que la lumière de la foi donne témoignage en faveur de l'intelligence quand celle-ci, par l'exercice de la spéculation rationnelle (*fikr*), aboutit à des jugements apophatiques (*es-sulûb*), la lumière de l'intelligence ne saurait confirmer par la vertu de cette même spéculation ce que confère la lumière de la foi et le dévoilement initiatique (*el-kashf*). Mais la lumière de l'intelligence peut comporter une certaine réception (*qabûl*) en dehors de la pensée rationnelle, témoignant de la vérité de ce que confèrent le dévoilement initiatique et la foi (1).

La Loi possède une lumière et les compréhensions une balance,
Et la Loi est pour l'intelligence raffermissement et pouvoir
Le dévoilement est une lumière avec laquelle ne sauraient s'accorder
Que des intelligences qui lors de la pesée reçoivent un poids qui l'emporte.

Sache, mon frère, que toutes les intelligences, tant celles des anges que celles des hommes, et même l'Intellect Premier (*el-Aql el-Awwal*) qui est le premier être existencié dans le plan de l'Inventaire et de l'Inscription (*âlamu-t-tadwîni wa-t-tastîr*) (2), connaissent leur insuffisance et leur ignorance à l'égard de l'Essence de leur Créateur, et sont conscientes qu'elles ne savent, au sujet de cette Essence Transcendante,

1. Dans ce cas la " receptivité „ de l'intelligence puise dans quelque mesure au mode " divin „ même par lequel ont été révélées les données proposées à la foi, ou par lequel celles-ci sont attestées intuitivement (par le dévoilement), et c'est pour cela qu'elle peut confirmer ces données. Cf. *Futûhât*, intr. : " Certes les intelligences ont une limite à laquelle elles s'arrêtent en tant que facultés raisonnantes (*mufakkiraten*) mais non pas en tant que facultés réceptives (*qâbilaten*). C'est pourquoi nous disons d'une chose qui n'est pas possible selon la raison (*aqlen*) qu'elle peut ne pas être impossible sous le rapport divin (*nisbaten ilâhyyaten*), de même que nous disons au sujet de ce qui est possible selon la raison que cela peut être impossible sous le rapport divin „.
2. On désigne ainsi le degré existentiel où se situent le Calame (épithète de l'Intellect Premier) et la Table Gardée (épithète de l'Ame Universelle). Selon le hadith, le Calame reçoit d'Allah l'ordre d'inscrire sur la Table Gardée tout ce qui sera dans le monde jusqu'au jour de la Résurrection.

que la part exigée par le Monde sous son rapport de correspondance ou analogie (*el-mu-nâsabah*), c'est-à-dire sous le rapport des Attributs (*eç-Cifât*) du « Dieu » (*el-Ilâh*). Elles ne connaissent donc que le degré Divin, *el-Martabah* (1). Toutes les intelligences, tant pénétrantes que déficientes, se tiennent compagnie dans cette ignorance et cette incapacité. Ce qui reste en dehors de cette connaissance (inaccessible aux intelligences en tant que telles), c'est la science au sujet de ce qui est autre qu'Allah, et nous n'avons pas d'intérêt pour cette science sur « autre qu'Allah ». Nous n'avons pas pour celle-ci l'intérêt majeur par lequel on obtient la perfection de l'âme ou de soi. Car la qualité propre (*eç-cifah en-nafsiyah*) de cette Essence transcendante ne pourrait être autre qu'une seule (*wâhidah*), qui serait l'Essence même (*aynu-dh-Dhât*), or, la détermination (*et-ta'în*) de celle-ci par un mode positif (*Min haythu-l-ithbât*) est impossible. La science à son sujet est alors également impossible (2). L'Essence ne saurait comporter composition ; elle dépasse toute possibilité de parties composantes.

La chose étant ainsi, il ne reste à l'âme que la « disposition » (*et-tahayyu'*), en raison de ce que celle-ci peut occasionner sous le rapport de la grâce divine (*el-wahb el-ilâhî*) (3), car,

1. Entre *el-Haqq* et *el-Khalq*, il n'y a aucune correspondance ou analogie (*munâsabah*) sous le rapport de l'Essence mais seulement sous le rapport de la Fonction Divine, *el-Ulûhah*, qui inclut tous les attributs divins. Cette fonction divine s'appelle aussi *el-Martabah*, le Degré ou la Dignité (s. e. : divine). Cf. " Le Livre de la Première Connaissance „ : *Kitâbu-l-M'arifati-l-Ulâ* : " L'intelligence a une lumière par laquelle elle atteint des objets déterminés, et la foi a une lumière par laquelle elle atteint toute chose contre laquelle il n'y a pas d'obstacle. Par la lumière de l'intelligence, on aboutit à la connaissance de la *Ulûhah*, de ce qu'elle exige et de ce qui est impossible à son sujet, ainsi que ce qui reste possible, c'est-à-dire de ce qui n'est ni impossible ni nécessaire. Par la lumière de la foi, l'intelligence atteint la connaissance de l'Essence et des caractères que s'est rattachés *el-Haqq* à lui-même
2. La *Dhât* n'est pas " scible „ (*lâ tu'lamu*), mais " contemplable „ (*tus-hhadu*), alors que la *Ulûhah* n'est pas " contemplable „, mais, " scible „. A cet égard, l'Essence et la Divinité sont polairement opposées. Cf. " Le Livre de la Première Connaissance „ (*Kitâbu-l-Ma'rifati-l-Ulâ*), et *Futûhât*, Introd.
3. Le terme *Tahayyu'* signifie une sorte de " préfiguration „ de la Réalité, constituée dans l'âme qui se dispose à contempler cette Réalité. La connaissance effective ne viendra toutefois que par la grâce divine qui donnera réalité à cette préfiguration. On peut évoquer à ce propos le symbolisme de la création par Jésus des oiseaux d'argile qu'il anime ensuite par son souffle en raison de l'ordre divin. Dans le texte coranique (*3*, 43 et *5*, 110) la

pour ce qui est des facultés (naturelles) (*el-quwâ*), elles ne confèrent que ce qu'elles comportent, or, tout ce qu'elles comportent leur est connaturel. Il leur est donc impossible de connaître leur Existentiateur selon la Science qu'Il a Lui-même au sujet de Lui-même. Mais lorsque tu « disposes » ton réceptacle (*el-mahall*) en vue du dévoilement divin (*et-tajallî el-ilâhi*) qui est le mode le plus parfait d'obtention de la Science, et dont résulte la Science que possèdent les intelligences des Anges, des Prophètes et celles des grands initiés d'entre les purs adorateurs d'Allah, ainsi que celles des êtres de constitution lumineuse — ne fatigue pas ton mental à méditer sur la Science par Allah (*et-tafakkuru fî-l-ilmi bil-lâh*). A ce sujet, Allah a dit : « Allah vous avertit de prendre garde au sujet de Lui-même » (*nafsu-hu*) (Coran, 3, 27 et 28). D'autre part, le Prophète — sur Lui le salut — a dit : « ne méditez pas sur l'Essence d'Allah » (*Lâ tafakkarû fî Dhâti-Llah*). Par conséquent s'occuper de ce qui ne saurait y conduire, c'est laisser échapper ce que le temps mériterait avant tout.

Sache, mon frère, que, en fait de Science divine, il ne s'en insère dans le monde que la part qui correspond au monde jusqu'au Jour du Jugement (1). Ceci tant pour le domaine des choses supérieures, conformément au verset : « Il a révélé dans chaque Ciel le commandement qui lui revient » (Coran 41, 14), que pour le domaine des choses inférieures, suivant cette parole, dite au sujet de la Terre : « Il a déterminé en elle les nourritures qu'elle doit porter » (Coran 41, 9). De ce fait, lorsque ton âme sera rendue pure et que son miroir sera poli (2), ne considère pas avec elle le monde pour recevoir en elle l'image de ce qui est dans le monde même pris dans sa totalité, car il n'y a aucune utilité en cela, mais

" figure " des oiseaux est d'ailleurs désignée par le terme *hay'ah* qui est de la même racine que *tahayyu'* de notre texte. Le souffle (*nafkh*) vivificateur de Jésus correspond à la grâce divine.

1. Cf. le hadith rappelé au sujet des sciences inscrites par le Calame sur la Table Gardée.

2. Cette mention sommaire se rapporte à toute la discipline initiatique nécessaire pour l'acquisition des qualités et des vertus spirituelles.

oriente ton âme vers la Dignité Essentielle (*el-Hadrah edh-Dhâtiah*) sous le rapport de la science que Celle-ci a d'Elle-même. Tu lui donneras cette orientation dans un état de pauvreté (*iftiqâr*) et de nudité (*ta'riyah*) afin que l'Etre Vrai (*el-Haqq*) lui accorde, de Sa connaissance, ce qui peut être obtenu par cette voie (1). Cette autre part de science n'est pas de celles qui s'insèrent dans le monde extérieur à toi. Si l'on t'objecte qu'une telle science doit être tout de même inscrite dans la Table Gardée (*el-Lawh el-Mahfûzh*) qui contient tout ce qui sera jusqu'au Jour de la Résurrection, et que cette science lui a été enseignée par le Calame (*el-Qalam*), qui est l'Intellect Premier, et que par conséquent la science que tu pourras obtenir fait partie de celle qui se trouve déposée dans le monde (dont tu fais partie toi-même), comment répondre ? — Nous répondons ainsi : N'ont été inscrites dans la Table Gardée, et n'ont été tracées sur elle par le Calame, que les sciences qui peuvent être transférées, qui font l'objet d'un « transfert » (*naql*) (2). Quant à ce qui ne peut être retransmis ainsi, mais qui est donné (directement) par dévoilement divin — ce dont nous entendons parler justement maintenant — cette chose-là n'est aucunement insérée dans le Monde. Sa réalisation dans l'homme se produit selon un rapport divin spécial (*el-wajh el-khâçç el-ilâhî*) qui concerne tout être existant, et ce rapport reste en dehors de la science de l'Intellect Premier et de tout autre être produit (3). Sache cela.

Sache aussi que le moyen par lequel on arrive à ce que nous disons ici, est, d'une part, la libération (*tafarrugh*) de la conscience (*el-khâtir*) et du cœur (*el-qalb*) de toute science

1. La " disposition " dont il était question se définit ainsi par rapport à soi comme une conscience de sa propre inexistence.

2. Ce *naql* a lieu tout d'abord quand le Calame reçoit d'Allah les sciences relatives au Monde : ensuite, il se produit encore quand ces sciences sont inscrites par lui sur la Table Gardée dont procèdent tous les autres degrés d'existence et de connaissance.

3. Toutefois, l'Intellect Premier lui-même, comme chaque être existant, reçoit sous un tel rapport spécial une connaissance qui lui reste popre et qu'il ne transmet donc pas. Sur la notion de *wajh khaçç* ou *akhaçç*, qui littéralement signifie " face propre ", voir plus loin le texte II.

(*ilm*) ainsi que de la réflexion (*fikr*) requise pour l'acquisition des sciences (théoriques) (*el-ulûm*), la libération de tout ce que l'on a écrit, enfin l'oubli de tout ce que l'on sait ; (d'autre part, ce moyen consiste dans la séance avec Allah en pureté (*eç-çafâ*) et dans le détachement intérieur (*tajrîdu-l-bâtin*) de tout lien avec autre chose que l'Essence d'Allah selon Son mode absolu. Ne siège pas avec Allah selon un point de vue déterminé. Si tu le fais, si tu détermines, et qu'une « ouverture intuitive » (*fat'h*) survient, il ne t'en résultera ainsi autre chose que ce que tu as déterminé (1). Que ton incantation perpétuelle (*hajîr*), dans ta séance, soit avec ton intérieur : *Allâh ! Allah !* (2), sans aucune représentation (*takhayyul*), ou plutôt avec intellection (*taaqqul*) des lettres (*du Nom*) mais pas avec leur représentation (3). Tu ne dois pas attendre l' « ouverture » divine par le moyen de cette séance et de cet état (4), mais invoque-Le en conformité avec (la nature de) cette incantation (*dhikr*), et en vue de ce qu'exige Sa majesté, avec l'intention de Le faire prévaloir contre tout, selon ce qu'Il est en Lui-même, et non pas selon la science que tu as de Lui, ou selon ta conviction théorique (*aqîdah*) à Son égard ; mieux encore, procède en cela selon une « ignorance totale » (*jahl âmm*) (5). Alors s'Il t'ouvre une des portes de la Science à Son sujet, dont tu n'avais pas éprouvé précédemment le « goût » (*dawq*) (6), et si cela te vient

1. Il y a correspondance nécessaire entre le *tahayyu'* et le *tajallî*, et cela malgré le manque de commune mesure apparente entre eux.

2. Le nom *Allâh* est le nom par excellence de la méthode incantatoire islamique.

3. Il existe à ce sujet différentes attitudes et disciplines ; il y en a qui se basent justement sur la représentation des lettres du nom, mais cela reste encore un mode conditionné et provisoire.

4. Attendre la " connaissance " pour soi, c'est envisager, dans un certain sens, autre chose qu'Allah lui-même et pour autre que lui.

5. Ici apparaît dans les termes les plus nets le caractère négatif du *tahayyu'* dans la conscience. Toutefois, il est à remarquer que cette indétermination intuitive est prise en mode actif. A cet " ignorance totale ", difficile à obtenir et à maintenir, répondra, par une sorte de conversion immédiate, la Connaissance. C'est là la raison pour laquelle il est parlé quelquefois de l'" Ignorance " (*Jahl*) comme d'un mystère initiatique. Cf. *La Parure des Abdal* de Muhy ed-Dîn Ibn Arabî, p. 11, note 1 dans notre traduction.

6. Terme technique désignant " le commencement d'un dévoilement " (*tajallî*).

par le truchement d'un Esprit de sainteté (*Rûh qudusî*), ne le repousse pas, mais ne t'y arrête pas non plus, et occupe-toi de ce dont tu t'occupais. Si les « goûts » se succèdent, variés, par le truchement des Esprits séparés (de la matière) (*el-Arwâh el-mujarradah*), que ton état avec ceux-ci soit identique à ton état avec le premier esprit mentionné, jusqu'à ce que dans ton intérieur perce ce qui transcende ces « goûts » provenant de l'Assemblée Sublime (des Esprits Angéliques) (*al-Mala'el-Aalâ*) (1), et jusqu'à ce que tu ne sentes pas même le parfum de l'entremise d'un de ces esprits sanctissimes. Examine néanmoins ce nouveau « goût » étrange qui t'arrive alors, et s'il donne preuve au sujet d'un nom divin de ceux que nous savons (*el-Asmâ-llatî bi-aydînâ*) — et c'est tout un qu'il s'agisse d'un nom de transcendance (*tanzîh*) ou d'un autre nom — que ton état avec ce « goût » soit identique à ton état avec les « goûts » venant des Esprits mentionnés, sans aucune différence. Si tu éprouves un « goût » qui te rend perplexe et que tu ne peux repousser, et si tu sens, dans cette perplexité (*hayrah*), de la dispersion (*tafriq*), que ton état avec cette perplexité soit comme ton état avec les Esprits et les Noms divins. Si, par contre, ce goût de perplexité est accompagné d'une quiétude pure (*sukûn*) (2) que tu ne peux repousser, alors cela est ce qu'il faut. Prends-y appui. Mais si tu trouves le pouvoir de repousser cette quiétude, n'y prends pas appui (3). Si ce « goût » se détermine en ton âme en deux fois séparées par une discrimination, au point que tu te rendes compte qu'il s'agit de deux moments distincts, cela n'est pas la chose qu'il faut. N'y prends pas appui. Si, enfin, tu es détaché abso-

1. Cette notion correspond à celle du Plérôme Divin de l'enseignement gnostique.

2. Ce terme rattache l'état en question à la notion de *Sakinah*, la Tranquillité ou la Présence de la Divinité.

3. Cette recommandation doit s'expliquer par ceci que, lorsqu'il s'agit d'une véritable descente de la *Sakinah*, celle-ci est accompagnée d'une grande puissance. Il est intéressant de remarquer cela dans le Coran chaque fois qu'il est parlé de la *Sakinah*, il est même question des " armées invisibles " qui l'accompagnent ou de la " victoire " (cf. Coran : *9*, 26 et 40 ; *48*, 4, 18 et 26). Cette " victoire ", *fat'h*, est initiatiquement l'" ouverture " de l'intuition ou de la vision.

lument de tout ce que nous venons de mentionner (1), ensuite, quand tu es renvoyé à toi-même et au monde sensible (*âlamu-l-hiss*), tu auras su quel est le degré auquel se placent les envoyés (*er-Rusul*) pour prophétiser, et du quel sont révélés les Livres (*el-Kutub*) et les Feuillets (*eç-Çuhuf*). Tu auras su ainsi ce qui reste encore « ouvert » de ces portes et ce qui en a été « fermé », et la raison pour laquelle fut fermé ce qui en est fermé (2). Tu sauras alors ce que tu dis et ce qu'on te dit. Tu seras gratifié d'une compréhension en toute chose. Tu ignoreras le Connu (ordinaire), tu connaîtras l'Ignoré (connaissable) tu ignoreras l'Ignoré (inconnaissable) et tu connaîtras le Connu (véritable). Tu seras la plus savante des créatures au sujet du fait que tu en es la plus ignorante. Et il ne te restera en fait d'invocation perpétuelle que : « Mon Seigneur, accrois ma science » (Cf. Coran 20,113). C'est en cette invocation que tu vivras et que tu mourras.

Je t'ai montré en quoi réside ton bonheur dans les deux demeures (celle de cette vie et celle de la vie future), et à quoi parviennent les âmes des Connaissants.

« Et Allah dit la Vérité. C'est Lui qui conduit dans la Voie ».

MUHY ED-DÎN IBN ARABÎ

Traduction et notes de M. VÂLSAN.

1. L'état de *sukûn* lui-même peut être dépassé par ce *fat'h* dont il a été question dans la note précédente. Cf. la relation entre la descente de la *Sakinah* et l'annonce de la Victoire rochaine (*el-Fath el-Qarib*), Coran, 43, 26. De plus, la *Sakinah* confère un accroissement de la foi, cf. Coran 48, 4, alors que le *fath* est vision.

2. La mention concerne principalement la distinction entre la Prophétie légiférante qui a cessé avec le Sceau de la Prophétie qui fut *Seyidnâ Muhammad*, et la Prophétie générale des Notifications divines (*khbâr*) qui subsisera dans des formes qui lui sont propres jusqu'au Jour de la Résurrection, et même dans la vie future (cf. *Futûhât*, ch. 73).

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

I

On a dit et répété que le Christianisme représente une voie de grâce et d'amour et cela correspond bien, en effet, aux caractéristiques les plus apparentes de cette forme traditionnelle qui se présente comme reposant sur les trois vertus théologales de Foi, d'Espérance et de Charité (1). Encore pourrait-on se demander si ce qu'on considère généralement comme caractéristique du Christianisme n'est pas, en réalité, commun à toutes les traditions envisagées sous leur aspect exotérique et si la différence à cet égard entre le Christianisme et les autres traditions ne réside pas surtout dans la tonalité sentimentale de ses formulations, tonalité de plus en plus accentuée au fur et à mesure du développement historique. En effet, nous ne voyons pas comment une forme traditionnelle quelconque pourrait bien ne pas être une « voie de grâce », et, pour une large majorité de ses fidèles, une « voie d'amour ».

Bien que des affirmations du genre de celle que nous avons rappelée au début ne soient nullement erronées, nous avons constaté que certains étudiants des doctrines traditionnelles en déduisaient, un peu trop vite, que le point de vue de la Connaissance ne tenait aucune place dans le Christianisme. Comme René Guénon n'a cessé d'affirmer que seule la Con-

1. On remarquera une correspondance entre les trois vertus théologales et les « trois grands piliers » qui soutiennent la Loge maçonnique : Sagesse, Force et Beauté.

naissance peut conduire à la Délivrance et, à la limite, se confond avec elle, il n'y a qu'un pas à franchir — et certains le franchissent — pour considérer le Christianisme comme une tradition incomplète de par sa structure même. Or, si René Guénon ne s'est pas privé de critiquer durement le sentimentalisme occidental, il a affirmé de la façon la plus catégorique la parfaite orthodoxie du Christianisme, envisagé en lui-même, par rapport à la Tradition primordiale (1), ce qui exclut tout à fait l'hypothèse que le Christianisme en tant que tel, et considéré dans sa totalité, soit incapable de conduire au terme ultime de la réalisation spirituelle et, par suite, que le Christianisme ne comporte pas une voie de Connaissance puisque « c'est seulement par *jnana* qu'il est possible de parvenir au but final, tandis que *bhakti* et *karma* ont plutôt un rôle préparatoire, les voies correspondantes ne conduisant que jusqu'à un certain point » (2). Aussi est-ce la Connaissance que le Christ promet à ceux qui « demeureront dans sa parole », seront « vraiment ses disciples », et grâce à quoi ils « connaîtront la Vérité », cette Vérité qui les « rendra libres » (*St. Jean*, VIII, 32), c'est-à-dire qui les conduira à la libération finale.

Les êtres qui sont appelés à cette Connaissance, à cette Vérité, à cette Libération, qui sont « vraiment » les disciples du Christ sont évidemment ceux « qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme mais de Dieu sont nés » (*St. Jean*, I, 13), c'est-à-dire ceux qui ont été engendrés (de nouveau) par « l'opération du Saint-Esprit » ou transmission de l'influence spirituelle paraclétique, lors du rite d'initiation, dans cette substance vierge qu'est une individualité purifiée (3). Les êtres auxquels s'adresse

1. Cf. *Le Roi du monde*, ch. IV.
2. René Guénon : *Les trois voies et les formes initiatiques*, nº de juin 1950 des *Etudes Traditionnelles*.
3. Nous devons préciser ici que nous avons en vue, au moins pour le moyen âge et les époques ultérieures, un rite spécifiquement initiatique qui ne saurait être confondu avec aucun des sacrements conférés à tous les fidèles des diverses Eglises apostoliques. Toute possibilité d'assimilation de ce rite à un sacrement tel que la Confirmation est exclue par le fait que, dans les organisations initiatiques de la Chrétienté latine médiévale, les

la promesse sont ceux pour qui il est écrit « j'ai dit : vous êtes des dieux » (*St. Jean*, X, 34), et qui, ayant mangé *à la fois* les fruits de l'arbre de science et ceux de l'arbre de vie, vérifient la parole de Jéhovah : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous » (*Genèse*, III, 22), parole qui est aussi celle de l'antique serpent... (1). Ce sont ceux qui suivent le Christ au Thabor, puis sur la montagne du Crâne, là où, selon l'incomparable parole de Maître Eckhart, « Dieu lui-même rend l'esprit »...

Nous avons souligné plus haut que le Saint-Esprit était particulièrement en rapport avec l'aspect initiatique du Christianisme, et cela ressort également du fait que, sur les sept dons du Saint-Esprit, quatre sont purement intellectuels : dons de Sagesse, d'Intelligence, de Science et de Conseil. On remarquera que si, dans cette énumération, les dons de Sagesse et d'Intelligence doivent sans doute être rapportés au domaine de la Connaissance métaphysique ou Connaissance pure, ceux de Science et de Conseil, par le fait même qu'ils sont distingués des précédents, doivent se rapporter au domaine des connaissances cosmologiques, c'est-à-dire aux divers aspects de la connaissance du monde et de l'homme.

Il n'est pas douteux que si le Nouveau Testament contient, notamment dans l'Evangile de saint Jean, les principes (et seulement les principes) d'une connaissance métaphysique et ontologique, que s'il renferme, dans toutes ses parties, une description de l'attitude spirituelle selon la voie chrétienne, l'aspect de « science », ainsi que nous l'avons déjà souligné dans un précédent article, y est fort peu développé, sauf dans l'*Apocalypse* qui, se rapportant à la dernière partie du cycle, apparaît ainsi comme le dernier chapitre du récit qui commence par la *Genèse* et décrit, pour un certain cycle humain et pour une certaine « humanité », tout ce qu'il lui

aspirants à l'initiation devaient être préalablement de bons Catholiques qui, par conséquent, avaient déjà reçu tous les sacrements conférés aux fidèles ayant atteint l'âge adulte.

1. On peut peut-être entrevoir ici l'une des raisons de l'espèce de réprobation qui, du point de vue exotérique, s'attache à l'initiation et à la recherche de la Connaissance.

importe de connaître relativement à l'origine et à l'histoire du monde, à travers la succession de tous les livres de l'Ancien Testament. Au point de vue où nous nous plaçons, cette solidarité et ce complémentarisme des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'ont de valeur que dans la mesure où l'on peut affirmer que les fondateurs du Christianisme avaient connaissance des interprétations et des méthodes de l'ésotérisme juif, c'est-à-dire de la Kabbale, et que cette connaissance s'est transmise au cours des temps à l'intérieur des lignées initiatiques chrétiennes.

Nous nous en tiendrons pour aujourd'hui au premier point. Un érudit catholique dont les conceptions sur l'initiation étaient assurément fort différentes de celles que nous exposons ici à la suite de René Guénon, mais qui possédait une ample information sur la Kabbale et sur les origines du Christianisme, signale dès les premières lignes de son chapitre *Influence de la Kabbale et les Kabbalistes chrétiens* (1), que des hébraïsants réputés ont affirmé que saint Paul fait, en quelques endroits, allusion à la *Hochma nistarâ* ou sagesse secrète du judaïsme. Paul Vulliaud donne une entière adhésion à ce point de vue et le justifie par des exemples précis qui dénotent entre autres choses chez saint Paul la connaissance de la doctrine kabbalistique des *Sephiroth*. Plus loin, le même auteur n'hésite pas à écrire que « le document juif-chrétien nommé *Apocalypse de saint Jean* pourrait être traduit kabbalistiquement dans sa totalité ». Il relève que l'expression apocalyptique « celui qui est, qui était et qui est à venir » est la périphrase du Tétragramme et que les sept esprits qui sont devant le trône sont les sept *Sephiroth* inférieures. Avant Paul Vulliaud, un autre hébraïsant d'envergure dont nous aurons sans doute l'occasion de reparler car quelques indices donnent à penser qu'il ne fût pas un simple érudit, P. Nommès, assurait que l'*Apocalypse* était un authentique document de kabbale chrétienne et apportait à l'appui

1. Paul Vulliaud : *La Kabbale juive*; tome II, ch. XIX.

de son affirmation des arguments que nous ne reproduirons pas ici puisqu'ils ont déjà été publiés dans cette revue (1).

Si catégorique en ce qui concerne l'époque apostolique, Paul Vulliaud devient beaucoup plus réticent lorsqu'il passe à la période patristique car, dit-il, « les Pères de l'Eglise ne fournissent aucun document sur la Kabbale proprement dite », ce que nous n'avons aucune raison de contester vu l'ampleur de l'information de Paul Vulliaud en la matière. Mais il s'agit là d'un argument purement négatif et qui implique l'idée préconçue que tout enseignement doit laisser des traces écrites et que les écrits sont nécessairement rendus publics. Tout en admettant que l'existence d'une tradition orale et les méthodes d'interprétation de l'ésotérisme juif n'ont pas été inconnues des Pères de l'Eglise, notamment de saint Jérôme, de saint Justin et d'Eusèbe, Paul Vulliaud déclare qu'on ne peut prouver chez les Pères une connaissance vraiment approfondie des traditions ésotériques juives et cela s'explique selon lui par l'antagonisme existant entre Chrétiens et Juifs. Mais si les Apôtres ou quelques-uns d'entre eux au moins ont possédé cette connaissance approfondie de l'ésotérisme juif, comment expliquer qu'ils ne l'auraient pas transmise ? Contrevenant à la parole du Maître, les Apôtres auraient-ils mis la lumière sous le boisseau ? Ne serait-ce pas plutôt que les ésotéristes chrétiens des âges postérieurs ont eu des raisons pour se montrer plus discrets dans leurs écrits, ou même se sont entièrement abstenu d'écrire ?

Nous savons qu'en réalité la transmission ne s'est pas interrompue à une époque aussi lointaine, et même qu'elle s'est poursuivie au moins partiellement jusqu'à une date beaucoup plus rapprochée de nous qu'on ne le pense généralement.

JEAN REYOR.

1. P. Nommès : *Fragments sur l'Apocalypse* et *La pêche miraculeuse*, études parues primitivement dans le *Muséon* et reproduites dans *Le Voile d'Isis* nos de décembre 1931 et novembre 1933.

LES REVUES

Dans le nº de mai de *Masonic Light*, nous mentionnerons un court article, consacré à une question des plus importantes : l'emploi de la langue hébraïque dans les mots sacrés et les mots de passe de la Maçonnerie. Cet article met bien en lumière l'impossibilité de traduire rigoureusement les termes d'une langue sacrée. L'auteur choisit comme exemples les deux mots *Sholom* et *Z'dokoh*, qu'on rend habituellement par « paix » et « charité ». Or, le premier ne signifie pas seulement absence de guerre, mais encore intégrité, perfection, santé du corps et de l'âme, harmonie, prospérité ; et *Z'dokoh* ne signifie pas seulement charité, mais avant tout justice, et en conséquence les règles talmudiques considèrent la charité non pas comme une œuvre « surérogatoire », mais bien comme une œuvre de stricte équité, les biens que tout homme possède ne lui appartenant pas en propre, mais étant un simple dépôt que Dieu lui a confié.

— Le nº de la mi-été reproduit quelques extraits glanés dans une publication antimaçonnique qui vient de voir le jour au Canada. Ces extraits donnent, sur l'organisation de la Maçonnerie internationale, des renseignements tellement sensationnels que nous ne résistons pas au désir d'en faire profiter nos lecteurs. « La Maçonnerie ne compte pas 33 degrés, mais bien 34 ; beaucoup de Maçons n'en savent rien, le fait étant tenu strictement secret, même à l'égard des titulaires du 33e degré. Ce 34e degré est constitué par les membres de l'Ordre des *Bnai Brith*, Ordre qui compte 50 membres, dont 30 sont Juifs... Chacune des grandes dénominations du Protestantisme et de l'Eglise Orthodoxe, aussi bien que de l'Islam, a sa propre Maçonnerie pour la diriger : ainsi l'Eglise anglicane est dominée par les *Old-fellows* ; les méthodistes et les presbytériens sont dominés par l'Ordre des Orangistes ; la Maçonnerie grecque est dominée par les « Chevaliers de Pythias » ; la Maçonnerie arabo-persane est dominée par le *Mystic Shrine* ; la Maçonnerie égyptienne est dominée par le *Karnak Temple*. La Maçonnerie contrôle également les compagnies d'assurances, par l'intermédiaire de l'« Ordre Indépendant des Forestiers ». Elle influe sur la politique mondiale au moyen d'un Suprême Conseil que dirige un Président assisté de 4 Ministères. Ce Suprême Conseil a pour emblème un serpent mystique. Le Président est juif. Les 4 ministères sont : le ministère de la Haine, dirigé par un rabbin ; le ministère de la Religion, chargé des cérémonies sacrilèges du culte maçonnique, y compris les meurtres rituels, l'adoration de Baal et le spiritualisme avancé (*sic*) ; le ministère de la

Fausseté, aux ordres de l'*Intelligence Service*, cette dernière organisation étant, comme chacun le sait, commandée par le Président du Sanhédrin israélite. Le quatrième ministère est celui de l'Erreur, auquel préside le Grand-Prêtre des Juifs (*resic*). Ce dernier ministère est chargé de répandre des mensonges parmi les membres de toutes les Eglises, dans le but de favoriser le judaïsme. Il y a aussi une sorte de sous-secrétariat d'Etat à l'Avarice, dont le titulaire est un des barons de la finance juive. Une telle organisation exige des fonds importants. Ils sont fournis par la contrebande en matière de soieries, de bijouterie, d'alcools, de stupéfiants, et aussi par d'autres ressources, telles que la traite des blanches, les banqueroutes frauduleuses et le pillage des maisons incendiées. Une active propagande en faveur de la Maçonnerie s'exerce au moyen de la littérature pornographique, anarchiste et nihiliste, et aussi par les « cercles fraternels » tels que le *Rotary* ». Il paraît que la feuille qui rapporte ces détails surprenants se flatte de compter parmi ses abonnés plusieurs prêtres et un évêque. *Masonic Light* s'en attriste. Mais pourquoi des ecclésiastiques n'auraient-ils pas le droit de se divertir honnêtement à la lecture de ces folies ? Pour ce qui est des lecteurs ordinaires, il est bien évident que le progrès des lumières les rend aptes à tout accepter. Et les contes bleus que nous avons rapportés sont tout de même plus vraisemblables que les histoires qui avaient cours en France au début du siècle sur le diable Bitru, grand visiteur de Loges, et certain crocodile, joueur de piano. Et quelques années seulement nous séparent de la publication de *L'Elue du Dragon*, où tous détails étaient donnés (avec plans à l'appui) sur les pratiques des « arrière-loges », pratiques sur lesquelles nous nous garderons d'insister, parce qu'elles relèvent de la police des mœurs. Il est par ailleurs bien évident que l'Eglise catholique ne saurait être rendue solidaire des mensonges (beaucoup moins inoffensifs qu'on pourrait être tenté de le croire) des antimaçons ; la vérité, c'est que ces derniers s'efforcent de compromettre certaines personnalités religieuses dans leurs campagnes ridicules... et qu'ils y réussissent quelquefois. Du reste, même au Canada de langue française, qui *semble* être aujourd'hui le dernier refuge de l'antimaçonnisme militant, il n'est pas rare que des relations courtoises existent entre la Maçonnerie et des organisations strictement catholiques. *Masonic Light* donne sur ce point des indications qui surprendraient certainement beaucoup de Français.

— Dans le nº de septembre, nous trouvons quelques notes sur la carrière maçonnique de Daniel O'Connel, le « Libérateur irlandais », qui, non seulement sut rendre une âme à sa patrie opprimée, mais encore fut le véritable artisan de l'« acte d'émancipation » de 1829, par lequel tous les catholiques du Royaume-Uni reçurent la plénitude des droits civils et politiques, appartenait en effet à la Franc-Maçonnerie. Il joua d'ailleurs un rôle maçonnique actif : initié en 1799 à la Loge nº 189 de Dublin, il en devint le Président l'année suivante. Il fut membre fondateur d'une Loge de Tralee et affilié

d'une Loge de Limerick. Mais en 1838, ayant eu connaissance des condamnations pontificales portées contre l'Ordre, il se retira volontairement de la Maçonnerie, à laquelle il avait appartenu pendant presque 40 ans. — Dans le même n°, est annoncée l'élection, comme Grand-Maître de la Grande Loge Unie d'Angleterre, du comte de Scarbrough, ancien Grand-Maître de la Grande Loge de District de Bombay.

— Dans le *Symbolisme* de juin 1951, nous signalerons un bel « Hommage à René Guénon », par M. G. de Saint-Jean. — Viennent ensuite trois études sur les rapports du Rosicrucianisme et de la Maçonnerie, signées respectivement de MM. Lepage, Bernard E. Jones (étude extraite du *Freemason's Guide and Compendium*) et G.-H. Luquet. Dans cette dernière étude, qui est de beaucoup la plus longue, M. Luquet analyse les divers textes sur lesquels on a tenté de s'appuyer pour prouver que les Rosicruciens ont joué un rôle lors du passage de la Maçonnerie opérative à la Maçonnerie spéculative. Ce sont divers poèmes, opuscules, lettres et articles de journaux, qui s'échelonnent de 1638 à 1730. S'il semble bien, comme le dit M. Luquet, que chacun de ces écrits pris à part ne prouve pas grand'chose, il est tout de même étrange de voir, dans six des neuf textes analysés, le nom des Francs-Maçons rapproché de celui des Rose-Croix et, dans un septième texte, de celui des Kabbalistes. Ce faisceau de coïncidences est digne d'examen, si l'on songe à l'habitude des rosicruciens de procéder par allusions, d'attirer l'attention pour la détourner ensuite, de jeter eux-mêmes le discrédit sur leurs propres ouvrages. Le huitième des neuf textes étudiés, que M. Luquet analyse longuement, est intitulé *Long Livers* (ce qu'on pourrait traduire par : « Ceux qui sont doués de longévité »), publié à Londres en 1723, sous le nom d'Eugenius Philalethes junior. C'est la traduction d'un traité hermétique d'Arnauld de Villeneuve, traduction dédiée « aux Grand-Maître, Maîtres, Surveillants et Frères de la très ancienne et très honorable Fraternité des Francs-Maçons de Grande-Bretagne et d'Irlande ». Sur l'identité de l'auteur de cet ouvrage, du reste fort intéressant, voici ce que nous dit M. Luquet : « En s'appelant Eugenius Philalethes le jeune, il a tout l'air de vouloir se placer sous le patronage d'un Eugenius Philalethes plus ancien. En fait, des livres imprimés de 1650 à 1657 étaient signés Eugenius Philalethes. Son vrai nom fut Thomas Vaughan. Mais la question se complique. Des ouvrages du même genre que ceux d'Eugenius Philalethes ont été publiés à Amsterdam et à Londres de 1664 à 1678 par un certain Eirenaeus Philalethes, « Anglais de naissance et cosmopolite de résidence », qu'on n'est pas parvenu à identifier. Divers auteurs ont confondu ces deux Philalethes, et ils sont d'autant plus excusables qu'à ce qu'on dit, Eirenaeus lui-même aurait pris pour un de ses ouvrages le prénom d'Eugenius. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce qu'Eugenius Philalethes le jeune ait commis la même confusion, et, bien que se plaçant sous le signe d'Eugenius, se soit inspiré à la fois d'Eugenius et d'Eirenaeus ». En somme, tout a été fait, et même très bien

fait, pour « brouiller les pistes », et l'on ne s'y retrouve guère... Ceux qui voudront d'autres renseignements sur les deux (ou sur les trois) Philalethes, « jeunes » ou non, et qui apparurent çà et là sous les noms de George Starkey, Dr Zheil, Childe, Carnobius, pourront consulter le *Théosophisme* de René Guénon (p. 53) et aussi l'*Histoire et Doctrines des Rose-Croix* de Sédir (p. 357). Quoi qu'il en soit, *Long Livers* dut avoir un certain retentissement dans le monde maçonnique d'alors, car M. Luquet nous apprend que cinq ans plus tard, un haut dignitaire de la Maçonnerie galloise, Edward Oakley, fit, devant la Loge londonienne « Aux trois Compas », un discours qui fut imprimé ensuite dans un document officiel, et où il reprenait non seulement les idées de *Long Livers*, « mais jusqu'à des passages textuels, entre guillemets ». Signalons aussi trois points dont M. Luquet ne parle pas, mais qu'évidemment il ne peut ignorer. D'abord, s'il est bien vrai que *Long Livers* ne fait aucunement mention des Rose-Croix, cet ouvrage n'en est pas moins « signé » par eux, car, dans une partie de la préface qui précède celle que M. Luquet a traduite, il est parlé de certaines personnes « dont le nom doit être rayé pour toujours du livre M. ». Il s'agit bien évidemment du « Livre M. » des Rose-Croix, qu'on a interprété par *Liber Mundi* ou même par *Mutus Liber*, et qui est le seul livre dans lequel ils consentaient à lire, eux qui n'écrivent point. Ensuite, il est fait mention de *Long Livers* et du « Frère » Eugenius Philalethes dans un ouvrage édité à Londres en 1723 « à l'usage des Loges » et intitulé *Ebrietatis Encomium* (« Eloge de l'ivresse »). Enfin, divers auteurs ont pensé qu'Eugenius Philalethes était un certain Robert Samber, qui vivait dans l'entourage du duc de Montagu, successeur de Désaguliers comme Grand-Maître des « Modernes ».

— Dans le n° de septembre-octobre-novembre, article de M. J. Corneloup, intitulé « Le Centre du Monde ». L'auteur, dont on sait les tendances rationalistes, reconnaît très franchement qu'en l'espace d'une génération, une évolution s'est produite dans les milieux « cultivés » : alors qu'au début de notre siècle, les « spiritualistes » y étaient considérés comme des « originaux » ou même comme des « faibles d'esprit », ce sont maintenant les matérialistes qui font figure d'« attardés » et de *mini habentes*. M. Corneloup est d'ailleurs aussi sévère pour les « forcenés du scientisme » que pour les « mousquetaires du néo-spiritualisme ». Mais il est visible que ses sympathies vont tout de même aux premiers : en effet, il s'attaque dans son étude à la conception traditionnelle selon laquelle l'homme est le « centre du monde », et il « met en face ce que nous savons aujourd'hui : que l'homme n'est qu'une infime moisissure » (*sic*) Et il ajoute : « La plus humble abeille, la plus chétive fourmi, peut croire qu'elle est faite à l'image de l'Être Suprême qui lui a dicté son décalogue en créant l'univers spécialement pour que son espèce y prospère ». Nous nous demandons vraiment ce que pourrait être un Décalogue pour abeilles et pour fourmis. Mais nous étonnerons sans doute M. Corneloup en lui disant que si ces estimables in-

sectes constructeurs étaient doués de la faculté de penser (ce que nous ne croyons pas, la pensée étant le propre du règne hominal), et si, dans leurs cogitations, ils se figuraient être l'image du Suprême Architecte des Mondes, ils auraient parfaitement « raison » ; car ils le sont en effet. Le Maçon qu'est M. Corneloup ne sait-il pas que l'abeille, insecte géomètre, « fille de la Lumière », annonciatrice des premiers soleils, qui « rassemble ce qui est épars » en butinant toutes fleurs pour faire à l'homme ce don divin : le miel, « substitut » de l'ambroisie, est un des plus anciens symboles du Maître Maçon, symbole lui-même de l'Architecte de toutes choses ? Oui, l'abeille est bien créée à l'image de Dieu, et, plus précisément, elle *est* l'image du Verbe créateur ; ne vole-t-elle pas sur les lèvres du divin Platon, le chantre du *Logos*, et sur celles de saint Ambroise, dont le nom est le nom même de l'ambroisie, et dont la parole d'or, selon la liturgie catholique, « engendra au Christ saint Augustin, cette éclatante *lumière* de l'Eglise » ? M. Corneloup, qui a si souvent siégé au *Débir*, ne sait-il pas que ce mot hébraïque est le nom même de l'abeille, *Débora*, tiré de la racine DBR, qui signifie « parole » ? Lui qui, dans ses « allocutions de bienvenue » aux nouveaux Maçons, a dû souvent leur transmettre l'antique devise initiatique : Connais-toi toi-même, sait aussi bien que nous que cette sentence était gravée au « Delta » du temple élevé par les Grecs à la « Vraie lumière », et dont le « prototype », construit en cire par les abeilles, fut transporté par le « Dieu géomètre » dans son royaume d'Hyperborée. M. Corneloup nous dira sans doute que ce sont là des « légendes », qu'on ne peut mettre sur le même plan que les « certitudes de la science », selon lesquelles l'abeille et l'homme sont des « moisissures ». Mais nous, qui ne professons aucun respect pour la « science » d'aujourd'hui, d'hier ou de demain, nous pensons avec la « tradition perpétuelle et unanime » que l'abeille, comme la fourmi, le papillon, le scarabée, comme tous les insectes, tous les animaux, toutes les plantes, toutes les pierres, comme toute la parure de la terre et toute l'armée des cieux, est un symbole de l'Etre divin. « Car les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, *se voient comme à l'œil*, depuis la création du monde, quand on considère ses ouvrages » (*Epître aux Romains*, I, 20). Toutes choses étant des symboles de Dieu sont « à l'image de Dieu », le moins imparfait de ces symboles étant l'homme, qui occupe de ce fait une place « centrale » dans l'univers, et le plus parfait étant l'Homme-Dieu, « qui a manifesté d'une manière ineffable les perfections du Père ». A la fin de son article, M. Corneloup donne aux « spiritualistes » et aux chrétiens en particulier quelques conseils que nous reproduisons *in extenso* : « Mon seul désir est d'aider mon frère néo-spiritualiste à dépouiller ses métaux, et non de troubler sa foi, quelle qu'elle soit. Si, par exemple, sa vocation est d'être chrétien, j'applaudirai à ce qu'il s'y efforce. Mais qu'il soit chrétien dans l'humilité et dans la clarté. Quand il prononcera « Notre Père qui êtes aux cieux », qu'il sache quel est ce Père, ce que sont ces cieux. Et il ne le saura que s'il a une nouvelle fois crucifié le Fils

dans son cœur. Mais alors il pourra marcher sur le sentier initiatique en communion fraternelle avec l'athée qui, surmontant effroi et dégoût, a frappé aux portes de la Mort et a découvert la Vie ». M. Corneloup nous croira-t-il si nous lui disons que le conseil de « crucifier une nouvelle fois le Fils dans leur cœur » ne peut être écouté par des chrétiens qu'avec horreur ? Il connaît mal, ou plutôt il ne connaît pas du tout le christianisme, et c'est pourquoi nous ne lui en voulons point. Ce qu'un chrétien doit « crucifier dans son cœur », c'est le « vieil homme », et il doit s'efforcer de « ressusciter avec le Christ ». Et quelle idée M. Corneloup se fait-il donc de la Foi quand il s'imagine qu'elle puisse être « troublée » par les arguments rationalistes ? Il est visible qu'il confond cette vertu théologale avec la simple « croyance », semblable à la croyance que peut avoir un scientiste dans les « enseignements » éphémères et les « toutes dernières acquisitions » de la science du jour. Mais la Foi n'est pas un échafaudage de vérités partielles plus ou moins bien assemblées, et dans lequel il suffirait d'enlever un élément pour que tout s'effondre. C'est bien autre chose, qu'il serait trop long d'expliquer à M. Corneloup. D'autre part, nous ne cacherons pas notre surprise d'apprendre qu'il existe des athées qui ont « frappé aux portes de la Mort et y ont découvert la Vie » Jusqu'ici, ceux dont nous avions entendu dire *à peu près* la même chose, comme le Christ et comme Dante, n'étaient pas précisément des athées. Il nous est difficile de croire M. Corneloup sur parole, car son affirmation est bien grave, et le monde est bien vieux... Pour terminer, nous ajouterons qu'il est impossible à un être limité, tel que l'homme, de se faire une idée *claire* de la Divinité. Que M. Corneloup, dont le zèle pour la Maçonnerie est réel et sincère — et c'est pourquoi il nous est au fond si sympathique, et c'est pourquoi nous nous sommes attardé si longtemps à essayer de le réfuter — que M. Corneloup lise donc le récit de la dédicace du premier Temple maçonnique (I *Rois* VIII, 10-12). « Au moment où les prêtres sortirent du lieu saint, la nuée remplit le temple de l'Eternel. Les prêtres ne purent y rester pour le service, car la gloire de l'Eternel remplissait le temple Alors Salomon s'écria : L'Eternel veut habiter dans l'obscurité ». Rien ne peut évidemment s'opposer à la volonté d'En-Haut. Or, Salomon nous l'affirme, l'Eternel *veut* habiter dans l'obscurité. C'est le « Maçon du Seigneur » qu'il nous faut croire, et non pas M. Corneloup. — Dans le même n°, M. Jean Piette a publié un article intitulé : « L'aspect métaphysique du Christianisme », dont nous nous proposons de parler prochainement.

DENYS ROMAN.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

901. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 5-52

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Juin 1952 — N° 300

RENÉ GUÉNON ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Dans son article du numéro spécial consacré à René Guénon, notre directeur, M. Paul Chacornac, a indiqué que notre regretté collaborateur avait publié, au cours des années 1913 et 1914, une série d'articles sur la Maçonnerie dans la revue *La France Anti-Maçonnique* (1). Malgré les explications données à ce sujet par notre directeur, beaucoup de lecteurs n'ont pas dû apprendre sans surprise la participation de René Guénon à un organe de combat de cette sorte. Au moment où les *Etudes Traditionnelles* entreprennent de réimprimer les travaux les plus importants publiés par René Guénon dans *La France Anti-Maçonnique*, d'abord sans signature, puis sous le pseudonyme « Le Sphinx », nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de préciser encore la position de l'auteur des *Aperçus sur l'Initiation* relativement à la Maçonnerie.

Dans un de ses premiers ouvrages, *Orient et Occident*, auquel il faut se reporter sans cesse si l'on veut comprendre vraiment la portée de l'œuvre de René Guénon, l'auteur mettait en garde les éléments de l'éventuelle future élite contre la séduction que pourrait exercer sur certains d'entre eux la perspective d'une action sociale immédiate, peut-être même politique au sens le plus étroit de ce mot, ce qui serait bien la plus fâcheuse de toutes les éventualités, et la plus contraire au but proposé. Et il ajoutait : « On n'a que trop d'exemples de semblables déviations : combien d'associations, qui auraient pu remplir un rôle très élevé (sinon purement intellectuel, du moins confinant à l'intellectualité) si elles avaient suivi la ligne qui leur avait été tracée à l'origine, n'ont guère tardé à dégénérer ainsi, jusqu'à agir à l'opposé de la direction première dont elles

1. *La vie simple de René Guénon*, dans *Etudes Traditionnelles*, n° juillet-novembre 1951.

continuent pourtant à porter les marques, fort visibles encore pour qui sait les comprendre ! C'est ainsi que s'est perdu totalement, depuis le XVIe siècle, ce qui aurait pu être sauvé de l'héritage laissé par le moyen âge » (1). Bien que la Maçonnerie ne soit pas ici mentionnée nommément, il est évident que c'est à elle que l'auteur fait allusion principalement, et peut-être aussi au Compagnonnage, puisqu'il parle de ces associations au présent et que, si d'autres organisations initiatiques occidentales ont subi à partir de la Renaissance une dégénérescence et des déviations analogues, il semble bien qu'elles aient fini par s'éteindre complètement avant de parvenir jusqu'à notre temps (2).

Ainsi, la situation de la Maçonnerie se trouve définie clairement : elle a une origine traditionnelle et elle a conservé un caractère traditionnel dans ses rites et dans ses symboles qui sont « les marques fort visibles » de sa nature profonde ; elle est actuellement dégénérée et même déviée puisqu'elle va « jusqu'à agir à l'opposé de sa direction première ». De ce double caractère essentiel et accidentel, il résulte qu'en se plaçant au point de vue traditionnel on adoptera deux attitudes entièrement différentes selon qu'en parlant de Maçonnerie on pensera à l'organisation initiatique considérée dans son principe, dans ses rites et dans ses symboles, ou qu'on pensera à la Maçonnerie considérée comme la collectivité des individus intégrés aux différents corps maçonniques à telle époque déterminée.

De ce même point de vue traditionnel, on établira une distinction rigoureuse entre les différentes formes d'anti-maçonnisme. On considérera comme étant d'inspiration « contre-initiatique » tout anti-maçonnisme qui tentera de jeter le discrédit sur la nature même de l'initiation maçonnique, sur ses rites et ses symboles, qui leur attribuera un caractère soit « naturaliste », soit « luciférien » ou « satanique » ou les tournera en dérision. Par contre, on considérera comme légitime, et éventuellement bienfaisant, un anti-maçonnisme inspiré par le

1. *Orient et Occident*, 2e partie, ch III : *Constitution et rôle de l'élite.*
2. Comme nous ne saurions prendre trop de précautions pour prévenir des erreurs possibles d'interprétation, nous devons préciser, encore une fois, que nous n'excluons nullement la possibilité que des organisations initiatiques occidentales, autres que la Maçonnerie et le Compagnonnage, aient pu parvenir jusqu'à notre époque mais nous pensons qu'il s'agit d'organisations beaucoup plus fermées et qui, à cause de cela même, étaient moins exposées à des déviations. Par contre, nous pensons que les courants initiatiques se réclamant du Rosicrucianisme à partir du début du XVIIe siècle, ont subi, semble-t-il, avant de disparaître complètement, une déviation analogue à celle de la Maçonnerie et due également à une prédominance des préoccupations sociales et politiques.

souci de défendre une religion qui est, elle aussi une forme de l'esprit traditionnel, anti-maçonnisme qui combattra les positions idéologiques des Maçons ou d'un grand nombre d'entre eux dans la mesure où leurs idéologies sont en opposition avec la doctrine traditionnelle. Du même point de vue, on verra d'un œil indifférent un anti-maçonnisme procédant de soucis purement sociaux et politiques et qui ne peut exister que là où les Maçons sont eux-mêmes descendus dans un domaine qui n'a rien à voir avec l'initiation.

La double attitude dont nous avons parlé plus haut se marque très nettement dans toute l'œuvre de René Guénon. Il a saisi toutes les occasions d'affirmer la réalité *actuelle* de la transmission initiatique au sein de la Maçonnerie. Il a multiplié, surtout en ses dernières années, les études sur le symbolisme maçonnique en soulignant le rôle « conservateur » de la Maçonnerie même à l'égard d'éléments qui n'appartenaient pas originellement aux initiations artisanales (1) ; son livre *La Grande Triade* est, à certains égards, un véritable traité de doctrine maçonnique et *Les Aperçus sur l'Initiation* sont plus directement applicables à la Maçonnerie qu'à toute autre forme initiatique. Mais, dans le même temps, René Guénon ne manquait pas d'exprimer le peu de confiance qui lui inspiraient l'immense majorité des Maçons contemporains pour effectuer une restauration traditionnelle en Occident : « Il suffit de jeter un coup d'œil sur les vestiges d'initiation qui subsistent encore en Occident pour voir ce que certains, faute de qualification intellectuelle, font des symboles qui sont proposés à leur méditation, et pour être bien sûr que ceux-là, de quelques titres qu'ils soient revêtus et quelques degrés initiatiques qu'ils aient reçu virtuellement, ne parviendront jamais à pénétrer le vrai sens du moindre fragment de la géométrie mystérieuse des *Grands Architectes d'Orient et d'Occident* ! » (2).

Envisageant le cas de traditions dont la dégénérescence aurait été poussée à un tel point que l' « esprit » finirait par s'en retirer totalement et dont la contre-initiation utiliserait les « résidus », effectuant ainsi une complète « subversion », il écrivait, s'adressant à la Maçonnerie aussi bien qu'à toute autre organisation traditionnelle du monde occidental : « il convient cependant d'ajouter que, avant même que les choses en soient à

1. Nous croyons utile de préciser ici que nos propres articles sur la Maçonnerie, et plus généralement sur l'initiation, de janvier 1949 à décembre 1950 inclusivement, ont tous été soumis à René Guénon et approuvés par lui avant publication.
2. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, p. 12.

ce point, et dès que les organisations traditionnelles sont assez amoindries et affaiblies pour ne plus être capables d'une résistance suffisante, des agents plus ou moins directs de l'adversaire peuvent déjà s'y introduire pour travailler à hâter le moment où la subversion deviendra possible ; il n'est pas certain qu'ils y réussissent dans tous les cas, car tout ce qui a encore quelque vie peut toujours se ressaisir ; mais, si la mort se produit, l'ennemi se trouvera ainsi dans la place, pourrait-on dire, tout prêt à en tirer parti et à utiliser aussitôt le cadavre à ses propres fins. Les représentants de tout ce qui, dans le monde occidental, possède encore actuellement un caractère traditionnel authentique, tant dans le domaine exotérique que dans le domaine initiatique, auraient, pensons-nous, le plus grand intérêt à faire leur profit de cette dernière observation pendant qu'il en est temps encore, car, autour d'eux, les signes menaçants que constituent les infiltrations de ce genre ne font malheureusement pas défaut pour qui sait les apercevoir » (1).

Dans un autre ouvrage, René Guénon déclarait encore : « Il est d'ailleurs bien clair que l'ambiance moderne, par sa nature même, est et sera toujours un des principaux obstacles que devra inévitablement rencontrer toute tentative de restauration traditionnelle en Occident, dans le domaine initiatique aussi bien que dans tout autre domaine ; il est vrai que, en principe, ce domaine initiatique devrait, en raison de son caractère fermé, être plus à l'abri de ces influences hostiles du monde extérieur, mais, en fait, il y a déjà trop longtemps que les organisations existantes se sont laissé entamer par elles et certaines brèches sont maintenant trop largement ouvertes pour être facilement réparées » (2). Quelques lignes plus haut l'auteur exprimait pourtant le souhait que, parmi les représentants des organisations initiatiques subsistant en Occident — et encore une fois il s'agissait avant tout, ici, de la Maçonnerie — « il s'en trouve tout au moins quelques-uns à qui les considérations que nous exposons contribueront à rendre la conscience de ce qu'est véritablement l'initiation ; nous n'entretenons d'ailleurs pas des espoirs exagérés à cet égard, non plus que pour tout ce qui concerne plus généralement les possibilités de restauration que l'Occident peut encore porter en lui-même. Pourtant, il en est assurément à qui la connaissance réelle fait plus défaut que la bonne volonté ; mais cette bonne volonté ne suffit pas, et toute la question serait de savoir jusqu'où leur horizon intellectuel

1. *Ibid.*, p. 184.
2. *Aperçus sur l'Initiation*, p. 8.

est susceptible de s'étendre, et aussi s'ils sont bien qualifiés pour passer de l'initiation virtuelle à l'initiation effective ; en tout cas, nous ne pouvons, quant à nous, rien faire de plus que de fournir quelques données dont profiteront peut-être ceux qui en sont capables et qui seront disposés à en tirer parti dans la mesure où les circonstances le permettront. Ceux-là ne seront certainement jamais très nombreux, mais, comme nous avons eu souvent à le dire déjà, ce n'est pas le nombre qui importe dans les choses de cet ordre, pourvu toutefois, dans ce cas spécial, qu'il soit au moins, pour commencer, celui que requiert la constitution des organisations initiatiques ; jusqu'ici, les quelques expériences qui ont été tentées dans un sens plus ou moins voisin de celui dont il s'agit, à notre connaissance, n'ont pu, pour des raisons diverses, être poussées assez loin pour qu'il soit possible de juger des résultats qui auraient pu être obtenus si les circonstances avaient été plus favorables » (1).

La situation n'a guère changé depuis que ces lignes ont été écrites. C'est dire qu'il subsiste pour la Maçonnerie les mêmes dangers ; c'est dire aussi qu'il subsiste, en prenant pour point de départ l'initiation maçonnique, les mêmes possibilités de retour à une initiation effective. René Guénon en indique une condition *sine qua non* dont les « expériences » passées n'ont sans doute pas tenu suffisamment compte. S'il est vrai que l'ambiance moderne est par sa nature même un des principaux obstacles à toute tentative de restauration traditionnelle, s'il est non moins vrai qu'il est impossible de se soustraire entièrement à la dite ambiance, on devrait néanmoins prendre les précautions les plus sévères pour s'en protéger dans toute la mesure possible. C'est dire que la tentative envisagée devrait tenir rigoureusement à l'écart quiconque, même initié virtuel, serait affecté par l'esprit moderne à quelque degré que ce soit. C'est dire que ne pourraient participer à cette tentative que des hommes qui, par leur « constitution intérieure » ne sont pas des « hommes modernes », ainsi que René Guénon l'a précisé dans un des derniers articles qu'il ait écrit avant de déposer la plume pour toujours (2), car ceux-là seuls peuvent maintenir l'attitude traditionnelle dans toute sa rigueur et sont incapables de la moindre concession et du moindre compromis.

Rendant compte du numéro spécial que les *Etudes Traditionnelles* ont consacré à la mémoire de René Guénon, une revue

1. *Ibid.*, pp. 7 et 8.
2. *Métaphysique et dialectique* dans *Etudes Traditionnelles* de juillet-août 1950, p. 200.

maçonnique exprimait récemment le regret qu'une part plus grande de ce numéro n'ait pas été accordée à la « pensée maçonnique » de celui dont nous déplorons la perte. Nous avons tenu à combler au moins partiellement cette lacune très réelle et, pour des raisons que quelques-uns comprendront, nous avons tenu à le faire en laissant parler le plus possible René Guénon lui-même.

* * *

Nous devons revenir maintenant aux articles de *La France Anti-maçonnique*. Comme l'a très justement remarqué M. Paul Chacornac, on ne peut réellement comprendre cette partie de l'œuvre de René Guénon qu'en tenant compte de l'état d'esprit des milieux catholiques à cette époque et au cours des vingt années précédentes. Au cours de ces années s'était développé un anti-maçonnisme de la pire espèce où le sinistre Léo Taxil avait joué le principal rôle et avait réussi à persuader une importante fraction du public catholique du caractère foncièrement et essentiellement diabolique de la Maçonnerie. Le directeur de *La France Anti-maçonnique*, A. Clarin de la Rive, avait été d'abord l'une des dupes de Léo Taxil mais, plus perspicace que bien d'autres, il avait fini par soupçonner la mystification et il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à obliger Léo Taxil à faire l'aveu de ses mensonges (1). Lorsque Léo Taxil se fut démasqué, M. de la Rive poursuivit la lutte anti-maçonnique, mais d'une manière à la fois moins fantasmagorique et moins condamnable du point de vue traditionnel, en se tenant presque exclusivement sur le terrain politique. Comme il avait d'autre part un horizon intellectuel moins borné que celui de la plupart des autres anti-Maçons, M. de la Rive offrit à René Guénon la possibilité d'ouvrir aux Catholiques et aux Maçons eux-mêmes des perspectives alors nouvelles sur la nature de la Maçonnerie et l'extrême complexité de la question maçonnique. La participation de René Guénon — du Maçon René Guénon — à une publication anti-maçonnique apparaît ainsi comme une compensation, une « réparation » de l'action contre-initiatique, nuisible à la Maçonnerie comme à l'Eglise, des Léo Taxil et autres Paul Rosen. Bientôt d'ailleurs, comme

1. On trouvera une importante documentation, entourée d'ailleurs de commentaires fort tendancieux, dans l'ouvrage de L. Fry : *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie*, publié en 1934 et qui renferme une abondante correspondance de Léo Taxil, de M. de la Rive et de divers autres anti-Maçons, ainsi que la reproduction du discours de Léo Taxil du 19 avril 1897 qui constitue l'aveu de la mystification.

on le verra par les articles que nous nous proposons de réimprimer, le collaborateur masqué de *La France Anti-maçonnique* sera violemment attaqué par un groupe qui se fait le nouveau champion de la théorie du satanisme maçonnique, et l'ennemi haineux de tout ésotérisme, celui de la *Revue internationale des Sociétés Secrètes*, groupe qui ne cessera, jusqu'à sa disparition aux approches de la dernière guerre, par la plume de Charles Nicoullaud de Gaillebert des Essarts et du pseudo-Mariani, d'attaquer et de calomnier René Guénon et toute la rédaction des *Etudes Traditionnelles*.

Les principaux articles de René Guénon dans *La France Anti-maçonnique* s'échelonnent du milieu de l'année 1913 à la guerre de 1914. Ils traitent principalement du Régime Ecossais Rectifié, de la Stricte Observance, des Supérieurs Inconnus et du « pouvoir occulte ». Nous ne reproduirons pas ici les articles sur l'histoire du Régime Ecossais Rectifié de 1776 à 1815 car ils sont constitués presque exclusivement par la réunion de passages des *Acta Latomorum* de Thory. Nos lecteurs peuvent se documenter sur ce Rite non seulement dans l'ouvrage de Thory, mais encore dans des travaux plus modernes et moins difficilement accessibles tels que la notice historique sur le Martinisme et le Martinésisme, publiée par Albéric Thomas en tête de la traduction française des *Enseignements Secrets de Martines de Pasqually* de Franz von Baader, et que l'*Histoire de la France-Maçonnerie chez elle* d'Albert Lantoine.

Nous commencerons donc par l'étude sur *La Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus* publiée dans les numéros du 20 novembre et du 4 décembre 1913 de *La France Anti-maçonnique*.

La question des « Supérieurs Inconnus » dont on ne parle plus guère dans la Maçonnerie moderne est pourtant l'une des plus importantes à connaître pour comprendre vraiment l'histoire de cette organisation. Elle fournit à René Guénon une occasion d'exposer des considérations d'ordre initiatique qui dépassent de beaucoup le cas particulier de la Maçonnerie, qui permettent peut-être aussi de mieux comprendre le mode d'action des influences initiatiques... et contre-initiatiques dans un milieu tel que l'Occident moderne.

JEAN REYOR.

LA STRICTE OBSERVANCE ET LES SUPÉRIEURS INCONNUS

Nos recherches sur le *Régime Ecossais Rectifié* nous ont conduit à entreprendre, comme leur complément indispensable, une étude sur la *Stricte Observance*, aussi approfondie que le comporte un sujet si obscur et qui a donné lieu à tant de controverses. En attendant la publication de cette étude, nous croyons intéressant de noter les documents qui paraissent d'autre part sur cette question, en les rapprochant de ceux que nous connaissions déjà.

Signalons tout d'abord, dans la *Bastille* des 6 et 13 septembre 1913, sous le titre *Quelques imposteurs F∴-M∴ : Starck et Coucoumous*, un remarquable article de M. Benjamin Fabre, l'auteur du récent ouvrage sur *Franciscus, Eques a Capite Galeato*. Il y est notamment question des *Clercs de la Late Observance*, schisme analogue à celui des *Clercs de la Stricte Observance*, dont nous avons dit quelques mots à propos du Rite fondé à Malte, en 1771, par le marchand jutlandais Kolmer.

Voici en quels termes l'*Eques a Capite Galeato* a parlé, « comme l'un des commissaires aux Archives des *Philalèthes* » (1), des *Clercs de la Late Observance* (2) :

« Ces *Clercs* sont encore un problème aux yeux d'un observateur impartial.

1. Il fut secrétaire général du *Convent de Paris* en 1785, et il fut chargé alors, seul d'abord, puis avec le F∴ baron de Gleichen, de se mettre en rapport avec Cagliostro pour sonder ses intentions ; mais, fait important à noter, il partit précipitamment lorsqu'on le chargea d'écrire une certaine lettre à la *Mère-Loge du Rite Egyptien*, et on dut le remplacer par le F∴ de Beyerlé (*Eques a Fasciâ* dans la *Stricte Observance*). — Les pièces concernant cette affaire de Cagliostro au *Convent de Paris* ont été publiées par le F∴ Thory dans ses *Acta Latomorum*, t. II, pp. 102-127.

2. Ou *de la Haute-Observance* (?), suivant Thory (*ibid.*, t. Ier, p. 103).

« L'on a dit que c'était les *Jésuites* (!) qui voulaient se perpétuer secrètement, en formant la *classe ecclésiastique de l'ordre intérieur du Régime de la Stricte Observance* (1).

« L'on a dit que c'était une *Confédération* nouvelle qui, poussée par des motifs d'orgueil et de cupidité, voulait dominer dans ledit *Régime*, au moyen de quelques formes et de quelques idées scientifiques, recueillies des manuscrits et des livres rares des *Rose-Croix du XVII*e *siècle* (2).

« L'on a dit que c'était le *Clergé de l'Ordre des Anciens Templiers* qui s'étaient perpétués (*sic*), et qui, à l'exclusion des simples *chevaliers*, possédait *la doctrine et la pratique des Sciences Occultes, dont chacun étendait le catalogue selon la portée de ses idées, et selon ses propres goûts* (3).

1. Le F∴ Ragon et bien d'autres écrivains maçonniques, jusqu'au F∴ Limousin, se sont faits les propagateurs de cette légende, aussi bien que de celle qui attribue aux Jésuites la création de la *Stricte Observance* : le F∴ de Ribeaucourt parle aussi « des *Supérieurs Inconnus*, de jésuitique mémoire ». On a prétendu, en effet, que les initiales *S. I.* (ou *S. J.*) devaient s'interpréter par *Societas Jesu*, et on a fait aussi une sorte de jeu de mots, probablement voulu, sur *Clerici*, qui devait être pris plutôt dans le sens de *savants*, possesseurs de certaines connaissances particulières, que dans celui d'*ecclésiastiques*. — Certains ont vu également les Jésuites à l'origine du *Grand-Orient de France* : il semble que ce soit là une véritable obsession.

2. Il s'agit des *Rose-Croix* qui publièrent vers 1610 la *Fama Fraternitatis*, suivie de divers autres manifestes, et que Descartes chercha vainement à travers l'Allemagne. Plusieurs sociétés modernes, à prétentions initiatiques, ne sont fondées que sur l'étude des doctrines et des théories contenues dans ces écrits ; leurs *adeptes* (?) croient ainsi se rattacher *mystiquement* à ceux qui en furent les auteurs. Les tendances de ces derniers étaient très nettement *protestantes* et *antipapistes*, à tel point que Kazauer a interprété les trois lettres *F. R. C.* (*Fratres Roseæ Crucis*) par *Fratres Religionis Calvinisticæ*, « car ils ornent leurs ouvrages de textes chers aux Réformés » (cité par Sédir, *Histoire des Rose-Croix*, p. 65). Cette explication est peut-être, sinon plus exacte littéralement, du moins plus juste que celle qui identifie les *Supérieurs Inconnus* aux *Jésuites*, ou que l'opinion du F∴ Ragon attribuant aux mêmes Jésuites l'invention du grade maçonnique qui porte précisément le nom de *Rose-Croix*.

3. Nous soulignons ce passage, car il est particulièrement important en ce qui concerne l'*adaptation* de l'enseignement initiatique aux capacités, intellectuelles ou autres, de chacun de ceux qui y étaient admis. — Certains occultistes contemporains, toujours poursuivis par la même obsession, soutiennent que les véritables successeurs des *Templiers* à cette époque étaient les *Jésuites*, qui auraient repris pour leur compte le plan de vengeance contre la Royauté, et dont les agents les plus actifs dans cette entreprise auraient été Fénelon (!) et Ramsay (cf. Papus, *Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie*, pp. 10-11). C'est sous l'influence des mêmes idées qu'on a été, contre toute vraisemblance, jusqu'à faire des Jésuites les inspirateurs et les chefs secrets des *Illuminés de Bavière* : il est vrai qu'on ne se gêne pas davantage pour présenter le baron de Hundt comme « le créateur de la Haute Maçonnerie allemande ou *Illuminisme allemand* » (*ibid.*, p. 67) : singulière façon d'écrire l'histoire !

« A la vérité, ces *Clercs* favorisaient toute opinion que l'on voulait prendre d'eux, par l'ambiguïté de leurs réponses, de leur constitution, et l'astuce de leurs démarches ».

Et M. Benjamin Fabre ajoute : « Leur but paraît avoir été de *se superposer* au *Régime de la Stricte Observance* (1), pour prendre la direction de ses Loges, établies dans l'Europe entière, et jusque dans le Nouveau-Monde. Ils exigeaient de leurs adeptes qu'ils possédassent tous les grades conférés par la *Stricte Observance* » (2).

C'est en 1767 que cette scission, « qu'un *Pouvoir occulte* paraît avoir suscitée », et qui apparut d'abord à Vienne, se produisit dans le *Régime de la Stricte Observance*. A partir de cette époque, « il semble que, pour une raison ou pour une autre, le baron de Hundt, *Eques ab Ense*, avait démérité et perdu ce qui, jusqu'alors, avait fait sa force, c'est-à-dire la communication avec les *Supérieurs Inconnus* ». Lorsque se réunit le *Convent de Brunswick*, en 1775, « le baron de Hundt, représentant du Grand-Maître *Eques a Pennâ Rubrâ*, ...n'était que *l'ombre d'une ombre* ». Peut-être la disgrâce avait-elle frappé plus haut que le chef de la *Stricte Observance*, et atteignait-elle ce *Grand-Maître* lui-même, intermédiaire entre de Hundt et les véritables *Supérieurs Inconnus* (3).

1. Comme celui-ci *se superposait* lui-même, ainsi que tous les autres *systèmes de hauts grades*, à l'organisation tout *extérieure* de la *Maçonnerie Symbolique*.

2. Les *Clercs de la Late Observance* « offraient de communiquer aux Loges de la *Stricte Observance* les vrais statuts et instructions de l'*Ordre des Templiers* » (*Acta Latomorum*, t. Ier, p. 90). — Leurs *Supérieurs connus* étaient le baron de Raven (*Theodosius, Eques a Margaritâ*), à Ranefeld en Mecklembourg, le prédicateur Starck (*Archidemides, Eques ab Aquilâ Fulvâ*), docteur en théologie, à Darmstadt et à Kœnigsberg, et le conseiller privé Duffel, à Lille (*ibid.*, t. Ier, p. 91, et t. II, pp. 313, 369 et 383).

3. Le mystérieux *Grand-Maître* dont il est ici question ne doit pas être confondu avec le *Supérieur Général* officiel des Loges de la *Stricte Observance* : c'est le duc Frédéric de Brunswick Œls, *Eques a Leone Aureo*, qui fut élu à cette dignité en 1772, au *Convent de Kohlo*, près Pforten dans la Basse-Lusace (*Acta Latomorum*, tome Ier, p. 103 et tome II, p. 296). — Il ne s'agit pas davantage du *Grand-Maître des Templiers* reconnu non moins officiellement par la *Stricte Observance*, puis par la *Réforme de Wilhelmsbad* : ce dernier personnage fut, de 1743 à 1788, le prétendant Charles-Edouard Stuart, *Eques a Sole Aureo*, qui eut pour successeur le duc Ferdinand de Brunswick, *Eques a Victoriâ*, de 1788 à 1792, puis, à partir de cette dernière date, le prince Charles de Hesse, *Eques a Leone Resurgente* (*ibid.*, t. Ier, p. 283, et t. II, pp. 295, 333 et 384)

* * *

Un des chefs du schisme était le F.·. Stack, prédicateur de la cour de Prusse, docteur en théologie (protestante)... et ès-sciences maçonniques, dans lesquelles il avait eu pour maîtres Gugumus et le cabaretier Schrœpfer. Le premier (dont le nom est aussi écrit Gugomos, Gouygomos, Kukumus, Cucumur, etc., car l'orthographe en est fort incertaine), figure dans la liste des membres de la *Stricte Observance* sous le nom caractéristique d'*Eques a Cygno Triomphante* (1), et avec le titre de « lieutenant au service de Prusse ». D'après une lettre du F.·. prince de Carolath au F.·. marquis de Savalette de Langes (2), « Coucoumous (*sic*) ou Kukumus, d'une famille originaire de la Souabe, passa successivement dans presque tous les services de l'Allemagne, tantôt dans le militaire, tantôt dans le civil ; il se fit admirer par ses talents, mais aussi, en même temps, mépriser par son inconstance et sa mauvaise conduite... Il était chambellan du duc de Wirtemberg (*sic*) ».

« Ce Gugomos, raconte le F.·. Clavel (3), avait paru dans la Haute-Allemagne, et s'était dit envoyé de *Chypre* (4) par des *Supérieurs Inconnus du Saint-Siège* (?). Il se donnait les titres de grand-prêtre, de chevalier, de prince ; il promettait d'enseigner l'art de faire de l'or, d'évoquer les morts, et d'indiquer le lieu où étaient cachés les trésors des Templiers. Mais bientôt on le démasqua ; il voulut fuir, on l'arrêta, et on lui fit rétracter par écrit tout ce qu'il avait avancé, et avouer qu'il n'était qu'un simple imposteur (5) ».

Ce que nous allons voir ne nous permet pas de nous rallier entièrement à cette conclusion : Gugomos a bien pu en effet

1. Thory (*op. cit.*, t. II, pp. 136 et 328) écrit *Cyano* au lieu de *Cygno* ; c'est sans doute une erreur.
2. Citée dans l'article de M. Benjamin Fabre.
3. *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 187.
4. On aurait peut-être tort de prendre à la lettre cette désignation de *Chypre*, car la Haute Maçonnerie du XVIIIe siècle avait toute une géographie conventionnelle dont nous reparlerons à l'occasion.
5. Le F.·. Clavel a emprunté presque textuellement ce passage aux *Acta Latomorum* de Thory (t. Ier, pp. 117-118, année 1775).

être un imposteur et agir comme tel en certaines circonstances, mais il a dû être autre chose aussi, au moins pendant une partie de sa carrière. C'est du moins ce qui résulte pour nous de la suite de la lettre, déjà citée, du F.·. prince de Carolath : « Dès longtemps il faisait profession des Sciences Occultes, mais ce fut l'Italie qui le forma dans cette partie. Il en revint, à ce qu'on assure, avec les plus rares connaissances, qu'il ne manqua pas de pratiquer, de retour dans sa patrie. Par de certains caractères — qui, cependant, n'étaient pas les véritables — et des fumigations, il citait des esprits, des revenants. On assure même, qu'il avait une espèce de foudre à sa commande ».

Or, d'après des témoignages que nous n'avons aucune raison de mettre en doute, il existe encore, dans l'Afrique du Nord, certains rabbins (1) qui ont précisément, eux aussi, « une espèce de foudre à leur commande », et qui, au moyen de « caractères » ou de figures kabbalistiques, produisent, dans la salle où ils accomplissent cette « opération », un véritable orage en miniature, avec formation de nuages, éclairs, tonnerre, etc. (2). C'est probablement là, à peu de chose près, ce que faisait Gugomos ; et ce rapprochement, significatif au point de vue de certaines influences judaïques, nous fait songer, d'un autre côté, à ce « mystérieux adepte caché sous le nom de Valmont, qui venait souvent d'Afrique, en Italie et en France, et qui initia le F.·. baron de Wæchter » (3).

Il aurait été intéressant d'avoir des renseignements un

1. Les Juifs de l'Afrique du Nord sont des *Sephardim*, c'est-à-dire des descendants de Juifs espagnols et portugais, qui prétendent posséder une « tradition » (*Kabbalah*) beaucoup plus pure que celle des *Ashkenazim* ou Juifs allemands.
2. Rappelons à ce propos l'existence des « faiseurs de pluie » chez un grand nombre de peuples, et particulièrement chez les noirs de l'Afrique, où ils peuvent être comptés parmi les membres les plus influents des diverses sociétés secrètes.
3. « Le baron de Wæchter, ambassadeur danois à Ratisbonne, zélateur ardent du *Système de la Stricte Observance*, dans lequel il était connu sous le caractéristique d'*Eques a Ceraso* » (Thory, *op. cit.*, t. II, p. 392). — M. Benjamin Fabre a précédemment consacré d'autres articles à ce personnage.

peu plus précis au sujet des « caractères » dont Gugomos se servait dans ses « opérations ». D'ailleurs, parmi les *Philalèthes* comme parmi tant d'autres FF.·. de *Régimes* divers et rivaux qui s'efforçaient, avec tant de zèle et si peu de succès, de faire sortir « la Lumière des Ténèbres » et « l'Ordre du Chaos », qui donc pouvait se vanter, à cette époque surtout (1), de posséder les « *véritables caractères* », c'est-à-dire, en somme, de se rattacher à l'émanation d'une « *Puissance légitime* » aux yeux des *véritables Supérieurs Inconnus* ? Certaines destructions ou disparitions d'archives se produisaient parfois d'une façon fort opportune, trop opportune même pour ne pas éveiller les soupçons ; la *Grande Loge d'Angleterre* n'avait-elle pas été, dès ses débuts (1717-1721) et sous l'inspiration du Rév. F.·. Anderson (ex-Chapelain d'une *Loge Opérative*), la première à donner l'exemple d'une semblable façon d'agir (2) ?

Mais continuons notre citation : « Le bruit de tant de choses merveilleuses attira les regards de tout le monde, c'est-à-dire du monde maçonnique, car il faut lui rendre la justice que jamais il ne l'a montré (*sic*) à des profanes ». C'était là, de la part de Gugomos, une conduite conforme aux règles de la plus élémentaire prudence ; mais, même dans les milieux maçonniques, il aurait dû se montrer plus circonspect, dans son intérêt propre comme dans celui de sa « mission » ; et l'étalage qu'il faisait de ses « connaissances » et de ses pouvoirs fut peut-être une des causes de la disgrâce qui allait l'atteindre, ainsi que nous le voyons aussitôt après.

« Bientôt, plein de confiance, il eut la hardiesse de convoquer un Congrès Général, où il allait débiter ses rares connaissances. Mais, ô prodige ! sa force lui manqua. Il ne fut pas en état de produire les choses dont il s'était vanté. Alors, il fut en outre exclu de l'Ordre à cause de sa mauvaise conduite. Maintenant, il est continuellement errant, quoiqu'on

1. La lettre du prince de Carolath est de 1781, l'année qui précéda celle de la réunion du Convent de Wilhelmsbad.
2. Nous pourrions ajouter que cet exemple est encore suivi à l'occasion même à notre époque, par bien des Obédiences maçonniques.

assure qu'il ait rattrapé une partie de ses connaissances. On ignore son séjour actuel ».

Donc, Gugomos, manifestement abandonné par les *Supérieurs Inconnus* dont il n'était qu'un instrument, perdit tous ses pouvoirs juste au moment où il en aurait eu le plus grand besoin. Il est bien possible qu'il ait eu alors recours à quelques supercheries pour essayer de faire croire à des titres qu'il ne pouvait plus justifier par la possession des pouvoirs réels dont il n'avait été que le dépositaire momentané ; et ces titres n'étaient pas de nature à être prouvés par un document écrit quelconque, que les FF.·., même ceux des Hauts Grades, auraient d'ailleurs été incapables de déchiffrer (1). Dans ces conditions, Gugomos, pressé de questions indiscrètes, ne put s'y soustraire qu'en s'avouant « imposteur », et il fut « exclu de l'Ordre », c'est-à-dire des Hauts Grades *connus*, organisation *intérieure* par rapport à celle de la *Maçonnerie Symbolique*, mais encore *extérieure* par rapport à d'autres, celles auxquelles ce même Gugomos avait pu être rattaché précédemment, mais plutôt comme un simple auxiliaire que comme un véritable initié.

Cette mésaventure doit d'autant moins nous surprendre que l'histoire de la Haute Maçonnerie à cette époque nous en fournit bien d'autres exemples : c'est à peu près ce qui arriva au baron de Hundt lui-même, à Starck, à Schrœpfer, etc., sans parler de Cagliostro. De plus, nous savons que, de nos jours encore, pareille chose est arrivée à des envoyés ou agents de certains *Supérieurs Inconnus*, vraiment *supérieurs* et vraiment *inconnus* : s'ils se compromettent, ou si même, sans avoir commis d'autres fautes, ils échouent dans leur mission, tous leurs pouvoirs leurs sont

1. Le baron de Hundt lui-même ne put pas donner l'explication de sa propre patente chiffrée. — Plus tard, les membres du *Grand-Orient de France* durent renoncer à lire les deux colonnes de signes conventionnels figurant sur le « titre constitutif » du *Rite Primitif* (voir le chapitre V de la première partie de l'ouvrage de M. Benjamin Fabre). Remarquons ce que dit à ce sujet l'*Eques a Capite Galeato* : « ...que ces colonnes servent à certains *Grands Officiers* (?) à se reconnaître entre eux, lorsqu'ils se rencontrent à portée d'une de nos Loges, *attendu qu'ils ne portent d'ailleurs aucun certificat, ni indice de leur qualité* » (p. 63).

aussitôt retirés (1). Cette disgrâce peut d'ailleurs n'être que temporaire, et c'est peut-être ce qui eut lieu pour Gugomos ; mais le correspondant du F∴ Savalette de Langes se trompe ou s'exprime mal lorsqu'il écrit que, par la suite, « il aurait rattrapé une partie de ces connaissances », car, si les *pouvoirs* peuvent toujours être enlevés ou rendus au gré des *Supérieurs Inconnus*, il ne saurait évidemment en aucune façon en être de même pour les *connaissances*, acquises une fois pour toutes par l'initiation, si imparfaite qu'elle ait été.

RENÉ GUÉNON.

(*A suivre*)

1. Assurément, tout ceci paraîtra fabuleux à certains antimaçons, historiens scrupuleusement fidèles à la « méthode positiviste », et pour qui l'existence des *Supérieurs Inconnus* n'est qu'une « prétention maçonnique convaincue de fausseté » : mais nous avons nos raisons pour ne pas souscrire à ce jugement trop... définitif, et nous avons conscience de ne rien avancer ici qui ne soit rigoureusement exact ; libre à ceux qui ne veulent s'en rapporter qu'à des documents écrits de garder toutes leurs « convictions »... négatives !

REMARQUES SUR LA TRADITION CHINOISE (1)

(*suite*)

III

Ce qui précède, donne, en somme, un aperçu sur l'histoire mêlée de légendes d'une organisation traditionnelle, qui fut la véritable gardienne de la Tradition primordiale et le génie tutélaire de la civilisation chinoise. Dans la légende fabuleuse de *Lao Tsï*, écrite par *Ho Kung* vers 350 de notre ère et dont nous avons donné quelques extraits plus haut, il est dit : *Lao Tsï* changea plusieurs fois de nom. Tous les hommes, disent les livres des *Tao Shï*, se trouvent souvent dans des circonstances périlleuses ; si alors le sage change de nom, pour se conformer aux changements qui arrivent dans la nature, il peut échapper aux dangers et prolonger sa vie. Beaucoup d'hommes de notre temps qui possèdent le *Tao* se soumettent à cette nécessité. *Lao Tsï* vécut trois cent ans sous la dynastie des *Chou* ; dans ce long espace de temps il a dû se trouver plusieurs fois exposé au danger. C'est pourquoi il changea souvent de nom. Ce dernier passage, difficilement compréhensible à première vue, et d'ailleurs embrouillé à dessein comme toutes ces légendes, s'entend très bien d'une organisation traditionnelle qui, par essence plus que par prudence, doit rester à couvert. Toutefois il est possible qu'il y soit fait allusion également à des cas de longévité dont on trouve des exemples remarquables dans toutes les grandes

1. Voir *Etudes Traditionnelles* nº d'avril-mai 1952.

traditions. *Ho Kung* écrit d'ailleurs : La science du *Tao* découle de l'existence du Ciel et de la Terre, les Saints qui possèdent le *Tao* n'ont jamais fait défaut. C'est pourquoi depuis *Fu Hi* jusqu'aux trois familles impériales, on a vu de siècle en siècle des sages qui se sont illustrés par la science du *Tao*. Pourquoi faut-il que tous ces personnages soient le même *Lao Tsï* ? Enfin, le *Chou Li* nous dit : La doctrine véritable, *Tao*, a toujours subsisté dans le monde et n'a jamais péri ; seulement, cette doctrine étant confiée aux hommes, les uns rompent avec elle, les autres la continuent scrupuleusement. C'est pourquoi sa destinée dans le monde est d'être tantôt éclatante, tantôt obscure (1).

Les Taoïstes font tous remonter la fondation de leur école à *Huang Ti*, auquel sont attribués un ouvrage sur la médecine : le *Huang Ti Nei King* et le chapitre VI du *Tao Te King*. Ils la font même remonter à *Shen Nung* et considèrent que tous les maîtres sous les cinq souverains étaient des leurs ainsi que *Lu Shang*, le premier ministre des *Chou*, et *Yi Yn*, premier ministre des *Shang*.

Lu Shang, appelé aussi *Kiang Tsï Ya* et *T'ai Kung Wang*, fut non seulement le précepteur de *Wen Wang* et de *Wu Wang*, les deux fondateurs de la dynastie des *Chou* mais encore le beau-père du second. Son rôle fut assez important pour que *Se-ma Ts'ien* déclare à son sujet que c'est avec son aide que *Wen Wang* fit des projets sur les moyens de pratiquer la vertu en renversant le gouvernement des *Shang*. Cette entreprise, ajoute-t-il, demandait une grande puissance militaire ainsi que des plans très habiles ; c'est pourquoi dans les générations suivantes ceux qui ont parlé de la guerre et de la puissance secrète des *Chou* ont tous vénéré *T'ai Kung* comme l'instigateur de ces projets (2). *Se-ma*

1. Cf. Stanislas Julien. *Légende fabuleuse de Lao Tseu*, eu tête de sa traduction du *Tao Te King*.

2. Cf. M. Granet. *Danses et Légendes*, p. 405 et suiv, ainsi que Se ma Ts'ien. *Mémoires Historiques*, IV, p. 35 et suiv.

On trouve dans *Les Fleurs de l'Antique Orient*, par Ç. de Harlez (extrait du *J. A.*, 1896, p. 11), sous le nom de Tze Ya Tze une courte biographie de Lu Shang et des extraits d'un ouvrage qui lui est attribué.

Ts'ien ne donne pas moins de trois traditions sur ce personnage assez énigmatique. Dans la première, il dit que c'était un homme des bords de la mer orientale, descendant d'un des quatre ministres de *Yu*, le fondateur de la dynastie *Hia*. Il était, semble-t-il, pauvre et misérable, il était vieux ; c'est en pêchant à la ligne qu'il entra en relation avec le Chef de l'Ouest au cours d'une partie de chasse organisée par ce dernier. La deuxième, qui convient fort bien à un sage Taoïste, dit que c'était un simple particulier qui vivait caché (*Ch'ou Shi Yn*) sur les rivages de la mer. Deux personnages de la suite du chef de l'Ouest qui était prisonnier de *Chou* (dernier roi des Shang) firent appel à son aide et à eux trois ils réussirent par des présents merveilleux à faire relâcher le Chef de l'Ouest. La troisième tradition, typiquement confucéenne, déclare que *Lu Shang* possédait une science étendue et était au service de *Chou*. Il quitta celui-ci en raison de sa méchanceté et alla de-çà et de-là, donnant des conseils aux seigneurs, mais il ne rencontra personne (qui sut l'apprécier), et finalement se réfugia dans l'ouest auprès du Chef de l'Ouest (de la maison) des *Chou*.

Il est à noter que le duc de *Chao*, dont le pays, comme *Ts'i*, le pays de *Lu Shang*, fut toujours réputé pour ses magiciens, est donné comme étant l'un des Trois-Ducs ou ministres et chargé de l'ouest, tandis que *Chou K'ung*, le duc de *Chou*, frère de *Weng Wang*, assistant précepteur, était chargé de l'est. Reste le centre, pour *Lu Shang*, dont on ne parle pas. Or, dans la biographie de *Lu Shang*, *Se-ma Ts'ien* affirme qu'il était chargé de l'est. Ceci n'est compréhensible que si l'on admet que le duc de *Chou*, patron avant Confucius de l'école de *Lou*, rivale de celle de *Ts'i*, prit le pas sur *Lu Shang* à la mort de *Wu Wang*. Il fut en effet chargé de la régence pendant la minorité de *Ch'eng Wang* (1).

Yi Yn est le modèle des conseillers et c'est le duc de *Chou*

1. La légende s'est emparée de ce personnage célèbre et raconte entre autre qu'il fit un voyage de trois jours sur son char esprit au mont *K'un lun*. C'est à la suite de cette visite qu'il put remporter de haute lutte la victoire sur le dernier roi Shang et ses partisans. La forme magique de ces combats

lui-même qui le prit pour exemple lorsqu'il dut se défendre de l'accusation de vouloir supplanter son neveu. *Yi Yn* aida *T'ang* à vaincre *Kie*, le dernier des *Hia*. Comme on le verra, sa biographie semble calquée sur celle de *Lu Shang* au point de faire croire à un plagiat. Il est fort probable qu'elle a été arrangée sous les *Chou* comme tout ce qui nous a été transmis des *Shang* et cela pour vaincre les résistances et les répugnances du peuple *Shang* envers leurs nouveaux maîtres.

La biographie de *Yi Yn* offre quelques particularités originales. Il naquit miraculeusement de *K'ung Sang* (le Murier Creux). Sa mère habitait sur la rivière *Yi*. Etant enceinte, elle rêva qu'un esprit (*Shen*) lui donnait cet avertissement : quand d'un mortier sortira de l'eau, marche vers l'est et ne tourne pas la tête pour regarder en arrière. Le lendemain elle vit un mortier qui sortait de l'eau. Elle avertit ses voisins et marcha vers l'est pendant dix li, puis elle tourna la tête pour regarder : son pays entier était sous l'eau. Elle-même devint *K'ung Sang* (Murier creux). *Yi Yn* fut découvert par une fille de la famille princière de *Sin* et présenté au Prince, qui confia son éducation à un cuisinier. *T'ang* ayant entendu parler de lui le fit demander au Prince qui refusa. *T'ang* demanda alors la main de la fille de ce dernier, qui, heureux, la fit accompagner par *Yi Yn*.

K'ung Sang, le murier creux, est l'arbre de l'est, le *Fou Sang*, le mûrier où monte le soleil levant, ou plutôt des dix soleils et de leur mère dont l'époux est *Ti*, le Seigneur d'en haut. Il est dit qu'une fois les dix soleils apparurent ensemble, risquant de brûler la terre, et qu'un archer habile en abattit neuf. Ces dix soleils ne seraient-ils pas l'image des dix époques dont neuf étaient révolues et qu'il fallait éliminer pour ne pas gêner la marche de la dixième ? En tout cas, il est dit que *Huang Ti* partit de *K'ung Sang* pour s'élever à la place souveraine. Son successeur y résida également.

illustre très bien les influences bénéfiques et maléfiques qui forment l'arrière plan de ce tournant décisif de la civilisation chinoise.

Pour plus de détails, Cf., E. T. C., Werner. *Myths et Légendes of China* p. 152 et *Dict. of chinese Mythology*, p. 51.

Enfin c'est à *K'ung Sang* que la mère de Confucius le conçut (ou l'enfanta). Toutes ces légendes se tiennent donc étroitement.

L'autre tradition dit que *Yi Yn* était un simple particulier ou lettré solitaire (*Ch'ou Shi*). *T'ang* envoya des gens le chercher en lui offrant des présents, ils s'en retournèrent cinq fois (d'autres disent trois fois). Enfin, il se résolut à venir ; c'est en accompagnant *T'ang* qu'il discourut sur le Roi simple (*Su Wang*) et sur les neuf maîtres. Bien qu'un commentaire précise que ces neuf maîtres sont les trois Souverains, les cinq Empereurs et *Yu*, le fondateur de la dynastie *Hia*, il semblerait que ce soit, comme le Roi simple, de hauts personnages Taoïstes. *T'ang* éleva *Yi Yn* en charge pour que l'état fût bien dirigé. *Yi Yn* quitta *T'ang* pour aller à la cour de *Hia*. Mais indigné de sa conduite, il revint à *Po*. Par la suite il suivit *T'ang* dans sa marche contre *Kie* et, après sa victoire, il annonça le nouveau règne, alors les Seigneurs se soumirent (1).

Le fils de *Ti Yn* fut également conseiller du roi *T'ang* et deux autres personnages peu connus furent conseillers des rois *Shang*. Il serait trop long de parler ici des personnages qui servirent de conseillers ou ministres aux souverains antérieurs aux *Shang*, mais il est intéressant de comparer tout ce qu'on vient de lire avec le rôle joué auprès de *Shi Huang Ti*, de la dynastie *Ts'in*, et *Kao Tsi*, fondateur des *Han*, par leurs conseillers respectifs *Lu Pu Wei* puis *Li Si* et *Chang Leang*. Ce dernier est l'ancêtre du fameux *Chang Tao Ling*, fondateur de la secte des *Tao Shi* et dont les descendants gardèrent la primauté jusqu'à nos jours.

Ce serait évidemment peine perdue que de vouloir passer ce qu'on vient de lire au crible de la critique et des méthodes dites historiques, qui, de toute façon, n'atteignent que la surface des choses et laissent de côté tout ce qui en constitue l'âme et l'essence même. Comme le dit le proverbe chinois :

1. Cf. M. Granet. *Danses et Légendes*, p 416 et suiv., ainsi que Se-ma T'sien. *Mémoires historiques*, t. I, p. 178 et suiv.

« L'antiquité est comme le riz pur, nous ressemblons à des cosses vides » (1). Pour les modernes, la plus haute civilisation paraît primitive, la plus haute forme de gouvernement paraît archaïque, parce que les anciens tendaient au Ciel et non à l'homme. Et c'est un des plus célèbres disciples de *Lao Tsï* qui a écrit ce passage remarquable : « Une vive lumière éclairait la plus haute antiquité, mais à peine quelques rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étaient dans les ténèbres, parce que nous voyons à travers les nuages épais dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit se lever le soleil, il croit qu'*hier* n'a jamais existé » (2).

IV

Nous avons vu que sous le règne de *Sui Jen*, souverain de la douzième dynastie de la huitième période fabuleuse, quatre grands officiers sortirent d'un fleuve pour régler toutes choses à la place du Ciel et seconder ce souverain. Des dragons lui apportèrent une table et une tortue des caractères. Ces mêmes prodiges se renouvelèrent plusieurs fois jusqu'à *Fu Hi*. Ce dernier ne semble donc pas l'inventeur proprement dit de l'écriture, il ne fit que poser les bases de l'écriture actuelle qu'il adopta d'après une écriture antérieure qu'elle-même provenait d'une autre plus ancienne, mais toutes ces écritures sont censées avoir un prototype céleste.

C'est à la fin de cette 8e période qu'apparut le système des cordes nouées qui dura jusqu'à *Fu Hi* et *Shen Nung*, son successeur. Cette invention comme nous l'avons signalé plus haut, est donnée comme une marque de dégénérescence.

On attribue généralement à *Fu Hi* l'invention des huit trigrammes ou *Pa Kua*, dont les figures sont formées par

1. On pourrait ajouter en corollaire : Et nous ne ressemblons que des coques vides.
2. Cité par Nic. Möller, dans son intéressante étude sur *la Métaphysique de Lao Tseu*, d'après Abel Rémusat : *Mélanges d'histoire et de littérature orientale*, vol. I, p. 69.

la combinaison de lignes continues et brisées. De ces huit trigrammes il tira par permutation les 64 hexagrammes du *Yi King*. Certains ont pu voir, non sans raison, dans ces figures une représentation du monde et une dérivation du système des cordes nouées. Toutefois l'origine des caractères archaïques *Ku Wen* et des six principes de l'écriture, *Liu Shu*, est attribuée à *Ts'ang K'i*, ministre de *Huang Ti* et premier président du bureau des écrivains officiels. La légende lui donne quatre yeux, l'aspect d'un dragon et affirme qu'il sut former les caractères en naissant et reçut le *Ho Tu*. En s'approchant un jour de la rivière *Lo* une tortue divine vint à lui, présentant sur son dos des caractères bleus. Se basant sur cette révélation et des observations astronomiques et géomantiques, il composa des caractères, origine de l'écriture *Ku Lu Chou* qui subsista, dit-on, jusqu'en l'an 827 avant Jésus-Christ. Toutefois, plusieurs présages extraordinaires suivirent cette invention, parce qu'elle perturbait le monde bien qu'elle fût nécessaire à la marche descendante du cycle.

V

Par un édit de *King Ti*, empereur de la dynastie *Han* (156-151 av. J. C.), l'ouvrage de *Lao Tsï* fut élevé au rang de *King* ou livre canonique. Le sens primitif de *King* est tissage, plus exactement chaîne d'un tissu, tandis que *Wei* est le nom donné aux commentaires, son sens primitif est trame d'un tissu. La disposition polaire de l'écriture idéographique chinoise, qui est toute en descente à plein et en remontée à vide, l'apparente au tissage. On sait que l'écriture chinoise est disposée en lignes verticales allant de droite à gauche, chaque caractère se traçant de gauche à droite et de haut en bas. D'autre part, la structure de la phrase se compose essentiellement de caractères vides (particules fixatives) et de caractères pleins (mots invariables), ces derniers représentant les idées dans leur forme la plus univer-

selle et la plus complète, ce qui les rend immuables. Quant aux caractères vides, ils constituent le moule ou la trame de la phrase dans laquelle viennent se placer les caractères pleins, lesquels selon leur position peuvent être sujet, verbe, complément, etc. C'est sur ces caractères vides d'expressions, plus rarement sur le parallélisme et le rythme, ce dernier réservé surtout à la poésie, que repose le plus clair de la syntaxe chinoise (1). On peut donc affirmer que l'écriture idéographique chinoise est l'écriture métaphysique par excellence car elle permet d'exprimer les idées en leur conservant le maximum d'universalité. Signalons aussi que les anciens Chinois associaient la ligne courbe à la poésie et au chant, et la ligne droite au langage, et on sait que poésie et chant étaient dans l'antiquité les deux aspects complémentaires des rites incantatoires.

Une partie notable du *Tao Te King* est en vers ou prose rythmée, il est possible qu'il le fut en totalité à l'origine, d'où son extrême concision qui donne à beaucoup de passages un tour paradoxal avec souvent plusieurs sens parallèles. Il ne fait pas de doute que nous n'avons plus le texte primitif qui devait être écrit en caractères anciens, sans compter les altérations que font supposer les nombreuses variantes de certaines éditions. A première vue, l'ouvrage se présente comme une collection de petits centons curieusement assemblés et dont un bon nombre sont passés en proverbe ou se retrouvent dans divers autres ouvrages, y compris le *Yi King*. La plupart peuvent être pris comme thèmes de méditation et ont certainement servi comme tels sous la direction de maîtres compétents. Bien que la disposition en 81 chapitres soit, dit-on, postérieure, elle ne semble pourtant pas faite au hasard. On peut voir que le symbolisme des nombres s'applique presque toujours à l'idée maîtresse des chapitres (2).

1. Cf. G. Margouliés. *Petit précis de grammaire écrite*.
2. Par exemple chapitre 40. On sait que ce nombre a le sens de réconciliation ou de retour au Principe, de restauration de l'ordre primordial détruit par la chute de l'homme (R. Guénon, *Le Roi du Monde*). Par ailleurs, le P. Wiéger note que les treize premiers chapitres forment une série (*Les*

L'édition de *Ho Shang Kung* est la seule où ceux-ci portent un titre, composé de deux caractères chaque fois. Nous avons cru intéressant de les traduire. Il existe des éditions qui donnent d'autres divisions, la plus courante est celle en 72 chapitres, mais celle en 81 est la plus traditionnelle. En effet, la série impaire 3, 9, 27, 81 se rattache naturellement à l'unité et c'est *Huai Nan Tsi* qui déclare : le Ciel est 1, la Terre 2, l'Homme 3, 3 fois 3 font 9, 9 fois 9 font 81. Le plan de l'ouvrage semble d'ailleurs se dérouler en spirale, ce qui explique le manque de suite apparente dans les idées développées. Celles-ci, au lieu de suivre un développement linéaire, comme dans nos littératures sont assujetties à un développement curviligne, d'où une perspective différente où l'on reconnaît la propension de l'esprit chinois à raisonner par voie de propositions successives qui partent d'un fait particulier pour y rattacher des conceptions de plus en plus vastes et aboutir à la considération de l'empire ou de l'univers (1). Pour s'en rendre compte, il suffit de lire n'importe quel classique chinois ou quelque ouvrage important de la littérature chinoise. Le *Tao Te King* ne saurait faire exception à cette règle. Partant de l'idée centrale de la Voie, *Lao Tsï* expose, précise et élargit sa pensée en la déroulant progressivement pour terminer par la définition de l'homme sage, c'est-à-dire de l'homme qui a réalisé l'épanouissement complet de son être sur le plan humain (2).

Pères du système Taoiste, p. 21, chapitre 14. Résumé des commentaires). Cela n'est pas sans analogie avec le plan sur lequel Dante a tissé sa merveilleuse *Divine Comédie*.

1. Cf. Les *Mémoires historiques*, de Se-ma Ts'ien, trad. par Ed Chavannes t. V, p. 381 en note. Mais on comprend mal que cette propension ait reçu l'épithète de fâcheuse surtout après avoir lu l'ouvrage remarquable de M. G. Margouliés : *La langue et l'écriture chinoise*.
2. Ce qu'on vient de lire suggère un rapprochement assez inattendu avec ce que dit Léon Daudet sur la démarche de la pensée de Montaigne dans : *Mes Idées Esthétiques*, p. 87. " J'ai essayé naguère, dans le troisième volume de mon Courrier des Pays-Bas, de tracer le chiffre ou schéma de la pensée de Montaigne, qui part d'un livre, ou d'une remarque donnée ; puis à partir de là suit des cercles successifs et sub-intrants, auxquels sont tangents d'autres livres et d'autres réflexions ; puis se retourne et réinvolte brusquement et, après un certain nombre d'autres cercles, se concentre sur la personnalité elle-même et l'idée de mort. Dans cette promenade ou exploration spiroïdale, il n'est presqu'aucun thème psychologique, biologique que n'ait touché le grand explorateur de l'être humain.

Ce n'est pas seulement dans la littérature chinoise qu'on trouve cette disposition spiroïdale, mais aussi dans le développement et le déplacement de la civilisation chinoise elle-même, dont la littérature n'est que la trace et l'image. Depuis ses origines cette civilisation qui semble provenir de la haute région du *Kan Su* (1) et du *Tsing Hia*, jadis luxuriante, mais depuis fort longtemps soumise à un dessèchement maintenant très avancé, suit sensiblement, tel un lent météore, une trajectoire nord-ouest sud-est. Ce fait explique la convergence ou, si l'on veut, l'aspiration des pays périphériques plus ou moins barbares vers les différents centres de culture chinoise dans la région de la courbe et du cours inférieur du Fleuve Jaune où elle resta quasi stationnaire jusqu'à la période *Han*. Après une sorte de comblement, correspondant à sa plus grande amplitude et sous l'effet des invasions du nord-est, tartares et autres, la civilisation chinoise se déplaça sur le cours du *Yang Tsi* avec une amplitude et des interférences plus marquées. Elle semble tendre de nos jours à passer sur le *Chu Kiang*, la rivière de Canton. Il est facile de constater que l'ensemble des chaînes de montagnes qu'on pourrait appeler en géologie l'éventail chinois, a pour axe précisément cette haute région du *Kan Su* et du *Tsing Hia* d'où partent outre le Salween et le Mékong, le Fleuve Jaune (*Huang Ho*) et le Fleuve Bleu (*Yang Tsï Kiang*), les deux artères principales de la Chine. Cet axe se trouve aussi dans les parages du fameux *K'un Lun*, montagne centrale sinon du monde, du moins du continent asiatique (2). A ce centre physique, qui a dû se déplacer

1. Il est intéressant de noter que le *Kan Su*, est maintenant avec le *Shen Si*, le foyer national des musulmans chinois après avoir été le berceau des Chinois et le point de départ de la civilisation chinoise. Cette région qui fut également le point d'appui du fameux Gengis Khan comprend en majeure partie des tribus nomades réputées pour la maîtrise de leurs cavaliers et dont l'esprit toujours guerrier pourrait réserver, le moment venu, bien des surprises en Asie Centrale voire même en Chine.

2. Sur le *K'un Lun*, Cf. Appendice I et II. Pour plus de détails, Cf. Mayer's, *Chinese Reader Manual*, p. 108-109, M. Granet, *Pensée chinoise*, p. 357 et etc. Werner, *Dict. of chinese mythology*. Cf. également la légende du voyage du Roi Mou aux contrées occidentales et sa visite à Si Wang Mu dans le *Hou T'ien Tse Tchoan*, trad. Dr Eitel, C. R. Vol. XVII et E. Chavannes, *Mémoires Historiques*, de Se-ma Ts'aen, t. V, appendice II, enfin L. Hodous, *The Chinese conception of Paradise*, Chinese Recorder, juin 1914.

sensiblement au cours des âges, correspond évidemment un centre spirituel important sinon suprême dont les cinq montagnes sacrées de la Chine proprement dite, sont les relais principaux. On trouve d'ailleurs de nombreuses allusions à ce centre dans les légendes et autres écrits aussi bien en Chine qu'aux Indes, et presqu'en Europe, ce prolongement de l'Asie (1). Or, les rayons de l'éventail chinois sont précisément orientés nord-ouest sud-est dans sa partie occidentale et les chaînes de montagnes s'y étendent presque sans discontinuité jusqu'en Birmanie, Malaisie, Insulinde et Indo-Chine, pays où justement se trouvent des colonies chinoises très prospères. Par contre, dans la Chine proprement dite, les chaînes de montagnes présentent de nombreuses cassures et une orientation plutôt ouest-est avec tendance à s'infléchir vers le nord-est. Cette configuration a donné naissance naturellement aux dix-huit provinces chinoises dont les particularités curieuses et l'autonomie remarquable sont difficilement explicables si l'on fait abstraction de ces conditions géologiques dans le développement de la civilisation.

VI

Dans son introduction aux *Pères du Taoïsme*, le R. P. Wiéger fait remarquer avec justesse que beaucoup de caractères sont employés par les anciens Chinois dans leur sens étymologique tombé en désuétude ou devenu rare. Ajoutons qu'en étudiant soigneusement les caractères importants du texte qui nous intéresse et dont les dictionnaires ne donnent pas toujours les explications nécessaires, on constate que tous les concepts, pour lequels nous devons recourir aux termes philosophiques et à la représentation géométrique classique, sont rendus dans l'écriture chinoise an-

1. Cf. l'ouvrage de R. Guénon, *Le Roi du Monde*.

cienne par des graphies représentant des notions simples et intégrales prises dans la nature ou tirées de la vie courante. C'est l'individualisme croissant de l'homme, son éloignement de la nature, ou si l'on veut de l'état édénique, avec, comme résultat, un antagonisme de plus en plus marqué, qui rendit nécessaire l'emploi de termes abstraits et une multiplication de caractères et de mots. Notons aussi que beaucoup de caractères se trouvent naturellement expliqués ou définis par d'autres caractères de même radical et surtout de même son et de même phonétique. Il en est ainsi parce que ce caractère ancien est souvent la représentation d'un geste rituel, complément indispensable de toute incantation. Dans son commentaire sur le *Kua Ta You* du *Yi King*, *Chu Hi* explique le caractère *Heng* par *Hiang* et ajoute ce qui suit : Les sons et les traits des caractères paraissent avoir assez peu d'importance. C'est pourquoi les lettrés qui nous ont précédés croyant comprendre l'essentiel négligèrent ces minuties. Il est certain que si en cet endroit et dans les endroits semblables vous n'examinez pas toutes choses, vous ne découvrez pas le sens propre et vous souffrirez un grand dommage ». Les anciens auteurs en effet, ne manquaient pas d'utiliser les ressemblances phonétiques pour déterminer la signification des mots et on retrouve des traces de cette sémantique notamment dans le *Cratyle* de Platon (1), comme l'a signalé René Guénon, à propos du nirukta hindou. Il s'agit là d'une science traditionnelle fondée sur les lois de l'analogie et dont la clef semble, comme tant d'autres, perdue depuis longtemps (2).

C'est de 240 avant Jésus-Christ que date l'invention du pinceau ou plutôt la généralisation de son emploi, ce qui

1. Cf. A Waley. *The Way and its Power*. p. 162 et note I, p. 163.
2. Cf. Alain Daniélou. L'*Alphabet Sanscrit et la Langue Universelle* dans *France-Orient*, nº 48, avril-mai 1945 : " A quelle époque de l'histoire du monde, quelle sorte d'êtres mystérieux ont pu façonner le langage dans l'abstrait comme un traité de géométrie dont chaque proposition s'enchaîne avec une autre, dont chaque théorème est le résultat des conclusions précédentes ? Quels esprits prodigieux ont pu penser l'instrument de la pensée, le langage dont dépendent toutes les connaissances humaines ". On pourrait rapporter ces lignes à l'écriture chinoise dont on a dit qu'elle a pour but de rendre la parole visible.

révolutionna la composition et l'aspect des caractères, lesquels étaient tracés au stylet sur des lamelles de bambous ou des planchettes recouvertes de vernis. De rond le tracé devint carré, le rond est en effet le symbole du ciel, le carré celui de la Terre (1). Il en résulta des modifications importantes dans l'ordre graphique et phonétique en correspondance avec des changements non moins remarquables dans la pensée et dans les mœurs.

Comme ces quelques indications le laissent entrevoir, l'origine de l'écriture chinoise est fort obscure ; mais les légendes sont unanimes pour déclarer que cette origine est non humaine. En tout cas, aussi haut qu'on puisse remonter, l'écriture chinoise forme un tout complet et homogène suivant un mode de développement parfaitement régulier où l'on ne discerne ni état d'ébauche, ni apports étrangers. De plus, son histoire est intimement liée à l'histoire de la Chine dont elle est en quelque sorte le fil conducteur. On attribue à *T'ien Huang*, Souverain du Ciel, un livre en huit chapitres, origine des lettres, et il est dit que les caractères qui n'avaient aucune forme déterminée et dont se servirent les trois premiers souverains légendaires n'étaient qu'or et pierres précieuses (2).

Il n'existe plus de spécimen de l'écriture du temps des *Hia*, par contre celle des *Shang* nous est connue par les inscriptions sur leurs objets rituels, principalement les cloches et les trépieds, mais surtout par les os gravés découverts à la fin du siècle dernier sur l'emplacement de leur ancienne capitale *An Yang* au *Honan*. Toutefois, on prétend que les

1. Il est intéressant de noter ici qu'un enfant peut d'une façon innée dessiner plus facilement un cercle que toute autre figure géométrique. En général les enfants de trois ans y parviennent très bien, mais dessiner un carré reste réservé aux enfants de cinq ans. Toutefois H. G. Greel, dans *Essays on Early Chinese Culture*, I, p. 45 et suiv., rejette cette tradition et prétend qu'au contraire il est plus facile de tracer des traits droits avec un stylet qu'avec un pinceau. En tout cas, le tracé des caractères a bien changé comme nous l'indiquons et il est possible qu'on en ait donné une explication inexacte faute d'en connaître la raison profonde ou même pour la cacher.
2. A. C. Emmerich, décrivant le Paradis, y vit des esprits ayant sous le bras des rouleaux minces et brillants sur lesquels étaient tracées des lettres bleues et dorées. (*Vie d'A. C. Emmerich*, t. III pp. 440-44).

codes des cérémonies des *Hia* et des *Shang* furent écrits sur des tablettes de bois et de bambou qui subsistaient encore au début de la dynastie *Chou*. Cette écriture semble d'ailleurs n'avoir servi qu'à des buts rituels et pour le bénéfice d'une élite qualifiée qui sut éviter d'en vulgariser l'usage. Celle-ci savait fort bien que loin d'éclairer le peuple l'instruction n'aurait fait que le troubler et fausser ses aspirations. En effet il ne fait pas de doute, comme l'a écrit L. C. Hopkins, dans un article sur *L'écriture dans l'ancienne Chine*, qu'aux premiers temps de la race, savoir lire et écrire constituait principalement le mystère qu'on admirait chez une classe privilégiée et éduquée ; très probablement héréditaire, et que l'écriture archaïque avait été imaginée pour le service et le profit d'une hiérarchie exclusive et non pour servir au public (1). Cette classe, ou plutôt l'organisation traditionnelle dont elle n'était que l'émanation, détenait, comme on l'a déjà vu, les clefs de la connaissance traditionnelle et les principes directeurs de la civilisation chinoise. C'est ce qui lui a permis de mener directement d'abord, indirectement ensuite, les destinées de la Chine et de l'adapter aux conditions des différentes époques jusqu'aux temps modernes et cela sans sortir de la voie qui lui avait été tracée à l'origine.

C'est à *Yu*, fondateur de la dynastie *Hia*, qu'est attribué le *Ho Fang* ou grand Plan dont les neuf divisions sont dévelopées dans le *Chou King*. Il le reçut sous la forme d'un diagramme *Lo Shu* porté sur le dos d'une tortue mystérieuse. Perdu à la fin des *Shang* il fut retrouvé, paraît-il, par le ministre du dernier souverain de cette dynastie qui le remit à *Wu Wang*, le fondateur de la dynastie *Chou*. C'est au père de ce dernier, *Wen Wang*, qu'on doit la rédaction actuelle du *Yi King* et sa transformation en livre divinatoire. Il

1. C'est ce que dit Kung Yng Ta, cité par le P. de Prémare. dans *Vestiges*... p. 423 : « Il y avait sans contredit des lettres avant Fu Hi, mais on ne les employait pas encore pour instruire le peuple. Au temps de Fu Hi on commença à employer les conventions écrites ». Cf. également Fung Yu-Lan, *History of Chinese Philosophy*, p. 7.

fut aidé dans sa tâche par son plus jeune fils, le duc de *Chou*, lequel prit également une part importante dans l'élaboration du *Chou Li*, code des cérémonies des *Chou*, ainsi que le *Er Ya*, le premier dictionnaire chinois (1).

Loin d'être primitive dans le sens que donnent à ce terme les modernes, l'écriture archaïque paraît au contraire assez compliquée. Il est prouvé que vers 827 avant J. C. l'Empereur *Süan Wang* voyant que la forme des caractères avait subi des altérations chargea *Chou*, l'historiographe de l'Empire, de la fixer, en la ramenant autant que possible à la forme archaïque. A cet effet *Chou* dressa à l'usage des scribes un catalogue des caractères à utiliser dans l'administration. Ceux-ci remplacèrent les caractères antérieurs devenus trop compliqués et surtout présentant des variantes trop nombreuses. Son ouvrage, qui porte le nom d'Annales de *Chou*, fut gravé sur dix tambours en marbre, dont neuf seulement subsistent encore à Pékin. Le dixième, qui comprenait six chapitres, fut perdu au temps de *Wu Ti*, le troisième Empereur de la dynastie *Han*, au début de notre ère.

Avec la décadence des *Chou*, et pendant la période dite des Royaumes combattants, cette réforme fut négligée et l'écriture, utilisée de plus en plus par des hommes sans qualifications ni scrupules, dégénéra comme le reste. Peu s'en fallut que la civilisation chinoise ne disparût dans le tourbillon des luttes intestines. On a parlé à ce sujet d'une émancipation de la Chine, ce ne fut au fond que la liquidation d'un passé, et quel passé ! Cette période vit la venue au pouvoir d'hommes de basse condition et la chute de presque toutes les maisons régnantes, d'où le nivellement des conditions de la plupart des Chinois. Le *Yi Wen Shi* dit à ce sujet : Les différentes philosophies appartiennent à dix écoles dont neuf seulement sont dignes d'attention. Toutes firent leur appari-

1. Cf. T. Watters. *Essays on the Chinese Language*, ch. II : *The Cultivation of their Language by the Chinese*, et ch. III : *Origin and early History of the Language*. Cf. également L. Wieger, *Caractères Chinois*. Introduction et R. B. Blakney. *A course in the analysis of chinese characters*. Introduction, part II.

tion avec le relâchement du pouvoir royal et l'affaiblissement des nobles féodaux. Elles diffèrent grandement par ce qu'elles préfèrent et par ce qu'elles rejettent. Aussi les différentes pratiques des neuf écoles pullulent, mais elles ont (toutes) un développement commun. Chacune s'attache à un seul point qu'elle prétend être le meilleur et qu'on discute de manière à gagner la faveur des grands féodaux (1).

Finalement, alors que le désordre paraissait sans issue, un des princes les plus puissants de ceux qui luttaient pour l'hégémonie, le duc de *Ts'in*, prit le pas sur ses rivaux en anéantissant les *Chou* en 255 av. J. C. Le peuple des *Chou* s'enfuit dans l'est, les ustensiles précieux des *Chou* et surtout les neuf Trépieds de *Yü* tombèrent en la possession de *Ts'in*, mais au cours de leur transfert l'un d'eux tomba dans la *Sï* où nul ne put le retrouver par la suite. Et on ne sait trop rien de ce qui advint des autres (2). *Se-ma Ts'ien* dans son traité sur les sacrifices *Feng* et *Shan* écrit : Quand l'Empereur éminent (*Fu Hi* ?) fleurit, il y eut un trépied sacré ; le nombre en symbolisait l'unité universelle : l'union du Ciel, de la terre et de tous les êtres était réalisée. *Huang Ti* fit trois trépieds avec le métal que lui fournirent les neuf pasteurs (du peuple) et s'en servit pour brûler les victimes qu'il offrait aux empereurs d'en haut et au *Kuei Shen*. (Aussi) toutes les fois qu'un sage se présenta, (les trépieds) apparurent. Il furent transmis aux *Hia*, puis aux *Shang* ; mais la vertu des *Chou* s'étant pervertie et le dieu du sol à *Sung* (dont les princes descendaient des *Shang*) ayant disparu, les trépieds tombèrent dans l'eau où ils s'enfoncèrent et devinrent invisibles.

1. Cf. Fung Yu-Lan, *A History of Chinese Philosophy*, p. 9 et suiv. Il importe de retenir que le débordement de ce " commun avènement „ put être magistralement endigué, comme bien d'autres révolutions par la suite, grâce à la patiente vigilance des véritables gardiens de la civilisation chinoise. Ils sembleraient même les avoir provoquées en temps voulu afin de mieux les dominer et surtout empêcher l'emprise durable des influences mauvaises toujours prêtes à les soutenir.
2. Cf. Se-ma Ts'ien, *Mémoires Historiques*, t. II, p. 94 et t. III, p. 429.

VII

La période des Royaumes combattants prit fin en 221, lorsque le prince *Cheng* des *Ts'in*, après avoir écrasé tous ses opposants, monta sur le trône impérial avec le titre de *Ts'in Shi Huang Ti*. D'un génie peu commun, il s'appliqua avec la dernière rigueur non seulement à l'unification territoriale et politique de la Chine mais aussi à son unification culturelle. Initié de bonne heure par son précepteur, certains disent son véritable père, *Lu Pu Wei*, marchand fort riche et politicien très habile, *Ts'in Shi Huangti* et fut remarquablement secondé par son ministre *Li Sï*, lequel se chargea, entre autres, de l'unification des caractères et publia à cet effet un index de caractères simplifiés dont l'usage devint obligatoire dans tout l'Empire.

Ces réformes n'allèrent pas sans une opposition d'abord sourde puis ouverte des lettrés (*Ju*) conservateurs et frondeurs. Pour la vaincre, le premier Empereur n'hésita pas à ordonner, à l'instigation de *Li Sï*, la proscription et la destruction générale de tous les livres en 122. Il s'attaqua tout particulièrement aux livres de Confucius et de ses disciples ainsi qu'aux chroniques des maisons héréditaires à l'exception de celle de *Ts'in*. Cependant les personnes ayant la charge de « lettrés au vaste savoir », au nombre de 70, partagèrent avec la bibliothèque impériale le droit de conserver les livres proscrits. Tous les lettrés durent s'incliner et ceux qui se risquèrent à résister ou protester furent mis à mort. On remarquera entre autres que ni le *Yi King* et ni le *Tao Te King*, c'est-à-dire les livres contenant la quintessence de l'enseignement antique, ne figurèrent parmi les livres mis à l'index. Ne furent pas touchés également les ouvrages présentant une réelle utilité, c'est-à-dire ceux traitant de médecine et de pharmacie, de divination par la tortue et l'achillée, d'astrologie, d'agriculture et d'arboriculture. Sans ces mesures draconiennes, mais indispensables pour éliminer les éléments nocifs qui s'étaient donné libre cours à la fin de la

période féodale, il est certain que le nouvel Empereur, nettement inspiré par les Taoïstes, n'aurait pu faire œuvre durable. Il est à remarquer à ce propos que les fondateurs des dynasties ultérieures et leurs souverains les plus capables eurent tous des attaches taoïstes ou plus tard bouddhistes. Il apparait toutefois que *Ts'in Shï Huang Ti*, enivré par ses succès et fort de sa puissance, ait cherché à outrepasser son mandat et à forcer le destin malgré de nombreux signes contraires. Ainsi, après avoir accompli le fameux sacrifice *Feng* sur le *T'ai Shan*, il fut surpris, sur le chemin de retour, par un orage qui l'obligea à chercher refuge sous un arbre. A ce propos il est dit que ce sacrifice fut accompli à l'imitation des 72 personnages qui l'avaient précédé et dont douze seulement sont connus. Ce sont *Wu Huai*, *Fu Hi* et ses descendants et les fondateurs des trois dynasties *Hia*, *Shang* et *Chou*.

Voyageur infatigable, le Premier Empereur parcourut tout l'Empire, il se rendit notamment à deux reprises sur les bords de la mer orientale, le pays d'origine de *Lu Shang*, le premier conseiller des *Chou*. Très superstitieux (tout génie a ses faiblesses), il venait y chercher les Immortels et la drogue d'immortalité. En fait il ne trouva que des charlatans qui abusèrent de sa crédulité en l'incitant à envoyer à grands frais mais sans résultats, et pour cause, une expédition à la recherche des trois montagnes sacrées au milieu de la mer (1). Il essaya également, sans y parvenir, de faire repêcher dans la *Sï* le trépied de *Yü* qui y avait jadis disparu. Enfin, au retour de sa deuxième visite à la mer orientale, il tomba malade et mourut subitement avant d'atteindre la capitale, treize ans à peine après avoir accompli le sacrifice *Feng*.

Malgré sa courte durée, le règne de *Ts'in Shï Huang Ti* marque un point tournant de l'histoire de la Chine. Son influence fut si grande qu'elle permit à la Chine de développer à l'abri de sa grande muraille toutes les possibilités de sa civilisation et de maintenir celle-ci quasi intacte jusqu'à

1. Il s'agit du deuxième paradis Taoïste, résidence des huit Immortels, situé à l'extrême-est sur l'océan.

nos jours. La dynastie des *Ts'in* fut éphémère, elle s'arrêta court au fils cadet du premier Empereur, assassiné au bout de trois ans d'un règne sans gloire (1).

Des puissances comme des influences de toutes sortes entrèrent en jeu et l'œuvre gigantesque accomplie par le premier Empereur déborda le cadre dynastique et nécessita pour être consolidée qu'une dynastie de souche obscure la poursuive tout en en tempérant les excès. Cette dynastie dégénéra à son tour et celles qui lui succédèrent, selon un rythme général de 400 ans, après des périodes de désordre d'autant plus violent que la dynastie éliminée avait eu plus de durée ou plus de puissance, reçurent chaque fois les impulsions et les influences nécessaires pour maintenir la Chine dans sa voie. Ainsi une réaction inévitable suivit la fin des *Ts'in*. Après quatre ans de lutte et de troubles, un officier obscur, *Liu Pang*, fils d'un fermier réussit à s'emparer du pouvoir et à fonder la grande dynastie des *Han*.

La naissance de *Liu Pang* n'est pas exempte de merveilleux et rappelle celle des Empereurs Légendaires. C'est la dernière fois que de tels faits sont rapportés dans l'histoire de la Chine bien que d'autres fondateurs de dynastie après lui aient connu une fortune aussi extraordinaire (2). Dès qu'il fut devenu Empereur, sous le nom de *Kao Tsi*, *Liu Pang* ne s'entoura guère que de conseillers Taoïstes. Malgré son franc mépris des lettrés il sut les ménager et s'assurer leur concours pour consolider sa dynastie. Ceux-ci en profitèrent pour s'organiser en corps d'état et dès que l'édit de proscription des livres fut tacitement rapporté, en 191, après la mort de l'Empereur, ils mirent tout en œuvre pour rechercher les ouvrages anciens encore existants. Certains furent retrouvés ou reconstitués tant bien que mal, d'autres, le plus grand nombre, furent perdus à jamais.

C'est une erreur de croire que seule la proscription du

1. Cf. l'importante biographie de Ts'in Shï Huang Ti dans les *Mémoires Historiques* de Se ma Ts'ien, II, p. 101 et suiv.
2. Cf. la biographie de Kao Tsï dans les *Mémoires Historiques* de Se-ma Ts'ien, II, p. 524 et suiv.

Premier Empereur fut la cause de la perte de la presque totalité de la littérature ancienne de la Chine. Déjà, lors du déplacement précipité de la capitale des *Chou*, saccagée par les barbares de l'ouest en 771 av. J.-C. beaucoup de documents et de livres furent certainement perdus, pour ne rien dire des accidents antérieurs dus aux vicissitudes de l'histoire ou simplement à l'altération matérielle des livres eux-mêmes par le temps. Enfin, la destruction des diverses bibliothèques impériales et les désordres qui suivirent la fin de chaque dynastie à partir des *Ts'in* jusqu'à l'apparition de l'imprimerie en 932 se chargèrent de réduire à peu de choses ce qui devait nous parvenir de l'antiquité.

L'accusation portée contre un personnage historique d'être l'auteur de la perte d'ouvrages de l'antiquité est toujours mal fondée. L'histoire nous donne chaque fois une version commode et accessible pour cacher des raisons plus profondes et rejeter sur d'autres l'action détournée de certains. Quoi qu'il en soit, les lettrés se groupèrent en caste fermée dès le début des *Han*, mais bien encadrés il ne leur fut plus possible de sortir du rôle conservateur qui leur était assigné désormais dans l'Empire, et lorsque leur influence commença à devenir trop exclusive, le Bouddhisme fut introduit en Chine pour faire contrepoids à l'ascendant des lettrés et servir en même temps d'écran au Taoïsme, dont le rôle réel, après quelques périodes de faveur officielle, devait devenir de plus en plus occulte, malgré sa transformation extérieure en une sorte de religion populaire inspirée en partie du Bouddhisme. Ce dernier à son tour, après un essor extraordinaire, fut ramené brutalement à la place qui lui revenait dans la triade qui, jusqu'à nos jours, se partagea non sans oscillations l'âme chinoise. Enfin, l'apparition d'associations de toutes sortes et de sociétés secrètes à tendances diverses et à réseaux multiples sans liens apparents, servirent à maintenir parmi le peuple le levain nécessaire pour agir afficacement chaque fois que cela fut nécessaire (1).

1. Cf. l'ouvrage du Lt Cl. B. Favre, *Les Sociétés secrètes en Chine*.

La réforme de *Li Si* fut le point de départ d'une évolution rapide de l'écriture chinoise vers sa forme moderne, surtout après l'usage généralisé du pinceau. Les anciens caractères tombèrent bien vite dans l'oubli, ils seraient devenus probablement indéchiffrables sans l'œuvre de *Hu Shen* qui entreprit de rédiger un répertoire des caractères anciens encore existants sous les *Han*. Son ouvrage le *Shuo Wen* fut publié après sa mort vers 120 av. J. C. C'est, avec le *Er Ya*, le prototype de tous les dictionnaires chinois parus jusqu'à nos jours.

Il ne faut pas oublier l'instauration géniale du système des examens par l'Empereur *Wu Ti* (140-87 av. J. C.), lequel donna à la Chine le cadre nécessaire à l'aménagement de ses institutions et à la fixation de sa pensée et de ses mœurs (1). Plus que toute autre chose cette institution fut le rampart efficace contre les idées nouvelles ou étrangères dont l'introduction prématurée, sans adaptation pour les esprits, risquait d'amener des réactions dangereuses.

Vers la même époque apparurent la calligraphie, la poésie et la peinture, étroitement apparentées (2). Cette dernière surtout semble avoir été un moyen de réalisation pour une partie de l'élite chinoise à tel point que confucistes, taoïstes et bouddhistes s'y adonnèrent chacun selon ses tendances (3). Il semble que le bel essor de la peinture chinoise comme art ait été un palliatif à la perte des graphies anciennes et un mode d'expression spontanée pour sortir du cadre étroit dans lequel se trouvait désormais enfermée l'écriture. Des ouvrages taoïstes de plus en plus nombreux, sans compter des ouvrages doctrinaux de valeur inégale, virent le jour, traitant de magie, d'alchimie, d'astrologie, des procédés divina-

1. Signalons à ce propos le cycle de légendes sur les nombreuses visites de Si Wang Hu à cet Empereur.
2. On pourrait ajouter la musique, bien que la musique ancienne, au même titre que la poésie qu'elle accompagnait, fut frappée par l'édit de proscription des livres. Elle eut sa part de renaissance. On retrouva certes des ouvrages et des instruments, mais non l'esprit. De sacrée, la musique devint profane et individuelle, quoique plus ou moins sous la tutelle des divers Empereurs jusqu'à nos jours. Cf. L. Laloy, *La musique chinoise*.
3. Cf. O. Siren, *The chinese books on the Art of Painting*.

toires, etc., débris de connaissances traditionnelles plus ou moins complètes, plus ou moins comprises, le but général étant l'immortalité physique et tous les pouvoirs qui s'y rattachent, bien plus que la réalisation métaphysique qu'eut toujours en vue l'enseignement oral. Toute cette floraison, qui constitue la majeure partie de l'énorme canon taoïste, correspond à la tendance cyclique de la prise de conscience du monde physique et de ses extensions, tendance qui partout a conduit l'homme, avec plus ou moins de bonheur, à l'expérience et à la science empiriques.

VIII

Le *Tao Te King* a été l'objet de nombreux commentaires taoïstes, bouddhistes et même confucianistes, preuve de son universalité (1). Ses traductions en langues européennes ne se comptent plus. Après lui les ouvrages les plus importants du taoïsme ancien sont ceux de *Li Tsi* et surtout *Chuang Tsï*, penseur hors ligne ; signalons également ceux de *Wen Tsï*, *Huai-nan Tsi* et *Han Fei Tsi* où l'on retrouve de nombreux extraits du *Tao Te King*.

Pour notre traduction, nous avons utilisé différentes éditions chinoises anciennes et modernes ainsi qu'une édition japonaise, que nous avons comparées avec les principales traductions. Nous avons dû fréquemment amplifier le texte trop concis pour en dégager le sens, ce qui nous a mené à faire des additions que nous avons mises en italique afin de les distinguer du texte proprement dit. Nous avons accompagné celui-ci d'une glose interlinéaire et en retrait, imprimée en caractères différents. Ces additions et la glose se composent principalement d'extraits, de commentaires et d'ouvrages taoïstes, de proverbes et même de citations.

JACQUES LIONNET.

1. Pour plus de détails, Cf. Watters, *Lao Tze*, p. 20, Stanislas Julien, *Le Livre de la Voie*, Introduction, et surtout L. Wieger, *Taoïsme*, II, le canon.

TEXTES SUR LA CONNAISSANCE SUPRÊME (1)

(suite)

II

LA QUESTION POSÉE PAR IBN SAWDAKIN

Shems ed-dîn Isma'îl Ibn Sawdakîn en-Nûrî (2) (qu'Allah lui fasse miséricorde) a posé au Maître des Maîtres, le Vivificateur de la Doctrine et de la Religion par la Vérité (qu'Allah soit satisfait de lui), la question suivante :

Quel est le plus haut des degrés et états auxquels aboutissent les desseins ultimes des Hommes spirituels en fait de Science par Allah, lorsque les choses se manifestent à eux tant intérieurement qu'extérieurement ? (3).

Le Maître répondit :

Toute chose contingente procède de l'Etre-Nécessaire-par-Essence selon « une face qui lui est propre » *(el-wajh el-akhaçç)*, « face » que les philosophes *(el-'Uqalâ)* affirment au sujet de l'Intellect Premier *(el-Aql el Awwal)*. L'être contingent *(el-mumkin)*, qu'il soit produit « à l'occasion d'une cause » *('inda sabab)* ou qu'il procède « d'une cause » *('an*

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, n° d'avril-mai 1952.
2. Celui-ci est un des plus importants disciples et compagnons du Sheikh el-Akbar qui en fait mention quelquefois dans ses écrits. Il naquit en 588-1192 au Caire et mourut en 646-1248 à Alep. On a de lui des poésies et quelques commentaires sur des ouvrages du Sheikh el-Akbar.
3. Il s'agit du moment où le Contemplant sortant de l'état d'extinction suprême, les réalités distinctives de l'existence réapparaissent dans la conscience.

sabab) (1), les Certificateurs de la Vérité (*el-Muhaqqiqûn*) l'attestent comme procédant de la dite « face propre ». Ceux-ci, en effet, ne voient jamais une chose sans voir en elle la Face du Vrai (*Wajhu-l-Haqq*), face qui ne saurait faire défaut car la chose ne saurait subsister sans elle ; ils ne considèrent pas que la chose se rattache au principe à travers des causes ou des agents intermédiaires (*wasâit*), tel que l'enseignent les Philosophes (*el-Hukamâ*), mais ils considèrent que toute chose est régie par la même loi énoncée au sujet du Premier Existencié (*el-Wujûd el-Awwal*) qui ne procède pas d'une cause ni à l'occasion d'une cause. Pour nous donc (c'est à-dire pour les *Muhaqqiqûn*) tout être possible (*mumkin*), quel qu'il soit, est sorti sans l'intervention d'aucune « cause ». La notion des « causes » n'appparaît que comme une « épreuve » (*iblilâ*) imposée aux créatures quant à leur connaissance d'Allah, et c'est par cela même que se produit la différenciation entre les Savants par Allâh. De cette « face » résulte la subsistance et la permanence de tout être contingent, à quelque degré que ce soit dans la hiérarchie des degrés existentiels (2). Toute chose connue, existante dans la Science qui la porte, est apparente à celui qui est Savant au sujet de la chose ; il la voit et il l'entend même si elle est anéantie (*ma'dûm*), car le néant (*el-'adam*) de la chose

1. Cela se rapporte aux termes de deux théories classiques de la causalité : celle des philosophes et des cosmologues qui affirment le rôle effectif des " causes " et des " agents intermédiaires ", et celle de la théologie dominante qui ne reconnaît le rôle causal qu'à l'acte divin, les " causes " apparentes étant seulement l'occasion de l'acte divin (c'est ce qu'on appelle l' " occasionnalisme ").

2. Il s'agit donc de remplacer la conception cosmologique qui fait procéder toute chose de l'Intellect Premier, par une conception métaphysique dans laquelle les vérités essentielles (*el-haqâiq*) des choses sont équivalentes à l'Intellect Premier sous un certain rapport, et se trouvent rattachées directement à l'état principiel. *Cf. Kitabu-t-tarâjim* du Sheikh el-Akbar " Allah a mis Ses secrets dans le monde supérieur et inférieur en sorte que le monde est entièrement " élevé ", et qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les vérités (*haqâiq*) du monde, au point qu'on puisse dire que telle chose est plus noble que telle autre sous le rapport des vérités (*haqâiq*) et des essences (*dhawât*). Le monde est en sa totalité " élevé " sans infériorités, du fait que toute vérité du monde est rattachée à une vérité divine qui la préserve. Tout est excellent, tout est noble et élevé, sans contraire. La supériorité et l'infériorité ne sont qu'en raison des habitudes (*el-'urf*) ou en raison des déclarations de la Loi (*esh-shar*).

n'est que par rapport à elle-même, non pas par rapport au Savant de la chose. C'est pourquoi nous disons que c'est par cette « face » que la chose a sa subsistance et sa permanence, à n'importe quel degré existentiel qu'elle se trouve. Le Savant Certificateur occupant ce degré de connaissance en mode effectif, non pas en mode simplement théorique, aucune chose ne s'impose à lui en tant que « chose », car il la voit en tant que « Face du Vrai » dans le domaine de la « choseté » (*shay'îah*) (1).

Si celui qui occupe ce *maqâm* (station) d'une façon sûre, traverse un *hâl* (état), disons un état de « contraction » (*qabd*) et de « resserrement de poitrine » (*dhayqu çadrin*), ou tout autre qu'il peut éprouver — alors que nous le supposons Savant au sujet de la Face du Vrai en toute chose — nécessairement cette Face lui sera manifeste en ce qui lui arrive. Alors il connaîtra de façon certaine les vérités essentielles du Vrai, par exemple il saura fermement ce que veut dire le fait qu'« Allah se fâche, le Jour de la Résurrection, d'une colère qu'Il n'aura jamais montrée auparavant et qu'Il ne montrera plus après » — selon les termes du hadith rapporté dans le Recueil (*Cahîh*) de Muslim, au chapitre de l'Intercession dans le Livre de la Foi. La « contraction », le « resserrement » et la « colère » du Savant se produiront alors en raison du spectacle de cette Face de Colère divine, en tant qu'elle est à Allâh, en Allâh et par Allâh, et simultanément il sera « détendu » et « contracté » (*el-mabsût el-maqbûd*), en un seul état et sous un seul aspect (face), non pas sous deux aspect, ou sous deux rapports. « Contracté », là où il l'est, il sera en même temps « détendu », du fait de son rapport divin (seul), non pas en raison d'une cause adventice et créée.

1. C'est ce qui constitue la thèse de la *Wahdatu-l-Wujûd*, l'Unicité Existentielle, doctrine essentielle du Soufisme. L'être possible ou contingent (*el-mumkin*) est considéré dans cette doctrine comme essentiellement et immuablement " inexistant " (*ma'dûm*) qualifié dans son " essence-même " (*fi ayni-hi*) par le " néant " (*el-'adam*). En tant que tel, il ne peut " devenir " existant car sa vérité essentielle s'y oppose : il est seulement *mazhar*, " lieu de manifestation ", de l'Unique Existant qui y paraît (*Zahara*), et est comparé à un miroir dans lequel se montre la Face du Vrai (*Wajhu-l-Haqq*), la Seule reflétée dans toute l'Existence.

Ceci est une des choses les plus étonnantes en cette Voie divine.

On demanda à Abû Sa'îd el-Baghdâdî, mort au Caire en 286 H = 899) : « Par quoi as-tu connu Allâh » ? Il répondit : « Par sa réunion des contraires et des antinomies (1) ». Il est ainsi le Premier là où Il est le Dernier, et Il est Caché là où Il est le Manifeste (2), car l'Unique à tous points de vue n'est pas multiplié par Ses rapports et relations (*nisab wa idâfât*), c'est-à-dire qu'Il n'est pas multiple quant à Son Essence, comme un corps (qui est composé), quels que soient Ses attributs ou Ses modes opératifs. Nous nous réfugions dans l'Unique-Un contre tout « unique-un » dont la perfection d'Unité limiterait Sa Divinité (*el-Ulû-hiyah*) ou dont la Personnalité (*el-Inniyah* ou *el-Anniyah*) consisterait en autre que Son Essence !

Celui qui est doué de cette vision agit en tout ce qu'exige sa condition contingente, dans ses aspects humain et spirituel, selon de purs « rapports et relations ». Nous ne disons pas qu'il agit selon les qualités de sa nature humaine, car on pourrait comprendre qu'il y a des réalités distinctes impli-

1. Nous traduisons librement la formule *bi-jam'i-hi bayna-d-diddayn* qui est textuellement: " par Sa réunion des opposés ".

2. Le Sheikh el-Akbar paraphrase ici les dernières paroles d'Abu Sa'îd el-Kharraz, qui, dans sa réponse, avait fait suivre la phrase précédente du texte coranique, " Il est le Premier et le Dernier, l'Apparent et le Caché " (Cor. 57. 3). Dans les *Futûhât*, chap. 98, § 50, le Sheikh dit encore au même sujet : " Abu Sa'îd el-Kharraz a dit : J'ai connu Allah par Sa réunion des contraires ", et notre compagnon Tâj-ed-Dîn el-Akhlâtî nous entendant citer cette parole répliqua : " Plutôt Il est les Contraires mêmes (*bal Huwa aynu-d-diddayn*) ". Notre compagnon avait raison car la formule employée par El-Kharrâz pourrait faire croire qu'il y a autre chose qui ne soit pas les Contraires mêmes, et qui comporterait seulement les Contraires, or la chose ne serait pas en elle-même exacte : Il est les Contraires mêmes, car il n'y a rien en dehors de cela : l'Apparent est le Caché même, comme Il est aussi le Premier et le Dernier, et le Premier est le Dernier même, comme il est aussi l'Apparent et le caché ". Un autre passage des *Futûhât*, chap. 220, dit : également : " Ce maqâm n'est que celui des Connaissants (*el-Arifûn*), qui sont " contractés " dans l'état même de leur " détente ", et il ne convient pas au Connaissant d'être " contracté " sans qu'il soit en même temps dans un état de " détente ", ni " détendu " sans qu'il soit en même temps dans un état de " contraction ". Par contre, celui qui n'est pas Connaissant (véritable), s'il se trouve dans un état de " contraction " n'est pas en même temps en " détente ", ni l'inverse. Le Connaissant par Allah ne connaît que par " son identité dans les contraires " (*bi-jam'i-hi bayna-d-diddayn*), car il est tout Vérité, ainsi que l'a dit Abû Kharraz... qui voyait en son âme la coïncidence des contraires ".

quant la pluralité de l'Unique, alors que l'idée de pluralité de l'Unique est absurde.

Tel est le plus parfait des états et degrés, au delà duquel il n'y a plus de cible à atteindre dans la Voie d'Allah : cet état est Vérité Absolue et Universelle, réunissant l'existence du créé et son inexistence.

Louange à Allah seul ! Pas de force ni de puissance si ce n'est par Allâh, le Sublime, l'Immense.

La Science du Créateur est une Science qui ne comporte aucune ignorance, alors que la Science à Son Sujet est Ignorance, exclusive de toute Science. Telle est la Suprême Fin des Savants.

III

Sur le sens métaphysique de la formule Allâhu Akbar (« Allah est Plus Grand *») employée pendant le rite de la Prière légale (eç-Calâh)*

En tout acte, je Le proclame « plus grand » que
ce qui se dévoile à mon regard, à Son sujet,
selon Ses Noms.
Car Celui qui se montre à moi, c'est Celui que je
perçois dans cet acte comme étant mon Seigneur et mon Commandeur.

L'Esprit me dit dans sa demeure : Sache que la Synthèse Totale (*el-Jam'*) a deux domaines (*hadratân*) ainsi que nous l'avons expliqué en disant que l'Existence (*el-Wujûd*) est fondée sur Deux : « *Allâh* » — j'en considère ici le Nom — domaine réunissant l'ensemble des Noms divins, et « l'Essence » (*ed-Dhât*), pourvue de la fonction divine (*el-Ulûhiyah*), domaine réunissant tous les Attributs, tant ceux qui sont « saints et essentiels » que ceux intervenant dans le monde, du plus haut degré au plus bas. Lorsque tu te trouves dans un état quelqu'il soit, terrestre ou céleste, sans aucun doute

tu es sous le pouvoir d'un des Noms, que tu t'en rendes compte ou non, que tu sois arrivé à sa contemplation ou non. Et ce Nom, qui te meut ou qui t'arrête, qui te modifie ou qui te fixe, te dit : « Je suis ton Dieu », et il dit vrai. Alors tu dois répondre : *Allâhu akbar* (Allah est Plus Grand) ! Toi, ô Nom, tu es cause de Son acte. A toi donc la « suprématie causale », et à Allah la « suprématie divine ».

C'est ainsi qu'il est légitime de prendre le terme *akbar* dans son sens morphologique de comparatif (= « plus grand ») qui intervient dans le domaine des similitudes et des comparaisons (1). Allah a dit : « Invoquez *Allâh* ou invoquez *er-Rahmân*. Quel que soit celui que vous invoquerez, c'est à Lui les Noms Excellents » (Coran, *17*, 110). De même, c'est à Lui les Attributs Sublimes, car Allah est « le Tout Miséricordieux », « le Très-Miséricordieux », « le Roi », « le Très-Saint », « la Paix », « le Croyant », « le Protecteur », « le Tout-Puissant », « le Despote », « le Dominateur », « le Créateur », « le Producteur », « le Formateur », « le Premier », « le Dernier », « l'Apparent », « le Caché », « le Remerciant », « le Savant », « le Puissant », « le Compatissant », « le Nourrisseur », etc., jusqu'au dernier nom connu et jusqu'au dernier de ceux qu'on ignore, jusqu'au dernier attribut qu'on puisse Lui concevoir et jusqu'au dernier attribut de ceux qu'on ne peut concevoir. C'est ainsi qu'il convient d'entendre les paroles *Allâhu Akbar*, et c'est par cela que sont affirmées et confirmées les connaissances divines. Ceci est une chose synthétique que tes actes mettront en détail, et un secret important que tes états publieront.

Sache de façon résolue, que l'Essence ne se révèle jamais à toi telle qu'Elle est (*min hay thu Hiya*), mais seulement sous le rapport d'une qualité causale. De même, de Son Nom *Allâh*, tu ne connaîtras jamais le sens, et tu n'arriveras pas à te reposer un seul instant dans ce sens. C'est par ce mystère que se distingue le Dieu (*el-Ilâh*) de l'être créé et conditionné par Lui (*el-ma'lûh*), le Seigneur (*er-Rabb*) de l'être agi par Lui (*el-marbûb*). S'il n'en était pas ainsi, le Destructeur (*el-Muhlik*) suivrait la condition du « détruit » (*el-hâlik*).

1. Prendre le terme *Akbar* comme exprimant une comparaison avec d'autres réalités que les réalités divines, ce serait affirmer qu'il y a une commune mesure entre Allah et ce qui est autre que Lui.

Les degrés sont éclaircis. Tu es instruit maintenant au sujet des « réalités relationnelles » (*nisab*), en même temps qu'est apparu le sens de l'idée de cause (*sabab*).

Qu'Allâh, par Sa grâce, nous mette, nous et vous, parmi ceux qui contemplent Son Moteur Universel (*el-Muharrik*) qui proclament la Majesté divine, et auxquels se révèle toujours ce qui est encore « plus grand ». Pas de Seigneur autre que Lui. Louange à Allâh seul.

MUHY ED-DIN IBN ARABI

Traduction et notes de M. VALSAN.

L'IMPASSE DUALISTIQUE [1]

Du point de vue dualiste, l'être se situe véritablement dans le *samsâra*, la série indéfinie des états conditionnés et c'est grâce à l'action appropriée que cet être atteint la Délivrance. Pour le dualiste, l'être est donc réellement privé de l'Etat inconditionné et le contraire serait d'ailleurs contradictoire puisque pour le dualiste l'être non délivré est tel du fait qu'il est réellement assujetti à un état conditionné. Ne pas admettre ce point reviendrait à soutenir que le même être occupe deux états qui s'excluent comme la marche et le repos. Le dualiste est donc logique avec lui-même en considérant l'action comme étant le moyen d'obtenir la Délivrance, vu que celle-ci est un état qui doit être acquis, autrement dit produit. Mais s'il en est ainsi, quelle différence y a-t-il encore entre l'Etat inconditionné et l'état conditionné, entre la Délivrance et le *samsâra* ? Tout ce qui n'existe pas à un moment donné et est susceptible d'être produit ne peut être que la modification de quelque chose de préexistant. De plus, ce résultat est forcément transitoire comme tout ce qui, ayant un commencement, a nécessairement une fin. Si cet état est la nature véritable de l'être, il n'a pas à être produit, toute modification le présuppose.

Le dualiste dira : La Délivrance pour moi comme pour vous est la condition naturelle du Soi et on l'obtient en s'abstenant des actes et rites qui mènent à un état particulier et en pratiquant ceux qui confèrent cette Délivrance.

1. Dans cet article nous nous sommes inspiré de quelques stances du *Sambandhavârtkia* de Surêshwarâchârya, stances dont la seule traduction, en raison de leur extrême concision, risquait d'être difficilement compréhensible. L'ouvrage en question est une sorte d'introduction au commentaire de la *Brihad âranyaka* Upanishad par Shankarachârya dont cet auteur fut un disciple direct et des plus éminents.

Il s'agit en somme de détruire par l'action appropriée les germes de tout état limité éventuel, en d'autres termes, la poursuite de la Délivrance consiste à écarter tout état non essentiel.

L'*adwaitiste* : Puisque vous prétendez que l'être est réellement dans le *samsâra*, il a réellement perdu son état essentiel et si l'être est susceptible de perdre son état essentiel, la Délivrance est inutile, ne pouvant mettre à l'abri de cette fâcheuse éventualité. D'ailleurs, ce qui perd son état essentiel, cesse d'exister.

Le *dualiste* : Il n'a pas perdu son état essentiel.

L'*adwaitiste* : Alors quel est le but de votre action vu que ce but est déjà atteint ? Votre thèse a donc pour conséquence que le Soi, tout en étant dans son état véritable, peut agir et cela revient à dire que l'état essentiel du Soi est un état limité. Donc, si vous entendez par Délivrance un état inconditionné, au delà de l'action, il s'agit d'une utopie par rapport à la nature véritable du Soi.

Le *dualiste* : Ne peut-on concevoir que l'être devienne capable d'agir sans perdre sa nature véritable ? Dans ce cas, la Délivrance consisterait dans l'élimination de cette capacité qui ne lui est pas essentielle.

L'*adwaitiste* : La capacité d'agir résulte de quoi ?

Le *dualiste* : Elle nécessite forcément la limitation à un corps.

L'*adwaitiste* : Dans le cas du Soi, d'où lui viendrait cette limitation à un corps ? Si elle tient à sa nature, elle est essentielle comme la chaleur du feu et la Délivrance est impossible.

Le *dualiste* : Elle est accidentelle.

L'*adwaitiste* : Alors la Délivrance s'avère inutile, puisque le Soi, dans son état essentiel n'est pas à l'abri d'un pareil accident.

Le *dualiste* : Est-ce que la limitation à un corps (ou à une forme quelconque) n'a pas pour cause l'accomplissement du *dharma* et de l'*adharma* ?

L'*adwaitiste* : Alors expliquez-nous comment cet accomplissement est possible dans le cas du Soi qui n'est pas encore limité.

Le *dualiste* : Je reviens à mon premier argument qui soutient que le Soi est capable d'agir, spontanément.

L'*adwaitiste* : Alors je répète qu'il est inutile de poursuivre la Délivrance, car la nature des choses ne peut changer comme le feu ne peut perdre sa chaleur sans être éteint. Tant que l'être agit, il est limité, autrement dit non délivré. Si le Soi a la nature de l'agent, la Délivrance est utopique. S'il perd cette nature, il cesse d'exister.

Le *dualiste* : Il faut distinguer entre l'action proprement dite et la capacité d'agir. Si la nature de l'agent propre au Soi peut consister dans la seule capacité d'agir, indépendamment de toute action, la Délivrance est possible pour autant qu'il s'agit de supprimer l'action et rien que l'action.

L'*adwaitiste* : Avec ou sans cette distinction, le résultat est le même. S'il y a une différence essentielle entre cette capacité et l'action, il n'y a entre elles aucune espèce de relation et elles sont dans le même rapport qu'un éléphant et un cheval, ce qui n'est pas soutenable.

Le *dualiste* : Soit. Il n'y a pas de différence essentielle.

L'*adwaitiste* : Alors l'action et la capacité d'agir ne font qu'un et supprimer l'action revient à supprimer la capacité d'agir. En supprimant celle-ci, vous supprimez la nature du Soi. Conclusion : le Soi cesse d'exister.

Le *dualiste* : Je renonce à détruire l'effet puisqu'on ne peut le faire sans détruire la cause. Dès lors la Délivrance sera la non production de l'effet par la suppression de ce qui conditionne sa production.

L'*adwaitiste* : A quoi vous sert un pareil argument alors que vous admettez la préexistence de l'effet dans sa cause, ce qui rend la Délivrance impossible.

Le *dualiste* : Et si pour moi la Délivrance se limite à la non production, c'est-à-dire à la non-manifestation de l'effet ?

L'*adwaitiste* : Cette manifestation a-t-elle ou non une cause?

Le *dualiste* : Elle en a forcément une.

L'*adwaitiste* : C'est donc un effet et vous venez d'admettre que l'effet préexiste dans sa cause. Comment supprimerez-vous d'une façon absolue cet effet préexistant sans détruire du même coup sa cause ?

Le *dualiste* : Et s'il s'agissait d'un effet non-préexistant ?

L'*adwaitiste* : Alors qu'il s'agit proprement d'un effet sans cause et un tel effet ne sera jamais produit ne pouvant se produire lui-même. Si cette manifestation ou production dont la suppression est pour vous la Délivrance existe par soi-même elle est éternelle et indestructible et cette Délivrance est plus que jamais irréalisable.

René Allar.

Le Gérant : Paul Chacornac.

901. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6-62

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Juillet-Août 1952 — N° 301

LA STRICTE OBSERVANCE ET LES SUPÉRIEURS INCONNUS (1)

(suite)

Le prince de Carolath, qui est assez sévère pour Gugomos, hésite cependant à l'accuser d'imposture ; tout en évitant de se prononcer, il paraît mettre en doute la qualité de ses « connaissances », plutôt que leur réalité même : « Wæchter acheva, dans ce Congrès Maçonnique (de 1775), de confondre Kukumus (2). Il paraît que Kukumus n'avait pas la *vraie lumière*, que, persistant dans la connexion qu'il avait peut-être avec des *esprits impurs*, il contribua par là à augmenter sa propre perversité et celle des autres, et à se forger de nouvelles chaines, au lieu de s'en délivrer ». En effet, il semble bien que Gugomos, séduit surtout par la possession de certains pouvoirs d'ordre très inférieur, se soit attaché à peu près exclusivement à leur pratique ; c'est peut-être là encore une des causes de sa disgrâce, car il se pouvait que cela ne fût pas conforme aux vues de ses *Supérieurs Inconnus* (3).

1. Voir *Études Traditionnelles*, n° de juin 1952.

2. A cette date, Thory ajoute, après avoir parlé de Gugomos (qui, rappelons-le, avait reçu au moins une partie de son initiation en Italie) : « Le baron de Wæchter (*Eques a Ceraso*) est député en Italie par l'ancienne *Grande Loge Ecossaise de la Franconie*. Le motif caché de ce voyage était de réunir les Maçons italiens à ceux de la Franconie ; le motif apparent était de rechercher le secret de l'Ordre, qu'on disait connu dans ces contrées. Il y institue quelques Chapitres » (*Op. cit.*, t. Ier, p. 118).

3. D'une seconde lettre du prince de Carolath, nous citerons seulement cette phrase, qui révèle encore l'inspiration judaïque : « Au *Congrès de Wiesbaden*, Kukumus a prétendu de faire un sacrifice, qui serait consumé par le feu du ciel, par l'ardeur de sa prière ». Dans cet ordre d'idées, on pourrait trouver de curieux renseignements en étudiant les *Elus Cohens*, aussi bien que le *Rite Egyptien* de Cagliostro.

Dans une autre lettre également adressée au F∴ Savalette de Langes, au sujet de Gugomos ou Kukumus, le F∴ baron de Gleichen déclare bien que « c'est un imposteur », mais s'empresse d'ajouter : « Mais je ne sais rien de sa *doctrine*, dans laquelle on m'a assuré qu'il y avait du réel mauvais ». Donc, indépendamment de ses *pouvoirs*, Gugomos possédait au moins un rudiment de *doctrine*, chose peut-être moins intéressante à ses propres yeux, et qui pourtant constituait une « connaissance » plus réelle, comme il dut bien le voir à ses dépens ; cette *doctrine*, de qui l'avait-il reçue ? Cette question, autrement importante que celle de la valeur morale, éminemment suspecte, de Gugomos, revient exactement à celle-ci : quels étaient ses *Supérieurs Inconnus* ? Et, certes, nous ne pouvons pas adopter la solution que présente le baron de Gleichen, hanté par une obsession dont nous avons déjà vu d'autres exemples : « La plupart croit (*sic*) qu'il était un émissaire des *Jésuites* (!), qui ont véritablement fait différentes tentatives pour se joindre à la Maçonnerie ». D'autres que les Jésuites pouvaient alors faire des tentatives de ce genre ; les Juifs, par exemple, étaient exclus d'une partie de la Maçonnerie, et d'ailleurs ils le sont encore en Suède et dans plusieurs Grandes Loges d'Allemagne. Ce dernier pays est justement celui qui vit naître la plupart de ces *Régimes* dont le prototype fut la *Stricte Observance* ; cela ne veut pas dire, assurément, que tous aient eu la même origine *en fait*, ce que nous croyons peu vraisemblable ; mais on conçoit aisément comment il était possible, en s'emparant des Hauts Grades au moyen d'émissaires sans mandat officiel, de diriger *invisiblement* toute la Maçonnerie, et cela suffit à expliquer la multiplicité des tentatives faites pour y parvenir (1).

1. Pour en finir avec Gugomos, notons encore que, d'après l'*Eques a Capite Galeato*, il exigeait des *épreuves* de tous ses disciples : « ces *épreuves* consistaient principalement *en de grands jeûnes, et à donner la solution de problèmes très subtils* ». L'emploi de ces deux procédés initiatiques est à retenir, car il permet d'établir certaines analogies instructives sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. — Il paraît que, comme le baron de Hundt, « Kukumus montra une patente extraordinaire » ; cela, nous l'avons vu plus haut, ne

TUDES TRADITIONNELLES

Année Juillet-Août 1952 N° 301

LA STRICTE OBSERVANCE ET LES SUPÉRIEURS INCONNUS (1)

(suite)

Le prince de Carolath, qui est assez sévère pour Gugomos, hésite cependant à l'accuser d'imposture ; tout en évitant de se prononcer, il paraît mettre en doute la qualité de ses « connaissances », plutôt que leur réalité même : « Wæchter acheva, dans ce Congrès Maçonnique (de 1775), de confondre Kukumus (2). Il paraît que Kukumus n'avait pas la *vraie lumière*, que, persistant dans la connexion qu'il avait peut-être avec des *esprits impurs*, il contribua par là à augmenter sa propre perversité et celle des autres, et à se forger de nouvelles chaînes, au lieu de s'en délivrer ». En effet, il semble bien que Gugomos, séduit surtout par la possession de certains pouvoirs d'ordre très inférieur, se soit attaché à peu près exclusivement à leur pratique ; c'est peut-être là encore une des causes de sa disgrâce, car il se pouvait que cela ne fût pas conforme aux vues de ses *Supérieurs Inconnus* (3).

1. Voir *Études Traditionnelles*, n° de juin 1952.

2. A cette date, Thory ajoute, après avoir parlé de Gugomos (qui, rappelons-le, avait reçu au moins une partie de son initiation en Italie) : " Le baron de Wæchter (*Eques a Ceraso*) est député en Italie par l'ancienne *Grande Loge Écossaise de la Franconie*. Le motif caché de ce voyage était de réunir les Maçons italiens à ceux de la Franconie ; le motif apparent était de rechercher le secret de l'Ordre, qu'on disait connu dans ces contrées. Il y institue quelques Chapitres " (*Op. cit.*, t. Ier, p. 118).

3. D'une seconde lettre du prince de Carolath, nous citerons seulement cette phrase, qui révèle encore l'inspiration judaïque " Au *Congrès de Wiesbaden*, Kukumus a prétendu de faire un sacrifice, qui serait consumé par le feu du ciel, par l'ardeur de sa prière ". Dans cet ordre d'idées, on pourrait trouver de curieux renseignements en étudiant les *Elus Cohens*, aussi bien que le *Rite Egyptien* de Cagliostro.

Dans une autre lettre également adressée au F∴ Savalette de Langes, au sujet de Gugomos ou Kukumus, le F∴ baron de Gleichen déclare bien que « c'est un imposteur », mais s'empresse d'ajouter : « Mais je ne sais rien de sa *doctrine*, dans laquelle on m'a assuré qu'il y avait du réel mauvais ». Donc, indépendamment de ses *pouvoirs*, Gugomos possédait au moins un rudiment de *doctrine*, chose peut-être moins intéressante à ses propres yeux, et qui pourtant constituait une « connaissance » plus réelle, comme il dut bien le voir à ses dépens ; cette *doctrine*, de qui l'avait-il reçue ? Cette question, autrement importante que celle de la valeur morale, éminemment suspecte, de Gugomos, revient exactement à celle-ci : quels étaient ses *Supérieurs Inconnus* ? Et, certes, nous ne pouvons pas adopter la solution que présente le baron de Gleichen, hanté par une obsession dont nous avons déjà vu d'autres exemples : « La plupart croit (*sic*) qu'il était un émissaire des *Jésuites* (!), qui ont véritablement fait différentes tentatives pour se joindre à la Maçonnerie ». D'autres que les Jésuites pouvaient alors faire des tentatives de ce genre ; les Juifs, par exemple, étaient exclus d'une partie de la Maçonnerie, et d'ailleurs ils le sont encore en Suède et dans plusieurs Grandes Loges d'Allemagne. Ce dernier pays est justement celui qui vit naître la plupart de ces *Régimes* dont le prototype fut la *Stricte Observance* ; cela ne veut pas dire, assurément, que tous aient eu la même origine *en fait*, ce que nous croyons peu vraisemblable ; mais on conçoit aisément comment il était possible, en s'emparant des Hauts Grades au moyen d'émissaires sans mandat officiel, de diriger *invisiblement* toute la Maçonnerie, et cela suffit à expliquer la multiplicité des tentatives faites pour y parvenir (1).

1. Pour en finir avec Gugomos, notons encore que, d'après l'*Eques a Capite Galeato*, il exigeait des *épreuves* de tous ses disciples : " ces *épreuves* consistaient principalement *en de grands jeûnes, et à donner la solution de problèmes très subtils* ". L'emploi de ces deux procédés initiatiques est à retenir, car il permet d'établir certaines analogies instructives sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. — Il paraît que, comme le baron de Hundt, " Kukumus montra une patente extraordinaire " ; cela, nous l'avons vu plus haut, ne

* * *

Ouvrons ici une parenthèse : on a parfois reproché à certains de vouloir trouver partout l'influence des Juifs ; il ne faudrait peut-être pas la voir d'une façon exclusive, mais il y en a d'autres qui, tombant dans un excès contraire, ne veulent la voir nulle part. C'est ce qui se produit, en particulier, au sujet du mystérieux Falc (c'est ainsi que l'écrit le F.·. Savalette de Langes), que d'aucuns « croyaient *le chef de tous les Juifs* » (1) : on veut l'identifier, non avec Falk-Scheck, grand-rabbin d'Angleterre, mais avec le F.·. Ernest Falcke (*Epimenides, Eques a Rostro*), bourgmestre de Hanovre, ce qui n'expliquerait aucunement les bruits répandus sur lui à l'époque. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce personnage énigmatique, son rôle, comme celui de bien d'autres, reste à éclaircir, et cela parait encore plus difficile que pour Gugomos.

Pour ce qui est de Falk-Scheck, nous relevons, dans une *Notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme* dont nous reparlerons (p. 64), un fait qui mérite d'être cité : « Mme de la Croix, exorciste de possédés et trop souvent possédée elle-même, se vantait surtout d'avoir détruit un talisman de lapis-lazuli que le duc de Chartres (Philippe-Egalité, plus tard duc d'Orléans, et Grand-Maître de la Maçonnerie française) avait reçu en Angleterre du célèbre Falk-Scheck, grand-rabbin des Juifs, talisman qui devait conduire le prince au trône, et qui, disait-elle, fut brisé sur sa poitrine (à elle) par la vertu de ses prières ». Que sa prétention ait été justifiée ou non, il n'en est pas moins vrai que cette histoire jette un singulier jour sur certaines des influences occultes qui contribuèrent à préparer la Révolution.

prouvait rien pour ou contre la réalité de sa " mission ", pas plus, d'ailleurs que le refus, par les FF.·. des Hauts Grades, de reconnaître des *Supérieurs Inconnus* et de s'engager à la soumission envers eux (sans les connaître) n'impliquait forcément la négation de leur existence, quoi qu'en puisse dire les historiens " positivistes ".

1. Voir p. 84 de l'ouvrage de M. Benjamin Fabre.

* * *

M. Benjamin Fabre consacre la suite de son article (1) au F.·. Schrœpfer, « qui eut, lui aussi, une carrière mouvementée » qu'il termina par le suicide (2), et « qui nous est présenté par les correspondants de Savalette de Langes sous un jour bien curieux ».

Le F.·. Bauer décrit ainsi une de ses évocations, dont lui-même avait été témoin : « A une assemblée de FF.·., tant à Leipsick qu'à Francfort, composée de gens de lettres, sciences, etc., après avoir soupé à une Loge ordinaire, il nous a fait priver de tous les métaux, et dressa une petite table à part pour lui, sur laquelle il y avait une carte peinte (*sic*), toutes sortes de figures et caractères, que je n'y connaissais rien. Il nous a fait dire une prière assez longue et *très efficace*, et nous enferma dans un cercle. Sur les 1 heure (*sic*), le matin, nous entendîmes un bruit de chaînes, et, peu après, les 3 grands coups d'une manière étonnante, dans la même salle, où nous étions couchés à terre. Après, il commença une espèce d'oraison avec son second, *d'un langage que je ne comprenais pas*. Sur quoi il est entré par la porte, qui était fermée auparavant, à verrouil, un fantôme noir qu'il disait *le mauvais esprit*, avec qui il parla le même langage. L'esprit lui répondit de même, et sortit à son commandement. Sur les 2 heures, il est venu un autre, avec les mêmes cérémonies, blanc, disant (*sic*) *le bon esprit*, et il l'a expédié de même. Sur quoi chacun s'en est allé chez lui, la tête pleine de chimères... ».

L'*Eques a Capite Galeato* dit bien qu'un autre témoin lui a « fait entendre que tous ces faits, si renommés, ne sont produits que par des prestiges physiques, secondés par la

1. *La Bastille*, n° du 13 septembre 1913.
2. Voici ce qu'en dit Thory : " 1768. — *29 octobre*. — *Schrœpfer* s'établit limonadier et fait l'ouverture de son café à Leipsick. Il institue, dans une Loge de la ville, son système, fondé sur les évocations et la magie. Par la suite, il fut poursuivi et dénoncé comme imposteur et escroc ; six ans après (le 8 octobre 1774), il se brûla la cervelle dans le *Rosenthal*, près Leipsick, à l'âge de 35 ans " (*Op. cit.*, t. Ier, p. 94).

prévention ou la crédulité des spectateurs ». Cependant, le Dr Kœrner avoue « n'avoir pas encore réussi à concilier (*sic*) les relations contradictoires qu'on fait sur cet homme » ; et le F.·. Massenet assure que « c'est ce même homme qui a montré au prince Charles de Courlande (1), le maréchal de Saxe (2), en présence de six témoins qui, tous, déposent les mêmes circonstances et assurent le fait, quoi qu'ils n'avaient (*sic*) eu auparavant aucun penchant à croire rien de semblable ».

Et nous, que devons-nous croire de tout cela ? assurément, il nous est encore plus difficile qu'aux contemporains de nous faire une opinion précise et arrêtée sur la nature des « œuvres pneumatologiques » de Schrœpfer, dont les élèves eux-mêmes, tels que le baron de Beust, chambellan de l'Electeur de Saxe, en étaient encore, si l'on s'en rapporte à Savalette de Langes, « au même point » que les *Philalèthes* dans la recherche de la « *vraie lumière* ». Après avoir « vu beaucoup de docteurs, Théosophes, Hermétiques, Cabalistes, Pneumatologiques », c'était là un bien médiocre résultat (3) !

Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que, si jamais Schrœpfer a possédé quelques pouvoirs réels, ces pouvoirs étaient d'un ordre encore inférieur à ceux de Gugomos. En somme, les personnages de ce genre ne furent manifestement que de très imparfaits initiés, et, d'une façon ou d'une autre, ils disparurent sans laisser de traces, après avoir joué un rôle éphémère comme agents subalternes, et peut-être indirects, des vrais *Supérieurs Inconnus* (4).

1. " Charles, duc de Courlande, membre de la *Stricte Observance* sous la caractéristique d'*Eques a Coronis* " (*ibid.*, t. II, p. 304).
2. Ceci devait se passer entre 1738 et 1774 ; le maréchal de Saxe, mort en 1750, était aussi Maçon de son vivant, et " il eut (ainsi que le prince de Conti) plusieurs voix pour la Grande-Maitrise (de la Maçonnerie française) dans l'assemblée d'élection du comte de Clermont en 1743 " (*ibid.*, t. II, p. 378).
3. On peut en juger par les questions (*Proponenda*) soumises au *Convent de Paris*, convoqué en 1785 par les *Philalèthes* (voir Thory, *op. cit.*, t. II pp. 98-99). De nos jours, certains occultistes ont traité ces mêmes questions d'une façon par trop fantaisiste, et qui prouve qu'eux aussi en sont toujours " au même point ".
4. Il semble bien que ceci puisse s'appliquer également à Kolmer, que nous avons déjà mentionné, et même à Schrœder, le maître des *Rose-Croix* de Wetzlar, qu'on confond quelquefois à tort avec Schrœpfer et que Thory signale simplement en ces termes : " *Schrœder*, surnommé *le Cagliostro de l'Allemagne*, introduisit dans une Loge de Sarrebourg, en 1779, un nouveau système de magie, de théosophie et d'alchimie " (*op. cit.*, t. Ier, p. 141 et t. II, p. 379).

Comme le dit fort justement M. Benjamin Fabre, « Kabbalistes judaïsants et magiciens, *en même temps* qu'imposteurs et fripons, tels furent les maîtres de Starck ». Et il ajoute : « A si bonne école, cet intelligent disciple sut beaucoup profiter, comme nous le verrons ».

* * *

L'article suivant (1), en effet, est encore consacré au F.·. Starck (*Archidemides, Eques ab Aquilâ Fulvâ*), que nous voyons, au *Convent de Brunswick* (22 mai 1775), aux prises avec le baron de Hundt (*Eques ab Ense*), le fondateur de la *Stricte Observance*, qu'il « contribua à écarter de la présidence de l'Ordre », mais sans réussir à faire prévaloir ses propres prétentions. Comme nous reviendrons ailleurs sur ce point, nous n'y insistons pas ; signalons que, en 1779 (2), Starck fit une autre tentative qui n'eut pas plus de succès, et qui est rapportée en ces termes par Thory : « M. le docteur *Starke* (*sic*) convoque, à Mittau, les *Frères* et les *Clercs de la Stricte Observance* ; il cherche à concilier leurs débats, mais il échoue dans ce projet » (3).

Voici comment l'*Eques a Capite Galeato* rapporte la fin, vraie ou supposée, des *Clercs de la Late Observance* : « Dans l'un des *Convents Provinciaux* du *Régime de la Stricte Observance*, en Allemagne, on les a pressés de questions, auxquelles ils n'ont pas su ou voulu répondre. A ce qu'on prétend, deux d'entre eux (Starck et le baron de Raven), qui ont dit être les derniers (de ces *Clercs* ou *Clerici*), ont donné leur démission entre les mains l'un de l'autre et ont renoncé à toute propagation de leur Ordre secret.

1. *La Bastille*, n° du 20 septembre 1913.
2. Précisément l'année ou apparut Schrœder, ou du moins son *système* ; ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais il peut aussi y avoir eu un lien entre tous ces personnages, et cela même à leur insu.
3. *Op. cit.*, t. Ier, p. 141.

« Quelques personnes croient que cette démission n'était que simulée, et que, n'ayant pas trouvé dans la *Stricte Observance* des propagateurs selon leur cœur, ils ont feint de renoncer, afin que l'on ne suivit point leurs traces et que l'on pût les oublier.

« Quoi qu'il en soit, le F∴ Starck, savant Maçon et savant ministre du Saint Evangile, qui, à ce qu'on m'a assuré, était l'un des *Clerici*, a donné au public grand nombre d'ouvrages, d'après lesquels il n'est pas impossible d'apprécier à un certain point les connaissances et le but de son Ordre secret.

« Ceux de ses ouvrages venus à ma connaissance sont : *l'Apologie des F∴-M∴* ; *Ephestion* ; *le But de l'Ordre des F∴-M∴* (1) ; *sur les Anciens et les Nouveaux Mystères*. Les deux premiers sont traduits » (2).

Nous devons ajouter que, en 1780, « il attaqua publiquement le *système des Templiers*, comme contraire aux gouvernements et comme séditieux, dans une brochure intitulée : *La Pierre d'achoppement et le Rocher de scandale* » (3).

Il est possible que les *Clerici* se soient perpétués secrètement ; en tout cas, Starck ne disparut point de la scène maçonnique, puisque nous le voyons convoqué au *Convent de Paris* en 1785 (4). Malgré sa mésaventure, il avait conservé une grande autorité ; faut-il nous en étonner lorsque nous voyons, à la mort du baron de Hundt, frapper une médaille en l'honneur de cet autre « savant Maçon » (5) qui, lui aussi, était tout au moins suspect d'imposture et de mystification ?

Quant aux connaissances particulières que les *Clerici*

1. *Uber den Zweck des Freymaurer Ordens*, 1781 (Thory, *op. cit.*, t. Ier p. 368).
2. Thory cite encore les ouvrages suivants : *Saint-Nicaise, ou Lettres remarquables sur la Franc-Maçonnerie*, Leipsick, 1785-1786 (*ibid.*, p. 373) ; *sur le Catholicisme caché des Jésuites, et leurs machinations pour faire des prosélytes* (*über Kripto-Katholicismus*, etc.), Francfort-sur-le-Mein, 1787-1789 (*ibid.*, p. 376).
3. *Der Stein des Antosses*, etc. (Thory, *op. cit.*, t. Ier, pp. 146 et 367).
4. Voir la liste donnée par Thory (*op. cit.*, t. II, p. 96).
5. Thory (*op. cit.*, t. Ier p. 123) ajoute que cette médaille « offre un portrait très ressemblant de ce célèbre Maçon ».

prétendaient posséder exclusivement, nous citerons ce qu'en dit le F∴ Meyer (1), écrivant (en 1780) à Savalette de Langes : « Vous savez qu'il y avait des *Clerici* dans le Chapitre d'un certain Ordre que je ne nomme pas (2), et l'on prétend que c'étaient eux seuls qui étaient dépositaires de la science ou du secret. Cet arrangement n'accommode pas les Maçons modernes, qui se piquent au moins de curiosité. Après avoir été nommés *Chevaliers*, ils demandent, outre l'épée, l'encensoir. La facilité avec laquelle on communique ce grade ne prévient pas en sa faveur ; aussi, ceux qui l'ont ne savent que quelques mots énigmatiques de plus ». Donc, les FF∴ déjà pourvus de Hauts Grades qui pénétraient dans ce *système*, plus *intérieur* ou soi-disant tel, n'y trouvaient sans doute pas davantage le *secret de la Maçonnerie*, et ne devenaient pas encore pour cela de *vrais initiés*.

Cette constatation nous rappelle ces paroles du F∴ Ragon : « Aucun grade connu n'enseigne ni ne dévoile la *vérité* ; seulement il *désépaissit* le voile... Les grades pratiqués jusqu'à ce jour ont fait des Maçons et non des *initiés* (3) ». Aussi n'est-ce que derrière les divers *systèmes*, et non point dans tel ou tel d'entre eux, qu'il est possible de découvrir les *Supérieurs Inconnus* eux-mêmes ; mais, pour ce qui est des preuves de leur existence et de leur action plus ou moins immédiate, elles ne sont difficiles à trouver que pour ceux qui ne veulent pas les voir. C'est là ce que nous voulions surtout faire ressortir, et, pour le moment tout au moins, nous nous abstiendrons de formuler d'autres conclusions.

RENÉ GUÉNON.

1. Ce F∴ Meyer fut convoqué au *Convent de Paris* de 1785, et Thory le désigne ainsi : « de Meyer, major russe, à Strasbourg » (*op. cit.*, t. II, p. 95). Le même auteur l'identifie, peut-être à tort, avec l'écrivain qui traduisit de l'anglais en allemand un ouvrage intitulé : *La Franc-Maçonnerie n'est que le chemin de l'Enfer* (*ibid.*, t. Ier, p. 361 et t. II, 354).
2. Il s'agit évidemment des *Templiers*.
3. *Rituel du Grade de Maître*, p. 34. — Ragon continue en citant les paroles bien connues du F∴ J.-J. Casanova sur *le secret de la Maçonnerie*, qui ne font que confirmer cette déclaration.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN (1)

II

ADOPTANT une opinion communément répandue, ce qui était assez inattendu de sa part, Paul Vulliaud écrivait en 1923 : « Il faut arriver à l'époque de la Renaissance pour voir la Kabbale abandonner son caractère de tradition réservée au monde juif » (2). Cette affirmation était quelque peu surprenante chez un auteur qui, après avoir constaté l'existence de connaissances kabbalistiques à l'époque apostolique, signalait que les *séphiroth* n'avaient pas dû être ignorées de Boèce (470-524), que Saint-Agobard, évêque de Lyon, mort en 840, connaissait probablement le *Sepher Ietsirah*, texte fondamental de la cosmologie kabbalistique, et enfin que, chez Scot Erigène, on retrouve des traces de la symbolique kabbalistique (3).

A propos de l'auteur du *De divisionae naturae*, Vulliaud se demandait par quelle voie il aurait bien pu connaître quelque chose de la Kabbale. Il nous semble qu'une telle question n'a pas à se poser si l'ésotérisme chrétien prolonge et « véhicule » l'ésotérisme juif (4) car partout où s'est ré-

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, avril-mai 1952.
2. *La Kabbale juive*, t. II, p. 189.
3. *Id.*, pp. 187 et 395.
4. Certains kabbalistes chrétiens établissaient la continuité entre l'ésotérisme juif et l'ésotérisme chrétien en assimilant Siméon ben Jochaï au vieillard Siméon dont il est parlé dans l'Evangile : « Nous pourrions en effet ramener cet éminent docteur au berceau même du Messie et prouver par des arguments qui ne manquent pas d'une certaine habileté que notre auteur est ce même Siméon dont il est fait tant d'éloges dans l'Evangile de saint Luc (II, 25-35) en raison de sa justice, de sa probité et de ses hautes vertus ». Cf. André Norrel : *Aurore de la Foi Orthodoxe des anciens Cabalistes*,

pandu le Christianisme a pu pénétrer l'ésotérisme chrétien. Il n'y a donc pas lieu de se demander, chaque fois qu'apparaît chez un Chrétien une connaissance plus ou moins étendue de la Kabbale, quel Kabbaliste juif il a bien pu rencontrer. Cependant, de telles rencontres ne sont nullement à exclure et nous verrons plus loin qu'elles furent même nécessaires dans certains cas, et on n'a pas le droit de nier la réalité historique de tels contacts en invoquant l'antagonisme existant entre Chrétiens et Juifs, car cet antagonisme n'affectait pas plus les rapports dans l'ordre le plus intérieur que celui existant entre Chrétiens et Musulmans (1).

Par contre, cet antagonisme, très réel sur le plan exotérique et sur le plan social, explique très bien que les écrits destinés à être plus ou moins répandus ne reflètent que de faibles traces de connaissances kabbalistiques ou même n'en laissant apparaître aucune. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il suffisait de peu de chose pour être accusé de « judaïser » et d'être « en communion avec les Israélites », accusation si sérieuse qu'elle a joué un rôle non négligeable dans le schisme qui a séparé les Eglises d'Orient et d'Occident et à l'occasion duquel cette accusation fut d'ailleurs utilisée de part et d'autre : les Grecs faisaient grief aux Latins de « judaïser » en employant du pain azyme pour la Cène, et les Latins reprochaient aux Grecs de « judaïser » en se reposant le jour du Sabbat, en interrompant pendant le Carême le jeûne ce jour-là (2) !

Dans un ouvrage postérieur, Paul Vulliaud devait remettre en question sa première manière d'envisager les

Amsterdam 1720, trad. par Jean de Pauly (*Voile d'Isis* d'août-septembre 1933). L'assimilation envisagée est historiquement insoutenable, et l'auteur cité semble bien s'en rendre compte, mais ce qui est à retenir, c'est l'intention symbolique qui s'est ainsi exprimée.

1. Nous citerons à titre d'exemple l'amitié qui unissait Dante à Immanuel ben Salomon ben Jekuthiel, auteur d'un commentaire ésotérique sur le *Cantique des Cantiques*. Voir, dans l'*Anthologie juive* d'Edmond Fleg le bel hommage adressé à Dante — qui y est désigné sous le nom de Daniel — par Immanuel.
2. Cf. l'étude de Bernard Leib : *Deux inédits byzantins sur les Azymes au début du XII*e *siècle. Contribution à l'histoire des discussions théologiques entre Grecs et Latins*, dans la collection *Orientalia Christiana*, Rome, 1924.

choses, lorsqu'il écrira en 1930 : « D'après les études de l'abbé, depuis Mgr Devoucoux, évêque d'Evreux, on serait tenté de conclure que les architectes du moyen âge possédaient une tradition authentiquement kabbalistique. Les travaux de cet archéologue seraient à reprendre et à continuer » (1). On sait que l'objet principal des travaux de Mgr Devoucoux fut de démontrer que les mesures des différentes parties de certains édifices médiévaux font ressortir des nombres correspondant à la valeur numérique de Noms divins hébreux (*El*, *Adonaï*, *Jéhovah*, etc), de sorte que ces édifices sont de véritables incantations « fixées », des transpositions en mode spatial de l'incantation sonore. Sans nous arrêter aujourd'hui sur les travaux de Mgr Devoucoux auxquels nous nous proposons de revenir ultérieurement, nous tenons pourtant à mentionner qu'après avoir rappelé les rapports ayant existé entre l'Ordre du Temple et l'Ordre de Cîteaux, cet auteur écrit : « L'usage de la *guematrie* dans les constructions de Cîteaux ne paraît pas faire un doute » (2). Ce que nous retiendrons aussi pour l'instant c'est qu'en dépit de l'esprit critique que nous lui connaissions et qui était parfois même un peu trop développé, Paul Vulliaud avait fini par admettre l'idée d'une tradition kabbalistique chez les Chrétiens du moyen âge, et ce fait présente un égal intérêt pour la Maçonnerie et pour l'ésotérisme chrétien proprement dit. Il est parfois bien difficile de séparer ce qui appartient à l'une et ce qui appartient à l'autre car, à l'époque dont nous parlons, Salomon a établi sa résidence dans la « Loge de saint Jean ».

Dans ces conditions, il n'est plus possible d'admettre que les érudits de la Renaissance ont révélé la Kabbale au monde chrétien. Il y eût là, simplement, une certaine extériorisation d'éléments ésotériques communs au Judaïsme et au Christianisme. Dans quelle mesure, cette extériorisa-

1. *Traduction intégrale du Siphra di Tzeniutha*, préface, p. 34.
2. Introduction à l'*Histoire de l'Antique cité d'Autun* d'Edme Thomas, édition 1846, p. XXXIII.

tion fût-elle toujours correcte, dans quelle mesure fût-elle voulue par les organisations initiatiques de l'époque, ce sont là des questions auxquelles il est aujourd'hui bien difficile de répondre, de même qu'il serait bien malaisé — et pourtant fort important — de déterminer le rôle joué par cette extériorisation et même par certains initiés authentiques dans les origines de la Réforme. Nous pouvons cependant affirmer que, dans un cas au moins, celui de Pic de la Mirandole, l'extériorisation ne se produisit pas à l'insu d'une de ces organisations, car nous avons la certitude que Pic de la Mirandole était en contact assez étroit avec des membres de l'une des Fraternités chrétiennes qui ont le plus longtemps maintenu la transmission initiatique en Europe occidentale (1).

En dehors des preuves nombreuses et précises relevées par Mgr Devoucoux, il existe bien d'autres traces de l'usage du symbolisme des lettres hébraïques et des noms divins hébreux dans l'ésotérisme chrétien (2). C'est ainsi que Louis Charbonneau-Lassay, utilisant « une source d'informations qui ne relève pas de l'ordinaire domaine de la bibliographie et qui, pour le moins, est tout aussi sûre », nous apprend l'utilisation de la lettre *iod* dans la formation d'un des symboles d'une organisation initiatique du moyen-âge : ce symbole « se compose de deux ailes d'oiseau simulées par deux *iod* hébraïques, l'un droit, l'autre renversé, et joints par la base, le tout placé au-dessus d'un cercle ou d'une sphère ; c'est l'hiéroglyphe du Saint-Esprit planant sur le monde, du

1. La correspondance des Nonces à la Cour de Charles VIII pendant l'année 1498 est spécialement instructive à cet égard. Des extraits en ont été reproduits dans l'ouvrage de Leon Dorez et Louis Thuasne : *Pic de la Mirandole en France*, Paris 1897.
2. Nous mentionnerons ici pour mémoire que dans certaines recensions des romans de la Table Ronde, il est fréquemment question d'inscriptions en langue hébraïque ou en langue chaldéenne (c'est-à-dire vraisemblablement en chaldaïque) et nous ajouterons à titre de curiosité que le chien d'Arthur qui chasse le porc *Troynt*, est appelé *Cabal* et que, d'après Nennius dans son *Historia Brittonum*, il existait dans la région du Buellt un tumulus, appelé *Carn Cabal* au sommet duquel était posée une pierre où on distinguait l'empreinte du chien d'Arthur. Cf. *Histoire des Bretons*, édition F. Lot, p. 213.

Paraclet fécondant la terre » (1). Le même auteur mentionne aussi l'existence d'une autre organisation, formée principalement de libraires et d'imprimeurs et appelée l'*Agla*, qui s'appuyait sur la Kabbale juive. On sait que *Agla*, abréviation de *Aïeth Cadol Leolam Adonaï* (Adonaï sera grand dans l'éternité) est l'un des Noms divins de l'ésotérisme juif, et il nous paraît bien improbable que ce Nom fût simplement le titre distinctif d'une Fraternité sans jouer un rôle, de façon ou d'autre, dans son travail « opératif » (2).

Nous disions dans un précédent article que la transmission, dans l'ésotérisme chrétien, d'éléments doctrinaux et techniques de la Kabbale s'était poursuivie jusqu'à une époque plus rapprochée de nous qu'on ne le croit généralement. Cela n'implique pas qu'il n'y ait eu, au cours des temps, des « pertes » plus ou moins complètement « réparées ». A vrai dire, l'histoire de l'ésotérisme chrétien offre plusieurs exemples de « ruptures » ou de « pertes ». D'après les diverses versions des romans du Saint-Graal, le Vase sacré a été perdu une première fois avant le VIe siècle de notre ère, retrouvé par Parzival ou Galaad suivant les versions, puis reperdu, soit parce que « remonté au ciel », soit parce que « transporté dans le royaume du Prêtre Jean » antérieurement au XIIIe siècle puisque les romans du Graal se répandent entre 1170 et 1225. Un autre exemple nous est apporté par la légende du fondateur symbolique du Rosicrucianisme qui, après avoir reçu l'enseignement des Arabes, rapporte en Europe les connaissances qu'il a recueillies. Enfin, un troisième exemple est celui de Nicolas Flamel, contemporain du précédent, puisque Christian Rosencreutz est supposé né en 1378 et que c'est en cette même année 1378 que Flamel entreprend son voyage vers Saint-Jacques de Compostelle. Nous ne rechercherons pas aujourd'hui de

1. *Les ailes des oiseaux* dans le *Rayonnement Intellectuel*, septembre-octobre 1932.
2. Que l'*Agla*, comme le signale Charbonneau-Lassay, ait dévié à une certaine époque, cela ne constitue certes pas une exception, mais ne prouve rien non plus contre son orthodoxie originelle.

quelle manière s'effectua la « réparation » dans le courant du Saint Graal, car il y a là quelque chose de moins simple qu'on ne serait tenté de le penser à première vue (1). Dans le cas de Rosencreutz, la « réparation » s'effectue par l'aide de l'Islam, dans celui de Flamel l'aide vient de l'ésotérisme juif. Nous voici loin, encore une fois, des antagonismes qui semblaient si décisifs à Paul Vulliaud, et on garde l'impression d'assez fréquentes communications entre les ésotérismes des trois traditions d'origine sémitique.

Tout le monde connaît, fût-ce par des histoires romancées, la vie de Nicolas Flamel ; aussi nous bornerons-nous à en rappeler les éléments principaux. Un libraire parisien, qui vit à l'ombre de Saint-Jacques de la Boucherie, à la suite d'un songe, entre en possession d'un vieux livre présenté comme étant le *Livre d'Abraham le Juif* et renfermant le secret du Grand-Œuvre. Flamel essaie de le déchiffrer, mais ne peut y parvenir parce que, dit-il, personne n'eût pu le comprendre sans être fort avancé dans la « Cabale traditive » des Juifs. Il se décide enfin à partir pour Saint Jacques de Compostelle avec l'espoir de recevoir des éclaircissements de « quelque sacerdot juif en quelque Synagogue d'Hespaigne ». Au cours de son voyage, Flamel rencontre Maître Canches, médecin juif de nation « lequel était fort savant en sciences sublimes ». Maître Canches déchiffre le livre, instruit Flamel qui revient seul à Paris après la mort de son instructeur et, trois ans plus tard, réalise le Grand-Œuvre (2). Quand nous aurons dit que Mgr Devoucoux signale, sans faire aucunement allusion d'ailleurs à l'histoire

1. La mention de la cité de *Sarras* fait naturellement penser aux Sarrasins et à l'Islam, mais certains indices nous font croire que la *Sarras* des romans de la Table Ronde se réfère à un centre antérieur à la tradition islamique.
2. Flamel signale que le mot *maranatha* se trouvait souvent répété dans le livre d'Abraham le Juif. On sait que cette expression araméenne, sous la forme *marana tha* signifie : « Viens, Seigneur », mais ce qu'on sait moins, c'est que, d'après la *Didachè*, cette expression était employée dans la plus ancienne liturgie chrétienne et qu'on la prononçait surtout au moment de la Cène. Cf. l'article de Jean Daniélou : *Une antique liturgie judéo-chrétienne*, dans les *Cahiers Sioniens* de décembre 1950. C'est là une indication parmi bien d'autres, du fait que les sacrements chrétiens ont subi depuis l'origine des modifications dans leur forme même.

de Flamel, qu'en hébreu *Canche* est le « signe de la consécration » (1), il nous restera peu de chose à ajouter à cette histoire fort claire. Ce peu présente pourtant, croyons-nous, un certain intérêt.

Dans son étude déjà ancienne sur le Vase hermétique (2), notre confrère Argos, traitant du son, du souffle et de diverses invocations, signale sans y insister, qu'à la planche ultime du manuscrit du *Trésor des trésors* attribué à Nicolas Flamel, figurent les cinq voyelles *Aeiou*. Or, ces cinq voyelles sont également une devise du Saint-Empire, A. E. I. O. U. dont on donne plusieurs interprétations :

Aquila Electa Juste Omnia Vincit.
Austria Erit in Orbe Ultimo
Austria Erit Imperans Orbi Universo
Audax Et Improbus Omnia Vertit.

L'abbé de Feller (3) attribue l'origine de cette devise à l'Empereur Frédéric III dit le Beau, élu par quelques électeurs en 1314, donc successeur immédiat d'Henri VII de Luxembourg, lequel Frédéric fut combattu et supplanté finalement par Louis V de Bavière. On remarquera que cette devise apparaît immédiatement après la destruction de l'Ordre du Temple et la mort du héros de Dante. Ce qui rend la chose encore plus notable, c'est que les lettres qui composent la devise et qu'on retrouve dans le manuscrit attribué à Flamel, si l'on tient compte qu'à cette époque I = J et U = V, se prêtent à former des équivalents phonétiques de plusieurs des noms divins hébreux : *Iah* (IA), *Jéhovah* (JEOVA), *Hua* (OUA) (4). Et ceci paraîtra peut être moins singulier si on se rappelle que, comme nous l'avons signalé précédemment (5) les empereurs se considéraient

1. *Ouv. cit.*, p. 171.
2. *Le Voile d'Isis*, n° de mars 1933.
3. *Dictionnaire historique*, art. Frédéric III.
4. Nous nous proposons de montrer ultérieurement des exemples de mots latins recouvrant des mots hébreux dans des textes initiatiques chrétiens.
5. Cf. notre X° étude sur les *Aperçus sur l'Initiation*, n° de décembre 1950,

comme les représentants de ce roi Salomon à qui correspondait, en temps que premier Grand-Maître, le nom divin *Iah* dans le septième degré de la Maçonnerie opérative (1).

JEAN REYOR.

1. Cf. René Guénon : *La lettre G et le Swastika*, n° de juillet-août 1950 des *Etudes Traditionnelles*.

COMME UN VASE D'OR MASSIF... [1]

Quasi vas auri solidum ornatum omni lapide pretioso (Sermon du jour de la saint Augustin)

J'AI dit, en latin, une petite phrase (*Ecclésiastique,* L. 10) qui se trouve dans l'Epître (2) de ce jour. On peut l'appliquer à saint Augustin, comme d'ailleurs à toute âme bonne et sainte. On peut en effet comparer ces âmes à un vase d'or massif, orné de toutes sortes de pierres précieuses. Les saints sont si nobles qu'un seul symbole ne saurait leur convenir ; aussi les compare-t-on aux arbres, au soleil, à la lune, etc. Et de même, saint Augustin est ici comparé à un vase d'or massif, orné de toutes sortes de pierres précieuses. En vérité, on peut en dire autant de toute âme bonne et sainte, qui a abandonné toutes choses et ne les prend que dans ce qu'elles ont d'éternel. Quiconque abandonne les choses, dans la mesure où elles sont accidents, celui-là les possède dans leur essence pure et dans leur éternité.

Tout vase remplit deux fonctions : il reçoit et il contient. Mais il existe une différence entre les vases spirituels et les vases matériels. C'est le vin qui est dans le tonneau et non l'inverse. Et le vin n'est pas non plus à la fois dans le tonneau et à la place des parois, car, s'il en était ainsi, on ne pourrait pas boire le vin.

Il en va tout autrement des vases spirituels. Tout ce qu'ils reçoivent est contenu en eux, mais le contenu contient aussi le vase et ne fait qu'un avec le vase lui-même. Tout

1. La présente traduction est établie d'après l'édition de Joseph Quint publiée par Kohlhammer à Stuttgart : *Meister Eckhart. Die deutschen und lateinischen Werke*, 5e section, 1er volume, fasc. 4, sermon 16b, p. 261.
2. *Epistula in festo S. Augustini* dans *Missale ordinis fratrum praedicatorum*.

ce qu'un vase spirituel reçoit n'est rien d'autre que sa propre nature. Or, il est de la nature de Dieu de se donner à toute âme bonne, comme il est de la nature de l'âme d'accueillir Dieu. Et c'est là la fonction la plus noble de l'âme. L'âme porte alors en elle l'image de Dieu et est semblable à Dieu.

En effet, il n'y a point d'image sans similitude, bien qu'il puisse y avoir similitude sans image. Deux œufs sont également blancs et pourtant l'un n'est pas l'image de l'autre. Pour qu'une chose soit l'image d'une autre, il faut qu'elle ait puisé sa nature dans l'autre, qu'elle soit née de l'autre et elle doit lui être semblable.

Toute image a deux propriétés. La première, c'est qu'elle tire immédiatement son essence de l'objet dont elle est l'image, indépendamment de sa propre volonté, car elle provient de l'objet de façon toute naturelle, aussi naturellement que la branche sort de l'arbre. Quand le visage est placé devant un miroir, il est bien forcé de s'y refléter, qu'il le veuille ou non.

Pourtant, la nature du visage ne s'attache point à l'image formée dans le miroir : la bouche, le nez, les yeux et toutes les parties du visage que nous voyons ne sont que formés dans le miroir. Dieu seul s'est réservé ce privilège, d'attacher à toute image de Lui-même, et quelle que soit la volonté de l'image, sa propre nature, tout ce qu'Il est et toutes les œuvres qu'Il est capable de produire.

L'image précède la volonté et la volonté est postérieure à l'image. L'image est sortie d'abord de la nature (de Dieu) et concentre en elle tout ce que la nature et l'essence sont capables de produire ; et la nature (de Dieu) se déverse d'un coup dans l'image et y subsiste tout à fait en elle-même. Les maîtres n'attribuent pas l'image au Saint-Esprit, mais à la deuxième Personne, car c'est le Fils qui est issu le premier de la nature (du Père). C'est pourquoi Il est en vérité l'image du Père, ce que n'est point le Saint-Esprit. Celui-ci est bien plutôt comme la fleur à la fois du Père et du Fils et ne fait pourtant qu'Un avec eux deux.

La volonté n'est pas un intermédiaire entre l'image et la nature (de Dieu). Ni la connaissance, ni la science, ni la sagesse ne peuvent d'ailleurs ici servir d'intermédiaires, car l'image Divine procède immédiatement de la fécondité de la nature (Divine). Si toutefois on tient à parler d'intermédiaire à propos de la sagesse, cet intermédiaire est alors l'image elle-même, c'est pourquoi le Fils est appelé Sagesse du Père.

Sachez que l'image unique de la Divinité qui est imprimée au plus profond de la nature de l'âme s'imprime sans aucun intermédiaire. Tout ce qu'il y a de plus intérieur et de plus noble dans la nature de Dieu, cela s'imprime en toute identité dans l'image qu'en porte l'âme. Là, point d'intermédiaire, qu'il s'agisse de la volonté ou de la sagesse, comme je l'ai déjà dit. Si l'on tient à faire de la sagesse, un intermédiaire, c'est l'image elle-même (qui est cet intermédiaire et cette sagesse). Là, Dieu est sans intermédiaire dans Son image et l'image repose, sans intermédiaire, en Dieu.

Toutefois, la présence de Dieu dans l'image est bien plus noble que la présence de l'image dans le sein de Dieu. Car l'image ne comprend pas Dieu en tant que créateur, mais seulement en tant qu'Etre et Intelligence et ce qu'il y a de plus noble dans la nature de Dieu, cela s'imprime en toute identité dans l'image. C'est là une image connaturelle de Dieu, que Dieu imprime connaturellement dans toutes les âmes. Mais je ne puis rien attribuer de plus à l'image, car, en ce cas, l'image serait Dieu lui-même et cela n'est pas, à moins que Dieu ne soit plus Dieu.

L'autre attribut de l'image consiste en sa similitude avec son modèle. Et ici, il convient de noter deux points : premièrement l'image n'a pas sa source en elle-même ; (deuxièmement), elle n'est pas non plus elle-même. De la même façon, l'image qui est reçue dans l'œil, ne fait pas partie de l'œil et n'appartient pas à l'essence de l'œil ; elle n'a de rapport essentiel qu'avec l'objet dont elle est l'image. Elle ne

s'appartient donc pas et n'est point elle-même, mais elle appartient à l'objet dont elle est l'image et se confond en même temps avec lui, lui empruntant son essence et étant la même essence.

Et maintenant, suivez-moi bien ! Ce qu'est proprement une image, vous l'apprendrez en considérant quatre points, ou peut-être davantage. Une image ne procède pas d'elle-même et n'est pas elle même ; elle ne procède que de l'objet dont elle est l'image et est en même temps cet objet, avec tout ce qu'il est. Une image tire immédiatement son essence de ce dont elle est l'image et ne forme qu'une seule essence avec son modèle ; elle est la même essence. Elle n'est rien de ce qui est étranger à son modèle, et ne procède d'aucun élément étranger à ce modèle. Ces considérations sur l'image n'ont, dans mon esprit, rien de scolaire (de théorique) ; j'en fais un objet d'enseignement pratique du haut de la chaire.

Vous me demandez souvent comment conduire votre vie. Soyez très attentifs. Conformez vous dans votre vie à ce que je viens de dire à propos de l'image. Il faut que tu sois à Lui (ou à Elle, l'Image), que tu sois Lui ; tu ne dois pas être à toi, non plus qu'être toi-même ; tu ne dois être à personne. Lorsque je suis arrivé hier dans ce couvent, j'ai vu de la sauge et autres plantes pousser sur un tombeau. J'ai pensé : ici gît quelqu'un qui fut cher au cœur d'un ami et c'est pour cela que cette terre aussi (où il repose) est chère à l'ami. Qui aime vraiment un ami, celui-là aime aussi tout ce qui lui appartient et ne peut supporter ce qui déplaît à l'ami. Prenez l'exemple du chien, qui est un animal inintelligent. Il est si fidèle à son maître qu'il déteste tout ce qui lui déplaît et qu'il aime quiconque est l'ami de son maître, sans considération de richesse ou de pauvreté. Son maître serait-il le familier d'un aveugle indigent que le chien le préférerait à un roi ou à un empereur qui déplairait à son maître. Je dis vrai : s'il était possible à un chien d'être à moitié infidèle à son maître, l'autre moitié de son être détesterait la première (pour cette infidélité).

Mais il est des gens qui se plaignent que Dieu ne leur donne point ni la piété fervente, ni le recueillement, ni quelque douceur ou consolation particulière. En vérité, ces personnes ont encore complètement tort. Il est possible, certes, d'admettre leur point de vue, mais ce n'est pas là ce qui vaut le mieux. Je le dis en vérité : tant qu'un objet se forme en vous qui n'est point le Verbe éternel ou qui en est une altération, cet objet ne peut pas ne pas entraîner quelque tort. Donc, celui-là seul est un homme juste, qui a anéanti toute chose créée, qui se tient droit, dirigé suivant une ligne égale et sans la moindre déviation vers le Verbe éternel, qui s'y trouve formé et réformé suivant la Justice. L'homme provient de là d'où provient aussi le Fils et il est le Fils Lui-même. L'écriture dit : « Personne ne connaît le Père, sinon le Fils ». Donc, si vous voulez connaître Dieu, ne vous contentez pas d'être pareils au Fils, soyez le Fils Lui-même.

Mais, certaines gens voudraient regarder Dieu de leurs yeux, comme on regarde une vache, et ils voudraient aimer Dieu, de la même manière qu'ils aiment leur vache. Or, vous aimez votre vache à cause du lait, du fromage et autres avantages qu'elle vous procure. C'est ainsi que font toutes les personnes qui aiment Dieu à cause de la richesse extérieure ou de la consolation intérieure. Ils n'aiment pas Dieu de manière juste, mais ils n'aiment que leur propre profit. En vérité, je vous le dis : tout ce que vous proposez à votre pensée sans y mettre Dieu Lui-même, tout cela ne peut renfermer assez de bien pour ne pas être un obstacle à la Vérité toute nue.

Et, comme je vous le disais tout à l'heure, de même que Saint Augustin ressemble à un vase d'or, qui serait fermé en bas, mais ouvert en haut, de même, si vous voulez être avec Saint Augustin et tous les saints, il faut que votre cœur soit fermé du côté de toute la création et il doit recevoir Dieu, comme Il est en Lui-même. C'est dans ce sens que les hommes sont assimilés aux forces d'en-haut puisqu'ils sont toujours le chef découvert, tandis que les femmes sont assimilées aux

forces d'en-bas et ont toujours la tête couverte. Les puissances supérieures sont au delà du temps et de l'espace et jaillissent sans intermédiaire de l'essence même de l'âme ; elles sont donc assimilées aux hommes, car elles sont toujours nues. C'est pour celà que leurs œuvres sont éternelles. Un maître dit que toutes les puissances inférieures de l'âme, dans la mesure où elles sont en contact avec le temps et l'espace, ont perdu, dans cette même mesure, leur pureté virginale et ne peuvent plus entrer en contact avec les puissances supérieures, aussi loin qu'on veuille les étendre, aussi étroitement qu'on veuille les dompter ; elles reçoivent toutefois un reflet fidèle de l'image.

Vous devez être comme de l'or massif, c'est-à-dire faire même figure à ce qui est agréable et à ce qui est désagréable, au bonheur et au malheur et vous devez avoir la noblesse des pierres précieuses, c'est-à-dire que toute vertu doit être contenue en vous et s'épancher directement de votre être. Vous devez parcourir et surpasser toutes les vertus et ne vous arrêter qu'à la seule Vertu, dans son fonds là où elle est identique à la nature de Dieu. Et puisque l'homme est plus étroitement uni à la nature de Dieu que ne l'est l'ange, celui-ci doit recevoir d'autant plus à cause de l'homme. Dieu nous aide à devenir uns avec Lui. Amen.

ECKHART

Trad. de l'allemand par
YVES MILLET

LES « STATIONS » DE LA VIERGE

Dans une chapelle — dédiée à la Vierge — de l'église de Fondettes (1) se trouvent des vitraux datés de 1853 qui, cependant ne manquent pas d'intérêt. Ils représentent, en autant de médaillons séparés, neuf scènes ou épisodes importants de la vie *ante* et *post mortem* de la bienheureuse Vierge Marie. Ces scènes sont les suivantes : la Présentation au Temple, l'Annonciation, la Nativité, la Fuite en Egypte, les Noces de Cana, la Crucifixion, la Pentecôte, la Mort de la Vierge, et enfin son Couronnement dans les cieux.

Il apparaît immédiatement que les huit premiers épisodes ont trait à la vie terrestre de la Vierge. Tandis que le dernier par contre, a un caractère céleste. Il apparaît non moins immédiatement qu'il manque à cette liste, entre autres, un épisode essentiel relatif à la manifestation terrestre de la Vierge : celui-là précisément qui, objet de la croyance générale (2), a été érigé en dogme l'année dernière par l'Eglise catholique romaine, c'est-à-dire l'Assomption. Si nous nous en tenons — du moins provisoirement — à cette perspective terrestre, nous sommes tout naturellement conduit à corriger en conséquence la liste des épisodes choisis par un maître-verrier inconnu ; cela nous donne une liste un peu différente, puisque, partant de la Présentation au Temple, envisagée comme « seconde naissance », elle aboutit à l'Assomption

1. Commune située en Indre-et-Loire ; l'église est du XIIe siècle.

2. La plus ancienne sculpture connue de la Vierge, a été retrouvée en Russie en 1937, au cours de travaux effectués en Géorgie orientale. Elle date du Ve siècle et représente l'Assomption de la Vierge Marie : c'est un bas-relief qui orne l'une des portes de la basilique de Bolsini. L'autre porte est surmontée d'un bas relief symétrique représentant l'Ascension de Jésus. Ce parallélisme est digne de remarque, et l'ancienneté de la croyance chrétienne en l'Assomption n'est plus à démontrer maintenant.

qui parachève l'existence individuelle de la Vierge et symbolise ainsi, visiblement, la « troisième naissance ». Voici cette liste : Présentation au Temple, Annonciation, Nativité, Fuite en Egypte, Noces de Cana, Crucifixion, Pentecôte, Mort de la Vierge et Assomption.

Cette série d'épisodes nous semble particulièrement remarquable. Si l'on veut bien se reporter à notre précédente étude sur les Muses (1) et à la signification initiatique de leur culte, on ne peut manquer d'être frappé d'un parallélisme parfait, que fera ressortir le tableau suivant :

Présentation au Temple	Terpsichore
Annonciation	Calliope
Nativité	Clio
Fuite en Egypte	Thalie
Noces de Cana	Euterpe
Crucifixion	Uranie
Pentecôte	Melpomène
Mort de la Vierge	Polymnie
Assomption	Erato

On voit aisément que la Présentation au Temple a pour but de « sacraliser » l'existence en lui imposant une vie nouvelle et « un « rythme » intérieur, comme Terpsichore. La Présentation d'une Vierge déjà parfaite consacra son aptitude à recevoir l'heureuse nouvelle de l'Annonciation : la « parole intérieure » qui s'éveille et naît en elle avec l'Annonciation est aussi le nom même de Calliope, que l'on dit être la mère d'Orphée. Mais ce n'est plus Orphée, c'est Jésus qui incarne extérieurement la naissance de cette Parole divine ; la Nativité fit connaître au monde gréco-romain, mieux qu'au monde judaïque, un des « noms » de ce Verbe éternel que chante aussi Clio, — une fois devenue mère, selon certains auteurs — .

L'épanouissement dans l'espace, l'ampleur que représente Thalie, se manifeste extérieurement par la mystérieuse fuite en Egypte. L'Egypte, où la Vierge-Mère emmena

1. *Etudes Traditionnelles*, n° 262, septembre 1947.

son fils, est une Terre extra-judaïque ; elle signifie donc ici, notamment, un domaine extracorporel. Car, en s'incarnant, le Verbe ne se limitait pas au monde corporel ; second Adam, il étendait au contraire dès l'origine la manifestation de sa parole au monde subtil. N'était-il pas venu pour restaurer le Paradis Terrestre ? Et ne devait-il pas plus tard descendre aux enfers, c'est-à-dire dans les bas-fonds du monde subtil, avant de remonter aux cieux ? Marie, de son côté, ne revêt-elle pas dès sa naissance la perfection originelle (1), celle d'Eve avant la chute ? Cette extension merveilleuse ne pouvait pas se traduire miraculeusement dans le monde corporel, et réjouir ainsi — c'est le nom même d'Euterpe — les âmes saintes : aussi le premier miracle de Jésus, inaugurant sa manifestation publique comme *Avatâra*, fut-il accompli non seulement devant sa mère, mais avec son assentiment préalable (2). Avec Uranie, dont le nom est si remarquable, apparaît l'ancienne « terre pure », que l'on ne peut retrouver que par la « mort des sens », volontaire, ou tout au moins librement acceptée : la Crucifixion traduit ce double aspect d'abandon à la volonté divine, chez le Fils en mode actif, chez la Mère en mode passif.

L'aventure terrestre de la Vierge est relativement terminée ; l'aventure divine va commencer sur terre, avant de se poursuivre au delà : la Résurrection du Fils est cause directe de la Pentecôte, où, selon la Tradition, la colombe paraclétique se pose sur la Vierge, comme lors de l'Annonciation, tandis que des langues de feu illuminèrent les apôtres. Voilà ces hommes transformés, et voici que leur chant de victoire, à l'instar du *Magnificat* de la Vierge, allait conquérir une partie du monde. Melpomène n'est autre que le chant d'allégresse de l'âme des apôtres lorsqu'eux aussi eurent à leur tour reçu la Promesse ; et le masque de la muse, c'est-à-dire la multiplicité de ses apparences, est le prélude au véritable « don des langues » que suggère le nom même de Polymnie.

1. Tel est le sens de l'" Immaculée-Conception ", de la Vierge Marie.
2. Cf. *Jean*, II, 5 : " Sa mère dit aux servants : " ce qu'il vous dira, faites-le ".

Ce « don des langues » traduit extérieurement l'éveil de la « parole intérieure », la naissance dans l'être de la « langue des dieux », — langue des saints et du paradis terrestre —, et par suite la mort définitive de l'individualité. Il est donc normal de voir Polymnie correspondre à la mort corporelle de la Vierge (1). Et il le sera tout aussi naturellement de voir Erato, la ravisseuse, se manifester par son Assomption, c'est-à-dire par l'élévation, à l'issue de sa vie terrestre, de la Bienheureuse Vierge Marie à la gloire des cieux.

Erato, dira-t-on représente aussi, à ce même titre l'Ascension de Jésus ; et cela est vrai (2). Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'individualité tout entière, corps et âme, qui est élevée de la terre aux cieux : mais réanimée dans le cas du Fils, c'est-à-dire en mode actif, et immobile dans celui de sa Mère, c'est-à-dire en mode passif (3).

On conviendra que ces correspondances aussi rigoureuses entre les neuf muses et les neuf « stations » de la Vierge Marie que nous venons de considérer ne sauraient être le fait du hasard, mais qu'elles traduisent l'une et l'autre une même réalité profonde. On observera aussi, en bonne logique, que les huit premières se réfèrent, dans les deux cas, au domaine des « petits mystères », et que la neuvième seule (4) se réfère à celui des « grands mystères ». On remarquera enfin, — puisque nous avons dû, dès le départ, laisser de côté une « station » et la remplacer par une autre —, qu'il existe des « stations » dont nous n'avons pas encore parlé, et auxquelles il convient maintenant de s'intéresser.

La première d'entre elles est évidemment l'Immaculée-Conception, privilège exceptionnel qui préside à l'existence

1. Cette scène présente un détail particulièrement singulier dans le vitrail de l'église de Fondettes : c'est la présence du Christ lui-même, parmi les Apôtres, au lit de mort de la Vierge. Chose plus curieuse encore : le Christ tient un enfant sur son bras gauche, tandis que de la main droite, dressée comme une " main de justice ", il paraît s'apprêter à bénir le corps de sa Mère.
2. Cf. note 2, p. 215 ci-dessus.
3. Aussi la Tradition précise-t-elle que son corps fut emporté au ciel par les anges.
4. On sait que huit est le nombre de la Béatitude, et neuf celui de la Perfection.

et au rôle non moins exceptionnels de la Vierge Marie. La seconde, conséquence de la première et de l'état de parfaite « servante » est le Couronnement de la Vierge comme « reine des cieux » : couronnement auxquel les chrétiens ont toujours cru, et qui, comme on le voit par le vitrail dont nous avons parlé au début de cette étude, fut si constamment mis en évidence dans toute l'iconographie chrétienne. La troisième enfin, dont il est question de faire un jour un objet de foi dans l'Eglise catholique romaine (1), n'est autre que l'aspect de « médiatrice universelle » constamment reconnu à la Vierge Marie, et non moins fréquemment représenté dans l'iconographie chrétienne.

Ainsi complétée (2), la liste des « stations de la Vierge » constitue un duodénaire, dont les correspondances avec le Zodiaque ne sont pas moins remarquables que les précédentes avec le chœur des Muses (3). Si l'on fait coïncider la Médiation Universelle de la Vierge avec la Balance, comme il se doit — puisque la Balance est le signe du Jugement, à l'occasion duquel la Médiatrice peut exercer sa fonction —, on obtient le tableau suivant, que le lecteur restituera aisément en mode circulaire :

Immaculée-Conception	Scorpion
Présentation au Temple	Sagittaire
Annonciation	Capricorne
Nativité	Verseau

1. La proclamation éventuelle d'un dogme de la Médiation Universelle de la Vierge ne saurait être sans rapport avec les événements de la " fin des temps ", qu'il s'agisse ici du " pouvoir des clés " confiées à l'apôtre Pierre, ou bien du " Jugement " en raison duquel Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il devait se manifester à nouveau sur la Terre.

2. On objectera que la liste en question est incomplète : cela est évident, mais inévitable dès lors qu'on se limite à un point de vue déterminé. Il y manque en particulier la Nativité de la Vierge, à propos de laquelle on pourrait se demander si elle n'est pas plus importante à considérer que la Présentation au Temple : il nous semble que ces deux événements ne sont pas sans rapport, mais le caractère essentiellement original de Marie et le caractère assez réservé de son culte dans le christianisme occidental, — en tant qu'il s'oppose en quelque sorte au caractère quelque peu exclusif de celui de son Fils —, nous ont amené à maintenir le choix initial du maître-verrier.

3. Il serait évidemment possible de déduire de là les correspondances des neuf muses avec neuf signes de ce même Zodiaque, et de rechercher à quelle " déesse " ou à quelle *Shakti* correspondent les trois autres, dans les diverses formes traditionnelles.

Fuite en Egypte	Poissons
Noces de Cana	Bélier
Crucifixion	Taureau
Pentecôte	Gémeaux
Mort de la Vierge	Cancer
Assomption	Lion
Couronnement de la Vierge	Vierge
Médiation universelle	Balance

Ces correspondances suggéreront au lecteur de nombreuses réflexions. Il ne manquera pas de s'apercevoir en particulier que le Capricorne et le Cancer, qui sont les deux « pôles » — si l'on peut dire — du Zodiaque, correspondent ici à l'Annonciation et à la mort corporelle de la Vierge, c'est-à-dire aux deux extrêmités de son existence en tant que Mère humaine de l'*Avatâra*. Les signes compris entre le Capricorne et le Cancer, — considérés évidemment dans leur ordre normal ou cyclique —, se réfèrent donc ici aux éléments essentiels de la vie *ante* et *post mortem* de Jésus, considérés par rapport à la fonction de sa Mère. De plus, les Noces de Cana, correspondant au Bélier (1) et situées de ce fait à « distance » égale du Capricorne et du Cancer, séparent en présence de sa Mère, l'existence de Jésus en deux périodes : elle mettent un terme à sa « vie privée » ou secrète, et sont le point de départ de sa « vie publique » ou de sa première manifestation (2).

Inversement, les signes compris entre le Cancer et le Capricorne, — considérés toujours dans leur ordre normal ou cyclique —, c'est-à-dire situés de l'autre côté de l'axe « polaire » que ces signes déterminent sur le Zodiaque, se réfèrent à l'existence de la Vierge en tant que telle pendant sa vie terrestre, ou en tant que Vierge-Mère après sa mort terrestre. De plus, le Jugement, correspondant à la Balance et situé de ce fait à « distance » égale du Cancer et du Capricorne, sépare l'un de l'autre en quelque sorte le double rôle

1. On peut dire qu'avec les Noces de Cana, Jésus inaugure la manifestation de sa fonction spéciale d' " Agneau du Monde ".

2. La seconde étant, on le sait, la Parousie à venir, dont l'importance ne saurait échapper à aucun homme vraiment traditionnel.

propre à la Vierge-Mère : corporel en tant que « servante » désignée pour devenir Mère de l'*Avatâra*, ou « Mère de Dieu », spirituel en tant que Reine du ciel et plus tard « Mère du Monde ».

Si l'on considère le Zodiaque, d'autre part, comme divisé en deux moitiés, non plus verticales, c'est-à-dire situées entre les solstices, mais horizontales, c'est-à-dire situées entre les équinoxes, on s'apercevra que la moitié supérieure correspond, pour le Fils comme pour la Mère, aux événements qui précèdent la première manifestation publique de l'*Avatâra*, et la moitié inférieure à ceux qui la suivent ou la suivront : l'ensemble, se situant dans la perspective chrétienne, se réfère bien entendu à la partie correspondante du *Kali-Yuga*, c'est-à-dire à la dernière partie d'un « âge » que le Jugement doit achever et « pétrifier » en quelque sorte au moment de la « rupture » cyclique.

Comme on le voit encore, ce sont les Noces de Cana, c'est-à-dire le miracle de la transmutation, celui de la réintégration de la Nature purifiée — symbolisée par l'Eau — dans la Voie suprême et enivrante de la Mère Universelle — symbolisée par le Vin —, qui séparent en deux moitiés l'existence de l'*Avatâra*. Et ce sont elles également qui séparent l'existence de la Vierge-Mère, qu'on la considère à travers les neuf ou à travers les douze « stations » ci-dessus en deux moitiés égales. Nous pouvons dire cela, non seulement dans le premier cas, mais aussi dans le second parce que la Médiation Universelle de la Vierge, correspondant au signe de la Balance joue comme ce dernier un rôle « extra-temporel » tout particulier (1) : à ce titre elle s'oppose aux célèbres Noces de Cana, et elle les complète simultanément, puisqu'elle traduit en mode céleste l'intervention même de la Vierge Marie

1. Le Bélier — qui, à un autre point de vue, correspond à la conception de l'*Avatâra*, — est le cinquième des neuf signes correspondant aux neuf " stations ", ou le sixième des onze signes correspondent aux onze " stations " " temporelles " du duodénaire considéré. Il se situe dont, exactement comme les Noces de Cana, au milieu du " cycle " considéré, dans l'un comme dans l'autre cas.

lors des dites Noces : enfin elle forme avec ces dernières l'axe équinoxial dont nous venons de considérer l'excellence.

On peut être surpris de l'importance accordée, dans les « stations » envisagées ci-dessus, aux Noces de Cana, mises en rapport avec le signe du Bélier (1). Il est manifeste cependant que la Tradition chrétienne accorde à ce premier miracle de Jésus, relaté par saint Jean seul, une importance exceptionnelle qui nous semble parfaitement justifiée ; la présence de la Vierge et son intervention d'une part, le fait que, par ce miracle, Jésus inaugure sa « vie publique » d'autre part, ne suffiraient pas à la justifier s'il n'y avait aussi, et surtout, la nature même du miracle, préfiguration de la seconde partie de la scène, et par suite de la primauté de l'ésotérisme sur l'exotérisme. Le miracle de Cana inaugure précisément le passage de l'un à l'autre : la transformation de l'eau en vin traduit la restauration extérieure de cette primauté. C'est pourquoi, soit dit en passant, c'est à la remanifestation de l'ésotérisme que se réfère la vie publique de Jésus, tandis que sa vie cachée se recouvrait du voile d'un exotérisme officiel.

L'importance « centrale » des Noces de Cana justifie l'existence d'une symétrie relative, deux à deux, entre les stations situées de part et d'autre de celle-là ; et notamment entre les quatre plus proches. Le lecteur attentif pourra se souvenir en effet ici des correspondances que nous avons signalées entre cinq des neuf Muses et les cinq éléments, et les rapprocher des « stations » de la Vierge qui leur correspondent, — stations toutes situées, bien entendu, du côté « terrestre » de l'axe solsticial, mais par contre à distance égale, deux à deux, de l'axe équinoxial, ou sur cet axe même. — Il ne manquera pas d'être aussitôt frappé de l'exactitude

1. Et par suite avec le "*pastor angelicus*" : voir à ce propos dans les *Etudes Traditionnelles*, n° 267, avril-mai 1948, l'article de Jean Reyor : *un curieux exemple de symbolisme zodiacal*. Des considérations assez singulières pourraient être tirées du rapprochement du symbolisme zodiacal suggéré par cet auteur avec celui dont nous faisons état dans la présente étude ; et ce rapprochement ne saurait être plus fortuit que les autres.

de ce nouveau rapprochement, à première vue inattendu, et que montre le tableau suivant :

Clio	=	Nativité	=	Ether
Thalie	=	Fuite en Egypte	=	Feu
Euterpe	=	Noces de Cana	=	Eau
Uranie	=	Crucifixion	=	Terre
Melpomène	=	Pentecôte	=	Air

Comme on le voit, la place « centrale » est réservée aux Noces de Cana, et par suite à l'Eau, symbole de la « grâce » nouvelle dont les Noces sont venues inaugurer la descente sur terre. Comme on le voit aussi, l'Air — à l'instar de Melpomène — n'est ni en deuxième position — selon son ordre de production —, ni en troisième position — selon son ordre hiérarchique naturel —, mais il se trouve placé après les quatre autres éléments. Il en est ainsi parce que, contrairement à ces quatre éléments qui correspondent aux quatre « stations » communes à la Vierge et à son Fils dans le duodénaire considéré, l'Air correspond au Saint-Esprit. A ce titre la manifestation du Saint-Esprit répond à celle du Verbe incarné sur la terre : et la Pentecôte — pour laquelle il fallait que disparaisse le Verbe incarné (1) répond à la Nativité qui le fit apparaître. C'est bien une « nativité » qu'elle provoque à son tour, d'autre part, dans le cœur de ceux qui reçoivent l'Esprit-Saint (2). Cela signifie qu'à l'influence « initiatique » de Clio, ou de l'Ether, s'oppose et répond celle, « opérative », de Melpomène, ou de l'Air.

De même, il existe un rapport de symétrie non moins remarquable entre la Fuite en Egypte et la Crucifixion. La première fut provoquée par la nécessité d'échapper au « massacre » des Innocents, afin que la seconde, c'est-à-dire le « sacrifice » du Juste, puisse être offert plus tard. On peut être surpris de l'importance donnée à la Fuite en Egypte.

1. Cf. *Jean*, 16, 7 : " Il est avantageux pour vous que je parte ; car, si je ne pars pas, l'Intercesseur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je l'enverrai vers vous ".
2. Tel est le sens du " baptême de l'esprit ".

Mais on se convaincra, à la réflexion, qu'il s'agit là au contraire de quelque chose d'essentiel : car la remanifestation de l'ésotérisme suppose l'accord des représentants légitimes de la Tradition, sinon de ceux de la forme traditionnelle qui sert de point de départ à cette remanifestation. On peut donc voir en cet épisode comme une première réponse à la visite des Rois-Mages. Mais il faut sans doute y voir davantage une sorte de contre-partie de la « sortie d'Egypte » de Moïse, du moins en ce qui concerne la « fuite » proprement dite c'est-à-dire « l'entrée en Egypte » de la Sainte-Famille. Par rapport au Judaïsme, l'Egypte joue en effet un rôle semblable à celui que la « Terre Promise » s'apprête à jouer pour le christianisme. Quant à la nouvelle « sortie d'Egypte », qui prélude au retour de Jésus parmi les siens, ne faut-il pas y voir, — comme ce fut le cas pour Moïse emmenant d'Egypte les vases d'or et d'argent —, une sorte de préfiguration en même temps que de légitimation de l'intégration d'éléments initiatiques d'origine égyptienne dans la tradition chrétienne naissante ? Quoi qu'il en soit, il faut remarquer que, — comme ce fut le cas pour Moïse —, l'initiative du voyage évidemment providentiel de l'enfant Jésus en Egypte lui demeure extérieure : c'est en effet Joseph qui, sur l'ordre de l'ange, s'exile et exile Jésus avec la Vierge : comme si l'atmosphère extérieure et officielle était un obstacle à la croissance autant qu'à la mission de l'*Avatâra*. Et plus tard, à la « fuite » vers une terre purifiée par le feu répondra la « fixation » par la Croix à une terre que le Verbe incarné devait purifier par son sacrifice. Autrement dit : à l'évanouissement ou à la fuite provisoire de l'ésotérisme devant l'exotérisme, évanouissement en fuite qui aboutissait à en intervertir les rapports, répondra l'affirmation de la priorité du premier sur le second, affirmation qui, faite par l'*Avatâra* lui-même, fut la cause directe d'une condamnation exotériquement nécessaire, mais affirmation qui fut aussi le point de départ d'un ésotérisme remanifesté jusqu'au sacrifice volontaire, jusqu'au martyre accepté de l'*Avatâra*.

Le sens de ce martyre — à tous égards nécessaire, répétons-le, et effectué en présence de la Vierge Marie, — est d'ailleurs suggéré par la scène du vitrail dont nous avons parlé, scène dont un détail atteste une filiation directe ou indirecte, — à moins qu'il ne s'agisse d'une singulière imitation — entre la pensée de son auteur et celle des hermétistes verriers du moyen âge : à gauche et à droite, par rapport au spectateur, de la tête de Jésus mourant sur la croix, — c'est-à-dire à droite et à gauche par rapport à cette tête —, se trouvent respectivement représentés le Soleil et la Lune. Le premier est rouge, — couleur des grands mystères, du point de vue opératif — ; la seconde est blanche, — couleur des petits mystères, de ce même point de vue — ; ou plus exactement le « croissant » lunaire est blanc, cependant que le reste du disque lunaire, — c'est-à-dire le Soleil en puissance, — est figuré en jaune : représentation double qui symbolise visiblement les points de départ et d'aboutissement des petits mystères, ceux de la « croissance » de la Lune et de la révélation correspondant à cette croissance. Pour qu'il n'y ait aucun doute sur le sens hermétique du symbole, le bois de la croix est coloré en vert : or, le vert n'est pas seulement la couleur de l'espérance, c'est aussi et d'abord celle de Vénus ou de la Nature, cette même nature que doit rendre vierge et « sacrifier » en lui tout être qui retourne dans « la maison de son Père » ; ainsi retrouvant son centre paradisiaque, peut être retrouve-t-il en même temps son nom véritable, celui que le Verbe divin fait résonner en lui.

Rien de tout cela ne saurait être dû au hasard. Aussi, nous a-t-il paru intéressant de suggérer ces correspondances essentielles, que le lecteur sera tenté, nous l'espérons, de pousser dans plus de détails, et dont il ne manquera pas de tirer profit.

Il lui apparaîtra en tout cas que si, en raison de sa vocation spéciale, le Christianisme a été sagement amené à réduire le culte de la *Shakti* à ce qu'il appelle le « culte de

dulie » ou même d'« hyperdulie » (1) il s'y trouve néanmoins, sous une forme appropriée, les mêmes aspects que d'autres formes traditionnelles manifestent et révèlent plus clairement ou plus extérieurement. C'est la conclusion principale que nous entendons tirer de cette courte étude sur ces « stations » de la Vierge Marie.

JEAN VASSEL

1. Le développement actuel de la piété « mariale » dans le Christianisme est à cet égard bien digne de remarque.

LE ZODIAQUE ET LA ROUE DES EXISTENCES [1]

III

Si l'homme n'est ainsi, pour le Bouddhisme qu'un composé de composés « instantanés » (*kshanikas*), une simple « assemblée » (suivant l'image thibétaine) qui apparaît, disparaît et reparaît dans le cours même de la vie, faut-il en conclure que rien ni personne ne *transmigre* de vie en vie, qu' « il n'y a pas d'« essence » passant d'un habitacle à l'autre » et que la transmigration, qui transmettrait « la vie, mais non *une* vie ni *ma* vie », n'est à tous égards qu'un mécanisme de causes secondes », un « déterminisme causal » ? (2). Mais alors, comment s'expliquer les textes si nombreux où le Bouddha, qui est devenu tel après s'être souvenu de ses *propres* existences antérieures, affirme que l'homme, auteur et héritier de son *karma*, renaît de ses actes mauvais « dans la matrice d'une bête dont la marche n'est pas droite » (reptiles, insectes p. ex.) où en enfer, et de ses actes neutres dans les régions médianes de la Ronde des naissances et des morts (parmi les animaux supérieurs, les hommes ou les *devas* inférieurs) ? Qu'il renaît au contraire de ses actes bons dans les « mondes inoffensifs » ou dans les cieux où,

1. Cf. *Etudes Traditionnelles*, nos janvier-février et avril-mai 1951.

2. Les passages entre guillemets sont de Coomaraswamy (*Hindouisme et bouddhisme*) qui adopte la thèse de la majorité des indianistes, suivant laquelle la transmigration serait comparable au choc de deux boules, l'« élan » seul passant de l'une à l'autre, mais il la complète en appliquant au « Grand Soi » bouddhique l'idée shankarienne du « Seigneur qui seul transmigre ». Cette thèse est combattue par diverses écoles bouddhistes (citées par La Vallée Poussin : *Nirvâna*, p. 27 et ss.).

« trépassant avec des souvenirs confus, il surgit dans une compagnie de *devas*... où lentement remontent les souvenirs (de l'enseignement de la Loi entendu sur terre)... » (1) ?

Le zodiaque résume (sous la forme d'un corps humain « circulaire ») tout ce qui est sous le soleil spirituel, et le cycle des *nidânas* symbolise (par un développement embryonnaire) le *samsâra* tout entier ; mais tandis que le premier est un modèle universel de l'homme, centre de la création, le second est une image humaine de tout ce qui, dans l'univers, transmigre ; et comme la transmigration dure tant que dure *avidyâ*, la croyance erronée en un moi subsistant, le Bouddhisme admet la transmigration dans la mesure où *avidyâ* subsiste. Que l'emploi du « je » et du « moi » ne soit pour les *Arhats* parfaits que « pure convenance », cela n'empêche pas qu'il puisse survivre à la mort pour les autres. Transmigration comme *avidyâ* ne sont irréelles qu'*en définitive* (*paramarthika*). Si naître, c'est « le vrai péché originel — celui qui nous fait croire que nous pouvons survivre dans une sorte d'identité d'un instant à l'instant suivant » (2), transmigrer, c'est être mort avec ce péché, c'est renaître avant d'avoir fait réaliser au « *soi* d'où vient le mal... et qui nous purifie » (*Dhammapada*, 165) qu' « il est impossible de saisir deux fois l'essence d'une chose mortelle... » (Platon, *Timée*, 28 A), c'est donc passer dans un autre lieu de purgation du « *Soi* qui est la *destination* du soi » (*Dhamm.*, 380). Des diverses formules bouddhiques telles que : le vieillard n'est pas l'enfant et n'en est pas différent,

1. *Anguttara-Nikâya* I, 249. V. p. ex. le chapitre consacré au *Karma* dans le choix de textes présentés par Coomaraswamy (*La Pensée du Bouddha* notamment p. 247 et ss.), et l'exclamation de la nuit de la *sambodhi* : « Innombrables sont les naissances dans lesquelles j'ai tourné et couru en rond, cherchant toujours sans jamais le trouver le bâtisseur de la maison. *Il est mauvais de renaître et renaître toujours*. Maintenant je t'ai vu, bâtisseur de la maison : jamais plus tu ne bâtiras pour moi !... » (*Jâtaka* I, 16 et *Dhammapada* 153-54).

Cf. Plotin, IV, 3, 27 : « A l'heure de la mort, il reparaît dans l'âme divine des souvenirs des vies antérieures ; plus affranchie du corps, elle recouvrera des souvenirs qu'elle ne possédait pas dans sa vie actuelle, et, si elle s'en va et vient dans un nouveau corps, elle pourra raconter les événements de la vie extérieure au corps... »

2. Coomaraswamy, *op. cit.*, p. 31.

celui qui renaît n'est *ni le même ni un autre*, les négateurs de la transmigration négligent le deuxième terme, oubliant peut-être que le Bouddha n'a mis l'accent sur le premier que pour exhorter davantage à ne plus transmigrer, donc pour des raisons, non pas spéculatives, mais de méthode. C'est pourquoi il présente la série de douze *nidânas* sous l'aspect d'un collier dont les « perles » ne seraient reliées par aucun « fil ».

Aussi, ce support duodénaire de méditation, qui doit affranchir de la transmigration tout en la récapitulant, doit-il être médité, comme fit le Bouddha lors de la *sambodhi*, en commençant par le dernier, qui coïncide avec la première des Quatre Vérités Aryennes : tout est *douleur* (*sarvam duhkham*). La seconde Vérité sainte, celle de l'*origine* (*samudaya*) de la douleur, n'est autre que le parcours du *pratîtya-sâmutpâda* à partir de la dernière « origine » en discernant notamment dans la *soif* et l'*ignorance* les perpétuelles « occasions » (*nidânas*) d'un cycle « sans commencement », mais qui n'est pas sans fin pour tous (1). La troisième Vérité, celle de l'*abolition* (*nirodha*) de la douleur, consiste à méditer ensuite les *nidânas* du premier au dernier, cette fois sous une forme négative qui déracine de proche en proche les douze « effets-causes » de la transmigration (2). Cette disparition

1. C'est la formule : « en présence de quoi y a-t-il *vieillesse et mort* ? C'est quand il y a *naissance* qu'il y a vieillesse et mort... », répétée pour chaque *nidâna* dans le sens rétrograde (*pratiloma*). Ce retour de cause en cause démarche initiale de la réalisation bouddhique, permet de dire avec, Schuon que « L'hindouisme voit en premier lieu l'ignorance, le désir » *Perspectives Spirituelles*, à paraitre).

2. Suivant la formule récitée dans le sens de la production (*anuloma*) « C'est en l'absence d'*ignorance* qu'il n'y a pas d'*assemblages* (*sarmskaras*... » puis, après le dernier terme : « c'est ainsi qu'il y a *suppression* de ce grand agrégat de douleur ».

Pourquoi, après avoir coupé la racine (le 1er *nidâna*), faut-il encore faire tomber successivement le tronc, les branches et les fruits de l'Ignorance ? Parce que — et cette réponse vaut pour toute répétition (*japa*) — l'intuition de la connaissance (*vidyâ*) obtenue par la suppression contemplative du 1er *nidâna* ne suffit pas à neutraliser la force acquise du *Karma* antérieur, force acquise qui apparaît précisément dans les *nidânas* suivants, à mesure qu'on revient de la contemplation à la conscience individuelle et à l'action. La répétition, on le voit, rend le « déracinement » effectif parce qu'elle pénètre jusque dans les germes sous-jacents à la conscience actuelle, donc antérieurs à l'état présent. Elle semble progresser, alors qu'elle remonte vers les états antérieurs, de même que la fin d'un cycle rejoint son origine, et

finale des « perles » du collier, l'inexistence d'un « fil » visait précisément à la faire pressentir ; elle prépare et préfigure le passage final « de la circonférence au Centre » — au *Soi* qui est « le cœur et la mœlle du *soi* » (*Samyatta-Nikâya*) — c'est-à-dire la quatrième Vérité sainte : la noble *Voie* octuple (*ashtanga-mârga*) qui *conduit* à l'abolition de la douleur (1). Or, les deux dernières étapes de cette Voie, la « réminiscence parfaite » et la « contemplation parfaite », consistent notamment à intérioriser le passé et l'avenir en les réduisant au « vide » (2) ; donc à récapituler en soi-même les existences passées dont le moi est la résultante, et à résorber en soi les vies futures sans nombre que nous portons en puissance. Pareil « épuisement concentrique » du *Karma* serait inutile si la transmigration était irréelle, et il serait compromis si elle était conçue comme réelle. A égale distance des hérésies « annihilationniste » et « éternaliste », la *Voie moyenne* réprouve ceux qui disent de leurs actes : Je n'y suis pour rien, « un autre est l'agent » (*paramkâra*) autant que ceux qui en disent « : Je suis l'agent » (*attakâra*), les irresponsables (*akiryavâdas*) qui « éludent » leur moi aussi bien que les égocentriques ou « intéressés » qui l'affirment (3). « Croire que celui qui accomplit une action, dit le Bouddha, est le même que celui qui en recueillera le fruit est une opinion extrême. Croire que celui qui accomplit une action et celui qui en recueille le fruit sont *deux personnes différentes* est une

de même qu'« apprendre » pour Platon, c'est en réalité « se ressouvenir ». C'est pourquoi un développement trop rapide ou unilatéral de l'intuition intellectuelle peut provoquer, sinon des « chutes », du moins la « stagnation ».

1. Les auteurs bouddhistes ramènent les huit étapes de cette voie au ternaire *Concentration — Discipline — Sagesse* qui, inversement analogue aux « trois poisons » que nous avons examinés, est comme le « pôle lumineux » de l'axe du *samsâra*. Ces huit étapes correspondent dans le *Mahâyâna*, aux six Vertus bodhisattwiques : comme nous l'avons montré dans notre étude précitée, celles-ci se ramènent au ternaire *moi — non-moi — existence*.

2. « Toute existence est douloureuse, tout est vide : je n'enseigne que la rétribution de l'acte », répète le Bouddha dans le canon pâli. On voit que l'idée de vide n'est pas une innovation du *Mahâyâna*.

3. On remarquera que l'hérésie annihilationniste ou « néantiste » (*ucchedadristi*) est en rapport avec les aberrations de l'âme « concupiscible » et l'hérésie des éternalistes (*pudgalavâdas*) avec celles de l'âme « irascible » ; ce sont les deux premiers « poisons », qui impliquent et nourrissent un dérèglement de l'âme « rationnelle » une *avidyâ*.

autre opinion extrême. Le Bouddha a évité ces deux extrêmes et promulgué : L'*ignorance* existant, les formations existent (et ainsi des autres *nidânas*). Exclue comme principe immuable, la *personne* réapparaît, on le voit, sous le nom de « série » (*samtâna*), c'est-à-dire comme une *continuité sans identité* (1). Ce qui transmigre, pourrait-on dire par conséquent, ce n'est ni le *Grand Soi*, car il est immuable, ni le *moi* actuel, puisqu'il n'a pas le souvenir d'existences antérieures, mais — entre ces deux extrêmes — cette *destination* ou destinée dont parlent les textes, le *karma* dans le sens de fonction cosmique, donc la somme ou l'archétype des « caractères (au sens anglais du terme) ou « rôles » qui doivent être joués, peu importe par quels agrégats individuels, afin que cette possibilité s'accomplisse (2) ; et c'est bien ce « personnage » intemporel, où coïncident l'agent et l'agi, le moi et son devenir, qu'évoque le *masque* (en latin *persona*) comme symbole du cinquième *nidâna* (3).

Or, les symboles zodiacaux représentent précisément la somme des fonctions cosmiques, et l'astrologie est une *typologie des destins* en tant que « rayons » qui « transmigrent » entre le Soleil intelligible et son « orbite » omniprésente. Nous avons vu que les véhicules de ces rayons supra-individuels

1. La Vallée Poussin appelle " âme-série „ cette notion éminemment bouddhique (v. *op. cit.*, p. 38 ; *cf.* p. 178). " Les saints *incomplets* renaîtront „. Il s'agit des *Arhats* (Nobles, Parfaits) dont le *nirvâna* est encore " avec résidus existentiels „ (*sa-upadishêsha*) ; on peut illustrer leur état quand ils meurent en appliquant aux cinq constituants de leur individualité, comme il est prescrit, la méditation bien connue du " ceci n'est pas mon Soi „ : en effet entre " ceci „ qui n'est déjà plus " moi „ pour eux et, d'autre part, le " Soi „ non encore pleinement réalisé, subsiste un " résidu „, une sorte de lien entre l'un et l'autre qui ne peut être que la *personne* supra-individuelle de l'*Arhat* " incomplet „. Cette personne lui est encore " propre „, à la différence de la Personnalité " de personne et de tous „ du Bouddha ou de l'Arhat parfait, qui sont entrés dans le *parinirvâna* " sans résidus existentiels „ (*anupâdishêsha*) et dont il est dit que les vapeurs ténébreuses de *Mâra* " qui montent, qui descendent, qui vont aux quatre points cardinaux „ les cherchent en vain (*Samyutta-Nikâya*).

2. A la question : " Quel besoin le lion intelligible a-t-il de griffer, puisqu'il n'a pas à se défendre ? Quel besoin l'être vivant intelligible a-t-il d'organes des sens, en une région où il n'y a nulle chose sensible ? „ Plotin répond : " Afin que tout soit, afin que le monde intelligible contienne toutes les richesses possibles „ (cité par Bréhier, *Hist. de la Philos.*, I, 2, p. 455).

3. Cf. l'arabe *wajh* qui signifie à la fois *face, honneur, présence, essence intérieure, soi* (V. le commentaire du Qoran par Abdullah Yusuf Ali, ad sourate II, 112).

ne sont autres que les planètes, traces visibles de l'Intellect agent ou *Logos* « distributeur des rôles » au sein de l'Ame universelle, dont elles « évertuent » les germes individuants (*logoi*) en formant avec les Signes du zodiaque et entre elles des « figures » indéfiniment variées et irréversibles dans le cours d'un même cycle. Dire que deux êtres ne naissent jamais exactement en même temps au même endroit, c'est dire en termes astrologiques que chaque personne, c'est-à-dire chaque âme « incorporée » par détachement de l'Ame universelle et de l'Intelligence principielle, n'est que l'actualisation de l'un parmi les innombrables principes séminaux inclus dans l'Ame totale (et demeurant virtuellement inclus dans chaque âme particulière), en sorte que chaque être développe et révèle un aspect du monde intelligible, tous les êtres ensemble le manifestant tout entier (V. 3, 14-19). Rappelons ici que le thème astrologique, en vertu de sa structure intemporelle, révèle à la fois les tendances ou destinations prénatales, présentes et posthumes, donc la fonction cosmique totale de la personne, dont il reflète par conséquent l'Archétype transcendant lui-même. Y a-t-il donc, demandera-t-on, autant d'Idées éternelles que d'individualités ? Assurément, mais tandis qu'Aristote en concluait à l'absurdité des Idées, qu'il se figurait comme des entités isolées rayonnant du dehors sur les choses, Plotin le réfute en montrant que c'est cette image toute spatiale qui a tort ; « multiples en elles-mêmes », les Idées n'en demeurent pas moins, « unes et indivises dans l'Intelligence », et leur multitude innombrable, où Parménide et Aristote voyaient une *division* de l'Un, n'est en réalité que l'*omniprésence* de l' « *Un qui est* » et, par conséquent, la condition de toute *participation* des êtres à l'Un (*VI*, 5,8). Aussi faut-il « corriger » l'image spatiale de l'Un comme d'un rayonnement à partir d'un centre et dire qu'il est une *lumière dont la source n'est nulle-part* (1). L'omniprésence, loin d'exclure l'indivision, la

1. VI, 5, 5. Il faut imaginer, dit-il, un rayonnement sans spatialité en isolant la *direction* du rayon, du rayon lui-même une fois tiré dans l'étendue :

présuppose au contraire, et c'est la méconnaissance de cette vérité qui a décapité l'univers aristotélicien (et thomiste) des Idées, donc du point de jonction entre la *personne* de l'être et le *Soi* de tous les êtres (le « Nous véritable », le « Moi qui est toutes choses » et qui « en se connaissant lui-même connaît toute chose » : *IV*, 4,2) ; elle l'a vidé, *a fortiori*, de l'Ame universelle, « lieu » de la personne ou *continuité sans identité individuelle*, « milieu » où « les âmes sont sympathiques entre elles parce qu'elles dérivent toutes d'une même Ame, et qui est « comme un être animé présentant une multiplicité de forme ». La voie était ainsi ouverte à un véritable individualisme métaphysique où rien ne franchit plus l'abîme cosmique entre Dieu, simple « terme transcendental » (Aristote) et l'âme qui, ayant « perdu ses ailes », « veut s'appartenir à elle-même » : rien, hormis l'intervention miraculeuse de la Grâce divine, conçue comme un mystère auquel l'univers n'est plus ordonné naturellement. Cet individualisme s'emparera des théologiens scolastiques eux-mêmes : ne sachant plus trop où situer les Anges — les « états angéliques » des Pères grecs — dans un *cosmos* sans Ame, ils réduiront les mouvements célestes, privés de leur vivante sympathie, à de simples phénomènes de la Nature et se trouveront ainsi amenés à confiner à l'intérieur de l'homme individuel les fonctions de l'Intellect universel (1) ; oubliant que le véritable drame se joue au-delà des indivi-

" Si vous supposez le rayon réduit à la partie infiniment petite qui part du centre.... cette partie peut devenir à son tour un centre que l'on imaginera rayonnant de la même manière „ (Bréhier, *notice*, ad VI, 4, 5).

1. Le passage suivant de l'*Introduction à la théologie musulmane* de Gardet et Anawati suffit à caractériser la partialité et la " myopie „ cosmologique de cet ouvrage : " Nulle part est clairement apparue en Islâm la théorie aristotélico-thomiste de l'Intellect agent, lumière naturelle et faculté humaine (!) image de Lui-même imprimée par Dieu en chaque âme, et appartenant en propre (!) à l'âme pour le temps et pour l'éternité „ (p. 348). Le fait que S. Thomas, réagissant contre ce que M. Gilson appelle " l'augustinisme avicennisant „, a rejeté la doctrine de l'illumination aussi bien que celle de l'unité ou universalité de l'Intellect, est généralement connu mais on omet toujours de constater que ce triomphe sur le platonisme n'aurait pas été possible s'il n'avait été précédé de l'abandon graduel de l'Ame de l'univers, encore vivante chez les Pères grecs et qui s'est " réfugiée „ en Occident dans l'hermétisme chrétien. Il y a là un effet de la " solidification cosmique „, à laquelle l'Islâm a échappé dans une large mesure.

duations terrestres, ils prendront à leur tour « leurs jouets au sérieux parce qu'ils ignorent ce qui est sérieux, et parce qu'ils sont eux-mêmes des jouets ». Pourtant, l'ambivalence du mot « âme » est commune au Christianisme et au platonisme : pour ce dernier aussi, « aimer » son âme, c'est la perdre, et la « haïr », c'est la sauver pour l'éternité. Du seul fait qu'elle n'est plus « mienne » — c'est-à-dire qu'elle aime le prochain comme soi-même — l'âme cesse d'être, « haïssable » (« psychique » sens étroit de ce mot) parce que, désindividuée, elle rejoint l'Ame universelle, dont les âmes individuelles y compris la « mienne », ne sont plus alors que des « modifications ». De celle-là, à celles-ci, il y a cette *continuité sans identité* en vertu de laquelle nous pouvons soit « nous enfuir d'ici » vers l'Intelligible, soit continuer à transmigrer (2).

JEAN THAMAR.

(*A suivre*)

1. Ce qu'on pourrait exprimer en disant que l'âme, redevenue universelle, s'aime comme si elle était son prochain.

2. III, 2, 15. Ce que la philosophie scolastique abandonnait, la mystique devait le retrouver sous la forme de la dévotion à la *Vierge*. La Reine des Cieux absorba de plus en plus, si l'on peut dire, le rôle dévolu autrefois aux anges en tant que médiateurs et degrés supra-individuels de l'âme. Si l'on veut situer cosmologiquement la Mère du Christ et des membres de son " corps mystique „, suprême créature et " moule „ dans lequel les âmes se forment sur le modèle du Fils (*forma Dei* : S. Augustin, *sermon* 208), il faut l'identifier — *mutatis mutandis* — à l'*Ame de l'univers*, première créature, " matière de l'Intelligence „ mère du *Logos* et source des âmes individuelles. La Vierge s'oppose à Eve comme l'Ame (3e hypostase s'oppose à la Matière (4e hypostase) et comme la *Shakti* s'oppose à *Prakriti*, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant des deux Matières, l'une lumineuse et l'autre obscure. Cf. ce passage de S. Grignon de Montfort : " Saint Augustin, se surpassant soi-même et tout ce que je viens de dire, dit que tous les prédestinés, pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde cachés dans le sein de la très sainte Vierge, où ils sont gardés, nourris, entretenus et agrandis par cette bonne Mère, jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire, *après la mort, qui est proprement le jour de leur naissance*, comme l'Eglise appelle la mort des justes „ (*Traité de la vraie dévotion*). Ce passage, qui évoque la " Vierge allaitant S. Bernard „ symbolisée suivant Coomaraswamy, par la Voie lactée ou " chemin des dieux „, identifie la Vierge au " lieu „ de l'ascension de l'âme vers les états supérieurs et la situe au-delà de la Matière première aussi bien que de la Nature universelle.

A PROPOS DE GURDJIEFF

La traduction française de deux ouvrages d'Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu*, et *L'Homme et son évolution possible*, a attiré l'attention d'un certain nombre de nos lecteurs sur l'individualité de George Gurdjieff et sur les groupes qu'il avait fondés et qui ont survécu à sa disparition. On nous a demandé à diverses reprises quelle était l'opinion de René Guénon sur Gurdjieff. Nous ne saurions donner une réponse détaillée à ce sujet dont nous ne nous étions jamais spécialement préoccupé, mais nous pouvons dire que René Guénon témoignait la plus grande méfiance à l'égard de l'enseignement de Gurdjieff et de ses méthodes, dans la mesure où il avait pu les connaître. L'opinion de René Guénon semble grandement justifiée par un article qu'à fait paraître M. Louis Pauwels dans le journal *Arts* n° du 1er au 7 mai 1952. Dans cet article intitulé *Une société secrète : les disciples de Georges Gurdjieff*, M. Louis Pauwels relate les résultats de son expérience personnelle. Nous ne saurions mieux faire que d'en donner ci-après quelques extraits :

« J'ai travaillé environ deux ans au sein de l'un des groupes que dirigeait Georges Gurdjieff par l'intermédiaire de Mme de Salzmann. — Aujourd'hui encore, j'attribue les très graves troubles de santé physique et certaines torsions psychiques dont j'ai souffert (et, pour ces dernières, souffre encore parfois) à ce « travail ». Ou plutôt à une façon angoissée d'aborder et de poursuivre, jusqu'à l'accident final qui me conduisit à Beaujon, cette expérience. Je crois que cette façon angoissée est, a été et sera le propre de tous ceux pour qui le devoir de s'exprimer se confond avec un

besoin naturel. Je veux dire que tout homme dans lequel joie et spontanéité de l'expression, nouent et renouent perpétuellement un mariage d'amour, ne peut s'engager dans l'aventure spirituelle proposée par Gurdjieff, que par les portes de la mort. Je veux dire que tout écrivain saisi par les réelles séductions d'une telle aventure ne peut que sentir ses moyens décroître et donc sa vie s'amenuiser. Je n'en parle pas comme en parlent nos littérateurs de l'angoisse patentée : à la légère : je dis que, pour certains écrivains, l'expérience Gurdjieff, qui est la grande tentation, a ouvert, et risque d'ouvrir encore les chemins de la maladie, du lit d'hôpital et du cimetière ».

Il est vrai que M. Louis Pauwels ajoute :

« Cependant, j'ai reçu, grâce à Gurdjieff, un enseignement sur la mécanique arbitraire de l'esprit, sur l'illusion de vivre et de penser, sur la non possession de soi, sur l'existence fantômale de l'être et sur les possibilités d'acquérir une vie réelle, qui est, aujourd'hui encore, mon bien le plus précieux. Je pense que ceux qui ont eu, comme moi, la chance d'échapper à Gurdjieff et assez de sérieux pour dresser un vrai bilan de leur séjour chez lui, se considèrent à juste titre comme à jamais endommagés mais aussi, initiés aux faiblesses et aux pouvoirs essentiels de la nature humaine. C'est pourquoi je ne puis parler de lui sans joindre aux simplicités de la condamnation les ambiguïtés du plus profond respect ».

Par un souci de stricte équité, nous avons tenu à reproduire le double aspect des déclarations de M. Louis Pauwels, mais nous devons dire que les deux plateaux de la balance ne nous paraissent pas chargés du même poids et, quels que soient les « résultats » obtenus, qui ne nous paraissent pas pouvoir dépasser le domaine psychique, il nous semble extrêmement grave qu'un homme dont la sincérité ne fait aucun doute et qui fait montre d'un réel courage, puisse s'estimer « à jamais endommagé » et affirmer que ceux qui ont suivi le même chemin doivent l'être également. Certes, M. Pauwels

considère l'enseignement et les méthodes de Gurdjieff comme étant spécialement redoutables pour des écrivains, mais il est bien difficile d'admettre que ce soit inoffensif pour les autres. M. Pauwels reconnaît aussi avoir abordé son expérience d'une façon « angoissée ». C'était là assurément un fort mauvais départ, mais le « Maître » (?) ne pouvait l'ignorer et devait écarter momentanément le « disciple » et s'efforcer de remédier à cet état notamment par un enseignement théorique approprié. Il nous faut dire ici, en effet, que l'enseignement théorique, sur la nécessité duquel René Guénon a tant insisté doit avoir pour résultat, entre autres choses, de faire disparaître cette « maladie de l'angoisse » dont tant de nos contemporains sont affligés, en leur procurant une certitude qui, pour être encore, à ce degré, uniquement de l'ordre mental, n'en est pas moins un des éléments de cet état d'équilibre relatif qui doit précéder tout travail « opératif ».

Sans procéder pour l'instant à un examen plus approfondi, nous disposons d'un critère qui nous permet d'affirmer que Gurdjieff ne peut être considéré comme un véritable « instructeur spirituel » et que les groupes fondés par lui ne présentent aucun caractère d'authenticité traditionnelle. Nous savons, en effet, que l'admission au « travail » dans ces groupes n'est pas conditionnée par l'intégration du postulant à une forme traditionnelle ou à une organisation initiatique quelconque. Le critère auquel nous faisons allusion, bien que purement négatif et insuffisant dans certains cas, est tout à fait décisif dans le cas qui nous occupe. Voici ce qu'écrivait René Guénon dans le nº des *Etudes Traditionnelles* de mars 1948 :

« Quiconque se présente comme un instructeur spirituel sans se rattacher à une forme traditionnelle déterminée ou sans se conformer aux règles établies par celle-ci ne peut pas avoir véritablement la qualité qu'il s'attribue ; ce peut être, suivant les cas, un vulgaire imposteur ou un illusionné ignorant des conditions réelles de l'initiation ; et, dans ce dernier cas plus encore que dans l'autre, il est fort à craindre

qu'il ne soit trop souvent, en définitive, rien de plus qu'un instrument au service de quelque chose qu'il ne soupçonne peut-être pas lui-même. Nous en dirons autant (et d'ailleurs ce caractère se confond forcément jusqu'à un certain point avec le précédent) de quiconque a la prétention de dispenser indistinctement un enseignement de nature initiatique à n'importe qui et même à de simples profanes, en négligeant la nécessité, comme condition première de son efficacité, du rattachement à une organisation régulière, ou encore de quiconque procède suivant des méthodes qui ne sont conformes à celles d'aucune initiation reconnue traditionnellement ».

Que Gurdjieff fut européen ou asiatique, qu'il ait vécu au Thibet et même qu'il ait joué un rôle de conseiller politique auprès du Dalaï-Lama (?) ne change rien à ce qui précède. A notre époque, la dégénérescence et les déviations ne sont malheureusement pas un monopole occidental... et la contre-initiation non plus.

Quant aux « résultats » à cause desquels M. Louis Pauwels conserve à Gurdjieff son « plus profond respect », dans la mesure où ils seraient réels et « sains », ils sont de ceux qui peuvent être obtenus par l'individu qualifié dans toutes les voies initiatiques régulières dont le but est précisément de permettre d'atteindre à un état où, « derrière ce *moi* illusoire commence de s'éveiller le *moi* autonome et fixe de la présence réelle ». Mais ces voies, contrairement à la définition donnée par Gurdjieff et reproduite par M. Pauwels, ne sont pas « contre la nature, contre Dieu » puisqu'elles impliquent toutes l'absolue soumission de l'être individuel à la Volonté Divine dont les religions orthodoxes et les initiations régulières sont les dépositaires et contre qui les portes de l'Enfer ne prévaudront pas.

JEAN REYOR

LES REVUES

De décembre 1951 à avril 1952 s'est tenue une exposition compagnonnique au Musée des Arts et Traditions populaires. Le journal *Compagnonnage* (15, rue Tissot à Lyon) a consacré en janvier un numéro spécial (prix : 100 francs) à cette exposition, sous la signature de M. André Piot. Ce numéro contient une très belle iconographie compagnonnique et la reproduction de plusieurs documents d'un réel intérêt. Le texte ne laisse guère entrevoir — et peut-être est-ce volontairement — l'aspect proprement initiatique du Compagnonnage et, ce qui est plus grave, se ressent fortement de la mentalité moderne. Ainsi, l'auteur regrette que le Compagnonnage d'avant Agricol Perdiguier n'ait pas su « parler au nom des prolétaires », ce qui peut entraîner fort loin; ainsi M. Piot se montre sensible au « rêve humanitaire » de Perdiguier. Il est aussi regrettable de voir approuver, à propos d'un bottier inscrivant sur des bottes géantes de veau verni toute l' « épopée » (?) napoléonienne, la théorie de « l'art pour l'art » qui est aux antipodes de l'esprit traditionnel : « c'est bien plus beau, lorsque c'est inutile ». Hélas, l'inutile, c'est la distraction, au sens étymologique, la dispersion, la manifestation de cette volonté individuelle que toute voie initiatique se propose d'anéantir ! — Dans la partie documentaire du numéro, nous voyons figurer les trois personnages légendaires ou plutôt symboliques dont se réclament les diverses branches du Compagnonnage : Salomon, Maître Jacques et le Père Soubise, le premier, ici, comme dans la Maçonnerie, paraissant le personnage principal auquel les deux autres étaient primitivement subordonnés. Mais le document le plus remarquable est sans doute la reproduction d'une enluminure d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale donnée comme représentant une « réception rituelle de Compagnons par le Grand-maître de l'Ordre des Templiers de Rhodes sur le chantier des fortifications de la ville menacée par les Turcs (1480) ». Cette enluminure est décrite ainsi : « Tandis qu'au fond, sur la mer, croisent les vaisseaux de l'Ordre et que des ouvriers élèvent en hâte des murs protecteurs, au premier plan, à gauche, vingt-quatre chevaliers sont debout, la main droite ou gauche sur la poitaine. Devant eux, Pierre d'Aubusson, le Grand-maître, touche de son bâton tenu en dextre l'épaule d'un Compagnon, tête nue et agenouillé, sa hache posée à terre. A gauche de ce dernier un autre charpentier, agenouillé, porte sa hache sur l'épaule droite. Il a le front ceint d'un ruban à bouts flottants.

A droite, derrière eux, sept autres Compagnons dont le premier présente (comme on présente les armes) son pic de tailleur de pierre ; il a le front ceint du même ruban blanc ; le suivant serre sa truelle sur son cœur. Un autre présente l'équerre, etc... En bas, à terre, bien étalés : l'équerre, le compas, le ciseau et le maillet ». — C'est par erreur certaine qu'il est parlé ici du Grand-Maître de l'Ordre des *Templiers* de Rhodes ; il s'agit évidemment, et le nom de Pierre d'Aubusson le confirme, du Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem dont le siège, après la perte de la Palestine, fut d'abord l'île de Rhodes puis l'île de Malte, mais la chose n'est pas moins intéressante pour cela. En effet, cette enluminure est, à notre connaissance du moins, le seul document ancien attestant l'existence d'un lien, dans l'ordre rituel, entre les Ordres de chevalerie et les initiations artisanales. Enfin, dans les dernières lignes de son étude, M. Piot fait allusion au « secret » des Compagnons. Il mentionne une chanson qui revêt la forme d'un dialogue entre un Compagnon et un roi : « Le Roi cherche à connaître le secret du Compagnon. Ce secret que l'initié a fait serment, le jour de sa réception, de ne jamais livrer — ce secret pour lequel Hiram et Maître Jacques ont été liés jadis — et que, résistant à l'instance du Procureur, les prévenus ne divulgaient pas ». Et ici, est reproduite photographiquement une page de l'interrogatoire d'un Compagnon Cordonnier du Devoir, à la Rochelle en 1810, dont voici le passage principal : « D. — Quel serment vous a-t-on fait faire ? R. — De soutenir mon Devoir. D. — Qu'entendez-vous par votre devoir ? R. — Il m'est impossible de vous le dire : *c'est comme une prière*, mais je ne m'en souviens pas ». Ainsi, le Devoir ou le secret des Compagnons, « c'est *comme* une prière ». Pourrait-on mieux définir, d'une façon à la fois plus exacte et plus incompréhensible aux profanes, l'*incantation* qui constitue l'élément central de la plupart des méthodes de réalisation initiatique ? La « Parole perdue » des Maçons n'est-elle pas, elle aussi, « comme une prière » transmise par Salomon et qu'ils ont réellement oubliée ? Les Compagnons du Devoir, eux, l'ont-ils conservée jusqu'à nos jours et, dans l'affirmative, en connaissent-ils encore l'usage et le but ? Un certain modernisme dont nous avons relevé des traces dans leur publication nous fait craindre qu'en tout cas l'enseignement traditionnel ait disparu chez eux, mais nous croyons savoir que quelques-uns au moins ont le souci de le retrouver.

JEAN REYOR

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

---

939. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 7-52

ÉTUDES TRADITIONNELLES

3e Année — Septembre 1952 — No 302

A PROPOS DES SUPÉRIEURS INCONNUS ET DE L'« ASTRAL » (1)

Lorsque nous écrivions notre précédent article sur *La Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus* (2), en y signalant la singulière hantise qui, à certains écrivains maçonniques et occultistes, fait voir partout l'action des Jésuites dans la Haute Maçonnerie du XVIIIe siècle et dans l'Illuminisme, nous ne pensions certes pas avoir à constater des cas d'une semblable obsession parmi les antimaçons eux-mêmes. Or, voici qu'on nous a signalé un article paru dans la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* dans la section *Antimaçonnerie* de l'*Index Documentaire* (3), sous la signature A. Martigue, article dans lequel nous lisons cette phrase vraiment étonnante : « Il ne faut pas oublier, quand on étudie les Illuminés, que Weishaupt a été élève, puis professeur, chez les Jésuites, et qu'il s'est beaucoup inspiré, en les déformant, bien entendu, pour les faire servir au mal, *des méthodes que les R. Pères d'Ingolstadt appliquaient pour le bien avec tant de succès... sauf quand ils s'en sont servis pour former Weishaupt et ses premiers disciples* ! ».

1. Publié dans *La France Antimaçonnique* du 18 décembre 1913.
2. Voir nos de juin et de juillet-août 1952 des *Études traditionnelles*, ainsi que l'article de Jean Reyor : *René Guénon et la Franc-maçonnerie* dans le no de juin.
3. No du 20 octobre 1913, pp. 3725-3737.

Voilà des insinuations qui, malgré toutes les précautions dont elles sont entourées, revêtent un caractère particulièrement grave sous la plume d'un antimaçon ; M. Martigue serait-il donc en mesure de les justifier ? Pourrait-il nous expliquer en quoi les R. Pères du XVIIIe siècle peuvent être rendus, même indirectement, responsables des doctrines révolutionnaires du F∴ Weishaupt et de ses adeptes ? Pour nous, jusqu'à ce que cette démonstration soit faite, cela nous semble être un peu comme si l'on rendait les R. Pères du XIXe siècle responsables des théories anarchistes développées de nos jours par leur ex-élève et novice F∴ Sébastien Faure ! On pourrait assurément aller loin dans ce sens, mais cela ne serait ni sérieux ni digne d'un écrivain qui s'affirme possesseur de « méthodes rigoureuses et exactes ».

Voici, en effet, ce qu'écrit M. Martigue, un peu avant la phrase déjà citée, au sujet d'une étude intitulée *Les Pièges de la Secte : le Génie des Conspirations*, publiée dans les *Cahiers Romains* de l'*Agence Internationale Roma* : « L'auteur ne paraît connaître que les ouvrages du P. Deschamps, de Barruel, de Claudio Jannet et de Crétineau-Joly. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez, et si ces excellents travaux, qui devront, certes, toujours être consultés avec fruit par les étudiants en antimaçonnerie, ont été écrits par des maîtres respectables, dont tout le monde doit louer et reconnaître les efforts, il est impossible, cependant, de ne pas constater qu'*ils datent d'une époque où la science et la critique historiques n'avaient pas été portées au point où nous les trouvons aujourd'hui. Nos méthodes, qui tendent à se perfectionner chaque jour, sont autrement rigoureuses et exactes.* C'est pourquoi il est dangereux, *au point de vue de l'exactitude scientifique*, de négliger les travaux plus modernes ; il est encore plus fâcheux de les dédaigner de parti pris ».

Il faut être bien sûr de soi et de tout ce qu'on avance, pour se permettre de reprocher un manque d'« exactitude scientifique » à quatre auteurs qui sont parmi les maîtres les plus incontestés de l'antimaçonnisme. Assurément,

M. Martigue a confiance dans les « progrès de la science et de la critique » ; mais, comme ces mêmes « progrès » servent à justifier des choses telles que l'exégèse moderniste et la prétendue « science des religions », il nous est difficile de les considérer comme un argument convaincant. Nous ne nous attendions pas à voir M. Martigue faire une déclaration aussi... évolutionniste, et nous nous demandons si les méthodes qu'il préconise, et qu'il oppose « aux méthodes et aux habitudes défectueuses de certains » (à qui fait-il allusion ?), ne se rapprochent pas singulièrement de la « méthode positiviste » dont nous avons déjà parlé... Enfin, s'il connaît « les papiers de Weishaupt lui-même », comme il le donne à entendre, nous espérons qu'il ne tardera pas à nous communiquer les découvertes qu'il a dû y faire, notamment en ce qui concerne les rapports de Weishaupt avec « les R. Pères d'Ingolstadt » ; rien ne saurait mieux prouver la valeur de ses méthodes.

Mais, pourtant, ne vaudrait-il pas mieux s'arrêter de préférence au rôle que les Juifs ont pu jouer à l'origine de l'Illuminisme bavarois, aussi bien que derrière certains « systèmes » de la Haute Maçonnerie ? Citons, en effet, cette phrase de l'étude des *Cahiers Romains* : « Les combinaisons de ce génie (Weishaupt) furent sans doute aidées par des Juifs, héritiers des haines implacables de la vieille Synagogue, car le fameux Bernard Lazare n'a pas reculé devant cet aveu : *« Il y eut des Juifs autour de Weishaupt »* (*L'antisémitisme, son histoire et ses causes*, pp. 339-340) ».

Nous relevons ceci parce que nous avons déjà eu l'occasion de parler de cette influence des Juifs, mais il y aurait bien d'autres choses intéressantes à signaler dans ce travail, contre lequel le rédacteur de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* fait preuve d'une prévention qui confine à la partialité. Après lui avoir reproché « l'absence de variété dans la documentation », tout en reconnaissant sa « valeur réelle », il ajoute : « Il est une autre lacune bien regrettable, quand on veut étudier l'Illuminisme, *c'est l'ignorance de la*

mystique et de l'occultisme ». Nous reviendrons un peu plus loin sur ce point ; pour le moment, nous ferons seulement remarquer que la mystique, qui relève de la théologie, est une chose, et que l'occultisme en est une autre tout à fait différente : les occultistes sont, en général, profondément ignorants de la mystique, et celle-ci n'a rien à faire avec leur pseudo-mysticisme.

Malheureusement, quelque chose nous fait craindre que les reproches de M. Martigue ne soient causés surtout par un mouvement de mauvaise humeur : c'est que l'article des *Cahiers Romains* contient une critique, très juste à notre avis, du compte-rendu donné par M. Gustave Bord, dans la même *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (1), sur le livre de M. Benjamin Fabre, *Un Initié des Sociétés Secrètes supérieures : Franciscus, Eques a Capite Galeato.* « Parlant de quelques aventuriers maçonniques qui tâchaient de s'imposer aux « poires » des Loges, en s'affichant comme mandataires des mystérieux S. I. (*Supérieurs Inconnus*), centre fermé de toute la Secte, M. Bord constate que ces aventuriers se vantaient ; *d'où il déduit que ces S. I. n'existaient pas. La déduction est bien risquée.* Si les aventuriers en question se sont présentés faussement comme des *missi dominici* des S. I., non seulement rien ne dit que ces derniers n'existaient pas, mais plutôt cela montre la conviction générale de l'existence de ces S. I., car il aurait été bien étrange que ces imposteurs eussent inventé de toutes pièces le mandant, outre le mandat. Leur calcul de réussite devait, évidemment, se baser sur cette conviction, et celle-ci ne dépose pas contre l'existence des *Superiores Incogniti*, évidemment ».

En effet, cela est l'évidence même pour quiconque n'est pas aveuglé par la préoccupation de soutenir à tout prix la thèse opposée ; mais « ne serait-ce pas M. Bord lui-même qui, se mettant en contradiction avec les maîtres de l'antimaçonnisme, nie *l'évidence*, et méconnaît absolument (sui-

1. Nº du 5 septembre 1913, pp. 3071 et suivantes.

vant ses propres expressions) « l'emplacement, la tactique et la force de l'adversaire » ? ... il y a des antimaçons bien étranges ». Et nous ajouterons ici que c'est précisément à ce compte-rendu de M. Gustave Bord, aussi peu impartial que les appréciations de M. Martigue, que nous songions lorsque nous faisions allusion à la « méthode positiviste » de certains historiens. Voici maintenant que M. Martigue, à son tour, reproche à MM. Benjamin Fabre et Copin-Albancelli « le désir d'apporter un argument à une thèse préconçue sur l'existence des directeurs inconnus de la Secte » ; n'est-ce pas plutôt à M. Bord que l'on pourrait reprocher d'avoir une « thèse préconçue » sur la non-existence des *Supérieurs Inconnus* ?

Voyons donc ce que répond à ce sujet M. Martigue : « Quant à la thèse opposée à M. Bord à propos des *Supérieurs Inconnus*, il est nécessaire de distinguer : *si le rédacteur des* Cahiers Romains *entend par ceux-ci des hommes en chair et en os, nous croyons qu'il est dans l'erreur et que M. Bord a raison* ». Et, après avoir énuméré quelques-uns des chefs de la Haute Maçonnerie du XVIIIe siècle, il continue : « ... S'ils s'étaient présentés comme mandataires d'hommes vivants, on pourrait, avec raison, les traiter d'imposteurs, comme on a le droit de le faire de nos jours, par exemple, pour Mmes Blavatsky, Annie Besant et autres chefs de la Théosophie, lorsqu'ils nous parlent des *Mahâtmâs*, vivant dans une loge du Thibet ». A cela, on peut bien objecter que les soi-disant *Mahâtmâs* ont justement été inventés sur le modèle, plus ou moins déformé, des véritables *Supérieurs Inconnus*, car il est peu d'impostures qui ne reposent pas sur une imitation de la réalité, et c'est d'ailleurs l'habile mélange du vrai et du faux qui les rend plus dangereuses et plus difficiles à démasquer. D'autre part, comme nous l'avons dit, rien ne nous empêche de considérer comme des imposteurs, en certaines circonstances, des hommes qui ont cependant pu être réellement des agents subalternes d'un Pouvoir occulte ; nous en avons dit les raisons, et nous ne voyons

aucune nécessité à justifier de tels personnages de cette accusation, même par la supposition que les *Supérieurs Inconnus* n'étaient pas « des hommes en chair et en os ». En ce cas, qu'étaient-ils donc, selon M. Martigue ? la suite de notre citation va nous l'apprendre, et ce ne sera pas, dans son article, notre moindre cause d'étonnement.

« Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit (*sic*) ; cette interprétation est tout exotérique, pour les profanes et les adeptes non initiés ». Jusqu'ici, nous avions cru que l'« adeptat » était un stade supérieur de l'« initiation » ; mais passons. « Le sens ésotérique a toujours été très différent. *Les fameux Supérieurs Inconnus, pour les vrais initiés, existent parfaitement, mais ils vivent... dans l'Astral.* Et c'est de là que, par la théurgie, l'occultisme, le spiritisme, la voyance, etc., ils dirigent les chefs des Sectes, *du moins au dire de ceux-ci* ». Est-ce donc à des conceptions aussi fantastiques que doit conduire la connaissance de l'occultisme, ou du moins d'un certain occultisme, malgré toute la « rigueur » et toute l'« exactitude » des « méthodes scientifiques et critiques » et des « preuves historiques indiscutables qu'on exige aujourd'hui (!) des historiens sérieux et des érudits ? »

De deux choses l'une : ou M. Martigue admet l'existence de l'« Astral » et de ses habitants, *Supérieurs Inconnus* ou autres, et alors nous sommes en droit de trouver qu'« il y a des antimaçons bien étranges » autres que M. Gustave Bord ; ou il ne l'admet pas, comme nous voulons le croire d'après la dernière restriction, et, dans ce cas, il ne peut pas dire que ceux qui l'admettent sont « les vrais initiés ». Nous pensons, au contraire, qu'ils ne sont que des initiés très imparfaits, et même il n'est que trop évident que les spirites, par exemple, ne peuvent à aucun titre être regardés comme des initiés. Il ne faudrait pas oublier, non plus, que le spiritisme ne date que des manifestations de Hydesville, qui commencèrent en 1847, et qu'il était inconnu en France avant le F∴ Rivail, dit Allan Kardec. On prétend que celui-ci « fonda sa doc-

trine à l'aide des communications qu'il avait obtenues, et qui furent colligées, contrôlées, revues et corrigées par des *esprits supérieurs* » (1). Ce serait là, sans doute, un remarquable exemple de l'intervention de *Supérieurs Inconnus* selon la définition de M. Martigue, si nous ne savions malheureusement que les « esprits supérieurs » qui prirent part à ce travail n'étaient pas tous « désincarnés », et même ne le sont pas tous encore : si Eugène Nus et Victorien Sardou sont, depuis cette époque, « passés dans un autre plan d'évolution », pour employer le langage spirite, M. Camille Flammarion continue toujours à célébrer la fête du Soleil à chaque solstice d'été.

Ainsi, pour les chefs de la Haute Maçonnerie au XVIIIe siècle, il ne pouvait pas être question du spiritisme, qui n'existait pas encore, pas plus d'ailleurs que l'occultisme, car, s'il y avait alors des « sciences occultes », il n'y avait aucune doctrine appelée « occultisme » ; il semble que ce soit Eliphas Lévi qui ait été le premier à employer cette dénomination, accaparée, après sa mort (1875), par certaine école dont, au point de vue initiatique, le mieux est de ne rien dire. Ce sont ces mêmes « occultistes » qui parlent couramment du « monde astral », dont ils prétendent se servir pour expliquer toutes choses, surtout celles qu'ils ignorent. C'est encore Eliphas Lévi qui a répandu l'usage du terme « astral », et, bien que ce mot remonte à Paracelse, il paraît avoir été à peu près inconnu des Hauts Maçons du XVIIIe siècle, qui, en tout cas, ne l'auraient sans doute pas entendu tout à fait de la même façon que les occultistes actuels. Est-ce que M. Martigue, dont nous ne contestons pas les connaissances en occultisme, est bien sûr que ces connaissances mêmes ne l'amènent pas précisément à « une interprétation tout exotérique » de Swedenborg, par exemple, et de tous les autres qu'il cite en les assimilant, ou à peu près, aux « médiums » spirites ?

1. Dr Gibier, *Le Spiritisme*, pp. 136-137.

Citons textuellement : « Les *Supérieurs Inconnus*, ce sont les *Anges* qui dictent à Swedenborg ses ouvrages, c'est la *Sophia* de Gichtel, de Bœhme, la *Chose* de Martinez Pasqualis (*sic*), le *Philosophe Inconnu* de Saint-Martin, les manifestations de l'Ecole du Nord, le *Gourou* des Théosophes, l'esprit qui s'incarne dans le médium, soulève le pied de la table tournante ou dicte les élucubrations de la planchette, etc., etc. » Nous ne pensons pas, quant à nous, que tout cela, soit la même chose, même avec « des variations et des nuances », et c'est peut-être chercher les *Supérieurs Inconnus* là où il ne saurait en être question. Nous venons de dire ce qu'il en est des spirites, et, quant aux « Théosophes », ou plutôt aux « théosophistes », on sait assez ce qu'il faut penser de leurs prétentions. Notons d'ailleurs, à propos de ces derniers qu'ils annoncent l'incarnation de leur « Grand Instructeur » (*Mahâgourou*), ce qui prouve que ce n'est pas dans le « plan astral » qu'ils comptent recevoir ses enseignements. D'autre part, nous ne pensons pas que *Sophia* (qui représente un principe) se soit jamais manifestée d'une façon sensible à Bœhme ou à Gichtel. Quant à Swedenborg, il a décrit symboliquement des « hiérarchies spirituelles » dont tous les échelons pourraient fort bien être occupés par des initiés vivants, d'une façon analogue à ce que nous trouvons, en particulier, dans l'ésotérisme musulman.

Pour ce qui est de Martinès de Pasqually, il est assurément assez difficile de savoir au juste ce qu'il appelait mystérieusement « *la Chose* » ; mais, partout où nous avons vu ce mot employé par lui, il semble bien qu'il n'ait ainsi rien voulu désigner d'autre que ses « opérations », ou ce qu'on entend plus ordinairement par l'*Art*. Ce sont les modernes occultistes qui ont voulu y voir des « apparitions » pures et simples, et cela conformément à leurs propres idées ; mais le F.·. Franz von Baader nous prévient qu'« on aurait tort de penser que sa physique (de Martinès) se réduit aux spectres et aux

esprits » (1). Il y avait là, comme d'ailleurs au fond de toute la Haute Maçonnerie de cette époque, quelque chose de bien plus profond et de bien plus vraiment « ésotérique », que la connaissance de l'occultisme actuel ne suffit aucunement à faire pénétrer.

Mais ce qui est peut-être le plus singulier, c'est que M. Martigue nous parle du « *Philosophe Inconnu* de Saint-Martin », alors que nous savons parfaitement que Saint-Martin lui-même et le *Philosophe Inconnu* ne faisaient qu'un, le second n'étant que le pseudonyme du premier. Nous connaissons, il est vrai, les légendes qui circulent à ce sujet dans certains milieux ; mais voici qui met admirablement les choses au point : « Les *Superiores Incogniti* ou S. I. ont été attribués, par un auteur fantaisiste, au théosophe Saint-Martin, peut-être parce que ce dernier signait ses ouvrages : *un Philosophe Inconnu*, nom d'un grade des *Philalèthes* (régime dont il ne fit d'ailleurs jamais partie). Il est vrai que le même fantaisiste a attribué le livre *des Erreurs et de la Vérité*, du *Philosophe Inconnu*, à un *Agent Inconnu* ; et qu'il s'intitule lui-même S. I. Quand on prend de l'*inconnu*, on n'en saurait trop prendre ! » (2). On voit assez par là combien il peut être dangereux d'accepter sans contrôle les affirmations de certains occultistes ; c'est dans de pareils cas surtout qu'il convient de se montrer prudent et, suivant le conseil de M. Martigue lui-même, « de ne rien exagérer ».

Ainsi, on aurait grand tort de prendre ces mêmes occultistes au sérieux lorsqu'ils se présentent comme les descendants et les continuateurs de l'ancienne Maçonnerie ; et pourtant nous trouvons comme un écho de ces assertions « fantaisistes » dans la phrase suivante de M. Martigue : « Cette question (des *Supérieurs Inconnus*) soulève des problèmes que nous étudions dans l'occultisme, problèmes

1. *Les enseignements secrets de Martinès de Pasqually*; p. 18.
2. *Notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme*, pp. 26-36, en note.

dont les Francs-Maçons du XVIIIe siècle poursuivaient avec ardeur la solution ». Sans compter que cette même phrase, interprétée trop littéralement, pourrait faire passer le rédacteur de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* pour un « occultiste » aux yeux « des lecteurs superficiels n'ayant pas le temps de creuser ces choses ».

« Mais, continue-t-il, on ne peut voir clair dans cette question que si l'on connaît à fond les sciences occultes et la mystique ». C'est là ce qu'il voulait prouver contre le collaborateur de l'*Agence Internationale Roma* ; mais n'a-t-il pas prouvé surtout, contre lui-même, que cette connaissance devrait s'étendre encore plus loin qu'il ne l'avait supposé ? « C'est pourquoi si peu d'antimaçons parviennent à pénétrer ces arcanes que ne connaîtront jamais ceux qui prétendent demeurer sur le terrain positiviste ». Ceci est, à notre avis, beaucoup plus juste que tout ce qui précède ; mais n'est-ce pas un peu en contradiction avec ce que M. Martigue nous a dit de ses « méthodes » ? Et alors, s'il n'adhère pas à la conception « positiviste » de l'histoire, pourquoi prend-il envers et contre tous la défense de M. Gustave Bord, même lorsque celui-ci est le moins défendable ?

« Il est impossible de comprendre les écrits d'hommes qui vivent dans le surnaturel et se laissent diriger par lui, comme les théosophes swedenborgiens ou martinistes du XVIIIe siècle, si l'on ne se donne pas la peine d'étudier et la langue qu'ils parlent et la chose dont ils traitent dans leurs lettres et leurs ouvrages. Encore moins si, de parti pris, on prétend nier l'existence de l'atmosphère surnaturelle dans laquelle ils étaient plongés et qu'ils respiraient chaque jour ». Oui, mais, outre que cela se retourne contre M. Bord et ses conclusions, ce n'est pas une raison pour passer d'un extrême à l'autre et attribuer plus d'importance qu'il ne convient aux « élucubrations » des planchettes-spirites ou à celles de quelques pseudo-initiés, au point de ramener tout le « surnaturel » en question, quelle qu'en soit d'ailleurs la qualité, à l'étroite interprétation de l'« Astral ».

Autre remarque : M. Martigue parle des « théosophes swedenborgiens ou martinistes », comme si ces deux dénominations étaient à peu près équivalentes ; serait-il donc tenté de croire à l'authenticité de certaine filiation qui est cependant fort éloignée de toute « donnée scientifique » et de toute « base positive » ? « A ce sujet, nous croyons devoir dire que lorsque M. Papus affirme que Martinès de Pasqually a reçu l'initiation de Swedenborg au cours d'un voyage à Londres, et que le système propagé par lui sous le nom de rite des *Élus-Coëns* n'est qu'un *Swedenborgisme adapté*, cet auteur s'abuse ou cherche à abuser ses lecteurs dans l'intérêt d'une thèse très personnelle. Pour se livrer à de semblables affirmations, il ne suffit pas, en effet, d'avoir lu dans Ragon, qui lui-même l'avait lu dans Reghelini, que Martinès a emprunté le rite des *Élus-Coëns* au suédois Swedenborg. M. Papus aurait pu s'abstenir de reproduire, en l'amplifiant, une appréciation qui ne repose sur rien de sérieux. Il aurait pu rechercher les sources de son document et s'assurer qu'il n'y a que fort peu de rapports entre la doctrine et le rite de Swedenborg, et la doctrine et le rite des *Élus-Coëns*... Quant au prétendu voyage à Londres, il n'a eu lieu que dans l'imagination de M. Papus » (1). Il est fâcheux, pour un historien, de se laisser ainsi entraîner par son imagination... « en Astral » ; et, malheureusement, les mêmes remarques peuvent s'appliquer à bien d'autres écrivains, qui s'efforcent d'établir les rapprochements les moins vraisemblables « dans l'intérêt d'une thèse très personnelle », souvent même trop personnelle !

Mais revenons à M. Martigue, qui nous avertit encore une fois que, « sans le secours de ces sciences, dites occultes, il est de toute impossibilité de comprendre la Maçonnerie du XVIII[e] siècle et même, ce qui étonnera les non initiés, celle d'aujourd'hui ». Ici, un ou deux exemples nous auraient permis de mieux saisir sa pensée ; mais voyons la suite :

1. *Notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme*, p. 17, en note.

« C'est de cette ignorance (de l'occultisme), qui est le partage non seulement de profanes, mais aussi de Maçons, même revêtus des hauts grades, que proviennent des erreurs comme celle dont nous nous occupons. Cette erreur a lancé l'antimaçonnerie à la recherche de *Supérieurs Inconnus qui, sous la plume des vrais initiés, sont simplement des manifestations extra-naturelles d'êtres vivant dans le Monde Astral* ». Comme nous l'avons dit, nous ne croyons pas, quant à nous, que ceux qui peuvent soutenir cette thèse soient de « vrais initiés » ; mais, si M. Martigue, qui l'affirme, le croit vraiment, nous ne voyons pas trop pourquoi il s'empresse d'ajouter : « Ce qui ne préjuge rien sur leur existence (de ces *Supérieurs Inconnus*), pas plus, du reste, que sur celle dudit Monde Astral », sans paraître s'apercevoir qu'il remet ainsi tout en question. Tout en « ne prétendant indiquer que ce que pensaient les Hauts Maçons du XVIII[e] siècle », est-il bien sûr d'interpréter fidèlement leur pensée et de n'avoir pas introduit tout simplement une complication nouvelle dans un des problèmes dont ces FF.·. « poursuivaient avec ardeur la solution », parce que cette solution devait les aider à devenir les « vrais initiés » qu'ils n'étaient pas encore, évidemment, tant qu'ils ne l'avaient pas trouvée ? C'est que les « vrais initiés » sont encore plus rares qu'on ne pense, mais cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas du tout, ou qu'il n'en existe qu'« en Astral » ; et pourquoi, bien que vivant sur terre, ces « adeptes », au sens vrai et complet du mot, ne seraient-ils pas les véritables *Supérieurs Inconnus* ?

« Par conséquent (?), en écrivant les mots *Supérieurs Inconnus*, S. I., les Illuminés, les Martinistes, les membres de la Stricte Observance et tous les Maçons du XVIII[e] siècle parlent bien *d'êtres considérés comme ayant une existence réelle supérieure, sous la direction desquels chaque Loge et chaque adepte initié* (sic) *sont placés* ». Avoir fait des *Supérieurs Inconnus* des « êtres astraux », puis leur assigner un tel rôle d'« aides invisibles » (*invisible helpers*), comme disent

les théosophistes, n'est-ce pas vouloir les rapprocher un peu trop des « guides spirituels » qui dirigent de même, d'un « plan supérieur », les médiums et les groupes spirites ? Ce n'est donc peut-être pas tout à fait « dans ce sens qu'écrivent l'*Eques a Capite Galeato* et ses correspondants », à moins qu'on ne veuille parler d'une « existence supérieure » pouvant être « réalisée » par certaines catégories d'initiés, qui ne sont « invisibles » et « astraux » que pour les profanes et pour les pseudo-initiés auxquels nous avons déjà fait quelques allusions. Tout l'occultisme contemporain, même en y joignant le spiritisme, le théosophisme et les autres mouvements « néo-spiritualistes », ne peut encore, quoi qu'en dise M. Martigue, conduire qu'à « une interprétation tout exotérique ». Mais, s'il est si difficile de connaître exactement la pensée des Hauts Maçons du XVIII[e] siècle, et, par conséquent, d'« interpréter leurs lettres comme ils les comprenaient eux-mêmes », est-il indispensable que ces conditions soient intégralement remplies pour ne pas « se tromper complètement en poursuivant ces études, déjà si difficiles, même quand on est dans la bonne voie » ? Et y a t-il quelqu'un, parmi les antimaçons, qui puisse se dire « dans la bonne voie » à l'exclusion de tous les autres ? Les questions qu'ils ont à étudier sont bien trop complexes pour cela, même sans faire intervenir l'« Astral » là où il n'a que faire. C'est pourquoi il est toujours « fâcheux de dédaigner de parti pris », même au nom de la « science » et de la « critique », des travaux qui, comme le dit fort bien le rédacteur des *Cahiers Romains*, « ne sont pas définitifs, ce qui n'empêche pas qu'ils soient très importants, tels qu'ils sont ». Assurément, M. Gustave Bord a des prétentions à l'impartialité ; mais possède-t-il vraiment cette qualité au degré qui doit être nécessaire, nous le supposons du moins, pour réaliser l'idéal de M. Martigue, « l'historien averti qui sait trouver son bien partout, et à qui la saine critique permet de juger la valeur des documents » ? Encore une fois, il peut y avoir plusieurs façons d'être « dans la bonne voie », et il suffit d'y être, d'une façon

ou d'une autre, pour ne pas « se tromper complètement », sans même qu'il soit « indispensable d'éclairer la bonne route aux ténébreuses lumières (?!) de l'occultisme, ce qui n'est pas toujours commode », et ce qui est surtout fort peu clair !

M. Martigue conclut en ces termes : « En attendant, nous reconnaissons volontiers que, s'il comprend le pouvoir occulte dans le sens que nous venons d'indiquer, le rédacteur des *Cahiers Romains* a raison d'écrire, ainsi qu'il le fait : « Nous constatons qu'aucun argument probant n'a été présenté, jusqu'ici, contre le pouvoir central occulte de la Secte ». Mais s'il entend, par ces mots, contrairement aux Francs-Maçons initiés du XVIII[e] siècle, un comité d'hommes en chair et en os, nous sommes obligé de retourner l'argument et de dire : « Nous constatons qu'aucun document probant n'a été présenté, jusqu'ici, en faveur de ce comité directeur inconnu ». Et c'est à ceux qui affirment cette existence d'apporter la preuve décisive. Nous attendons. La question demeure donc ouverte ». En effet, elle est toujours ouverte, et il est certain qu'« elle est des plus importantes » ; mais qui donc a jamais prétendu que les *Supérieurs Inconnus*, même « en chair et en os », constituaient un « comité », ou même une « société » au sens ordinaire du mot ? Cette solution paraît fort peu satisfaisante, au contraire, lorsqu'on sait qu'il existe certaines organisations vraiment secrètes, beaucoup plus rapprochées du « pouvoir central » que ne l'est la Maçonnerie extérieure, et dont les membres n'ont ni réunions, ni insignes, ni diplômes, ni moyens extérieurs de reconnaissance. Il est bon d'avoir le respect des « documents », mais on comprend qu'il soit plutôt difficile d'en découvrir de « probants » lorsqu'il s'agit précisément de choses qui, comme nous l'écrivions précédemment, « ne sont pas de nature à être prouvées par un document écrit quelconque ». Là encore, il ne faut donc « rien exagérer », et il faut surtout éviter de se laisser absorber exclusivement par la préoccupation « documentaire », au point de perdre de vue, par exemple, que l'ancienne Maçonnerie reconnaissait plusieurs sortes de Loges travail-

lant « sur des plans différents », comme dirait un occultiste, et que, dans la pensée des Hauts Maçons d'alors, cela ne signifiait aucunement que les « tenues » de certaines de ces Loges avaient lieu « dans l'Astral », dont les « archives », d'ailleurs, ne sont guère accessibles qu'aux « étudiants » de l'école de M. Leadbeater. S'il est aujourd'hui des *S. I.* « fantaisistes » qui prétendent se réunir « en Astral », c'est pour ne pas avouer tout simplement qu'ils ne se réunissent pas du tout, et, si leurs « groupes d'études » ont été, en effet, transportés « sur un autre plan », ce n'est que de la façon qui est commune à tous les êtres « en sommeil » ou « désincarnés », qu'il s'agisse d'individualités ou de collectivités, de « comités » profanes ou de « sociétés » soi-disant « initiatiques ». Il y a, dans ces dernières, beaucoup de gens qui voudraient se faire passer pour des « mystiques » alors qu'ils ne sont que de vulgaires « mystificateurs », et qui ne se gênent pas pour allier le charlatanisme à l'occultisme, sans même posséder les quelques « pouvoirs » inférieurs et occasionnels qu'à pu exhiber parfois un Gugomos ou un Schrœpfer. Aussi, il vaudrait peut-être encore mieux étudier d'un peu plus près les « opérations » et la « doctrine » de ces derniers, si imparfaitement initiés qu'ils aient été, que celles de prétendus « Mages » contemporains, qui ne sont pas initiés du tout, ou du moins qui ne le sont à rien de sérieux, ce qui revient exactement au même.

Tout cela, bien entendu, ne veut pas dire qu'il ne soit pas bon d'étudier et de connaître même l'occultisme courant et « vulgarisateur », mais en n'y attachant que l'importance très relative qu'il mérite, et bien moins pour y rechercher un « ésotérisme » profond qui ne s'y trouve pas, que pour en montrer à l'occasion toute l'inanité, et pour mettre en garde ceux qui seraient tentés de se laisser séduire par les trompeuses apparences d'une « science initiatique » toute superficielle et de seconde ou de troisième main. Il ne faut se faire aucune illusion : si l'action des vrais *Supérieurs Inconnus* existe quelque peu, malgré tout, jusque dans les mouvements

« néo-spiritualistes » dont il s'agit, quel que soient leurs titres et leurs prétentions, ce n'est que d'une façon tout aussi indirecte et lointaine que dans la Maçonnerie la plus extérieure et la plus moderne. Ce que nous venons de dire le prouve déjà, et nous aurons l'occasion, dans de prochaines études, de rapporter à ce sujet d'autres exemples non moins significatifs.

René Guénon.

QUI HAIT SON ÂME... (1)

Qui odit animam suam in hoc mundo... (Jean XII, 25 « qui hait son âme en ce monde... »).

J'AI prononcé en latin une phrase que Notre Seigneur prononce dans son évangile : « qui hait son âme en ce monde, la garde pour la vie éternelle ».

Or, observez bien ce qu'entend Notre Seigneur quand il dit de haïr notre âme. Qui aime en cette vie mortelle son âme telle qu'elle est en ce monde, celui-là la perd dans la vie éternelle ; au contraire, celui qui la hait, en tant que mortelle, comme elle est dans ce monde, celui-là la garde pour l'éternité.

Quand on parle d'« âme » en pareil cas, on applique ce terme à deux choses différentes. Un maître dit : le terme d'âme ne désigne pas le « fond » et ne touche pas à la nature même de l'âme. A ce sujet, un maître dit encore : quand il s'agit d'objets soumis au mouvement, on ne touche pas à la nature ni au fond de l'âme. Quand on veut nommer l'âme, telle qu'elle est en elle-même selon sa simplicité, sa pureté et sa nudité, on ne peut lui trouver aucun nom. On l'appelle « âme ». De même, quand on appelle quelqu'un « charpentier » on ne l'appelle pas « homme » ni « Henri » et on ne lui attribue rien qui se rapporte à sa nature propre : on le nomme d'après sa fonction. Ici, Notre Seigneur veut dire : celui qui aime l'âme dans sa pureté, qui est la nature première de l'âme,

1. La présente traduction est établie d'après l'édition de Joseph Quint publiée par Kohlhammer à Stuttgart : *Meister Eckhart. Die deutschen und lateinischen Werke*, 5e section, 1er volume, fasc. 4, sermon 17, pp. 281-293. Le même texte de saint Jean a servi également de thème à un sermon latin de maître Eckhart, traduit en français par M. Alexis Curvers dans le no de juillet 1937 de la revue *Hermès*.

celui-là la hait et s'en déclare l'ennemi sous son vêtement actuel ; il la déteste et éprouve de la tristesse et de la douleur en la voyant si éloignée de la lumière pure qui est sa nature propre.

Nos maîtres disent : l'âme est feu à cause de la puissance, de la chaleur et de l'éclat qui lui appartiennent. Les autres disent qu'elle est une étincelle de nature céleste. D'autres encore que c'est une lumière, d'autres un esprit, d'autres un nombre. On ne trouve en effet rien qui soit si nu, et si pur que le nombre ; ceux-là voulurent donc nommer l'âme d'après quelque chose qui fût nu et pur. Parmi les anges, le nombre est présent, on dit : un ange, deux anges, etc. Dans la lumière, on trouve aussi le nombre. On a donc désigné l'âme d'après ce qu'il y avait de plus nu et de plus pur. Et pourtant, on n'atteint pas par là le fond de l'âme. Dieu, qui est sans nom — il n'a point de nom — est ineffable. L'âme en son fond est tout aussi ineffable qu'Il est ineffable.

Et voilà une autre raison, pour laquelle on nous dit de détester notre âme : le terme qui désigne l'âme la désigne en tant que prisonnière du corps. Notre Seigneur pense donc ceci : quelle que soit la connaissance que puisse avoir l'âme de ce qu'elle est en elle-même, elle n'en reste pas moins toujours dans sa prison. Dès qu'elle se fie aux objets de ce bas-monde, qu'elle perçoit quelque chose par les sens, elle s'enferme dans des limites. On ne peut donc attribuer aucun nom à ce qui dépasse l'âme (entendue comme prisonnière).

Il y a trois choses qui font que l'âme doit se haïr elle-même. Premièrement : Je dois la détester dans la mesure où elle m'appartient ; car, dans la mesure où elle m'appartient, elle n'appartient pas à Dieu. Deuxièmement : parce qu'elle n'est pas totalement installée, implantée et transformée en Dieu. Saint Augustin dit : celui qui veut que Dieu lui appartienne, doit d'abord devenir propriété de Dieu. Il doit en être ainsi, nécessairement. Troisièmement : si l'âme sent le goût d'elle-même en tant qu'âme et que vous sentez le goût de Dieu avec l'âme, vous êtes dans l'erreur. Vous devez goûter

Dieu en Lui-même, car Il est absolument au-dessus de l'âme. C'est dans ce sens que le Christ dit « Qui aime son âme, la perd ».

Toute partie de l'âme qui est dans ce monde ou se tourne vers lui, toute partie d'elle-même qui se trouve engagée quelque part ou qui se tourne vers l'extérieur, tout cela l'âme doit le haïr. Un maître dit que l'âme, en ce qu'elle a de plus haut et de plus pur, est au-dessus du monde. Rien ne porte l'âme vers le monde, si ce n'est l'amour seul. Tantôt elle éprouve un amour naturel — celui qu'elle a pour le corps. Tantôt elle éprouve un amour volontaire qui la porte vers la créature. Un maître dit : de même que l'œil n'a rien de commun avec le chant, ni l'oreille avec la couleur, de même l'âme, dans sa nature, n'a rien de commun avec tout ce qui est de ce monde. C'est pourquoi nos maîtres disent que le corps est plutôt dans l'âme que l'âme n'est dans le corps. De même qu'il est plus vrai de dire que le tonneau contient le vin que de dire que le vin contient le tonneau, de même l'âme contient plus le corps que le corps ne contient l'âme. Ce que l'âme aime en ce monde ne fait point partie de sa nature propre. Un maître dit : il appartient à la nature de l'âme et à sa perfection naturelle de faire quelle devienne en elle-même un monde intelligible, puisque Dieu a mis en elle l'image de toute chose. Celui qui dit avoir atteint sa nature propre, celui-là doit trouver en lui l'image de tous les objets avec la pureté qu'ils ont en Dieu ; non tels qu'ils sont dans leur nature, mais tels qu'ils sont en Dieu. Aucun esprit, aucun ange n'atteignent le fond ni la nature de l'âme. Là, elle atteint le principe, l'origine, où la bonté divine s'épanche en toute créature. Elle conçoit alors toutes choses en Dieu, non dans leur pureté naturelle, mais dans la pure simplicité qu'elles ont en Dieu.

Dieu a fait tout ce monde comme en charbon. L'image faite dans l'or est plus solide que celle qui est en charbon. De même, tous les objets sont plus nobles et plus purs dans l'âme qu'en ce monde. La matière en laquelle Dieu a façonné toutes choses est plus vile que ne l'est le charbon comparé à l'or. Quand le potier veut faire un pot, il prend un peu de terre ; c'est là la matière dont il se sert. Il donne alors au pot une forme qui est en lui-même et cette forme est plus noble en lui-même que dans la matière. Je veux dire par là que toutes choses sont infiniment plus nobles dans le monde intelligible, qui est l'âme, que dans ce monde. L'image de toutes choses repose en sa simplicité (première) dans l'âme, exactement comme l'image qui est taillée ou gravée dans l'or. Un maître dit : l'âme a cette faculté de présenter en elle l'image de toutes choses. Un autre maître affirme : l'âme n'atteint sa nature toute nue que lorsqu'elle trouve toutes choses gravées en elle, dans le monde intelligible, qui échappe à la raison ; aucune pensée n'y parvient. Saint Grégoire dit : quand nous parlons des choses divines, nous en sommes réduits à balbutier, puisqu'il nous faut nous exprimer par des mots.

Encore un petit mot sur l'âme, et j'en aurai fini : « Filles de Jérusalem, ne m'en veuillez pas d'être brune ! Le soleil a changé ma couleur et les enfants de ma mère ont combattu contre moi » (Cant. I, 4-5). Il faut entendre ici : « les enfants du monde ». C'est à eux que l'âme dit : dès que le soleil (c'est-à-dire le désir du monde) m'éclaire et me touche, il m'obscurcit et me brunit. Le brun n'est pas une couleur homogène ; il est composé d'un peu de lumière, mais aussi d'obscurité. Tant que l'âme pense, ou agit avec ses facultés, si lumineuse qu'elle soit, sa lumière est toutefois mélangée. C'est pour cela qu'elle dit : « les enfants de ma mère ont combattu contre moi ». Les enfants, ce sont toutes les puissances inférieures de l'âme ; elles combattent toutes contre l'âme et l'attaquent. Le père céleste est notre père et la chrétienté est notre mère. Aussi belle et aussi bien parée qu'elle soit, aussi utiles que soient ses œuvres, elle reste imparfaite avec tout cela. C'est pourquoi il est dit : « ô, la plus belle des femmes, sors et éloigne-toi » (Cant. I, 7). Ce monde est comparable à une femme, car il est faible. Mais

pourquoi le texte dit-il : « la plus belle des femmes » ? Les anges sont certes plus beaux, mais (ils sont aussi) bien au-dessus de l'âme. C'est pourquoi il est dit : « toi, la plus belle (dans ta lumière naturelle)... sors et éloigne-toi », c'est-à-dire : sors de ce monde et éloigne-toi de tout ce vers quoi ton âme incline encore. Car toute partie d'elle-même qui est engagée quelque part, l'âme doit la haïr.

Demandons à notre Seigneur qu'il nous donne de haïr notre âme sous le vêtement qui en fait notre âme et de la garder pour la vie éternelle. Puisse Dieu nous y aider. Amen !

ECKHART.

Trad. de l'allemand par YVES MILLET.

LA « VOIE DES NOMS » DANS LA KABBALE

LES Editions Payot ont eu l'heureuse idée de publier sous le titre *Les grands courants de la mystique juive* (1) la traduction française d'un important ouvrage de M. Gershom G. Scholem, professeur à l'université de Jérusalem. Cette publication peut être considérée comme un véritable événement par tous ceux qui s'intéressent à l'ésotérisme juif car l'ouvrage de M. Scholem l'emporte par la richesse de la documentation sur tout ce qui avait été édité en français jusqu'ici. L'abondance des textes imprimés et manuscrits auxquels se réfère l'auteur — et l'existence même de certains d'entre eux était inconnue jusqu'ici — atteste une rare puissance de travail et un intérêt soutenu tout au long de trente années.

Mais se serait trop peu de se borner à rendre hommage aux qualités d'érudit de M. Scholem et il faut ajouter qu'il témoigne d'une compréhension de son sujet à laquelle ses prédécesseurs ne nous avaient guère habitués. Il n'est plus possible après cet ouvrage de continuer à parler de la Kabbale comme d'une « philosophie », même si on y ajoute le qualificatif de « religieuse », non plus d'ailleurs qu'on ne peut en parler comme d'une « théologie ». Ce livre démontre de façon éclatante qu'il ne s'agit pas ici de spéculation et d'abstraction raffinées, mais bien d'une doctrine métaphysique et cosmologique accompagnée d'une réalisation spirituelle avec tout ce que cela comporte dans l'ordre des méthodes et des techniques initiatiques.

1. Traduction de M.-M. Davy, Paris, 1950.

Il n'est pas dans notre propos d'analyser ici la totalité de cette petite « somme » de l'ésotérisme hébraïque et nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à en prendre eux-mêmes directement connaissance. Nous voulons seulement attirer l'attention sur ce que M. Scholem appelle la « Voie des Noms » et qui est en rapport direct avec certaines des considérations exposées ici même par notre confrère Jean Reyor à propos, à la fois de l'ésotérisme chrétien et de la Maçonnerie.

Toutefois, avant d'aborder ce sujet spécial, nous croyons utile de noter quelques précisions mentionnées par l'auteur à propos des cercles initiatiques d'Israël. En vérité, ces précisions ne font qu'attester l'analogie des formes et des méthodes initiatiques juives avec celles relevant de traditions différentes, mais le fait a peut-être besoin d'être souligné. C'est ainsi que l'admission dans ces cercles était — ou est encore ? — soumise à des conditions très strictes, analogues à ce qui existe dans l'Islam et dans la conception opérative de la Maçonnerie, et qui se réfèrent à ce que nous appellerons avec René Guénon les « qualifications initiatiques ». A titre d'exemple, signalons qu'un traité des *Grandes Hekhaloth* (1) insiste sur les critères moraux, physiognomoniques et chiromantiques dont il y a lieu de tenir compte pour l'admission des postulants à l'initiation chez les *Yorde Merkaba* (2).

Il n'est pas indifférent non plus de souligner, à l'appui de ce que nous disions précédemment, qu'à l'époque où ce qu'on entend communément par « philosophie » commença à prendre naissance, les kabbalistes authentiques ne manquèrent pas de mettre en garde contre toute confusion possible entre leur doctrine et la philosophie. Leur attitude peut se résumer dans cette formule lapidaire de Rabbi Moïse de Burgos : « Vous devez savoir que ces philosophes, dont vous louez la sagesse, finissent là où nous commençons » (3). On ne saurait mieux dire pour remettre chaque chose à sa place.

1. « Grands Palais » célestes, de *hikhal* : le palais saint.
2. « Ceux qui descendent vers le Char ».
3. Tarbiz, V, 5; cité par Isaac d'Acre.

Ce qui montre avec évidence qu'il s'agit bien d'un dépassement du domaine spéculatif, c'est l'aspect technique de la Kabbale dont la « Voie des Noms » représente sans doute l'élément le plus important. Comme le veut sa désignation, elle est essentiellement basée sur l'emploi rituel des Noms divins. M. Scholem paraît en rapporter l'origine aux groupes kabbalistiques d'Espagne, mais nous avons de bonnes raisons de penser qu'elle appartient en réalité à l'initiation juive la plus ancienne. Toujours est-il que son représentant le plus autorisé, à l'époque médiévale, semble bien avoir été Abraham ben Samuel Abulafia, né à Saragosse en 1240. On ne sait que peu de chose sur lui et on ignore notamment qui fut son initiateur. On sait que, comme beaucoup d'autres — et Maître Eckhart fut de ce nombre — il avait connu l'œuvre de Maïmonide, mais cela est assurément loin de tout expliquer. Abulafia fut sans doute en contact avec de nombreux groupes fixés en terre d'Espagne et notamment avec un groupe « dont les membres croyaient pouvoir accéder aux mystères les plus profonds de la cosmologie et de la théologie mystique par les trois méthodes de la Kabbale, à savoir : *Gematria*, *Notarikon* et *Temura* ». On sait aussi qu'il fut en relations avec des « mystiques non juifs ».

Avant de parler des « moyens », demandons-nous quel était le but auquel devait conduire la Voie préconisée par Abulafia ? Bien que celui-ci reste fort discret sur ce point et, nous dit M. Scholem, n'écrive nulle part sur ce point avec une franchise totale, il n'est pas douteux qu'il s'agisse de ce qui est nommé *devekuth* et qui n'est pas l'« extase » mais une union intime entre la Volonté divine et la volonté humaine ou encore, selon l'expression de M. Scholem, « un perpétuel être avec Dieu ». Rabbi Phinéas de Koretz définit cet « attachement » recommandé par le Deutéronome (Ch. XIII, 5) comme impliquant une « rentrée en Dieu » (1). Pour Abulafia, il faut « desceller l'âme, enlever les nœuds qui

1. *Sepher Likkute Chochanim*, cité par l'auteur.

la lient » et alors « elles (les âmes) retournent à leur origine qui est une, sans aucune dualité, et qui comprend la multiplicité ».

Il ne saurait être question d'assimiler la « Voie des Noms » à un mysticisme passif et déréglé, non plus qu'à une recherche d'états psychiques plus ou moins anormaux. Comme le note M. Scholem, « la plus haute récompense de la contemplation mystique ne doit pas être confondue avec un délire semi conscient... ; les formes incontrôlables de l'extase, il (Abulafia) les traite avec un certain dédain et même les considère comme dangereuses... Abulafia met en garde contre les dangers mentaux et même physiques d'une méditation qui n'est pas systématique, et contre de semblables pratiques ». Le *Devekuth*, s'il a pu prendre le sens de l'*Unio mystica*, lui a gardé sa signification la plus élevée.

C'est ce qui ressort d'un fragment d'un traité de la *Connaissance du Messie* dans lequel Abulafia décrit l'état d'un disciple fort avancé sur la Voie, mais non encore « touché par l'Intelligence pure » : « ... parce qu'il a ressenti le contact divin et saisi sa nature, il me semble juste et correct, à moi, aussi bien qu'à tout homme parfait, qu'il soit appelé « maître » ; en effet, son nom est semblable au Nom de son Maître, soit seulement en un seul de ses Noms, soit en beaucoup, soit en tous. Car maintenant, il n'est plus séparé de son Maître, et voilà qu'il est son Maître et son Maître est lui ; car il adhère si intimement à Lui qu'il ne peut en aucune façon être séparé de Lui, car il est Lui. Et de même que son Maître, qui est dégagé de toute matière, est appelé *Sekhel, Maskil et Muskal*, c'est-à-dire la *connaissance, le connaissant* et *le connu*, tous en même temps, puisque tous les trois sont en Lui, de même lui, l'homme surélevé, le Maître du nom surélevé est appelé *intellect* pendant le temps qu'il connaît... Il n'y a pas de différence entre eux excepté que son Maître tient son rang suprême par Son propre droit et n'est pas dépendant des autres créatures, tandis que lui est élevé à son rang par l'intermédiaire des créatures ».

Quelle est donc cette « Voie des Noms » ? Elle s'appuie

sur la science de la combinaison des lettres ou méditation à l'aide des lettres et de leur forme, ces lettres participant au grand Nom de Dieu. A cette science, s'ajoutent la connaissance des règles de prononciation (*mivta*), d'écriture (*miktav*) et de pensée (*mahshav*), le lien entre les mots et les noms divins, relevant de la *gematria*, et la pratique du *dillug*, « saut » mental résultant de l'association des concepts. L'état de conscience obtenu par le « mouvement harmonieux des lettres du Grand Nom » fait ouvrir largement les portes de l'âme sur le « chemin qui mène à Dieu ».

Conjointement à l'exercice de cette méthode — qui comporte un aspect *yantra* et un aspect *mantra* — tout un travail de purification est à entreprendre, que relève dans les *Shaare Tsedek* (« portes de la Justice »), un disciple d'Abulafia, notamment « une purification du corps lui-même, car ce qui est corporel est le symbole du spirituel. Ensuite, dans l'ordre de la montée, vient la purification de votre disposition corporelle et de vos tendances spirituelles, spécialement celle à la colère ou de votre attachement pour n'importe quelle chose, excepté le Nom lui-même, serait-ce la sollicitude que vous avez pour votre fils bien-aimé ». Nous voyons que la technique de la respiration joue aussi un grand rôle dans la méthode d'Abulafia dans laquelle M. Scholem voit « une version judaïsée de cette ancienne technique spirituelle qui a trouvé son expression classique dans les pratiques des mystiques indiens qui suivent le système connu sous le nom de *yoga* ». En outre, « Abulafia établit certaines règles pour la position du corps, certaines combinaisons correspondantes des consonnes et des voyelles et certaines formes de récitation». Il s'agit donc de méditation, voire de « visualisation » et surtout d'incantation de Noms divins, ce qui n'a absolument rien à voir avec les pratiques magiques qu'Abulafia condamne formellement. Et cette méthode aboutit au Grand Nom de Dieu (1).

1. L'auteur rapporte que la méditation du Grand Nom a pour vertu de délivrer les martyrs de la souffrance " et, bien que cela puisse paraître

On comprend dès lors la raison pour laquelle l'œuvre d'Abulafia, écrite à peu près à l'époque où se répandait le Zohar, ne connut, contrairement à ce dernier, aucune diffusion. Le silence fut assurément volontaire : le « chemin des Sephiroth » devint public, le « chemin des Noms » resta secret. En fait les deux chemins n'en formaient qu'un et constituaient le couple doctrine-méthode tel qu'on le retrouve dans d'autres formes traditionnelles. La doctrine peut toujours être extériorisée au moins dans une certaine mesure ; la prudence veut qu'on dissimule aussi soigneusement que possible tout ce qui a trait à la méthode (1).

Il ne faut donc pas s'étonner des réserves qu'on retrouve en maints écrits kabbalistiques et que signale M. Scholem, telles que « je ne puis en dire davantage », ou « je vous l'ai déjà expliqué de vive voix ». Dans de nombreux cas, rapporte l'auteur, « des chuchotements, et cela surtout dans les allusions ésotériques, étaient le seul moyen de transmission ». Au XVIIe siècle, Rabbi Hayim Vital Calabrèse insère dans son traité un chapitre relatif à la technique de l'extase qui est purement et simplement supprimé dans l'édition imprimée et remplacé par le seul avertissement suivant : « Cette quatrième partie ne sera pas imprimée, car ce ne sont que des Noms saints et des mystères secrets qu'il serait indécent de publier ».

Nous avons dit plus haut notre conviction de l'antiquité de la « Voie des noms » dans le Judaïsme. Nous voudrions donner à ce sujet quelques précisions, du moins en ce qui concerne son aspect incantatoire. L'incantation, dans le Judaïsme, est nommée *zakar*, ou *zkarah* ou *zekr*, ce qui est l'équivalent exact de l'arabe *dhikr* (prononcé *zikr*). On retrouve, voilées par le contexte, des allusions au *zakar* dans les Psaumes de David, lorsque le roi prophète chante :

invraisemblable, les saints martyrs l'ont expérimenté et transmis „ (citation d'Abraham ben Eliézer Halévi).

1. Cela ne signifie pas que la transmission des rites ait été interrompue mais simplement qu'elle fut réservée aux plus qualifiés et effectuée de façon secrète. Comme le dit David : " Le jour en instruit le jour ; la nuit en donne connaissance à la nuit „ (Ps. XIX).

« Nous, nous invoquons (*nazkir*) le Nom de l'Eternel notre Dieu (*Psaume* XX, 8 ; *Vulg. Ps.* XIX).

« Et ta mémoire (*zikrcha*) dure de générations en générations » (*Psaume* CII, 13 ; *Vulg. Ps.* CI) ;

« Je rappellerai (*azkirah*) ton nom dans tous les âges (*Ps.* XLV, 18 ; *Vulg. Ps.* XLIV, 19).

« Toutes les extrémités de la terre se souviendront (*yizakru*) de l'Eternel » (*Psaume* XXII, 28 ; *Vulg. Ps.* XXI, 29).

« Car il se souvint (*zakar*) de la parole sainte qu'il avait donnée à Abraham » (*Psaume* CV, 42 ; *Vulg. Ps.* CIV).

On remarquera aussi que de *zakar* vient le nom propre Zacharie, c'est-à-dire *zakar* de *Yah*, « souvenir de *Yah* », « invocation de *Yah* ». Or, dans le Christianisme, le père de Jean-Baptiste, Zacharie devint muet pour avoir douté de l'ange Gabriel. Sa « pénalité » se trouvait donc curieusement en correspondance avec le sens de son nom (1) et le fait est d'autant plus digne d'intérêt que la naissance de Jean-Baptiste — patron, avec Jean l'évangéliste et son frère Jacques (les deux « fils du tonnerre ») des initiés occidentaux — rempli de l'Esprit et de la puissance d'Elie, est désigné par Isaïe comme « la Voix qui clame dans le désert », ce fait est d'autant plus digne d'intérêt disons-nous, que sa naissance a précisément permis à Zacharie de « retrouver la parole ».

Dans les textes kabbalistiques, l'existence du rite de *zakar* est mentionnée dans le *Aor ha schekel* d'Abulafia dans le *B'rith Mnochach* de la kabbale espagnole, dans le *Goulam ha holam*, et dans le *Pardes Rmonîm* de Moïse Cordovero (2).

Pour les Kabbalistes, la réintégration se traduit par le mariage du saint et de la *Shekinah*, restaurant l'unité du Nom divin détruite par la faute originelle, faute ayant eu

1. On comparera, à propos de cet épisode évangélique, le texte de saint Luc, ch. I et le verset 36 de la Sourate du Qoran intitulée *La famille d'Imram* : " Zacharie dit : Seigneur, donne-moi un signe comme gage de ta promesse. Il dit, voici le signe : Pendant trois jours tu ne parleras aux hommes que par des signes. Prononce sans cesse le Nom d'Allah et célèbre ses louanges le soir et le matin „.

2. Ces renseignements sur les écrits kabbalistiques nous ont été aimablement fournis par M. Scholem.

pour conséquence, selon Isaac Luria, d'arracher du Tétragramme la lettre *iod* et le premier *hé*, et nous dirons en passant qu'on peut rapprocher cette mutilation du Nom suprême de la « perte de la parole » en Maçonnerie (1). Il faut dire aussi que les Noms divins utilisés dans le *zakar* ont pu varier avec les époques et les organisations, car bien que le Nom par excellence, dont l'unité est à restituer, soit le Tétragramme, les autres Noms, correspondant à des attributs divins, en sont toujours à un degré quelconque, la « figure » ou le « vêtement » et parfois les deux. En un sens, le signe de l'« alliance » ou de la « bénédiction » réside dans l'incorporation d'un aspect divin au sein d'une structure traditionnelle qu'il vivifie en la reliant au Verbe unique par le truchement du Nom sous lequel il se fait connaître. Aussi dans l'histoire d'Israël, à chaque renouvellement de l' « alliance », l'Eternel se fait-il connaître sous un Nom particulier au prophète inspiré.

Quant à la technique du *zakar*, elle est ce qu'est toute incantation, à savoir une intégration du Nom dans le rythme respiratoire et, dans le Judaïsme comme dans les autres traditions, cette technique ne peut être utilisée que sous réserve d'une transmission régulière de Maître à disciple et moyennant l'observance de préceptes spirituels et de règles psycho-physiologiques rigoureuses.

Il nous reste à signaler encore que, si l'« expir » et l'« aspir », exprimant la relation réciproque entre le Principe et la manifestation ont leur correspondance directe dans le symbolisme humain des phases respiratoires et des mouvements du cœur, cette conception traditionnelle n'est pas étrangère à la doctrine kabbalistique. En effet, dans l'acte du *Tsimtsum*, décrit en particulier par les kabbalistes de l'école de Safed (on sait que le *tsimtsum* est la « concentration » ou le « retrait » précédant par le « vide du manifesté », le jaillissement de la lumière ordonnatrice), on retrouve le double mouvement centrifuge et centripète appelé *hithpashtuth* (sortie) et *histalkuth* (rentrée).

1. Dans certaines sources opératives de la Maçonnerie, la « perte de la parole » correspond à la rupture du triangle formé par les baguettes des trois Grands Maîtres, et quelques rituels de maîtrise de la Maçonnerie spéculative font circuler autour du cadavre d'Hiram deux lettres de l'ancienne parole qui ne sont pas étrangères à celles arrachées au Tétragramme par la faute originelle. On remarquera que la valeur du Tétragramme, c'est-à-dire 26, correspondant à la pierre cubique à pointe, est égale à la valeur développée des deux lettres arrachées, ce qui explique pourquoi David emploie soit le Tétragramme, soit Yah pour désigner l'Eternel dans les Psaumes.

Nous pensons que ce trop bref exposé aura, à défaut d'autre mérite, celui de faire entrevoir que, sous le double rapport de la doctrine et des méthodes, l'ésotérisme juif forme un tout complet et n'a sans doute rien à envier à d'autres formes traditionnelles. Il nous semble, au contraire, que Chrétiens et Maçons trouveraient d'inappréciables avantages à y puiser largement, car les rameaux desséchés de cette vigne n'enlèvent rien à la force de la sève et à la vigueur du plant et des profondes racines.

JEAN DAUPHIN.

RÉFLEXIONS D'ACTUALITÉ SUR LA MAÇONNERIE

Un article du R. P. Joseph Berteloot, paru dans le nº de mai de la revue *Etudes* et intitulé *Maçonnerie française et maçonnerie anglaise*, nous fournit une occasion de préciser et de nuancer ce que nous avons écrit récemment au sujet de la position de René Guénon à l'égard de la Maçonnerie (1), ce que d'ailleurs nous nous proposions de faire de toute façon, à la demande de plusieurs lecteurs.

Nous avons déjà parlé ici même des ouvrages du R. P. Berteloot sur les rapports de la Maçonnerie et de l'Église catholique ; nous avons marqué alors notre étonnement de le voir méconnaître, dans ses travaux, la nature réelle de la Maçonnerie ; nous avons marqué également le peu d'intérêt et de confiance que nous inspirait la recherche d'une « trêve » purement politique entre les deux grandes organisations traditionnelles du monde occidental (2). Le caractère « national », franchement avoué, des soucis du P. Berteloot avait longtemps limité ses efforts à la seule Maçonnerie française et le caractère politique de ses préoccupations l'avait incliné à ne tenir compte que des deux obédiences françaises les plus importantes numériquement : le *Grand Orient de France* et la *Grande Loge de France*. Le récent article des *Etudes* témoigne d'une attitude quelque peu différente et d'un élargissement du champ d'investigation du P. Berteloot. Cet élargissement s'accompagne-t-il d'un approfondissement et d'une vue plus correcte de la question ? Un récent ouvrage

1. Cf. *René Guénon et la Franc-Maçonnerie*, nº de juin 1952 des *Etudes Traditionnelles*.
2. « *La Franc-Maçonnerie et l'Eglise Catholique* », nº de janvier-février 1949.

du collaborateur des *Etudes*, *Jésuite et Franc-Maçon* (1), nous donne quelques raisons d'en douter. Toujours est-il que le P. Berteloot s'est avisé qu'il y a « des sectes schismatiques dans l'Eglise maçonnique, c'est-à-dire (pour user d'une terminologie plus adaptée à son objet) qu'il existe, par rapport à la *Grande Loge d'Angleterre* que toutes les Loges du monde regardent et vénèrent comme leur grande loge mère, des confréries régulières et d'autres qui ne le sont pas. Depuis trois quarts de siècles, la Maçonnerie française, à l'exception d'une confrérie dont nous parlerons plus loin, connaît précisément cette infortune : excommuniée par l'Eglise catholique, elle s'est vue également, en raison de son athéisme, retranchée de l'orthodoxie maçonnique ».

Ceci est parfaitement exact, à condition de préciser, comme l'auteur le fait d'ailleurs plus loin, que le *Grand Orient*, ni, bien entendu, la *Grande Loge de France*, n'ont jamais prétendu « faire profession d'athéisme et de matérialisme », mais que ces deux obédiences sont affectées d'un athéisme de fait puisqu'elles n'exigent pas des postulants la croyance au Grand Architecte de l'Univers et ne considèrent pas cette croyance comme une condition *sine qua non* de l'initiation maçonnique. Le *Grand Orient de France* a supprimé de sa constitution, au Couvent de 1877, l'obligation de la croyance en Dieu (2) ; quant à la *Grande Loge de France*,

1. Cet ouvrage, qui porte pour sous-titre : *Souvenirs d'une amitié*, retrace les relations de l'auteur avec Albert Lantoine, et témoigne des mêmes insuffisances que les précédents.
2. Il est courant, même dans les milieux maçonniques, de dire que le Convent du *Grand Orient* de 1877 a supprimé la formule du Grand Architecte de l'Univers. Les Maçons instruits du *Grand Orient* protestent avec raison contre cette présentation des faits. En effet, ce que le Convent de 1877 a supprimé, c'est l'obligation de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, et il y a là plus qu'une nuance. On peut concevoir qu'une organisation initiatique veuille marquer une certaine indépendance à l'égard des conceptions théologiques et surtout des conceptions vulgaires de Dieu, mais il eût fallu alors remplacer l'obligation de la croyance en Dieu par celle de la croyance au Grand Architecte et en sa volonté révélée, ce qui n'a pas eu lieu, de sorte qu'en réalité — les événements le prouvent — tout s'est passé *comme si* on avait supprimé la formule du Grand Architecte. Quant à la formule relative à l'immortalité de l'âme — que certains Rites ont conservé, le Rite Rectifié par exemple — sa suppression n'avait rien de choquant en soi, car l'attitude initiatique, comme nous avons déjà eu l'occasion de le préciser (*E. T.* de septembre 1950, p. 275, en note), ne tend

depuis qu'elle est devenue autonome par rapport au *Suprême Conseil Ecossais*, c'est-à-dire depuis 1894, sa Constitution ne mentionne pas l'obligation, pour chaque candidat, de la croyance au Grand Architecte. Au regard de la *Grande Loge Unie d'Angleterre*, l'une et l'autre Constitutions « ne pourvoient d'aucune façon à la conservation des anciens *landmarks* de l'Ordre » ; cette Obédience a donc rompu les relations qu'elle entretenait avec le *Grand Orient* avant 1877 et elle n'a jamais reconnu la *Grande Loge de France* comme corps maçonnique régulier. La seule obédience française « reconnue » par la *Grande Loge Unie d'Angleterre* et entretenant des relations avec la Maçonnerie universelle est la *Grande Loge Nationale Française*, fondée en 1913 sous le nom de *Grande Loge Nationale Indépendante et Régulière*, dans des conditions qui font le plus grand honneur à ses promoteurs, puisqu'ils se séparèrent du *Grand Orient* pour conserver le droit de travailler sous l'invocation du Grand Architecte de l'Univers (1).

Il a été fait allusion plus haut aux *landmarks*. Il s'agit là de quelque chose de tout à fait essentiel et qui cependant est ignoré de beaucoup de Maçons, du moins en France, où nous en avons vu certains confondre les *landmarks* et le *Livre des Constitutions* d'Anderson. Les *landmarks*, littéralement « bornes d'un domaine », sont « les limites au delà desquelles il n'y a plus de Franc-Maçonnerie, mais une autre chose qui ne doit pas être confondue avec la confraternité authentique des Francs-Maçons ». Ce sont les lois non écrites qui définissent et régissent la Maçonnerie depuis un temps immémorial et dont les *Old Charges* et les modernes Constitutions ne

pas à l'" immortalité de l'âme ", c'est-à-dire à la conservation pendant une durée cyclique d'un " moi " purifié. Mais ici encore, il est trop évident que les Maçons du *Grand Orient* n'ont pas donné à la suppression de cette formule une portée métaphysique, mais qu'ils ont voulu marquer par là une position anti-religieuse.

1. La *Grande Loge Nationale Française*, obédience numériquement peu importante, groupe des Ateliers du Rite d'York travaillant aux trois premiers dègrés (sur lesquels sont souchés des chapitres de *Royal Arch*) et des Loges du Rite Rectifié.

sont que des adaptations plus ou moins orthodoxes, plus ou moins mutilées ou plus ou moins développées.

Par suite de la dégénérescence de la Maçonnerie impliquant certaines « pertes » dans la transmission, il n'est pas parvenu jusqu'à nous un nombre fixe et invariable de *landmarks*. On en a donné des listes plus ou moins étendues mais concordant sur certains points essentiels qui sont d'ailleurs d'évidence pour une organisation initiatique. Ces points ont été définis comme suit par la *Grande Loge Unie d'Angleterre* le 4 septembre 1929 :

« La croyance au Grand Architecte de l'Univers et en sa volonté révélée sera une condition essentielle pour l'admission des membres.

« Tous les initiés devront prêter l'obligation sur le Livre de la Loi Sacrée, ou les yeux fixés sur ce Livre ouvert, par lequel est exprimée la Révélation d'en Haut, à laquelle l'individu venant d'être initié est, sur sa conscience, irrévocablement lié.

« Les trois Grandes Lumières de la Franc-Maçonnerie (c'est-à-dire le Livre de la Loi Sacrée, l'Equerre et le Compas) seront toujours exhibés pendant les travaux de la Grande Loge ou des Loges sous son contrôle, la principale de ces Lumières étant le Livre de la Loi Sacrée » (1).

Il ne saurait, en effet, y avoir d'initiation et de réalisation spirituelle pour quiconque ne reconnaît pas un Principe Suprême et une législation révélée, et le serment sur le Livre est ici la garantie du « pacte », de « l'alliance » entre le Grand Architecte de l'Univers et l'initié et il ne saurait avoir de valeur s'il n'est prêté sur quelque chose que l'on reconnaît comme ayant un caractère sacré. L'engagement qui lie l'homme au supra-humain ne peut reposer sur une base humaine comme les contrats que les hommes passent entre eux.

Les Maçons français opposent volontiers aux *landmarks* le *Livre des Constitutions*, ou plus exactement sa première édi-

1. Texte reproduit en anglais et traduit en français par Oswald Wirth dans *Qui est régulier ?*

tion, celle de 1723, dont l'article premier ne comporte pas l'obligation de professer une religion quelconque. Voici le passage de cet article sur lequel ils se fondent :

« Bien que, dans les temps passés, les Maçons furent astreints, dans chaque pays, de pratiquer la religion dudit pays, quelle qu'elle fût, on estime désormais plus opportun de ne leur imposer d'autre religion que celle sur laquelle tous les hommes sont d'accord, et de leur laisser toute liberté quant à leurs opinions particulières ».

Mais il est bien évident que c'est exprimer une impossibilité pure et simple que de parler de la « religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord » et qu'on ne peut baser une organisation quelconque sur une chimère. Nous entendons bien qu'en fait, cette religion se réduisait, dans l'esprit du rédacteur, à la « Loi morale » mais il n'existe pas plus *une* loi morale qu'*une* religion valable pour « tous les hommes ». Est-il moral d'avoir plusieurs épouses ? Certainement oui pour un Musulman, certainement non pour un Chrétien. Est-il moral de se suicider ? Oui, dans certains cas, pour un Shintoïste ; jamais pour un Chrétien. Ainsi une loi morale unique n'aurait pu être qu'une nouvelle morale indépendante de toute religion et de ce fait, l'article en question est fort loin d'avoir le caractère de « tolérance » qu'on lui attribue généralement, car si une loi morale unique avait été réellement « imposée », les Maçons n'auraient pu s'y soumettre qu'en abandonnant la morale propre à la religion de chacun d'eux ; le fait d'assimiler les formes religieuses à des « opinions particulières » souligne encore le caractère nettement antitraditionnel de cet article qui avait bien de quoi émouvoir une autorité religieuse.

Heureusement, le texte de l'article premier fut rapidement modifié et le passage précité fut remplacé dès 1738 par le suivant :

« Quels que soient la religion ou le mode de culte d'un homme, il n'est pas exclu de l'Ordre pourvu qu'il croie au glorieux Architecte du ciel et de la terre, et qu'il pratique le devoir sacré de la moralité » (1).

Ainsi il est bien établi par le texte même de 1723 que les anciens Maçons étaient tenus de pratiquer une religion et le texte de 1738 représente non une innovation tendancieuse, comme le prétendent volontiers certains Maçons français, mais un retour pur et simple aux anciennes obligations momentanément altérées. La rédaction de 1738 est demeurée jusqu'à nos jours la charte de la Maçonnerie universelle, à l'exception des deux grandes obédiences françaises et des obédiences de quelques pays latins qui ont marché sur leurs traces.

Il y a donc lieu, à l'intérieur de la Maçonnerie, de faire une distinction entre les obédiences qui ont conservé la fidélité aux *landmarks* et celles qui prétendent s'en tenir aux constitutions de 1723. Nous avons parlé, à la suite de René Guénon, de la dégénérescence et de la déviation de la Maçonnerie dans les temps modernes ; il faut ajouter que dégénérescence et déviation ne se trouvent pas au même degré dans toutes les Obédiences. Il y a assurément dégénérescence dans toute la Maçonnerie spéculative du fait de la disparition de l'enseignement et des méthodes de réalisation initiatique, mais la dégénérescence paraît s'être stabilisée dans la Maçonnerie anglaise depuis 1813, date de l'union des Anciens et des Modernes, laquelle a donné naissance à la *Grande Loge Unie d'Angleterre* qui a maintenu depuis lors la pureté du rituel et ce qui subsistait des anciennes conditions pour l'admission à l'initiation. Au contraire, la dégénérescence de la Maçonnerie française n'a cessé de s'accentuer, surtout à partir du second tiers du XIXe siècle, par l'importance prédominante accordée aux préoccupations sociales et politiques, par l'abandon des conditions les plus élémentaires requises pour l'initiation, par l'introduction dans les rituels des plus incroyables platitudes « scientistes » et des pires niaiseries

1. Les textes des Constitutions de 1723 et de 1738 sont reproduits d'après l'ouvrage d'Oswald Wirth précité.

sentimentales et humanitaires, ou encore par l'abandon de nombreuses formes rituelles.

Quand on parle non plus seulement de dégénérescence mais de déviation, il est bien évident qu'on pense tout d'abord à l'attitude anti-religieuse, donc antitraditionnelle, d'un trop grand nombre de Maçons français dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe, attitude qui n'a pas son équivalent chez les Maçons anglais de la même époque. Nous savons bien que les Maçons français prétendent s'être heurtés à l'« absolutisme » de l'Eglise romaine que n'ont pas connu les Maçons anglo-saxons, mais les conflits avec le Catholicisme romain, s'ils pouvaient à la rigueur excuser un certain « anti-cléricalisme » ne peuvent justifier en tout cas une attitude anti-religieuse.

Pour être entièrement objectif, nous dirons que la Maçonnerie anglaise a cependant servi elle aussi de véhicule aux influences antitraditionnelles dans les pays orientaux, et cela n'est nullement négligeable à nos yeux. Ce n'est sûrement pas par hasard que, par exemple, les princes hindous qui se sont montrés les plus dociles aux influences modernes et ont protégé des mouvements hétérodoxes comme le *Brahma Samaj* ou néo-spiritualistes comme la Société Théosophique, furent, dans beaucoup de cas des dignitaires de la Maçonnerie anglaise (1), pour ne rien dire du F∴ Rudyard Kipling, champion de l'impérialisme britannique aux Indes... Mais en somme, on peut dire que la Maçonnerie anglaise, dans son ensemble, a simplement participé à la déviation générale du monde occidental, tandis que la grande masse des Maçons français, dans le même temps, se plaçaient à l'avant-garde de l'action subversive.

1. Citons, entre autres, le mahârâja de Cooch-Behar, mort en octobre 1911 en Angleterre qui fut Premier Grand Surveillant Honoraire de la *Grande Loge Unie d'Angleterre* et Député Grand-Maître de la Grande Loge de District du Bengale. Il était, en outre, membre de la Société Théosophique et avait fondé dans ses états une branche du Brahma-Samaj. De même, Josatjit-Singh, mahârâja de Kapurthala fut Deuxième Grand Surveillant honoraire de la *Grande Loge Unie d'Angleterre* et " bienfaiteur " de la Société Théosophique.

* * *

Un bon nombre de Maçons appartenant à l'une des deux grandes obédiences françaises admettent sincèrement la croyance au Grand Architecte de l'Univers telle qu'elle a été définie au début de la Déclaration de Principes du Convent de Lausanne de 1875 : « La Franc-Maçonnerie proclame, comme elle l'a proclamé dès son origine, l'existence d'un Principe Créateur, sous le nom de Grand Architecte de l'Univers », et ils pensent ainsi être en conformité avec le *landmark* fondamental, comme ils pensent l'être aussi en ouvrant et en fermant les travaux par l'invocation au Grand Architecte. Mais sous cette forme, il s'agit là d'une affirmation purement verbale et qui n'engage à rien si on n'ajoute pas la croyance « en la Volonté révélée » du Grand Architecte qui implique l'appartenance effective à l'une des religions par lesquelles s'est manifestée cette Volonté (1).

Les deuxième et troisième points, à savoir l'obligation prêtée sur le Livre de la Loi Sacrée et la présence constante de celui-ci en Loge pendant les travaux, rencontrent naturellement, chez les Maçons français, plus de résistance. Le Livre de la Loi Sacrée étant la Bible, des auteurs comme Oswald Wirth attribuent cette exigence au fait que les Maçons anglais sont presque exclusivement protestants et ils se refusent à croire à l'ancienneté de ces obligations. Nous avons aussi entendu objecter que les anciens Maçons, qui

1. On nous objectera peut-être que l'appartenance effective à un exotérisme, avec tout ce que cela implique, n'est pas toujours exigé en fait par toutes les obédiences qui proclament leur fidélité aux *landmarks*, et il est bien possible, comme le disait récemment un haut Maçon français, à propos des Maçons d'Amérique du Nord, qu'il n'y ait chez beaucoup d'entre eux qu' " une religiosité à fleur de peau, une sorte de sensiblerie religieuse derrière laquelle il n'y a rien ". Mais le fait qu'on viole la règle ne prouve rien contre celle-ci, et ce qui nous paraît important, c'est que la règle soit maintenue car il demeure toujours possible alors d'en revenir à une application plus stricte : la règle, à nos yeux — et ceci d'une façon très générale — vaut incomparablement plus que tous les exemples individuels. — Il y aurait lieu de se demander ici quels sont, dans le monde occidental moderne, les exotérismes pleinement valables et réguliers, mais on comprendra que c'est là une question fort délicate à aborder et qui ne peut, en tout cas, être traitée en passant.

étaient catholiques, ne pouvaient accorder une telle importance à la Bible dont la lecture était d'ailleurs interdite aux laïcs. On oublie que cette interdiction, là où elle a réellement existé, n'a eu qu'un caractère local et temporaire (1) et on oublie aussi que, très justifiable vis-à-vis des fidèles exotéristes, elle ne pouvait s'appliquer à des initiés, l'enseignement ésotérique dans les limites de la Chrétienté devant nécessairement s'appuyer sur le seul Livre Sacré en usage dans cette aire géographique (2). Actuellement, cet enseignement ayant disparu est du moins rappelé par la présence du Livre qui le contient toujours en puissance.

Depuis que la Maçonnerie s'est répandue dans les pays orientaux, il semble qu'il y ait chez certains auteurs une hésitation en ce qui concerne la nature du Livre de la Loi sacré. En effet, il est admis que le candidat doit prêter serment sur le Livre Sacré de sa propre religion, lequel livre n'est pas nécessairement la Bible, mais nous pensons que ce serait une erreur de croire que le Livre obligatoirement exhibé en Loge avec l'Equerre et le Compas puisse être autre que la Bible, laquelle est, sans conteste, la première des trois grandes Lumières de la Maçonnerie. Il y a donc là deux choses qui peuvent être distinctes et cela se comprend aisément. Lorsque le candidat est appelé à prêter l'obligation, il n'est pas encore un Maçon « fait », il est seulement un fidèle de telle ou telle tradition et il n'est pas possible, à ce moment, de lui faire prêter serment sur la Bible s'il n'est ni Juif ni Chrétien ; il ne peut le faire valablement que sur le seul livre qu'il a considéré comme sacré jusqu'à ce jour, c'est-à-dire celui qui renferme la forme de la Révélation à laquelle il appartient. Par contre, le symbolisme maçonnique qui est celui de la construction du Temple de Salomon — et la

1. Cf. D. Lortsch : *Histoire de la Bible en France*, Paris, 1910 et E. G. Léonard : *Histoire du Protestantisme*, Paris, 1950.

2. L'Ordre des *Elus Coëns* est le seul Rite maçonnique qui ait laissé des traces notables d'un enseignement doctrinal, et nous voyons que l'ouvrage où celui-ci fut consigné partiellement, le *Traité de la Réintégration des Etres* de Martines de Pasqually, n'est rien d'autre qu'un commentaire ésotérique de la Bible.

légende d'Hiram au 3e degré fait généralement partie des *landmarks* —, les mots sacrés des différents grades tirés de la Bible montrent d'une manière évidente que celle-ci est bien le Volume de la Loi sacrée. Il ne saurait donc être question de le remplacer par un autre mais seulement, dans certaines circonstances, de l'accompagner d'un ou plusieurs autres Livres Sacrés suivant la composition de la Loge.

Quand on songe qu'un Oswald Wirth, considéré par beaucoup de Maçons français comme une illustration de l'Ordre, et qui n'était d'ailleurs pas sans mérites à certains égards (1), a pu écrire « que la Bible est une hérésie en Maçonnerie, pour ne pas dire brutalement qu'elle est *anti-maçonnique* », on mesure à quel degré d'incompréhension avaient pu en arriver les Maçons de ce pays et on peut se demander si les efforts tentés depuis quelques années — et que nous voulons croire indemnes de toute préoccupation de politique obédientielle — parviendront jamais à redresser si peu que ce soit la situation.

* * *

Les Maçons français reprochent volontiers à leurs confrères anglo-saxons de limiter le « travail » maçonnique à la scrupuleuse exécution du rituel et à s'abstenir presque entièrement des efforts intellectuels nécessaires pour comprendre vraiment la Maçonnerie. On sait, en effet, que, contrairement à l'usage des Loges françaises il n'y a généralement dans les Loges anglo-saxonnes, ni études ni discussions. Les Maçons français, qui sont généralement portés à nier la « vertu opératoire » des rites et à assimiler ceux-ci à des « cérémonies » ne se rendent pas compte que les Maçons anglo-saxons effectuent en réalité, qu'ils en soient ou non clairement conscients, ce qu'il y a d'essentiel dans le travail maçon-

1. Oswald Wirth, comme Albert Lantoine, lutta contre l'envahissement des préoccupations politiques dans les Loges françaises et, de plus, bien qu'il n'eût du symbolisme qu'une compréhension assez superficielle, c'est pourtant, en grande partie, grâce à lui que certains Maçons français ont conservé quelques notions dans ce domaine.

nique ou, plus exactement, dans ce qui en reste actuellement. Nous sommes bien d'avis, pourtant, que cela ne saurait suffire à mener à l'initiation effective. Si les rites qui subsistent dans la Maçonnerie moderne, outre ceux d'initiation aux différents degrés, sont appelés « ouverture » et « fermeture » des travaux, c'est évidemment parce qu'il se passait « quelque chose » entre les deux, mais ce ne sont pas les discours et les discussions des Maçons français qui peuvent en tenir lieu.

Ce qui se passait entre l'ouverture et la fermeture des travaux, outre les initiations et les « augmentations de salaire », est précisément ce que la Maçonnerie moderne, dans toutes ses branches connues, a perdu, et on ne peut s'en faire une idée que par analogie avec ce qui existe dans d'autres formes d'initiation. D'une façon générale, on peut dire que l'initié a besoin et d'un enseignement et de moyens techniques qui consistent principalement, en incantations et en méditations, ces deux dernières étant inégalement développées selon les formes traditionnelles. La Maçonnerie, sous la forme où elle nous est parvenue, procédant principalement de la jonction d'un courant salomonien et d'un courant pythagoricien, c'est-à-dire d'une tradition de nomades et d'une tradition de sédentaires, on doit penser que l'incantation, à laquelle fait allusion l'expression de « parole perdue » et dont les « acclamations » sont le seul vestige, la construction des symboles — encore représentée aujourd'hui par le tracé du tableau de la Loge — et la méditation de ces symboles devaient faire partie du travail opératif et même se retrouver, ainsi que l'enseignement oral, dans une même « Tenue » s'il est vrai, comme semblent l'indiquer certains renseignements venus des Opératifs, qu'il arrivait aux anciens Maçons de travailler réellement et non symboliquement, « de midi à minuit » (1).

1. Il est assez généralement connu que l'Ordre des Elus Coëns a eu, dans une certaine mesure, un caractère opératif, mais il semble bien que ce même caractère se retrouve dans certains autres Rites du XVIIIe siècle dont le nombre des membres était très restreint. Ce fut sans doute le cas du

Il ne dépend pas, d'une façon immédiate, de la seule bonne volonté des Maçons de retrouver et les incantations et les procédés de méditation, mais il leur serait possible, dès maintenant, de procéder à une assimilation de la doctrine traditionnelle exposée par René Guénon sous une forme adaptée à la structure mentale des Occidentaux modernes, puis à une étude des symboles appuyée sur les « lectures » ou les « instructions » des différents grades et sur les indications nombreuses parsemées dans l'œuvre de René Guénon. Nous disons bien : assimilation de la doctrine et étude des symboles et non « discussion », car en Occident comme en Orient, il y a des questions qui s'étudient mais qui ne se discutent pas. Si on pouvait en arriver là, il y aurait déjà un grand pas de fait, mais pour cela, il faudrait ne pas s'imaginer, comme le font la plupart des Maçons français, que la Maçonnerie est une association progressiste et humanitaire ni que les Maçons ont à découvrir par les moyens de la philosophie et de la science une vérité qu'on déclare par surcroît inaccessible ; il ne faudrait pas davantage, comme le font la plupart des Maçons anglo-saxons, considérer la Maçonnerie à la fois comme une institution de bienfaisance et comme un club « distingué » où se retrouvent des hommes de bonne éducation... à la manière moderne.

Pour être tout à fait juste, il nous semble qu'on peut dire que la Maçonnerie anglaise, dans sa structure, ses

Rite Primitif dont on ne connaît que la Loge des *Philadelphes*, à l'Orient de Narbonne. Les documents et les correspondances publiées par Benjamin Fabre (*Un initié des Sociétés Secrètes supérieures : " Franciscus, eques a capite galeato "*, Paris, 1913) renferme diverses indications de nature à faire penser qu'il en fût bien ainsi. On ne peut manquer d'être frappé par une dénomination comme celle de " disciples du Grand Rosaire ", quand on sait que le rosaire est d'un usage constant dans toutes les initiations lorsqu'on procède à des invocations suivant des nombres déterminés, et si l'on songe qu'il est peu probable que les membres de ce Rite très fermé se réunissaient simplement pour réciter le rosaire à la manière des fidèles de leur paroisse. A rapprocher de ce que nous venons de dire, la phrase de la lettre du chevalier d'Harmensen où il est dit que, dans ce Rite, " les louanges à l'Eternel ne sont point stériles ". D'après le peu qui en est connu, le fond de l'enseignement était une doctrine de la réintégration assez analogue à celle de Martines de Pasqually, mais la dénomination de *Philadelphe* a aussi appartenu à une organisation anglaise fondée par des disciples de Jacob Boehme

rituels (1) ses règlements, a mieux conservé le dépôt ancien que la Maçonnerie française, mais que le « conformisme » intellectuel et social qui y règne constitue un obstacle majeur pour un retour à un esprit véritablement traditionnel et non plus simplement « traditionnaliste ». Nous ne méconnaissons pas — et nous l'avons souligné sans indulgence — l'attitude antitraditionnelle de la grande majorité des Maçons français, mais nous n'ignorons pas non plus qu'il existe chez beaucoup d'entre eux une insatisfaction ,voire une inquiétude et aussi une curiosité qui peuvent amener certains d'entre eux à rencontrer la vérité traditionnelle : seuls, ceux qui cherchent ont quelque chance de trouver, et il n'est pas douteux, que dans l'ordre théorique, certains Maçons français ont déjà « trouvé ».

* * *

Quant à un redressement de la Maçonnerie en général, ou même simplement de quelqu'une des grandes obédiences

1. Nous ne voulons pas dire que les rituels anglais modernes représentent un état de perfection insurpassable. Nous dirions volontiers que la Maçonnerie nous apparaît comme une mère dont les fils se sont partagés l'héritage, les fils étant les différents Rites, et certains éléments rituels propres à la Maçonnerie continentale méritent certainement d'être conservés (Cf. l'article de Denys Romans : *Voltaire était-il franc-maçon ?* N° de mars 1952, p. 75, note 2). Par contre, il y a, dans la Maçonnerie française, notamment au grade de Maître, de graves confusions dans certains " signes " (par exemple, le " signe d'horreur " de la Maçonnerie française ne répond pas vraiment à sa dénomination) et surtout, il y manque un " signe " extrêmement important qu'a conservé la Maçonnerie anglaise, celui qui évoque la " bénédiction des *Kohanim* ". Nous emprunterons à un maçon israélite du XIX[e] siècle la description de ce rite juif, et ceux qui connaissent les rituels anglais du 3[e] degré pourront se rendre compte de la ressemblance et de la différence existant entre les deux signes. L'auteur, auquel nous venons de faire allusion, D. Rosenberg, commente le texte des *Nombres*, VI, 22-23 : " l'Eternel parla à Mosché, savoir : Parle à Aharone et à ses fils en disant : Ainsi vous bénirez les enfants d'Israël ", et voici ce qu'il en dit : " L'officiant lève les dix doigts, les deux pouces et les deux index respectivement rapprochés en forme de triangle qui contient en lui la figure emblématique de la correspondante du *iod* hébraïque avec le *iod* céleste. Le prêtre élève ses mains de manière qu'il puisse voir de l'un de ses yeux son auditoire au travers du triangle formé par elles. C'est d'après ce modèle que les artistes ont figuré la Providence sous la forme triangulaire avec un œil au centre. Remarquons encore que, dans son opération, le prêtre sépare le médium de l'annulaire de chaque main.. ; dans cette position, il prononce la bénédiction, cérémonie qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours par le ministère des *Kohanim* (*Explication du tableau intitulé : Aperçu de l'origine du culte hébraïque, avec l'exposé de quelques usages et leur signification symbolique*, Paris, 5601 - 1841).

répandues à travers le monde, le moins qu'on puisse dire est que la chose apparaît aujourd'hui comme hors de portée, et cela pour une raison bien simple : il est impossible que les millions de membres de la Maçonnerie anglo-saxonne et même les dizaines de milliers des grandes obédiences françaises soient qualifiés non seulement pour l'initiation effective, mais même simplement pour un minimum de connaissance théorique, et on voit mal comment une infime minorité de Maçons qualifiés et intellectuellement bien orientés pourrait, dans le fonctionnement de la Maçonnerie moderne, imposer les rectifications nécessaires qui, d'ailleurs, seraient incompréhensibles et ne correspondraient véritablement à rien pour l'immense majorité des membres actuels, dont la place normale ne serait assurément pas dans une organisation initiatique. Quelle serait donc la solution ?

Il nous semble qu'Oswald Wirth, bien qu'avec des idées assez différentes des nôtres, l'avait entrevue. Il écrivait en 1926, dans son introduction à la *Maçonnerie occulte de* Ragon :

« Un symboliste ne saurait en douter, la Franc-Maçonnerie confère la véritable Initiation, auprès de laquelle tout ce qui s'affuble de ce nom n'est que piteux enfantillage (1). Mais la presque totalité des Maçons se contente du cérémonial, de la consécration rituélique et des insignes du grade obtenu. Ce n'est là que l'ombre de l'Initiation, son fantôme qui n'est vivifié qu'en de trop rares exceptions. — En fût-il toujours ainsi ? Les Initiés réels furent-ils plus nombreux au moyen âge que de nos jours ? Comment répondre en l'absence de documents probants ? La Maçonnerie ne s'offre à l'observation que depuis deux siècles, qui sont la période d'enfance de l'institution actuelle, née en 1717 d'une organisation plus ancienne alors expirante. Or la Maçonnerie moderne ne s'est jamais comprise elle-même jusqu'ici (2) ;

1. L'auteur ne pensait évidemment ici qu'au monde occidental, ou plus exactement à ce qui lui était connu dans le monde occidental, c'est-à-dire aux organisations occultistes à prétentions initiatiques (J. R.).

2. Sous réserve des exceptions qu'ont pu constituer, comme nous l'avons vu plus haut, des organismes maçonniques très restreints et dont l'existence fut éphémère (J. R.).

il a fallu, au cours des trente dernières années, la rendre intelligible à ses adeptes par des publications appropriées. Il y a présentement un peu partout des Maçons qui travaillent à s'initier. Ils ne sont encore qu'une élite perdue dans la grosse masse restée profane, en dépit de sa petite instruction rituélique conventionnelle. Mais le levain ne serait-il pas dans la pâte ? Il semble bien qu'une régénération initiatique de la Franc-Maçonnerie se prépare et que l'institution de 1717 se transformera pour mieux répondre aux besoins de l'avenir » (1).

Revenant sur le même sujet, Oswald Wirth écrivait en 1938, dans *Qui est régulier* ?

« Si, selon la formule anglaise, la Maçonnerie se ramenait purement et simplement à un enseignement moral basé sur des symboles, il n'y aurait pas à chercher mieux que ce qui se fait depuis deux siècles », mais « pour prêcher la morale de la fraternité universelle, la mise en scène rituélique est superflue, de même que l'affectation de mystère et de secret ». Les mystères de la Maçonnerie « sont réels, mais ils ne s'adressent pas au premier venu, fût-il animé des plus respectables sentiments. Pour comprendre ce que signifie le rituel maçonnique, il faut faire preuve de qualités intellectuelles particulières, qu'on ne saurait exiger de quatre millions de citoyens nés libres et de bonnes mœurs ».

Et l'auteur tirait cette conclusion qui peut être considérée comme celle de toute son œuvre : « Il faut s'attendre à la constitution d'une nouvelle Maçonnerie qui ne sera plus celle du grand nombre ». Oswald Wirth se demandait alors : « se donnera-t-elle une organisation ? » et semblait croire que ce n'était pas indispensable. Si on entend par « organisation » quelque chose de comparable aux obédiences avec tout ce que cela comporte d'appareil administratif et de formalisme extérieur, nous partageons entièrement l'opinion d'Oswald Wirth. Si, pour les raisons indiquées plus haut, une restaura-

1. Plus exactement, pour répondre à sa raison d'être permanente (J. R.).

tion traditionnelle ne peut prendre appui sur l'un ou l'autre des grands organismes maçonniques existants, il reste la possibilité que des Maçons présentant les caractères essentiels de la régularité, ayant la même aspiration et la même orientation intellectuelle constituent ces « groupes d'études » que suggérait René Guénon dans *Orient et Occident*. De tels groupes, étant entièrement nouveaux, auraient la possibilité de procéder à une sélection rigoureuse, pourvu qu'il y ait au départ quelques individualités ayant déjà une solide formation traditionnelle, et pourraient ainsi remplir la condition *sine qua non* que nous indiquions précédemment, c'est-à-dire se soustraire dans une très large mesure à l'ambiance moderne.

Nous ne pouvons croire que le Tout Puissant n'assiste pas de son Esprit-Saint quelques initiés de cette sorte qui se réuniraient en Son Nom.

JEAN REYOR.

LES REVUES

Nous avons eu connaissance fort tardivement du numéro de juillet-août-septembre 1951 du journal *Le Goéland* qui contient, sous le titre *Hommage à René Guénon*, deux articles de MM. Louis Cattiaux et James Chauvet. Tout en étant sensible aux bonnes intentions de ce journal, nous ne pouvons nous dispenser de formuler quelques remarques sur ces deux articles. M. Louis Cattiaux est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Le Message retrouvé* dont René Guénon a parlé assez élogieusement dans le numéro des *Etudes Traditionnelles* de septembre 1948. Toutefois, nous ne voyons pas que René Guénon soit allé jusqu'à reconnaître dans cet ouvrage la preuve de la subsistance en Occident d' « un rameau de la Tradition primordiale qu'il croyait tout à fait disparue ici ». Nous trouvons aussi quelque peu déplaisante la façon dont l'auteur parle de ses relations avec René Guénon, lorsqu'il écrit : « Une correspondance s'établit alors librement, basée sur une estime réciproque et sur un jugement concordant... » ce qui pourrait laisser croire que ces relations étaient des relations d'égal à égal. D'autre part, nous croyons que M. Cattiaux se montre un peu optimiste lorsqu'il déclare que René Guénon avait accepté d'écrire une introduction pour une nouvelle édition de son ouvrage et que la mort seule « est venue contrarier ce projet ». Nous savons que M. Cattiaux avait, en effet, demandé une préface à René Guénon, mais nous croyons bien savoir aussi que René Guénon ne s'était nullement engagé et qu'il n'avait pas pris de décision définitive à cet égard. Ceci n'a d'ailleurs rien de désobligeant pour M. Cattiaux car René Guénon a presque toujours refusé d'accéder à de telles demandes. A la suite de son article, M. Cattiaux a cru pouvoir se permettre de reproduire quelques extraits de lettres de René Guénon. Nous devons protester une fois de plus contre un tel procédé et rappeler que si des lettres sont la propriété matérielle du destinataire, elles demeurent la propriété intellectuelle de l'auteur ou de ses ayant droit. Il n'est pas exclu d'envisager un jour ou l'autre la publication d'extraits de letres de Guénon portant sur des questions d'intérêt général, mais cela ne pourrait se faire éventuellement qu'avec l'accord des héritiers légaux de notre collaborateur. Ajoutons que ces publications de lettres ne sont décidément pas heureuses car on a fait écrire à René Guénon une véritable monstruosité : « Je ne dis jamais ce que je pense réellement... ». Il faut lire évidemment : « Je ne dis jamais *que* ce que je pense réellement », mais il faut avouer que l'omission d'un mot est ici

bien fâcheuse !... — En ce qui concerne l'article de M. James Chauvet, nous n'avons pu nous défendre de quelque étonnement en voyant évoquer à l'occasion de l'œuvre de René Guénon des « philosophes » tels que Husserl, Gabriel Marcel et Heidegger et aussi de rencontrer l'expression d' « expérience métaphysique », ce qui ne veut rigoureusement rien dire. Mais ce n'est pas là le plus grave et la suite témoigne d'une surprenante méconnaissance de la position réelle de René Guénon. Voici ce qu'écrit M. Chauvet : « Quant à son adhésion à la doctrine musulmane, il ne l'a donnée que dans l'ordre de ses propres idées, c'est-à-dire au delà des manifestations formelles des religions traditionnelles dans l'essence même de la vie du Verbe universel et divin, selon ce sens métaphysique qu'il possédait éminemment... » Plus loin, M. Chauvet parle de l'adhésion de René Guénon au Soufisme. Avec tout le regret que nous inspire la sympathie manifeste de M. Chauvet à l'égard de René Guénon, nous devons lui dire que la position qu'il prête à ce dernier n'aurait eu aucun sens pour lui. René Guénon n'a pas donné son adhésion à la « doctrine musulmane » ni au « Soufisme ». Il avait donné son adhésion à l'Islam tout entier et il l'avait si peu donnée « au delà des manifestations formelles » qu'il était très strict en matière de rites, même exotériques, pour lui-même et pour les autres et, bien certainement, l'attitude que M. Chauvet lui prête lui serait apparue comme une sorte d'hypocrisie.

JEAN REYOR

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

963 — Imprimerie [illegible]

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Octobre-Novembre 1952 — N° 303

LES INFLUENCES MODERNISTES DANS L'INDE (1)

Le Brahma-Samâj

On a signalé la présence, au récent *Congrès du Progrès Religieux* de Paris, de M. Rabindra Nâth Tagore, de Calcutta. Certains admirateurs de ce grand poète moderne du Bengale peuvent, avec quelque apparence de raison, s'étonner de le voir figurer ainsi parmi tant de représentants avérés de toutes les nuances du protestantisme plus ou moins libéral, et non seulement anglais, mais aussi et surtout allemand, ce qui ne vaut pas mieux (2). D'ordinaire, en effet, ces tendances s'harmonisent fort peu avec le caractère oriental en général et hindou en particulier ; mais on ne se souvient peut-être pas assez que M. Rabindra Nâth Tagore, dont la bonne foi n'est d'ailleurs pas en question ici, est un des fils de Dêvendra Nâth Tagore, et le petit-fils de Dwârka Nâth Tagore, l'un des successeurs du fameux Râm Mohun Roy à la tête du *Brahma-Samâj*. Nous allons voir ce qu'est, ou plutôt ce que fut cette association, qui compta parmi ses protecteurs feu le F∴ Mahârâja de Cooch-Behar, *Past Senior Grand Warden* de la Grande Loge d'Angleterre, et membre de la *Société Théosophique*.

1. Nous reproduisons sous ce titre général trois études publiées dans la *France Antimaçonnique* du 31 juillet et du 11 décembre 1913.

2. On a peut-être oublié de noter, comme un des symptômes de cette influence germanique ou tout au moins germanisante, la convocation à ce Congrès de M. Edouard Schuré, représentant du groupe Steiner en France, à l'exclusion des Théosophistes fidèles à la direction *anglaise* de la S∴ Annie Besant.

Pour éviter tout reproche de partialité à l'égard du *Brahma-Samâj* et de l'esprit qui animait ses fondateurs et ses propagateurs, nous citerons, en soulignant certains passages, ce qu'écrivait, il y a quelques années, M. L. de Milloué, conservateur du Musée Guimet (1). Cet auteur n'est assurément pas suspect : il est nettement favorable aux essais d'implantation dans l'Inde de l'influence européenne d'inspiration protestante. Ajoutons que ses conceptions théologiques et métaphysiques ne s'étendent guère au delà de celles de son coreligionnaire M. Salomon Reinach et des autres *illustrations* de cette prétendue « science des religions », science toute moderne... et moderniste, du pasteur Réville et de l'ex-abbé Loisy aux FF∴ Goblet d'Alviella (2), Jeanvrot dit Malvert (3), et autres.

Voici donc ce que dit M. de Milloué (4) sur l'origine du *Brahma-Samâj* (ou, en bengali, *Bramo-Somaj*) :

« C'est à notre époque qu'il appartenait de s'élever plus haut (?) et d'étendre les réformes, jusque-là purement d'ordre religieux et philosophique, à la condition morale, intellectuelle et physique de la population (5). Il est certain que le contact des Européens, l'expérience de leurs institutions, l'infiltration, si superficielle qu'elle ait pu être (6), de leurs

1. Dans un ouvrage sur *Le Brâhmanisme*, édité en 1905.

2. Le F∴ Goblet d'Alviella, Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil de Belgique, était aussi présent au *Congrès du Progrès Religieux*. D'après le compte-rendu que donne la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (n° du 20 août 1913, p. 2822), il « conclut à l'impossibilité d'une religion universelle », tout en « croyant qu'on pourrait arriver à une entente et que le *devoir envers l'humanité* en serait la base ».

3. C'est sous ce pseudonyme de Malvert que le défunt F∴ Jeanvrot, qui fut membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient de France, publia un ouvrage de vulgarisation intitulé *Science et Religion*.

4. PP. 227-234 de l'ouvrage cité.

5. Les *réformes* dont il s'agit ne sont peut-être pas aussi bienfaisantes que voudraient le faire croire, dans l'Inde comme en France, les défenseurs de l'*instruction*... protestante et obligatoire. Nous ferons d'ailleurs remarquer que les Bouddhistes avaient tenté depuis longtemps, à leurs risques et périls, certaines *réformes* d'ordre social, allant même, en rejetant la distinction des castes établies par la *Loi de Manou*, jusqu'à la négation de toute hiérarchie régulière. — Signalons, à ce propos, un exemple de l'ignorance des Théosophistes en tout ce qui concerne l'Inde : dans un article intitulé *Kshattriya*, publié par *Le Théosophe* (n° du 16 août 1913), un certain M. Léon Moreau affirme que les « castes ont été instituées par le Seigneur Bouddha » !

6. Notons cet aveu en passant.

idées dans les hautes classes en rapports fréquents (1) avec eux, l'ambition de s'élever à leur niveau (2), surtout la fondation d'écoles, de collèges et d'universités où de jeunes Hindous reçurent l'instruction de maîtres européens (3), ont été pour beaucoup dans l'extension de *ce mouvement de réforme, que le gouvernement de l'Inde* (4) *a du reste encouragé de tout son pouvoir.*

« L'honneur (?) du premier pas dans cette voie revient à l'illustre Râm Mohun Roy (5) (1774-1833). Né à Râdhânagar, dans le district de Murshidâbâd, d'une grande famille de Brâhmanes, il fut élevé dans le *Vishnouïsme* orthodoxe le plus fervent (6), ce qui ne l'empêcha pas de se révolter, dès son jeune âge, contre les superstitions et les pratiques cultuelles de ses coreligionnaires. A seize ans, il publiait un opuscule contre l'idolâtrie qui souleva un grand scandale parmi ses proches et l'obligea à quitter pour un temps la maison paternelle, temps d'exil qu'il mit à profit pour aller étudier la littérature persane et arabe à Pâtna, le Brâhmanisme savant à Bénarès, et le Bouddhisme au Thibet. On dit même qu'il apprit le grec, le latin et l'hébreu afin de pouvoir lire tous les livres sacrés des autres religions dans leur langue originale (7).

« La mort de son père, survenue en 1803, l'affranchit des ménagements qu'il avait dû garder jusqu'alors, et il devint

1. Mais pas toujours agréables, tant s'en faut !

2. Plus d'un Hindou ne pense-t-il pas que ce serait plutôt « s'abaisser » ?

3. Tel le *Central Hindu College* de Bénarès, fondé par la S∴ Annie Besant, et qui eut pour *Principal*, jusqu'à ces derniers temps, le F∴ George Arundale.

4. Il s'agit, bien entendu, du gouvernement *britannique*.

5. En sanscrit *Râma Mahâ Râja*, « le grand roi Râma ».

6. Il est à remarquer que c'est parmi les *Vishnouïstes* que les Anglais trouvent le plus souvent, pour les besoins de leur domination, certaines complicités parfois inconscientes. Avant de prêter son appui à des mouvements tels que celui dont nous parlons et d'autres que nous avons déjà désignés, le Mahârâja de Cooch-Behar, quoique bien jeune encore à cette époque, aurait dû réfléchir à la signification éminemment *shivaïste* du *sabre* et du *brin d'herbe* qui figurent dans les armoiries de sa famille et sur l'étendard de ses Etats.

7. Peut-être même était-il arrivé à connaître mieux ces *autres religions* que la sienne propre, et nous croyons sans peine ses admirateurs lorsqu'ils nous disent qu'« il avait bien compris l'Occident » ; mais que vaut au juste cet éloge pour un Oriental ?

de plus en plus hardi dans ses controverses, *tout en évitant soigneusement toute démarche susceptible de lui faire perdre sa caste, ce qui non seulement l'eût privé de la grande fortune qui devait être l'une de ses armes les plus puissantes, mais encore lui eût enlevé toute considération et autorité auprès de ses compatriotes* (1). Il eut cependant le courage (2) d'accepter des fonctions du gouvernement (3), et remplit pendant plusieurs années la charge de Dêvân ou conseiller des juges et des collecteurs d'impôts des trois districts de Rangpour, Bhâgalpour et Râmgard, fonction dans laquelle il sut rendre de signalés services à son pays (4). A ce moment, il fit paraître un nouveau livre sur *L'Idolâtrie de toutes les religions* (5).

« Pénétré du désir de *ramener ses coreligionnaires à la doctrine pure des Védas* (6), il avait fondé à Calcutta, en 1816, l'*Atmîya-Sabhâ* ou « *Société Spirituelle* » (7), pour la *discussion des questions de philosophie et de religion* (8). L'*admission d'Européens à ces réunions*, et la publication, en 1820, de son livre des « *Préceptes de Jésus* », firent *accuser Râm Mohun Roy de s'être converti au Christianisme*, accusation toute gra-

1. Admirons au moins l'habileté toute diplomatique de cette conduite ; il n'est pas surprenant qu'elle ait attiré l'attention de l'empereur de Delhi, qui jugea par la suite Râm Mohun Roy parfaitement apte à défendre ses droits devant le Parlement britannique, sans suspecter qu'un tel ambassadeur, tout en ménageant *avant tout* les susceptibilités orientales, pouvait fort bien servir *surtout* les intérêts occidentaux.

2. Un autre mot, un peu plus... discret, n'eût-il pas été mieux approprié, si l'on considère que Râm Mohun Roy tenait à sa *grande fortune*, comme à *l'une de ses armes les plus puissantes* ? Ce n'est pas nous qui l'avons fait dire à M. de Milloué, pour qui la politique est peut-être, comme pour certaines autres *autorités scientifiques* (?) que nous pourrions nommer, moins obscure que la théogonie et la cosmogonie..., ou même qu'un simple texte écrit en turc ancien.

3. Duquel ? celui de Delhi ou celui de Londres ?

4. S'agit-il de sa *patrie*, ou de l'*Empire* dont il était le *sujet*, ou tout au moins le *protégé* ?

5. Les Protestants ne traitent-ils pas aussi les Catholiques d'*idolâtres* ?

6. Comme le Protestantisme prétend « ramener le Christianisme à la doctrine pure de la Bible et de l'Evangile ».

7. A cette occasion, il adressa un appel « *à tous les croyants du seul vrai Dieu* ».

8. Il admettait donc le principe protestant du *libre examen*, oubliant qu'il est, en Orient comme en Occident, des questions qui s'*étudient*, mais ne se *discutent* pas.

tuite, car il resta toujours foncièrement Hindou (1) et n'eut d'autre objectif qu'une *tentative de réconciliation entre les religions* (2).

« Les *relations amicales* qu'il avait liées, en 1828, avec le *missionnaire anglican* W. Adam, *lui suggérèrent l'idée d'organiser, sur le plan des services protestants* (3), *des assemblées hebdomadaires consacrées à la lecture de textes védiques, accompagnée de sermons et de chants d'hymnes* (4), et auxquelles les femmes étaient admises ; ce qui l'amena, en 1830, à fonder sous le nom de *Brahma-Sabhâ* ou *Brahmîya-Samâj* la première *Eglise hindoue réformée* (5), dans un édifice construit et entretenu à ses frais, « *où Hindous, Chrétiens et Musulmans pussent venir prier ensemble* » (6). C'est sur ces entrefaites que l'empereur de Delhi lui conféra le titre de *Râja* ou prince (7), et l'envoya comme ambassadeur en Angleterre pour défendre ses droits devant le Parlement (8),

1. Jusqu'à quel point ? ne faudrait-il pas plutôt admettre que, dans sa personnalité subtile et complexe, le Chrétien (protestant) et l'Hindou formaient deux parts assez distinctes, mais dont l'une ne pouvait guère se développer qu'au détriment de l'autre ?

2. Exactement comme les promoteurs du *Parlement des Religions* de Chicago et des *Congrès du Progrès Religieux*.

3. Voilà l'*inspiration* du mouvement assez clairement définie.

4. Comme la "lecture de textes bibliques" à laquelle sont pareillement consacrés, en général, les *services protestants* dont il vient d'être question.

5. Ici, le parallélisme *voulu* avec l'*Eglise chrétienne réformée* prend vraiment un caractère un peu forcé, car l'*Hindouïsme orthodoxe*, qu'il soit d'ailleurs *vishnouïste* ou *shivaïste*, ne constitua jamais une *Eglise*, au sens où ce mot est toujours pris en Occident.

6. Pourquoi pas aussi les Parsis et les Juifs ? — Mais les Hindous, pour leur part, ne tardèrent pas à se rendre compte qu'un *sermon* sur une *morale* plus ou moins *évangélique*, mais surtout et toujours *puritaine*, ne pouvait, même assaisonné d'une *lecture védique*, constituer pour eux qu'un aliment intellectuel de la plus déplorable médiocrité.

7. Ce titre eut certes été plus convenable pour un *Kshatriya* de valeur que pour un *Brâhmane* comme Râm Mohun Roy, qui tenait pourtant d'autre part, sinon précisément à sa caste, du moins aux avantages fort appréciables qu'elle pouvait lui procurer. Cette faiblesse bien humaine se rencontre d'ailleurs souvent, même en Europe, chez ceux qui réclament avec le plus d'insistance l'abolition de tous les *privilèges* dont la raison d'être plus ou moins profonde échappe à leur entendement ; on pourrait sans peine en trouver des exemples parmi les plus fameux *politiciens* de tous les temps et de tous les pays, même lorsqu'ils se sont dissimulés sous un masque *pseudo-religieux* ou *pseudo-scientifique*.

8. Cela donnait en même temps à Râm Mohun Roy une *occasion* de se rendre dans ce pays, comme il le désirait, sans se compromettre aux yeux de ses compatriotes, puisqu'il ne franchissait ainsi la mer que sur l'ordre du Souverain *reconnu* (l'*Empereur des Indes*, au moins nominalement), protecteur et interprète de *Dharma* (la Loi).

voyage au cours duquel Râm Mohun Roy mourut à Bristol, en 1833 (1).

« Mais son œuvre ne périt pas avec lui. Après avoir végété quelque temps sous les deux successeurs de Râm Mohun Roy, Dwârka Nâth Tagore et Râmachandra Vidyâbâgish, le *Brahma-Samâj* prit un nouvel essor après la fusion avec lui de la *Tattwa-Bodhini-Sabhâ* ou « *Société pour l'Enseignement de la Vérité* » (2), que Dêvendra Nâth Tagore, fils du précédent, avait fondée avec quelques jeunes Hindous. Il prit alors le nom d'*Adhi-Brahma-Samâj* (3), et enfin, en 1844, celui de *Brahma-Samâj de Calcutta*, pour le distinguer de quelques autres *Brahma-Samâjs* institués dans d'autres localités. Le programme de cette religion peut se résumer en « *adoration d'un Dieu unique par un culte d'amour et de bonnes œuvres* » (4). Elle progressa si rapidement qu'en 1847, elle comptait 777 *Eglises* (5) dans les différentes parties de l'Inde. Cependant, des divergences de vues s'étant produites entre les membres de cette *Eglise* (6), Dêvendra Nâth Ta-

1. Comme on l'a vu ailleurs, le F∴ Mahârâja de Cooch-Behar mourut, lui aussi, en Angleterre, lorsqu'il y vint pour assister au Couronnement de Georges V. On dirait vraiment qu'il y a une sorte de puissance maléfique inhérente à l'accomplissement de certains actes de *loyalisme* envers l'*Empire* qui a son centre à Londres, et "sur lequel le soleil toujours luit", et envers son *Gracieux* Souverain, celui que les vrais Hindous appellent avec mépris le *Mléchha-Râja*, le "roi barbare".

2. *Tattwa* est proprement la Vérité envisagée sous le point de vue de l'"Essence" (*Tat*), tandis que *Satya* est la même Vérité envisagée sous le point de vue de l'"Existence" (*Sat*).

3. *Adhi* signifie *Suprême*.

4. Ce programme ne comprend donc rien de plus que les deux formes *préparatoires* de *Yoga* qui sont désignées par les noms de *Bhakti-Yoga* et *Karma-Yoga* ; peu d'Hindous sauraient s'en contenter, et il aurait fallu y joindre du moins une partie *intellectuelle* (*Jnâna-Yoga*), également *préparatoire* au *Râja-Yoga*.

5. Il eut été plus intéressant d'être renseigné sur le nombre des *fidèles* que sur celui des *Eglises*.

6. Il faut dire aussi que, dès cette époque, les *Piétistes* (ce nom, qu'on donna aux Hindous *protestantisés* et à leurs *inspirateurs* européens, avait été attribué autrefois, en Allemagne surtout, à un mouvement protestant auquel se rattacha, entre autres, le trop célèbre philosophe Emmanuel Kant), les *Piétistes*, disons-nous, étaient à peu près aussi mal vus dans l'Inde que le sont aujourd'hui les *Théosophistes* ; et ce n'est pas peu dire, car l'impopularité d'Annie Besant égale presque celle dont le F∴ Rudyard Kipling jouit dans Lahore, sa ville natale, impopularité telle que le "grand homme" *anglo-indien* a jugé prudent de se réfugier en *Belait*..., pardon, en Angleterre, sous la protection directe de S. M. l'*Empereur et Roi* et de sa police métropolitaine. Du reste, M. Rabindra Nâth Tagore doit moins que personne ignorer cette

gore s'en sépara en 1850 (1), et se mit à la tête d'une nouvelle communauté qui se dénomma *Brahma-Dharma* ou « *Religion de Brahma* » (2). Elle proclamait que son but était, non de détruire, mais de purifier l'ancienne religion et les mœurs, de corriger les vices et les abus de la société, tout en tenant compte du caractère et du tempérament du peuple (3).

« Sur ces entrefaites, le *Brahma-Samâj* reçut une impulsion nouvelle par l'accession dans ses rangs d'un jeune homme enthousiaste et plein d'idées généreuses, Kehab Chander Sen (1838-1884), qui, pendant quelques années, joua un si grand rôle dans la société indienne par l'énergie et le dévouement avec lesquels il poursuivi les deux réformes dont il s'était fait le champion : l'interdiction des mariages d'enfants et le droit pour les veuves de se remarier (4). Toutefois, son caractère entier et autoritaire à outrance lui créa bientôt de telles difficultés avec les autres chefs de la communauté qu'il s'en sépara en 1866, pour fonder une nouvelle *Eglise* dite de la « *Nouvelle Dispensation* » (5). L'histoire de cette *Eglise* tient tout entière dans celle de Chander Sen lui-même ; elle ne prospéra guère et ne survécut qu'avec

histoire *véridique* de l'auteur de *Kim*, bien connue dans les milieux littéraires hindous où lui-même occupe une place des plus distinguées, avec une réputation incomparablement plus *honorable* que celle du F.·. Rudyard Kipling.

1. Il s'aperçut sans doute alors des tendances qui faisaient agir les *Piétistes*, et il se refusa à être *consciemment* leur auxiliaire, ce qui est tout à son honneur.

2. Plus exactement " *Loi de Brahma* ".

3. Pour être tout à fait juste envers Dêvendra Nâth Tagore, il convient d'ajouter ici que, par la suite, il devint un véritable *Sannyâsi*, et passa douze années dans une retraite de l'Himâlaya ; verrons-nous quelque jour son fils suivre cet exemple ? N'en désespérons pas, après avoir vu (ceci n'est pas pour établir une comparaison) le Swâmî Vivêkânanda lui-même, le disciple infidèle de l'illustre Râmâkrishna, dont nous aurons l'occasion de reparler, finir malgré tout sa vie en véritable Hindou.

4. Ceux qui, dans l'Inde, réclament ces réformes et d'autres semblables, en attendant peut-être d'obtenir, par l'action de la *Co-Masonry* (*Maçonnerie Mixte*), l'introduction du divorce et du suffrage des femmes, ne peuvent certainement pas se ranger parmi ceux qui, quoique *réformistes* dans une certaine mesure, veulent, comme Dêvendra Nâth Tagore, " tenir compte du caractère et du tempérament du peuple ".

5. On voit à quel point ce mouvement était, comme le Protestantisme dont il suivait l'esprit, sujet à toutes les dissensions qui sont une conséquence fatale de l'admission du *libre examen*.

peine à la mort de son fondateur, qui, de son vivant, s'était aliéné les amitiés les plus fidèles par son autoritarisme, *ses tendances vers le Christianisme protestant*, et par la contradiction où il se mit avec ses propres doctrines en mariant sa fille, âgée seulement de quatorze ans, au Mahârâja de Cooch-Behar, qui n'avait lui-même que seize ans (1).

« Actuellement, le mouvement de *réforme* provoqué par le *Brahma-Samâj* est toujours *fortement entraîné vers le Christianisme* (2), et *ouvertement encouragé par le gouvernement et les sociétés de missions anglo-indiennes* ».

Par cet exemple, nous voyons clairement, une fois de plus, comment l'infiltration protestante agit partout, sous des formes multiples et parfois difficiles à saisir ; mais l'Inde est certainement, en raison de la mentalité et des conditions d'existence mêmes de son peuple, un des terrains les moins favorables à cette action. C'est pourquoi les récents procès de Madras ne nous ont aucunement surpris ; il y avait bien à redouter la partialité possible du juge *anglais* en faveur de la T.·. Ill.·. S.·. Annie Besant et du Rév. C. W. Leadbeater, mais il n'en est pas moins certain que l'affaire « Alcyone » devait nécessairement tourner à leur confusion (3).

Une autre conclusion à tirer de ce qu'on vient de lire, c'est

1. Lui aussi se résignait donc, le cas échéant, à adopter l'attitude *politique* qui consiste à sacrifier ses principes à certains avantages sociaux. Toutefois, il est permis de sourire en voyant assimiler à des *enfants* dans l'Inde, des jeunes gens de seize et quatorze ans. — Comme le Mahârâja de Cooch-Behar était âgé de 49 ans lorsqu'il mourut à Bexhill-on-Sea, en 1911, ceci nous reporte à 1878.

2. Sous-entendu *protestant*. — On sait, d'ailleurs, combien les Protestants de toute espèce aiment à se dire *Chrétiens* sans épithète, pour pouvoir plus aisément s'insinuer dans tous les milieux.

3. Dès le commencement de 1912, le docteur M. C. Nanjunda Rao, professeur à l'Ecole de Médecine de Madras, écrivait ceci dans l'*Arya-Bala-Samâj Magazine* de Mysore : " Les agissements actuels des *Théosophistes* constituent une sévère condamnation des *méthodes* adoptées pour glorifier ce jeune Krishnamurti (Alcyone) comme un second Christ qui vient sauver l'humanité affligée ". — *L'Arya-Bala-Samâj* (*Société de la Force Aryenne*) ne doit pas être confondue avec l'*Arya-Samâj* (*Société Aryenne*) dont nous parlons plus loin, non plus qu'avec l'*Arya-Bala-Bodhini* (*Education de la Force Aryenne*). Cette dernière organisation ne fut qu'une des nombreuses créations de la *Société Théosophique* (voir *Le Lotus Bleu*, n° du 27 avril 1895, pp. 95-96). C'était une " Association de jeunes gens hindous ", un peu trop analogue, par

que certaines personnalités, si remarquables qu'elles puissent
être à divers égards, n'ont pourtant aucun titre à être quali-
fiées de « chefs des religions orientales » (1), ou même dési-
gnées comme leurs représentants *autorisés*, et que leur parti-
cipation à un Congrès quelconque, n'engageant qu'elles-
mêmes, n'a en somme qu'une importance fort relative (2).

(*A suivre*)

RENÉ GUÉNON

certains côtés, aux *Y. M. C. A.* (*Young Men Christian Associations*, " Associations
chrétiennes de jeunes gens ") que les Protestants établissent en tous pays, et
où tous sont admis sans distinction confessionnelle, ce qui fournit natu-
rellement, aux promoteurs plus ou moins avoués de l'institution, d'excellentes
occasions de se livrer à la propagande *évangélique* et *biblique*.
1. *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, nº du 20 août 1913, p. 2807,
note 1. — D'autre part, il ne faut pas confondre les religions orientales
authentiques avec certaines pseudo-religions affectant un caractère *orienta-
liste*, telles que le *Bouddhisme éclectique* de M. Léon de Rosny, président de
l'*Alliance Scientifique Universelle*, ou que le *Bouddhisme Esotérique* (?) des
fondateurs de la *Société Théosophique*. Il est assez curieux de noter que c'est
toujours du Bouddhisme que se recommandent de préférence les *orientalistes*,
tant *officiels* qu'*officieux*, sans doute parce que cette doctrine, qu'ils prennent,
d'ailleurs sans la connaître parfaitement, pour l'expression la plus haute de
l'esprit oriental, n'en est en réalité qu'une *déviation*, déjà semblable en cela,
malgré la différence des temps et des lieux, à ce que devait être, bien des
siècles plus tard, dans le monde catholique de l'Occident, la *religion réformée*.
2. Rappelons qu'au *Parlement des Religions*, tenu à Chicago en 1893, et
prototype de tous les autres Congrès du même genre, on vit figurer le Mongol
hindouïsé (?) Gyanendra Nâth Chakravarti, fondateur du *Yoga-Samâj* d'Allahâ-
bâd, et l'un des " instructeurs " de la S∴ Annie Besant (voir *La France Anti-
maçonnique*, 25ᵉ année, nº 44, p. 481) ; le Swâmî Vivêkânanda, qui dénatura le
Védânta pour l'*américaniser*, mais que les *Théosophistes* considéraient comme
" un de leurs Frères de la race aînée " et " un prince parmi les hommes "
(*Le Lotus Bleu*, nº du 27 janvier 1895, pp. 540-541) ; enfin l'*Angarika* H. Dhar-
mapâla, " missionnaire laïque " du *Mahâ-Bodhi-Samâj* (*Société de la Grande
Sagesse*) de Colombo (Ceylan), présidé par le *Grand-Prêtre de l'Eglise
Bouddhique du Sud* (?), H. Sumangala, " sous les auspices de S. S. Lozang
Thub Dan Gya-Tcho, *Grand Lama du Thibet* " (?), mais aussi, plus directement,
du Colonel Olcott, le rédacteur du *Catéchisme Bouddhique*, qui se vanta
d'avoir opéré la réconciliation des Bouddhistes du Sud avec ceux du Nord
(*Le Lotus Bleu*, nº du 27 septembre 1894, pp. 347-350). — Au *Congrès du Progrès
Religieux* de Paris assistait également un Bouddhiste, M. D. B. Jayatilaka,
que les comptes rendus qualifient simplement de " professeur " ; est-ce un
" nouveau missionnaire laïque " de semblable provenance ?

«...LIBRE ET DE BONNES MŒURS»

VERS la fin de notre précédent article, nous citions cette phrase d'Oswald Wirth : « Pour comprendre ce que signifie le rituel maçonnique, il faut faire preuve de qualités intellectuelles particulières, qu'on ne saurait exiger de quatre millions de citoyens nés libres et de bonnes mœurs ».

Les derniers mots constituent un rappel d'une formule rituelle demeurée en usage, croyons-nous, dans la plupart des obédiences maçonniques, soit exactement sous cette forme, soit avec une légère variante. Cette formule est prononcée dans la phase préliminaire de l'initiation au grade d'apprenti, avant que le candidat soit introduit en Loge pour la première fois. Au moment où le Vénérable demande comment il se fait que le profane ose demander l'entrée de la Loge, l'officier chargé de préparer et de conduire le postulant jusqu'à l'entrée du Temple répond : « Parce qu'il est né libre et qu'il est de bonnes mœurs » ou parfois « Parce qu'il est libre et de bonnes mœurs ».

La première formule est assurément la plus ancienne puisqu'elle évoque le temps où des hommes naissaient libres et où d'autres hommes naissaient dans une condition servile dont ils ne pouvaient généralement pas sortir. Dans les conditions présentes du monde occidental, la première formule n'a plus guère de sens et c'est évidemment la seconde qui s'applique à la situation actuelle, encore convient-il d'en préciser la portée en replaçant cette formule dans la perspective de la réalisation initiatique, car le vague de ses termes a donné lieu dans les temps modernes à bien des interprétations erronées.

Oswald Wirth semble croire que c'est vraiment bien peu demander aux postulants que d'exiger qu'ils soient nés libres, ce qui est théoriquement le cas de tous les Occiden-

taux modernes, et qu'ils soient de bonnes mœurs. Nous convenons, en effet, que ces conditions, bien que nécessaires, sont fort loin d'être suffisantes, mais nous pensons aussi qu'elles ne sont pas remplies aussi fréquemment qu'on le croit. Quand on examine la littérature maçonnique moderne, notamment en France, on constate que l'homme de bonnes mœurs n'est même pas, aux yeux des Maçons français, ce qu'on appelait au XVIIe siècle l'honnête homme, mais plus simplement ce qu'on désigne comme le bon citoyen. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la distinction qu'il y aurait lieu de faire entre le « bon citoyen » dans une société traditionnelle et le « bon citoyen » dans une société anti-traditionnelle comme la civilisation occidentale moderne, mais on voit tout de suite que la même désignation peut, dans l'un et l'autre cas, recouvrir des réalités totalement opposées. Mais, même dans le cadre d'une civilisation traditionnelle, « bon citoyen » et « homme de bonnes mœurs » ne sont pas des expressions équivalentes, la première ne se rapportant qu'au comportement extérieur de l'individu, à ses rapports avec la société, tandis que la seconde englobe toute son attitude morale.

Nous revenons ici à ce que nous disions précédemment à propos de l'article Ier du Livre des Constitutions de 1723, à savoir, que le critère de la moralité, et par suite des bonnes mœurs, ne peut être que la législation religieuse, traduction de la « Volonté révélée » du Grand Architecte de l'Univers, et par suite l'homme « de bonnes mœurs » ne peut être que celui qui observe les règles, les commandements et les interdictions d'une législation traditionnelle, c'est-à-dire en un mot, celui qui est un bon exotériste, condition partout exigée pour le passage à l'ésotérisme, car il serait inconcevable que celui qui aspire au degré le plus élevé ne commence pas par remplir les obligations communes à tous les hommes constituant une société régulière.

Nous avons commencé par examiner la seconde partie de la formule parce qu'il suffisait de quelques mots pour en

préciser la signification. Nous devons maintenant revenir à la première partie, mais nous savons déjà que le postulant à l'initiation maçonnique ne doit pas être l' « homme libre » ou « libéré » de toute croyance et pratique religieuse, ce que les Maçons français entendent généralement quand ils parlent de l'homme affranchi des « préjugés ». La première version de la formule, « né libre » indique assez d'ailleurs qu'il ne peut s'agir de rien de tel, car on ne naît évidemment pas avec des préjugés ! D'autre part, la formule étant prononcée à un moment où le rite d'initiation n'est pas encore accompli, on ne peut envisager de donner au mot « libre » une portée spirituelle et métaphysique. Il s'agit évidemment ici de quelque chose de tout extérieur et, en somme, de social. Nous avons déjà dit qu'on ne pouvait retenir actuellement la première version qui n'a de sens que dans une société possédant quelque chose de comparable à l'institution des castes. Pour comprendre ce qu'on peut entendre par un homme libre au point de vue qui nous intéresse, nous pouvons faire appel à un document publié au XVIIe siècle par Jean Joachim d'Estingrel (*Traités du Cosmopolite nouvellement découverts*, Paris, 1691) et réimprimé par le baron de Tschoudy à la fin de son livre l'*Etoile Flamboyante ou la Société des Francs-Maçons considérée sous tous les aspects*, ouvrage qui a connu de multiples éditions à la fin du XVIIIe siècle. Le document dont il s'agit et qui semble émaner d'une organisation hermétique s'intitule *Statuts des philosophes inconnus*. Ses premiers articles exposent les conditions d'admission dans la « Compagnie » dont il est dit qu'elle « ne doit pas être bornée par une contrée, une nation, un royaume, une province, en un mot, par un lieu particulier ; mais elle doit se répandre par toute la terre habitable qu'une religion sainte éclaire ». Il est précisé que des gens de toutes religions et de toutes conditions peuvent y être admis, mais cette dernière clause est soumise à plusieurs restrictions : « Quoiqu'il soit indifférent de quelles conditions soient les associés, il est à souhaiter pourtant qu'on n'en

prenne point ou peu parmi les religieux ou gens engagés dans des vœux monastiques, principalement de ces Ordres qu'on appelle mendiants, si ce n'est dans une extrême disette d'autres sujets propres à notre institut. Que la même loi soit pour les esclaves et toutes personnes qui sont comme consacrées aux services et aux volontés des grands ; car la philosophie [hermétique] demande des personnes libres, maîtres (*sic*) d'elles-mêmes, qui puissent travailler quand il leur plaira, et qui, sans aucun empêchement, puissent employer leur temps et leurs biens pour enrichir la philosophie de leurs nouvelles découvertes... Or, entre les personnes libres les moins propres à cette sorte de vacation, ce sont les rois, les princes et autres souverains » (1).

On voit assez bien par ce qui précède que l'initié doit pouvoir disposer de sa personne, ce qui va de soi, et d'une certaine liberté de mouvements, disposer de « loisirs » aussi larges que possible (à condition que ces loisirs ne soient pas « organisés » par la collectivité) et de la possibilité de régler son existence de manière que le travail initiatique y trouve chaque jour sa place. C'est dire que la réalisation initiatique n'est pas normalement compatible avec n'importe quel régime social et que l'« enrégimentement » ou l'« encasernement » des individus à titre permanent sont des marques contre-initiatiques incontestables. D'ailleurs, là où ces tendances sévissent, les organisations initiatiques sont invariablement persécutées, à moins que, par une manœuvre plus habile, on tente quelque jour de les « domestiquer ».

Il ne faudrait pas ici céder à la tentation de conclure que l'initié doit, pour la conservation de la liberté sociale, là où elle existe encore, se lancer dans l'action politique, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'éventualité d'une perte de cette liberté, si probable qu'elle puisse raisonnablement paraître dans un cas déterminé, n'est tout de même rien de plus qu'une conjecture humaine sujette à l'erreur, et, dans la perspective initiatique, il n'est pas licite de sacrifier dès maintenant, en vue de tenter de prévenir un mal futur et simplement probable, le temps et les forces qu'on peut aujourd'hui consacrer au travail de réalisation et à la recherche de la Connaissance. L'initié est « fils de l'instant » ; il ne s'absorbe ni dans le regret ni dans la délectation du passé, ni dans les représentations de l'avenir, car il est dit : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », et non pas celui de la semaine ou du mois. D'autre part, l'action — ou la participation à l'action — pour être efficace et ne pas constituer une simple perte de temps et de forces, suppose la connaissance cosmologique que l'initié virtuel ou partiellement effectif auquel nous pensons ne possède ni par lui-même ni par participation, s'il agit autrement que par délégation d'une organisation initiatique détenant le dépôt des sciences traditionnelles. D'ailleurs, il reste toujours, dans ce même cas, la possibilité d'être entraîné à sacrifier à l'action la recherche de la Connaissance et même à perdre de vue que cette dernière demeure en toutes circonstances, le seul but valable. On doit bien dire aussi que si l'immense majorité des Occidentaux modernes, même initiés virtuels, n'étaient pas affectés par un matérialisme de fait, ils comprendraient que, même dans les domaines les plus extérieurs, la présence dans un milieu donné de supports vivants et « actualisés » de l'influence spirituelle demeure la barrière la plus efficace vis-à-vis des efforts de subversion, alors que l'action extérieure d'une minorité d'initiés a toute chance d'être négligeable, perdue qu'elle sera dans le tourbillon des activités profanes. Enfin, pour ceux qui seraient effrayés par les perspectives de développement du monde moderne, nous devons ajouter que, là où sont réunies les pires conditions sociales rendant impossibles les voies normales de réalisation spirituelle, reste toujours ouverte la porte de la réalisation par le martyre.

1. On comprendra que certaines exclusions mentionnées dans ce texte ne s'expliquent qu'en fonction des conditions d'une époque déjà "profane" et ne se justifieraient évidemment pas dans le cadre d'une civilisation traditionnelle.

Là où le régime social laisse encore aux individus la libre disposition de leur personne et le choix des moyens de subsistance, ceux qui éprouvent une aspiration spirituelle doivent tendre à réduire dans toute la mesure possible la part de la « vie ordinaire », surtout quand les circonstances leur imposent des occupations professionnelles qui ne sont pas susceptibles d'être sacralisées, ce qui est trop souvent le cas aujourd'hui (1). Nous savons bien que, dans les pays où existe une certaine liberté individuelle, les conditions économiques, en dépit d'apparences fallacieuses, tendent à réduire de plus en plus la part de vie personnelle de chacun (2). Il n'est pas question d'inciter qui que ce soit à faire bon marché des nécessités matérielles les plus pressantes pour soi-même et pour les êtres dont éventuellement on a la charge, mais beaucoup d'Occidentaux modernes s'imaginent avoir plus de besoins impérieux que l'homme normal n'en a réellement et beaucoup d'entre eux usent leur temps et leurs forces pour la conquête de biens matériels qu'ils croient nécessaires, parce que tout le monde en juge ainsi autour d'eux, et qui ne sont, en réalité, que super-

1. Le travail professionnel doit en principe être sacralisé et intégré dans la vie spirituelle dont il devrait même constituer l'un des supports. Mais, en fait, dans le monde moderne, toutes les activités ne sont pas susceptibles de jouer ce rôle, mais seulement celles qui répondent aux besoins normaux de l'être humain. Pour prendre quelques exemples, nous dirons que les métiers de cultivateur, d'éleveur, de tailleur, de bûcheron pourront bien être sacralisés parce qu'ils satisfont à des nécessités vitales; de même, du moins quant au principe, sinon quant aux modalités, la profession médicale. Par contre, nous ne voyons pas du tout comment on pourrait sacraliser et intégrer dans un processus spirituel tout ce qui touche aux activités subversives du monde moderne, telles que le cinéma, la radio et, dans la plupart des cas, le théâtre, la presse, etc..., ou encore des professions touchant aux assurances qui sont l'expression collective d'un manque de soumission à la Volonté du Ciel. Il doit être bien entendu que ces énumérations n'ont aucun caractère limitatif et qu'elles sont simplement destinées à illustrer ce que nous avons en vue.

2. On a officiellement réduit depuis quelques lustres les heures de travail, mais, en fait, beaucoup de salariés se trouvent dans l'obligation d'accomplir des " heures supplémentaires " ; d'autre part, la crise du logement qui sévit dans beaucoup de pays a pour résultat le fait que l'immense majorité des gens, du moins dans les très grands centres, habitent fort loin du lieu de leur travail et se trouvent obligés de consacrer plusieurs heures par jour à des déplacements généralement peu propices à une concentration quelconque. On a même réussi, par l'institution de plus en plus généralisée des " cantines ", à dérober aux individus le recueillement et la " communion familiale " d'un de leurs repas.

fluités et distraction (1). Toutes les voies initiatiques n'exigent pas une retraite dans une cellule ou dans un ermitage et il est bien évident que, notamment, les initiations artisanales et chevaleresques doivent se réaliser « dans le monde », mais elles exigent toutes une vie dépouillée et détachée des contingences et, dans le monde occidental moderne plus que dans tout autre, la liberté nécessaire à la réalisation initiatique est fonction de degré de dépouillement et d'austérité (2).

Qu'on nous permette de rappeler ici, à la fin de ce bref commentaire d'une formule rituelle maçonnique, l'enseignement plus rigoureux encore d'un Maître qui, comme le Maître Hiram, fut mis à mort par les mauvais Compagnons : « Nul ne peut servir deux maîtres, car, ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et dédaignera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez donc pas inquiets, pour votre existence, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de ce que vous revêtirez. Est-ce que l'existence n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent pas dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Est-ce que vous ne valez pas plus qu'eux ? Et lequel de vous peut, en se tourmentant, ajouter à sa taille une seule coudée ? Que vous inquiétez-vous alors de vêtement ? Considérez les lys des champs, comme ils croissent. Ils ne peinent ni ne filent, et je vous dis que même Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, Dieu l'habille de la sorte, combien

1. L'homme doit assurément à sa famille le toit, la nourriture, l'habillement et, en général tout ce qui est nécessaire à la subsistance et à la protection contre les intempéries. Il lui doit aussi l'instruction traditionnelle au moins sous sa forme religieuse, mais il ne " doit " jamais le luxe. Cela ne veut pas dire qu'il faille rechercher la souffrance, ni même une vie triste et morose. Le bonheur et la joie peuvent assurément se trouver dans la satisfaction des besoins et des sentiments naturels de l'être humain.

2. Cf. René Guénon, *Initiation et réalisation spirituelle*, Paris, 1952, Chap. XIX : *Ascèse et ascétisme*.

plus vous-mêmes, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez-donc pas, disant : Qu'allons-nous manger ou qu'allons-nous boire, ou qu'allons-nous mettre ? Car c'est tout cela que les païens réclament, et votre père sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroit ».

JEAN REYOR.

JEUNE HOMME... LÈVE-TOI (1)

Adolescens, tibi dico : surge.
(« Jeune homme, je te dis : lève-toi », Luc VII, 11-15).

NOTRE Seigneur se rendait à une ville qui s'appelait Naïm et il était accompagné d'une grande foule et aussi de ses disciples. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la ville, on portait justement en terre un jeune homme, fils unique d'une veuve. Notre Seigneur s'approcha et toucha la civière sur laquelle gisait le défunt, en disant : « Jeune homme, je te dis : lève-toi ! » Le jeune homme se leva et se mit aussitôt à parler puisqu'il avait été ressussité par le Verbe éternel.

Je dis donc : « Il se rendait à la ville ». La ville, c'est l'âme qui est bien munie, fortifiée et protégée contre les tentations, qui a chassé toute multiplicité et est elle-même une, qui a été bien fortifiée dans le salut de Jésus-Christ et qui est entourée de toutes parts par la lumière divine. C'est pourquoi le prophète dit : « Dieu est une muraille autour de Sion ». La sagesse éternelle dit : « Et semblablement je me reposerai dans la cité consacrée et sanctifiée » (cf. *Isaïe* XXVI, 1 et *Ecclésiastique* XXIV, 15). Or, rien ne repose ni ne réunit comme ce qui est de même nature ; car ce qui est semblable se trouve à l'intérieur, tout près, à côté. L'âme est consacrée à condition que Dieu seul y habite et qu'aucune créature n'y trouve son repos. C'est pourquoi il est dit : « Et semblablement je me reposerai dans la cité consacrée et sanctifiée ».

Toute sainteté procède du Saint-Esprit. La nature ne fait pas de sauts : elle commence toujours son opération en partant du lieu le plus bas et continue à agir de la même

1. Même référence que les textes précédents (nos de juillet-août et de septembre 1952), sermon 18, pp. 296 à 307.

façon jusqu'au point le plus haut. Les maîtres assurent que l'air ne se transformerait jamais en feu s'il ne commençait pas par prendre le caractère ténu et igné. Le Saint-Esprit reçoit l'âme et l'épure dans la lumière et dans la grâce et l'attire vers les plus hauts sommets. C'est pourquoi il est dit : « Et semblablement je me reposerai dans la cité sanctifiée ». Dans la mesure où l'âme se repose en Dieu, dans la même mesure, c'est Dieu qui se repose en elle. Se repose-t-elle en partie en Lui, Il repose alors aussi en partie en elle ; se repose-t-elle entièrement en Lui, Il se repose alors entièrement en elle. C'est poursquoi la Sagesse éternelle dit : « Et semblablement je me reposerai ».

Les maîtres assurent que le jaune et le vert de l'arc-en-ciel se marient si intimement qu'aucun œil, aussi fin soit-il, n'est capable de discerner (leur jonction). Telle est la continuité dans l'œuvre de la nature. Pareillement, les anges sont si proches de la Première Intelligence que Moïse n'osa pas parler de ceux-ci de peur que son peuple, dans sa faiblesse, ne les adorât ; tellement ils sont semblables à la Première Intelligence. Un maître parmi les plus éminents affirme que le premier ange est si proche de l'Intelligence première, si semblable à Dieu et si plein de la puissance divine qu'il est le créateur de ce monde tout entier et de tous les anges qui lui sont subordonnés. Il est notoire que Dieu est si élevé, si pur et si simple que Son action s'exerce (seulement) sur sa plus haute créature, tandis que celle-ci opère en Son nom, de même qu'un intendant agit au nom du roi et gouverne son pays. Il est dit : « Et semblablement, je me reposerai dans la cité sanctifiée et consacrée ».

J'ai parlé récemment de cette porte par où Dieu s'épanche au dehors, et (cet épanchement) est Sa bonté. Or l'être est ce qui subsiste pour soi et il ne s'épanche pas au dehors ; au contraire, il s'écoule vers le dedans. Et l'unité est ce qui subsiste un en soi, unicité de toutes choses, ne se communiquant point au dehors. Quant à la bonté, c'est là où Dieu s'épanche et communie avec toutes les créatures. L'être,

c'est le Père ; l'Unité, c'est le Père et le Fils réunis ; la Bonté, s'est le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit s'empare donc de l'âme, cette cité sanctifiée, la recevant dans ce qu'Il a de plus pur et de plus haut, puis Il la conduit vers Sa propre origine, qui est le Fils, et le Fils enfin la conduit vers Sa propre origine, qui est le Père, le Fond, le Principe, là où le Fils a Son être, là-même où semblablement repose l'éternelle Sagesse « dans la cité consacrée et sanctifiée », dans le plus Profond du Sein.

Or, il est dit : « Notre Seigneur se rendait à la ville de Naïm ». Naïm veut dire « petit d'une colombe » et signifie la naïveté en allemand aussi la simplicité, l'unicité) : l'âme ne doit jamais se reposer dans toute sa puissance possible, à moins d'être tout entière unie en Dieu. Ce nom signifie aussi « flot » et veut dire que l'homme doit rester immobile face aux péchés et aux tentations. Les disciples se rapportent à la lumière divine qui doit s'écouler comme un flot dans l'âme. La grande foule, ce sont les vertus, dont j'ai parlé récemment. L'âme doit s'élever, pleine d'un désir ardent, et surpasser en beaucoup de points la dignité des anges par la grandeur de ses vertus. On passe alors sous « la porte », c'est-à-dire qu'on arrive à l'amour et à l'unité, qui est cette porte, par où l'on portait en terre ce jeune homme, le fils de la veuve. Notre Seigneur s'approcha et toucha la civière où reposait le mort. Mais, laissons de côté cet épisode et occupons-nous plutôt de cette parole : « lève-toi, jeune-homme ! ».

C'était le fils d'une veuve. L'époux était mort et c'est pour cela que le fils était mort aussi. Le fils unique de l'âme, c'est la volonté et ce sont aussi toutes les puissances de l'âme ; elles sont toutes une au plus profond de l'intellect. L'intellect, c'est l'époux de l'âme. Et alors, comme l'époux est mort, le fils l'est aussi. A ce fils mort, Notre Seigneur a dit : « Je te le dis, jeune-homme, lève-toi ! ». Le Verbe éternel qui est la Parole vivante, dans laquelle toutes choses vivent et qui fait subsister toutes choses, le Verbe a fait pénétrer par Sa parole la vie dans le mort et « il se leva et se mit à parler ».

Quand le Verbe parle dans l'âme et que l'âme répond dans la parole vivante, alors le Fils devient vivant dans l'âme.

Les maîtres disent : « Qu'est-ce qui vaut le mieux, la puissance des plantes, la puissance des paroles ou la puissance des pierres ? ». Il faut donc se demander ce que l'on va choisir. Les plantes ont une grande puissance. J'ai entendu raconter qu'un serpent combattait avec une belette. La belette s'enfuit, alla chercher une herbe, qu'elle entoura d'un autre objet, et la lança sur le serpent, qui fut brisé et resta étendu mort. Qui donna cette sagesse à la belette ? Comment connaissait-elle la puissance de cette plante ? Il y a là-dessous aussi une grande sagesse. Les paroles ne manquent pas de puissance non plus. On peut faire merveille avec des paroles. Toutes les paroles tiennent leur vertu de la Parole première. Les minéraux ont aussi une grande puissance, à cause de la similitude qu'ils ont avec les astres et la puissance céleste qui agissent en eux. Puisque les choses semblables agissent avec une telle force les unes sur les autres, l'âme doit aussi s'élever dans sa lumière naturelle jusqu'au plus haut sommet, jusqu'à la pureté suprême et atteindre par conséquent jusqu'à la lumière des anges et, entourée de cette lumière angélique, pénétrer dans la lumière divine et donc se maintenir à ce carrefour des 3 lumières, sur ce sommet où les 3 lumières se réunissent. Alors, le Verbe éternel lui donnera la Vie par sa Parole ; là, l'âme deviendra vivante et fera écho au Verbe.

Dieu veuille donc nous aider à devenir des échos dans la Parole éternelle. Amen.

ECKHART,

Trad. de l'allemand par
YVES MILLET

EXTRAITS DU COMMENTAIRE DES NOMS DIVINS PAR L'IMÂM GHAZZÂLÎ

L'INFINIMENT Bon, le Miséricordieux (*Er-Rahmân*, *Er-Rahîm*).

La Miséricorde divine est parfaite, en ce sens qu'elle répond à toute indigence. Elle est universelle, en ce sens qu'elle se répand sur ceux qui la méritent et ceux qui ne la méritent pas.

Des deux Noms cités, le premier (*Er-Rahmân*) n'est susceptible d'aucune application relative ; il ne se rapporte qu'à *Allâh* seul. De ce fait, il se rapproche, dans l'usage, du Nom *Allâh*. « Dis : invoquez *Allâh* ou invoquez *Er-Rahmân*, quoi que vous invoquiez, à Lui sont les plus beaux Noms » (1).

La participation du « serviteur » (*abd*, l'être contingent en tant qu'il est déterminé — *marbûb* — par le « Seigneur » (*Rabb*), l'Etre absolu en tant qu'il détermine les contingences) à la qualité d'*Er-Rahîm* consiste dans la générosité active. Sa participation à la qualité d'*Er-Rahmân* est la compréhension de toutes les imperfections humaines comme étant des aspects de sa propre âme.

* * *

Le Roi (*El-Malik*).

El-Malik est Celui qui, par son Etre et ses qualités, est

1. Selon un symbolisme temporel en usage dans la théologie islamique Dieu « était » *Er-Rahmân*. — Celui qui est infiniment bon en Lui-même. — « avant » la création, tandis qu'il est *Er-Rahîm* — Celui qui manifeste sa miséricorde — « depuis » la création ; l'« avant » se réfère donc au Principe en soi, et l'« après » à la manifestation. — Le Christianisme use d'un symbolisme temporel analogue, mais en quelque sorte inverse : le Christ est au milieu du temps, le règne de l'« Ancienne Alliance » se réfère à l'humain au terrestre, et celui de la « Nouvelle Alliance » au divin, au céleste.

indépendant de toute existence, tandis que tout ce qui existe dépend de Lui sous tous les rapports.

La participation à cette qualité divine est l'état de prophète.

* * *

Le Saint (*El-Quddûs*).

El-Quddûs est celui qui est exempt de toute qualité perceptible, imaginable et concevable.

La participation à cette qualité divine se rapporte à l'état de pureté et de solitude spirituelle.

* * *

La Paix (*Es-Salâm*).

Es-Salâm est Celui qui est libre de toutes les imperfections et amoindrissements. Il n'est d'intégrité que par *Allâh*.

La participation à cette qualité divine est la réintégration spirituelle (du contingent dans l'Absolu, par le retour des déséquilibres existentiels dans l'Equilibre divin, *Es-Salâm*) (1).

1. Le déséquilibre est un effet de l'extériorisation cosmique, l'Existence pure correspondant à l'équilibre ou à l'indifférenciation. Cette distinction entre le « déséquilibre extérieur » et l' « équilibre intérieur » se retrouve dans la séparation du monde humain en deux parties, à savoir la « région de l'Islam » (*dâr el-islâm*) et la « région de la guerre » (*dâr el-harb*). *El-Islâm* est la conformité à *Es-Salâm*, qui est le but ; celui-ci se trouve préfiguré sur terre par la Caaba, qui est *dâr es-salâm*, « maison de paix » ou « région de paix » (expression qoranique). Dans le microcosme humain, cette maison de paix — ou cette Caaba — est représentée par le cœur. On peut comprendre qu'une Râbiah Adawwyah ait pu négliger de faire le pèlerinage à la Mecque alors qu'elle avait accompli le « pèlerinage du cœur », c'est-à-dire qu'elle avait atteint la « paix » qui « préexiste », sous le tumulte de l'existence extériorisée. D'autre part, si l'on tient compte de ce que le but de la guerre juste est la paix véritable, on comprendra le rôle de la « guerre sainte » (*jihâd*) de l'âme : la « guerre » intérieure n'est que l'abolition d'une autre guerre, celle que livrent les passions terrestres à l'âme immortelle ou à l'intellect pur.

Le Fidèle (*El-Mu'min*).

El-Mu'min est Celui qui donne la sécurité.

Le serviteur qui participe à cette qualité donne la sûreté aux autres créatures ; il est leur refuge et leur modèle.

* * *

Le Veilleur (*El-Muhaïmin*).

El-Muhaïmin est Celui qui surveille (ou protège) les créatures par sa prévoyance, sa domination et son pouvoir conservateur. Ce Nom comporte donc, d'une façon synthétique, des aspects de préscience, de puissance et de pénétration. C'est pour cela qu'on le compte parmi les Noms révélés par les anciens Livres sacrés.

La participation à cette qualité divine se rapporte à l'état de vigilance, d'éveil continuel et de contrôle spirituel.

* * *

L'Eminent (*El-Azîz*).

El-Azîz est Celui qui est en même temps éminent, rare, recherché et difficile à atteindre. On ne saurait appliquer ce Nom là où l'un de ces aspects (éminent, rare, désiré) manque. Ainsi par exemple, le soleil est éminent, il est unique en son genre, il est désiré, mais il n'est pas difficile à atteindre (par le regard) ; donc, le Nom *El-Azîz* ne s'applique pas au soleil.

La perfection de la rareté s'identifie (métaphysiquement) à l'Unicité.

Le serviteur qui participe à cette qualité divine est pareil aux rares grands maîtres spirituels.

* * *

Le Réparateur (*El-Jabbâr*).

El-Jabbâr est Celui dont la volonté ordonnatrice pénètre

et transperce tout, sans qu'Il soit Lui-même atteint par aucun autre (puisque rien n'est en dehors de Lui et que, par conséquent, Il est absolument impassible).

Le serviteur qui participe à cette qualité n'est sujet à l'influence d'aucun autre ; il imprime sa nature à toute autre créature et n'est reconnu que par celui qui a subi l'extinction (*fanâ*) de son individualité.

* * *

L'Altier (*El-Mutakabbir*) (1).

El-Mutakabbir est Celui qui considère toute chose comme étant négligeable par rapport à Lui-même, et qui ne voit la grandeur et l'éminence qu'en sa propre essence (*dhât*).

1. Les autres Noms divins — leur nombre total est de 99 — sont les suivants : *El-Khâliq* (Le Créateur) : *El-Bâri'* (Celui qui réalise ou développe la création) ; *El-Muçawwir* (Celui qui forme ou façonne la créature) ; *El-Ghaffâr* (Celui qui est plein de pardon) ; *El-Qahhâr* (Le Dominateur) : *El-Wahhâb* (Celui qui donne) ; *Er-Razzâq* (Celui qui approvisionne) ; *El-Fattâh* (Celui qui ouvre la voie vers le succès ou la victoire); *El-Alîm* L'Omniscient) : *El-Qâbid* (Celui qui contracte, qui resserre, qui saisit, ou qui arrache) ; *El-Bâsit* (Celui qui élargit, qui répand les bienfaits) ; *El-Khâfid* (Celui qui abaisse) ; *Er-Râfi'* (Celui qui hausse) ; *El-Mu'izz* (Celui qui honore) ; *El-Mudhill* (Celui qui avilit); *Es-Samî'* (Celui qui entend tout); *El-Baçir* (Celui qui voit tout) ; *El-Hakam* (L'Arbitre) ; *El-Adl* (Le Juste); *El-Lâtîf* (Le Subtil, Celui qui pénètre tout); *El-Khabîr* (Celui qui est instruit de tout) ; *El-Halîm* (L'Indulgent) ; *El-Azhîm* (L'Immense, le Magnifique) ; *El-Ghafûr* (Celui qui pardonne) ; *Esh-Shakûr* (Le Reconnaissant) ; *El-Aliy* (Le Très-Haut) ; *El-Kâbir* (Le Grand); *El-Hafizh* (Celui qui veille au maintien de tout) ; *El-Muqît* (Celui qui assure la subsistance de tous, qui donne la force); *El-Hasîb* (Celui qui compte tout); *El-Jalîl* (Le Majestueux); *El-Karîm* (Le Généreux) ; *Er-Raqîb* (Celui qui observe tout) ; *El-Mujîb* (Celui qui répond, qui approuve, qui exauce) ; *El-Wâsi'* (Le vaste, celui qui contient tout) ; *El-Hakîm* (L'infiniment Sage) ; *El-Wadûd* (L'Affectueux) *El-Mâjîd* (L'infiniment Glorieux) ; *El-Bâ'ith* (Celui qui ressuscite) ; *Esh-Shahîd* (Le témoin universel) ; *El-Haqq* (La Vérité, le Vrai) ; *El-Wakîl* (Le Gardien : Celui qui veille aux intérêts) ; *El-Qawiy* (Le Fort) ; *El-Matîn* (Le Ferme, l'Inébranlable) ; *El-Waliy* (Le Patron, Celui qui aide); *El-Hamîd* (L'Universellement doué) ; *El-Muhçî* (Celui qui tient compte de tout dans un livre) ; *El-Mubdi'* (Celui qui est l'Origine, qui commence); *El-Mu'îd* (Celui qui ramène toute chose à Lui-même) ; *El-Muhyî* (Celui qui rend la vie); *El-Mumît* (Celui qui tue); *El-Hayy* (Le Vivant, le Vivificateur) ; *El-Qayyûm* (L'Existant par Lui-même) ; *El Wâjid* (Celui qui trouve, qui invente, qui est réel) ; *El-Mâjid* (Le Glorieux) ; *El-Wâhid* (L'Unique) ; *Eç-Çamad* (L'Eternel, Celui qui a la Plénitude absolue) ; *El-Qâdir* (Celui qui est puissant sur toute chose) ; *El-Muqtadir* (Le Capable, Celui qui détient le pouvoir suprême) ; *El-Muqaddim* (Celui qui fait avancer) ; *El-Mu'akhkhir* (Celui qui diffère) ; *El-Awwal* (Le Premier) ; *El-Akhir* (Le Dernier) ; *Ezh-Zhâhir* (L'Extérieur) ; *El-Bâtin* (L'Intérieur, le Caché) ; *El-Wâli* (Le Gouverneur); *El-Muta'âli* (Le Suprême, le Très-Haut en Lui-même et par Lui-même) ; *El-Barr* (Le Droit, le Bienfaiteur); *Et-Tawwâb* (Celui qui accepte le repentir, Celui qui regrette) ; *El-Muntaqim* (Le Vengeur); *El-Afuww* (Celui qui efface les péchés) ; *Er-Ra'uf* (Le Bienveillant) ; *Mâlikul-Mulk* (Le Seigneur de la Royauté) ; *Dhul-Jalâli wal-Ikrâm* (Le Seigneur de la Majesté et de la Générosité) ; *El-Muqsit* (L'équitable); *El-Jâmi'* (Celui qui assemble) ; *El-Ghaniy* (Le Riche, l'Indépendant, Celui qui se suffit à Lui-même) ; *El-Mughnî* (Celui qui enrichit, qui rend superflu) ; *El-Mâni'* (Celui qui empêche, qui retient) ; *Ed-Dârr* (Le Punisseur, Celui qui donne le mal) ; *En-Nâfi'* (Celui qui fait bénéficier); *En-Nûr* (La Lumière) ; *El-Hâdî* (Le Guide) : *El-Badî'* (Celui qui crée *ex nihilo*, la Cause absolue) ; *El-Bâqî* (Celui qui reste, qui dure); *El-Wârith* (L'Héritier de toute chose) ; *Er-Rashîd* (Celui qui dirige avec justesse); *Eç-Çabûr* (Le patient, Celui qui accorde un long délai).

L'application au serviteur est la fierté spirituelle (c'est-à-dire la concentration des puissances de l'âme sur le cœur-intellect, donc sur le Soi, d'où l'impression d'une attitude altière à l'égard des apparences dont l'esprit est détaché).

Traduit de l'arabe et annoté par
TITUS BURCKHARDT.

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE TRADITIONNELLE [1]

Nous reprenons ici, et nous espérons poursuivre sans interruption, la réimpression des études de Mgr Devoucoux constituant l'introduction et les notes de l'*Histoire de l'antique cité d'Autun*, par Edme Thomas, édition de 1846. Nous considérons ces études comme le plus remarquable témoignage public de la persistance d'éléments d'ésotérisme chrétien dans les temps modernes. Nous attirons l'attention sur le fait que lesdites études attestent non seulement chez leur auteur cette connaissance de la Kabbale qui constitue la clef de l'Ancien et, dans une certaine mesure, du Nouveau Testament, mais encore une ample information sur les anciennes traditions grecque, romaine et celtique dont certains éléments se sont intégrés à l'ésotérisme chrétien proprement dit, comme au Compagnonnage et à la Maçonnerie, de sorte que les travaux de Mgr Devoucoux présentent un égal intérêt pour les Maçons et pour les Chrétiens soucieux de pénétrer le sens profond de leur tradition. On devra tenir compte en lisant ces études, à la fois de la prudence qu'imposait à l'auteur son caractère ecclésiastique, ainsi que du caractère occasionnel de leur publication. On ne trouvera donc là aucun exposé « systématique » ; il en résulte que certains passages ont une allure étrange et énigmatique. Il s'y est sans doute glissé quelques erreurs de détail, ainsi que l'éditeur le laisse entendre dans une note, mais il n'est pas toujours facile de se rendre compte si elles sont toutes involontaires. Il n'est pas aisé non plus de dégager ce qui reflète un enseignement traditionnel et ce qui peut représenter des opinions particulières de l'auteur, si toutefois il en avait. Dans ces conditions nous croyons préférable de reproduire le texte de Mgr Devoucoux tel quel, sauf dans le cas d'erreurs typographiques évidentes, quitte à revenir ultérieurement sur tel ou tel point dans nos articles personnels. Ces études ne sont pas destinées à une lecture hâtive : elles sont un instrument de travail (J. R.).

II

L'usage de la gématrie dans les mystères antiques est prouvé par le passage suivant d'un hymne conservé par Marcien Capella. Cet hymne est adressé au soleil.

1. Voir *Études Traditionnelles*, n° de mars 1947.

Salve vera deum facies, vultusque paterne
OCTO ET SEXCENTIS NUMERIS, cui littera trina
Conformat sacrum nomen, cognomen et omen.

« Je vous salue, véritable face des dieux, image de votre père, vous dont trois lettres, qui valent en nombre six cent huit (1), forment le nom sacré, le surnom et le présage ».

Ce nom sacré, comme le fait observer Court de Gébelin (2), après Legrand, est le nom Ὑης donné par les Grecs à Bacchus. Ce nom se compose en effet de trois lettres qui, valent 608. $400 + 8 + 200 = 608$.

On a dit aussi que le nom donné par les Gaulois au soleil, *Belenus*, écrit en grec, Βήλενος, vaut 365, autant que les jours compris dans une année solaire (Voir le *Dictionnaire de Trévoux* au mot *Bélénus*).

Il est certain que les gnostiques symbolisaient le soleil dans le mot Αβραξας, qui vaut également 365. Ce mot se trouve sur une multitude de pierres gravées.

L'application du même langage énigmatique doit être remarqué dans les livres attribués aux sibylles.

On lit au 1er livre la mention d'un nom divin de 9 lettres :

Sunt elementa novem mihi, sum tetrasyllabus autem
(Percipe me) : primæ tres syllabae efficiuntur
Ex binis omnes elementis : caetera restant,
In reliquis quorum sunt non vocalia quinque.
Totius numeri bis sunt hecacontades octo,
Et ter tres decades cum septem.

« Je me compose de neuf éléments, j'ai quatre syllabes (comprends-moi) ; les trois premières syllabes ont toutes deux éléments, les autres lettres appartiennent à la dernière syllabe, parmi ces neuf signes on compte cinq consonnes. Le nombre entier égale deux fois huit centaines et trois fois trois dizaines avec sept unités, — c'est-à-dire 1697 ».

Plus loin, il est fait mention d'un autre nom qui sera celui du sauveur des hommes :

Tum ad mortales veniet, mortalibus ipsis
In terris similis, natus Patris omnipotentis,
Corpore vestitus. Vocales quatuor autem
Fert, non vocales duas, binum geniorum
Sed quae sit numeri totius summa docebo.
Namque octo monadas, totidem decadas super ista,
Atque hecatontadas octo infidis significabit
Humanis nomen.

« Alors le fils du Père tout-puissant, revêtu d'un corps, viendra visiter les mortels, semblable lui-même, sur la terre, aux hommes mortels. Son nom a quatre voyelles, deux consonnes, deux syllabes. J'enseignerai quelle est la somme du nombre entier. Huit unités, précédées de huit dizaines et huit centaines indiqueront ce nom sacré aux humains infidèles ».

Le nom du Sauveur des hommes Ἰησοῦς, écrit en grec, vaut en effet 888, comme Bède l'a remarqué : $10 + 8 + 200 + 70 + 400 + 200 = 888$.

Saint Irénée (3) combat les idées « erronées » que les gnostiques attachaient à ce nombre comme à tous les nombres en général ; mais Gavantus, dans un ouvrage approuvé par la Congrégation des Rites, avec la signature du cardinal Bellarmin, fait observer que le nombre de ce nom sacré se compose de « trois octaves » et que l' « octave » est dans l'Evangile comme dans les traditions humaines un symbole de perfection et de repos. (On peut voir saint Irénée *contra Hæreses*, lib. II, ch. 24). Une foule d'autres auteurs ont dit la même chose.

Saint Augustin attache aussi de l'intérêt à ce genre d'analogies prises des nombres. Voici ce qu'il dit dans son *Exposition sur saint Jean*, traité X, chap. 3 :

« Que signifie le nombre des 46 années (qui ont été néces-

« saires pour construire le temple de Jérusalem). Ce nombre
« indique Adam parce qu'il est répandu par toute la terre.
« Vous l'avez entendu hier dans 4 lettres grecques de 4 mots
« grecs. Si vous écrivez en effet l'un sous l'autre les 4 mots
« qui sont les noms des quatre parties du monde, à savoir :
« l'orient, l'occident, l'aquilon, le midi, vous aurez

Ἀνατολή ou l'orient, Ἄρκτος ou le septentrion
Δύσις ou l'occident, Μεσημβρία ou le midi.

« Les quatre initiales donneront les 4 lettres dont se com-
« posera le nom d'Adam.

« Maintenant, comment avoir le nombre 46 ? Chez les
« Grecs, *alpha* vaut 1 ; *delta*, 4 ; *alpha* 1 ; *mi*, 40 ; en tout 46.
« Ces choses, mes frères, ont été remarquées par les plus
« anciens de nos prédécesseurs : *Hæc, fratres mei, etiam*
« *ab ANTERIORIBUS MAJORIBUS NOSTRIS dicta*
« *sunt, et inventus est iste numerus in litteris quadragenarius*
« *senarius* ».

Plusieurs auteurs ont fait observer que les mesures du temple de Jérusalem produisent le nombre 316 qui est celui du mot *IeSV* (4). Ceci nous amène naturellement à rechercher quel a pu être l'usage de la gématrie dans les arts.

Le nom de gématrie ou de géométrie donné à cette science prouve qu'elle intéresse les arts plus directement encore que l'histoire du langage, et, par suite, que son application a dû être faite aux mesures des champs et des édifices. Aussi trouve-t-on fréquemment dans les œuvres de l'art l'usage des formules les plus connues.

Par exemple, la « serrure-type » présentée à l'apprenti serrurier par l'auteur du *Manuel* particulier à cette profession, donne, dans les dimensions de ses diverses parties, 1° le nombre du nom hébreu *IeHoVaH*, 26 ; 2° le nombre du nom hébreu d'*ADaM*, 45 ; 3° le nombre du patriarche *cHeNOCh*, 84 ; 4° le nombre du mot *LaT*, 39, qui signifie

« cacher ». 45 + 39 = 84 et 84 + 84 = 168. Le nombre 168 résulte de la somme des nombres impairs de 3 à 26, nombre du nom de *IeHoVaH*. Si on ajoute 168 à 360, mesure traditionnelle du cercle type, on a 528, nombre du mot *MaPhThacH* qui signifie « une clef ». Si l'on joint à 528 le nombre 4, qui est le nombre ordinal de la lettre *daleth* signifiant « une porte », on a 532, nombre qui résulte de la combinaison du cycle solaire de 28 ans avec le cycle lunaire de 19 ans, et d'une certaine manière de calculer la valeur numérique des deux mains (5) de l'homme regardé comme « petit monde » ou microcosme (6), dans lequel viennent se refléter les harmonies de l'univers. De telle sorte que la « porte » et la « clef » offrent à l'observateur l'idée d'équilibre représentée par le nombre 532, qui, sous le voile du mot *BeTheKeL*, *in bilance*, fait tout le fond du Livre traditionnel des rabbins, nommé le *Livre du Mystère* (7) et qui est renfermé dans la collection nommée *la Splendeur*.

Le nombre du mot hébraïque de la « clef » est évidemment combiné de manière à donner des notions traditionnelles.

Ce nombre 528, divisé par 22, nombre des lettres de l'alphabet hébraïque, donne au quotient 24, nombre des lettres de l'alphabet grec. Divisé par 16, nombre des lettres de l'alphabet étrusque, il donne au quotient 33, nombre du mot *ABeL*, « douleur », et des mots *cHaI-IaH*, « vie divine » ou « Dieu vit ». 33 + 33 = 66, nombre qui se trouve représenté par une « colombe », *IONe*, et par une « *roue* », *GaLGaL*. Dans l'iconographie chrétienne la colombe est l'image de l'esprit divin, et la roue l'image de la science chrétienne unie à la sainteté. La roue est l'attribut de la patronne des philosophes chrétiens. Deux colombes ou deux roues, ou une colombe et une roue égalent 132, nombre du mot *KaBbaL*, « tradition » et « acceptation », doctrine communiquée et acceptée. La clef 528, divisée par 132, donne au quotient 4, nombre ordinal de la lettre *daleth* qui signifie une « porte », et ce nombre réuni à celui de la *clef* amène le nombre 532

ou l'un des principaux cycles astronomiques, type d'une multitude de figures servant à indiquer le mot « harmonie ».

La grande harmonie surnaturelle qui a inspiré tous les patriarches et les prophètes, l'union de Dieu avec sa créature par la voie de la rédemption et du salut, est représentée dans la langue sainte par le mot *IeSVAa*, « le Sauveur ». Or ce nom lu en plein vaut 20 = 360 + 22 + 130 + 532.

La grande harmonie naturelle qui a inspiré les poètes et les artistes de l'antiquité, la rotation des cieux, image de la révolution des âmes et des sociétés, est représentée par un cheval à deux ailes nommé Pégase. En langue chaldéenne, le cheval *SOS* vaut 126, et chaque aile *ABiR* vaut 203. Or, 126 + 203 + 203 = 532.

La vierge *BeTVhLE* vient de la racine *BeThVL* qui indique une chose pure et sans tache. L'épi qu'on met entre ses mains se dit en hébreu *MaLL*, d'un mot qui peut radicalement signifier « plénitude » et qui s'applique soit à la plénitude de la fécondité matérielle, l'épi de blé, soit à la plénitude de la fécondité spirituelle, la parole. *MaLL* signifie « parler » aussi bien qu'il signifie « épi ». Or, *BeTheL* vaut 432 et *MaLL* vaut 100, et 432 + 100 = 532.

Dès l'origine du monde, les espérances de l'humanité se sont portées vers la promesse d'une vierge enfantant le Verbe fait chair (8).

NOTES

1. — 608 est le nombre du mot *RacHaTh* qui signifie un « van », signe de l'épreuve initiatrice des mystères dionisiaques. Les trois lettres de ce mot sont celles du nom de *ThaRecH* qui introduisit dans la famille du sémite Héber les dieux étrangers. Pour se garantir de cette erreur, Abraham quitta la Chaldée, sa patrie, et devint le chef de la famille privilégiée dont l'histoire est celle de la haine de l'idolâtrie. Si l'on parvenait à prouver que, dans les initiations,

le nom de chaque initié, de chaque lieu nouveau, était combiné de manière à former une expression gématrique, et si l'on remarquait le même usage pour les noms donnés aux enfants de la famille d'Abraham, on aurait la raison de cette série de noms appliqués les uns à la déification de la nature, du foyer et du génie, les autres à la conservation de la religion véritable, adorant un dieu unique. Le nom d'*ABRaHaM* vaut 248 comme le mot *RacHaM*, « miséricorde », et le mot *RaMacH*, « une lance ». Le mot de « miséricorde », fut le mot d'ordre de la chevalerie chrétienne qui regardait Abraham comme son chef. *ARON*, 257, nom de l'arche d'alliance, est égal au nombre du mot *KeDeM*, 144, qui indique la « langue primitive », et du mot *PhaLeG*, 113, qui indique la « division des langues ». Ce nombre est aussi celui du mot *NaZeR*, une « couronne », et du mot *AVRIM* qui est le nom des « pierres précieuses », symboles de la vérité, placées sur la poitrine du grand prêtre des Juifs. 144 est à 17, nombre du mot *ToB*, « bon », comme un carré est à sa diagonale. 113 est à *SaNE*, changement, révolution = 355, comme le diamètre est à la circonférence. L'histoire prouve quelles idées surnaturelles les vrais enfants d'Abraham attachaient à leurs noms. On sait aujourd'hui quelles idées naturelles la tradition dionysiaque a tâché de faire prévaloir sur les premières. Une juste appréciation de ce double phénomène peut amener, avec la connaissance de la vérité, la distinction de deux choses qu'il ne faut pas confondre. La confusion paraît avoir eu lieu à Babylone, à l'occasion d'un grand édifice.

2. — *Monde prim.*, t. IV, p. 545 et suiv. Nous ferons remarquer que le mot *ThaRecH* valant 608, signifie « respirer, souffler, agiter ». Il se compose des mêmes lettres et tient à la même racine que le mot *RacHaTh* signifiant un « van » à vanner, symbole d'initiation. Le mot *VaN* signifie en hébreu « édifier, construire », comme le mot *BeNaTh*, est employé dans la prononciation « vente », pour signifier une

« société secrète ». On voit l'analogie qui rattache à la même racine le mot « vent » et le mot « van ». Vénus, qui, d'après la plupart des étymologistes, vient du mot hébreu *BeNOTh*, les jeunes filles, les jeunes « édifices », est représentée sortant d'une coquille nommée « van » ou *vannet*. Vénus représente la beauté matérielle ou simplement naturelle. Dans l'Orient on donne le nom de « van » à un cycle de 60 années (*Dictionnaire de Trévoux* au mot « van »). 60 est le nombre du mot hébreu *DVN* qui signifie « jugement ». Le mot retourné donne *NVD* qui signifie « mouvement, agitation, transmigration, fuite ». Il indique au chapitre IV[e] de la Genèse la punition de Caïn, *eris profugus*. Caïn fut à la vérité le premier qui fonda une cité, mais cette ville était la cité du temps, la cité passagère. Cette cité fut nommée du nom du fils de Caïn *cHeNOCh* ou l' « initié », mot qui vaut 84, mesure du diamètre qui a pour circonférence 264. 264 est le nombre du mot *SeDeR*, « constitution ». Le carré qui a 84 pour diagonale, a pour côté 58, nombre du mot *cHaN* qui signifie un « camp » ou *castrum*, et aussi la « beauté naturelle ». On ajoute ordinairement un *E* au mot *cHaN* pour qu'il signifie camp, parce que cette lettre vaut 5. Or le mot *cHaMeSch* qui signifie cinq, signifie aussi un corps de « soldats » qui défendent le camp. La dernière des 5 « écorces » qui défendent « l'arbre mystérieux », c'est-à-dire la « liberté » est appelée par les « charbonniers » la « chemise ». De là le nom de *descamisados* donné à un radical espagnol. Le « van » est le signe d'Iacchus, l'initiateur des mystères dionysiaques. La vocation spéciale d'Abraham, telle que la raconte l'histoire biblique, eut pour but de garantir une famille privilégiée du « feu » des Chaldéens. Abraham, dont le nom signifie « père de la multitude », était destiné à devenir le père d'une immense société qui ne prendrait aucune part au naturalisme des nations situées au delà de l'Euphrate (Voir le *Dictionnaire* de D. Calmet au mot « Tharé » ; voir aussi Vossius, *de Idolot.* lib. II, c. 15). Voici ce que dit Servius *in I. Georgic. Mystica* (*Vannus* Iacchi) *ideo ait, quod liberi patris sacra ad purgationem*

animæ pertinebant : et sic homines ejus mysteriss purgabantur, sicut vannus frumenta purgantur. On lit dans Harpocration : *Vannus ad omnia initia et sacrificia commoda est.* La Bible place au-dessus de *cHeNOCh* fils du terrestre Caïn, *cHeNOCh* fils de Jared, le chef des hommes spirituels qui s'élèvent par la contemplation de la nature à la connaissance de la beauté éternelle, type de toutes les harmonies. Il est le représentant de la « cité de Dieu », dont l'histoire a été si savamment racontée par saint Augustin. Le nombre des deux Enochs 84 + 84 = 168 uni à 360, nombre du mot *HeSNeH* qui signifie « mutation, révolution », donne 528, nombre de la « clef » nécessaire pour comprendre les symboles et leur triple rapport spirituel, physique et social. Le mot *cHaN*, qui signifie un « camp », signifie aussi la « grâce », mot dont le sens le plus élevé est la « faveur divine » *favor* et *gratia Dei* (*Clavis linguae sacrae*, p. 365).

3. — Saint Irénée, pour détruire plus facilement le raisonnement des gnostiques, attaque la réalité des rapports qu'ils établissaient entre le nombre du nom hébraïque *IeSVAa* et le nombre du nom grec Ἰησοῦς. Il avait sans doute raison sur ce point, eu égard à la méthode des gnostiques et au but mauvais qu'ils se proposaient. Mais le rapport géométrique et traditionnel qui lie le mot *IeSVAa* au mot grec Ἰησοῦς est certain. Le nom *IeSVAa*, calculé simplement, vaut 386 ; mais chacune de ses lettres étant lue en plein, le nombre total des 12 lettres qui résultent de cette lecture donne 532, harmonie prise du rapport des cycles lunaire et solaire. Cette formule répond à l'image de l'Apocalypse représentant une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de 12 étoiles ; cette femme enfante un fils qui est ravi au ciel. A côté de cette explication spirituelle des figures appliquées à l'Eglise, éclairée par les 12 apôtres, brillante comme le soleil, modérant les inégalités, les révolutions symbolisées par la lune, enfantant une société de vrais disciples de Jésus, on voit l'antique serpent opposant cycle à cycle,

numérations à numérations. C'est le naturalisme opposé au spiritualisme. C'est la doctrine dionysiaque perpétuée dans les sociétés anti-chrétiennes opposant ses formules aux formules du Christianisme, confondant les réalités avec les images, le verbe spirituel avec l'élément matériel qui nous aide à le concevoir et à le communiquer.

L'analogie du mot *IeSVAa* avec le mot Ἰησοῦς est encore plus frappante si l'on réunit son nombre simple avec son nombre plein, 386 + 532 = 918, nombre qui plus 4 répond aux mots *SchMaIM BeTheKeL*, « les cieux en équilibre », ou l'union harmonique des eaux supérieures avec les eaux inférieures. Si l'on retranche de ce nombre 30 symbole de la triple numération ou du triple ordre de phénomènes, il reste 888 (ce retranchement de 30 ou de 3 lettres *Iod* peut être fait d'après Jean Mercier). Ce mot ainsi lu signifie *clamor salutis*. Le nombre 888 s'obtient par 3 fois 288 ou trois fois l'action harmonique du Saint-Esprit, plus 24, nombre qui indique la distinction des ténèbres et de la lumière, la production humaine et la production divine ou l'antagonisme d'où naît la double charité : 288 × 3 = 864 + 24 = 888. 288 est pris dans la Bible comme type d'harmonie, 1° au livre de la Genèse, dans le mot *RacHaPh* qui indique l'incubation de l'Esprit saint sur les eaux primordiales ; 2° au livre Ier des *Paralipom.* ch. XXV, 7, pour indiquer l'harmonie produite par les chantres des divins cantiques dans le temple de Jérusalem ; 3° dans l'Apocalypse, pour montrer l'harmonie éternelle des confesseurs et des vierges dont le dévouement à Dieu entretient la paix et le bonheur dans la Jérusalem céleste. Le témoignage des 24 vieillards doit, d'après saint Jean, compléter la démonstration prophétique. *ZiKNHa*, vieillesse, égale 162. 162 × 24 = 3,888. Les rabbins disent que le nombre 288 représente les « émanations primitives », paroles dont le gnosticisme ancien ou moderne a voulu abuser en confondant ces émanations avec la substance même de Dieu ; mais l'auteur du livre qui a pour titre *Ratio nominum et sephirarum* dit nettement que

le mot *emanatio* est impropre et qu'il faut le traduire par le mot « énergie ». M. Drach, *Notice sur la Cabale*, p. XXVII, affirme que les rabbins sont bien loin de croire à des émanations panthéistes. La même affirmation est répétée dans un article du Correspondant contre les allégations opposées de M. Franck. Pour nous, les émanations ne sont pas autre chose qu'une expression numérique indiquant une harmonie géométrique qui a servi de symbole et de figure pour exprimer les harmonies spirituelles. Ceci n'est qu'une forme de langage.

4. — *Templum Salomonis* 60 *cubitus longum*, 20 *latum*, 30 *altum, fuisse traditur. Primo substrahitur latitudo ab altitudine restant* 10 (*littera* iod). *Deinde residuum cum altitudine multiplicatur et fiunt* 300 *hoc est* Schin, *denique per idem residuum longitudo dividitur, exeunt* 6 (*littera* Vau), *et ita fit nomen* IeSV. (*Biblioth. crit. sacr.* t. I, p. 461). Les rabbins, en lisant ainsi le nom de Jésus sans la lettre *Aïn*, se proposent de lire une phrase secrète qui est un blasphème ; mais beaucoup d'auteurs, saint Irénée entre autres, croient que la leçon *ISV* est conforme à la vérité, et répond à la véritable idée (Voir l'ouvrage cité ci-dessus, t. III, p. 205 et suiv.). L'essentiel pour nous est de prouver que les anciens ont cru que les mesures des temples répondaient à des noms divins. Du reste, l'opinion de saint Irénée prouve l'existence d'une tradition en vertu de laquelle on croyait que les trois lettres *ISV* signifiaient « l'union des choses terrestres avec les choses célestes », résultat où nous conduisent, par une voie qui concilie tout, nos observations géométriques. En additionnant simplement les trois mesures du temple on a 60 + 20 + 30 = 110. Ce nombre est celui du mot *AaeLI*, *Pistillus*, symbole de puissance placé quelquefois, à Auxerre par exemple, entre les mains du Christ. Il est écrit en effet que le Christ aura une « verge de fer » à sa main. 110 exprime, d'après les idées traditionnelles, les 10 numérations multipliées par la 11[e] notion qui est celle de la science. Le Christ

d'Auxerre est représenté comme un roi montant à cheval et tenant un pilon.

Le roi *MeLeCh* vaut 90, le cheval *SOS* vaut 126, la racine du pilon rapportée à la préposition *AaL*, *super*, 100. Or, 90 + 126 + 100 = 316 ou *ISV*. — (Le mot *MLC*, comme le mot *MN*, signifie *præparare aliquid consilio et cogitatione*). Le mot *AaeLI* signifie aussi les feuilles dont se couvrit Adam après sa chute. Ces feuilles sont indiquées par un autre mot *TeRaPh* valant 289. Ce nombre, divisé par sa puissance géométrique relative à la quadrature du cercle, en 170 et 119, indique les mots *MaKeL PeLaT*, « bâton du salut ». Des feuilles offrant le carré de 17 ou 289 sont représentées à la cathédrale d'Autun et expliquées par une croix. Les chanoines de Lyon étaient mis en possession de leurs canonicats par la tradition *aninæ calami*, c'est-à-dire du « bâton de la miséricorde », petit bâton en forme de *TAV* servant à s'appuyer au chœur. La formule *aninæ calami* n'est autre que l'expression hébraïque *cHaNINAe MaKeL* 119 + 170, le bâton de la miséricorde. Le pilon monte et descend, s'élève et s'abaisse tour à tour, comme la croix présente l'union de la ligne horizontale avec la ligne verticale, c'est-à-dire la grandeur et l'humilité, le bonheur et la souffrance, l'union des choses célestes aux choses terrestres par voie d'expiation. 110 + 110 = 220, nombre du mot *CaR*, « agneau » Nous montrerons comment le sens actuel de notre mot « charte », traduit littéralement le sens du mot « feuille » pris pour signe social. La charte a réalisé l'expression maçonnique qu'il faut « passer de la perpendiculaire au niveau ». C'est par la vertu de la croix que cette vérité, dans tout ce qu'elle a de juste; à été promulguée. Avant que le monde ait pu la comprendre, il fallait que le Christ souffrît. Pour que le monde n'en abuse pas, il faut qu'il se rappelle que le Christ a souffert. Dieu en s'abaissant jusqu'à l'homme a élevé l'homme jusqu'à lui. La croix est la leçon de la charité Qu'on ne s'étonne pas de ces rapprochements, ils ont été faits par les artistes Eduens. On voit à Chalon Jésus-Christ

parlant aux disciples d'Emmaüs, en leur montrant deux bâtons entrelacés, là même où l'on a trouvé enfouie une idole antique représentant Mercure avec un caducée formé par deux cordes entrelacées.

5. — *Lunarem cursum sic in articulis adjunctis unguibus computabis. A radice pollicis levæ manus incipe, et per singulos articulos et ungues numera ; et in fine minimi digiti* novem decim *annos habebis. — Solarem sic autem in articulis utriusque manus absque unguibus computabis. A minimo digito levæ manus inchoa, et per transversum in quatuor digitis numera. In quarto semper bissextum nota. In altera manu similiter et habebis annos* viginti quatuor, *deinde in utroque pollice,* binos *annos, qui prioribus juncti, producunt* viginti octo *annos* (Honorius Augustodun. *De Imag. mundi*, lib. II, c. 80). On trouve les mêmes calculs avec de plus longs détails dans le traité de Raban Maur, qui a pour titre *de Computo*. Ce traité a été imprimé par Baluze au t. I de ses *Miscellanea*.

6. — *Humanum corpus microcosmus id est, minor mundus appellatur.* (Honor. August. *De Imag. mundi*, lib. II, cap. LIX).

7. — L'Apocalypse ou la révélation est le livre opposé par les Apôtres au *Livre du Mystère*. Le but paraît être d'expliquer le chap. XII de Daniel.

8. — On a prétendu bien à tort que le choix des signes du zodiaque avait eu pour but de propager l'idée d'une religion toute matérielle dans laquelle les astres étaient des dieux. L'iconographie chrétienne, en admettant les signes du zodiaque dans la décoration des églises, a mieux connu la vérité. La formule est au contraire une leçon hiéroglyphique du véritable principe qui sépare le Dieu infini et éternel des œuvres finies et passagères sur lesquelles il a imprimé le caractère de la sagesse.

Ainsi le scorpion est bien certainement comme l'emblème du mal. Son nom hébreu est *cHaKaR*, un « calculateur », un « scrutateur », un « investigateur ». Il vaut 308 ; si l'on retranche 308 de 532, on a pour reste 224, nombre du mot *CaDaR*, une « boule », un « cercle », une « sphère », symbole de machination secrète et hostile, de lutte et de combat. C'est l'explication de la balance qui n'était jadis que les serres du scorpion, c'est-à-dire l'astrologie judiciaire substituant à l'harmonie de la parole spirituelle et matérielle représentée par la vierge et son épi, le dur joug de la loi du sang et des incantations. Le sagittaire qui poursuit le scorpion est le symbole de l'idée réparatrice propagée par la chevalerie. En lançant sa flèche matérielle, symbole de la flèche spirituelle, le sagittaire qui représente Enoch et Elie dans les traditions du moyen âge, montre le nombre 1.000 ou l'idée d'éternité. Le sagittaire *cHoTseTs* vaut 998 + 2 représentant la double idée : il vaut 1.000 ou le grand *aleph*, la grande doctrine, la grande famille. Le mot *cHoTseTs* ne signifie pas seulement une flèche et un sagittaire, mais il signifie « nombre », « calcul ». Comme on le voit, c'est le calcul sacré, le nombre sacré opposé au calcul, au nombre de l'astrologie judiciaire (Voir, pour l'explication chrétienne du sagittaire, saint Brunon d'Asti, *in Job*, cap. 41).

Le zodiaque de Denderah, dont on a voulu faire une objection contre la foi chrétienne, explique au contraire l'une des plus importantes figures de la Bible, celle où il est parlé de la femme écrasant la tête du serpent. A Denderah la tête du serpent est placée sous le lion, puis le lion ouvre l'année solaire. Le lion représente le plus haut point de la lumière et de la puissance. La vierge, au contraire, conduit à l'idée de justice et d'équilibre ; aussi *BeTheL*, nom de la vierge, vaut-il 432, nombre qui est le double de 216, nombre du lion. A côté du lion qui menace les enfants de Dieu en serrant dans sa griffe le secret du langage divin, la Bible place le lion de Juda ou de celui qui loue Dieu. Ce lion-là brise les 7 sceaux du livre, et devient un agneau régnant par la douceur et

l'humilité. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici la légende du lion de saint Jérôme, admirable parabole qui nous représente l'histoire de la science mythique passant des marchands égyptiens aux pauvres cénobites de la Thébaïde ou de la Syrie, avec un nombreux cortège de chameaux qui signifient en iconographie chrétienne les servants d'autel, les camilles, les camires, les édiles ou constructeurs mystiques, enfants d'Hermès. Dans un précieux manuscrit de 754, les chameaux qui vont à la crèche sont appelés avec une affectation marquée *Camilli*, et voici ce que dit Honorius d'Autun : « *Regina austri venit ad Salomonem, quia spiritu sancto, quem* auster *significat, illustrata, venit in coelis regnatura ad verbum pacificum Christum. Haec autem aurum et gemmas in ornatum templi attulit, quia sapientia et ornamento virtutum Dei, id est seipsum ornavit. Venit autem vecta in* camelis, *quia docta a philosophis, quae ad utiles artes docendas ut* cameli *ad onera portanda habiles, sed peccatis distorti erant et difformes. Haec quasi de* meridie *ad sponsum venit quia de fervore* mundanæ *gloriæ ad Christi cultum se contulit* » (*Prologus in Cant. Cantic.*).

DEVOUCOUX

(A suivre)

LES REVUES

— Dans le *Symbolisme* de septembre 1951, M. Piette a publié un très important article, intitulé : « L'aspect métaphysique du christianisme ». La connaissance que l'auteur possède de la métaphysique, l'étude approfondie qu'il a faite des œuvres de René Guénon et de M. Schuon, et ses recherches personnelles dans certains « champs » traditionnels assez négligés d'ordinaire, tout cela lui a permis de traiter la question qu'il aborde cette fois d'une façon vraiment magistrale. Il se réfère souvent aux Pères du christianisme oriental : Denys l'Aréopogite, saint Maxime le Confesseur, saint Grégoire de Thessalonique, et il semble même avoir consulté des revues ecclésiastiques assez négligées d'ordinaire par les Occidentaux. Il est impossible de résumer cet article de 26 pages, qui abonde en vues intéressantes sur le caractère « tout à fait spécial » du christianisme, sur le « schisme » byzantin, sur la « coessentialité » (les Latins disent « consubstantialité ») des trois personnes divines, sur certains passages des textes johanniques (*Evangile* XIX, 30 et 34 ; et I *Epître* V, 7 et 8), et sur une foule d'autres questions. L'auteur, tout en s'efforçant d'être impartial entre les branches occidentale et orientale du christianisme, ne cache pas sa prédilection pour cette dernière. Il pense même que le dépôt du « christianisme originel » a été mieux conservé en Orient qu'en Occident. C'est sur quelques points qui ont trait précisément à cette « primauté de l'Orient » que nous voudrions apporter quelques critiques, car il nous semble que l'auteur se montre parfois injuste — bien que toujours respectueux — envers le christianisme occidental. Ainsi, lorqu'il écrit que « Rome représente l'esprit de Pierre et Byzance l'esprit de Paul », nous ne savons comment concilier cette affirmation avec le fait que l'esprit de Paul est avant tout un esprit « missionnaire », et que cet esprit fut tari de très bonne heure à Byzance, alors qu'il s'est maintenu en Occident jusqu'à nos jours. En effet, l'Eglise grecque, une fois l'évangélisation des peuples slaves terminée, entra dans une sorte de « sommeil » qui peut bien lui donner une certaine ressemblance extérieure avec les organisations traditionnelles de l'Orient, mais qui, en tout cas, lui enlève tout droit de se réclamer particulièrement de celui qui écrivit : « Malheur à moi si je n'évangélise ! » A ce propos, nous ne sommes pas non plus d'accord avec M. Piette lorsqu'il écrit : « Le christianisme semble avoir été destiné dès l'origine à jouer un rôle providentiel vis-à-vis des Occidentaux, à la mentalité desquels il se trouvait en quelque sorte préadapté. A la réserve d'exceptions individuelles, et malgré des siècles d'efforts missionnaires souvent héroïques, il n'a pu, en dépit de

son caractère théoriquement universel, s'implanter sérieusement en dehors de l'Europe et des pays peuplés par les Européens ». Qu'est-ce que M. Piette appelle « s'implanter sérieusement » ? Estime-t-il que le christianisme est *sérieusement* implanté en Europe ? Et les « exceptions individuelles » qu'il est bien forcé de reconnaître ne viennent-elles pas combattre sa thèse ? Car on ne saurait prétendre que le christianisme évangélise des étendues géographiques et non des individus. En tout cas, l'existence aux Indes d'une Eglise malabare qui remonte aux temps apostoliques, celle de l'Eglise d'Ethiopie, qui est à peu près aussi ancienne, l'immense extension, au Moyen Age, de l'Eglise « nestorienne » chez les peuples dits « tartares », montrent que le christianisme s'accommode fort bien de la mentalité orientale ; mais nous précisons bien : le christianisme non contaminé d'esprit moderne, la mentalité orientale non « submergée » par les poisons de l'Occident contemporain. Par ailleurs, et dans un tout autre ordre d'idées, est-il bien exact, comme le dit M. Piette, que « saint Jean affirme formellement, par deux fois, qu'une partie de l'enseignement de Jésus n'a pas été mise par écrit » ? Dans les textes évangéliques auxquels l'auteur se réfère (*Jean* XX, 30 ; et XXI, 25), il est question d'*actions* du Christ, et non de paroles. Ces réserves très légères que nous nous permettons de faire sur l'article de M. Piette ne diminuent en rien l'intérêt avec lequel nous l'avons lu, et notre désir de voir l'auteur donner suite, dans un avenir rapproché, au dessein, dont il nous fait part, de traiter, dans d'autres études, de l'angélologie et de l'eschatologie chrétiennes. Nous sommes certains qu'ici encore il aura bien des choses intéressantes à nous apprendre.

— Le nº de décembre contient deux articles sur la « légende d'Hiram », l'un de M. Lepage, l'autre de M. Bernard E. Jones. Ce dernier article, très marqué d'esprit rationaliste, a du moins le mérite de reconnaître la grande antiquité du mythe hiramite, et de déclarer à ce sujet : « on ne sait pas — et sans doute ne saura-t-on jamais — comment la légende fut introduite dans la Maçonnerie anglaise. » Nous trouvons, de plus, dans cette étude, un grand nombre de renseignements intéressants, fort peu connus généralement en France, sur les « cinq points parfaits de la maîtrise », les « pénalités » des trois premiers grades, les 15 Compagnons qui partirent à la recherche du Maître disparu, le « sacrifice de fondation », et sur d'autres sujets connexes. Mais, à notre avis, le principal intérêt de l'étude de M. Jones réside dans les détails qu'il donne sur ce qu'on pourrait appeler « le noachisme dans la Maçonnerie ». Il rappelle la découverte à York, en 1936, du *Graham Manuscript*, qui remonte soit à 1726, soit à 1672 (les chiffres qui constituent la date du document sont intervertis, selon un usage maçonnique qui a persisté jusqu'à nos jours). Le *Graham Manuscript* fait de Noé le personnage central de la Maçonnerie. M. Jones écrit : « Qu'il y ait eu dans la Maçonnerie une tradition sur Noé, cela est évident. Tout, dans le *Graham Manuscript*, indique qu'il reflète le travail

effectif d'un ou de plusieurs ateliers. Il n'est pas question que toutes les Loges aient travaillé avec un rituel basé sur Noé, mais une telle cérémonie était connue longtemps avant 1720... Elle peut fort bien remonter au commencement du Moyen Age... On croit qu'il a existé à Londres, en 1726, une Loge qui créait des Maçons selon un « rite antédiluvien ». Noé et sa famille évoquaient des résonnances maçonniques dans l'esprit d'au moins quelques spéculatifs... Il est très possible que des fragments des vieilles légendes sur Noé aient survécu dans l'esprit de ceux qui « inventèrent » le grade Noachite. » Le grade dont il s'agit est celui de *Royal Ark Mariners* (du rite d'York), et non le grade écossais connu sous le nom de « Noachite ou Chevalier Prussien ». L'auteur rappelle que l'idée d'une origine noachite de la Maçonnerie était tellement répandue au début du XVIIIe siècle qu'Anderson s'en fit l'écho dans la 2e édition (1738) des Constitutions, où le début du fameux prologue qui a fait couler tant d'encre est modifié ainsi qu'il suit : « Un maçon est obligé, par son allégeance, d'obéir à la loi morale, comme un vrai Noachite ». M. Jones souligne aussi l'importance des symboles « diluviens » dans la Maçonnerie : l'arche de Noé, les trois voyages de la colombe, et aussi, ajouterons-nous, l'arc-en-ciel. — Dans le même nº, M. Léon Fobain pose la question : jusqu'à quelle époque y eut-il des prêtres catholiques dans la Maçonnerie française ? Il mentionne le cas d'un prêtre de Seine-et-Oise, initié en 1851, à l'âge de 46 ans, dans une Loge du Grand-Orient de France, et qui parvint aux grades de Rose-Croix et de Grand Elu Chevalier Kadosch. Il fut aussi Orateur, Vénérable d'honneur, et délégué de son atelier à divers Convents, où, ainsi que le souligne M. Fobain, il trouvait une ambiance assez différente de celle qui devait prévaloir par la suite.

— *Masonic Light* d'octobre 1951 revient sur la question du « rite d'York ». Notre confrère reconnaît qu'un grand nombre de Loges des Etats-Unis donnent ce nom à leur travail. Mais il cite un auteur maçonnique très connu selon lequel cette appellation n'est « ni fondée historiquement ni officielle ». Cela est vrai, mais en ce qui concerne le fondement historique, il nous faut bien rappeler que celui du « rite écossais » n'est pas plus justifié que celui du rite d'York. D'ailleurs, pour nous, ce n'est pas ainsi que la question se pose : ce qu'il faut avant tout considérer, c'est la signification symbolique d'York (Eboracum) et de l'Ecosse (Calédonie). Du reste, nous ne pensons pas que les tentatives faites de temps à autre pour changer ces appellations remportent jamais un succès durable. Pendant longtemps encore, on dira en France qu'Anglais et Américains travaillent au rite d'York ; et les Obédiences de langue espagnole, très officiellement celles-là, distingueront leurs ateliers en *Escoceses* et *Yorkinos*. — Dans le même nº, un court article rappelle l'échec de la « convention de Baltimore », qui essaya, en 1843, d'imposer un rituel uniforme à toutes les Loges des Etats-Unis ; on estime assez généralement que le succès de telles tentatives n'est pas souhaitable. Il est bien vrai que le

« dépôt total » de la tradition maçonnique se trouve dispersé entre un assez grand nombre de rituels variés; mais il n'est pas certain qu'une Obédience, et même un groupe d'Obédiences, soient qualifiés pour « rassembler ce qui est épars » dans ce domaine. — La plus grande partie du nº est occupée par la reproduction d'un discours prononcé par un haut dignitaire de l'Ordre à la Conférence des Grandes Loges du Canada de 1951, et qui a trait à l'instruction maçonnique. L'orateur regrette l'abandon de l'ancienne tradition qui prescrivait l'audition, à chaque tenue, d'une section des *Lectures*, et il préconise un grand nombre de remèdes à l'ignorance actuelle de la presque totalité des Maçons. Signalons en passant qu'il ne croit pas beaucoup à la vertu des fameuses « planches » (c'est-à-dire des conférences en Loge), chères à trop de Maçons français, qui les qualifient pompeusement de « morceaux d'architecture » (*sic*). « C'est là, dit-il, la solution la plus facile, mais aussi la moins efficace. Elle n'exige aucun effort mental de la part des auditeurs, dont beaucoup glissent rapidement à une douce somnolence, et une demi-heure plus tard, ils auront oublié de quoi il était question ». Parmi les remèdes auxquels l'Orateur donne sa préférence, il en est qui sont certainement trop « américains » pour pouvoir être adoptés tels quels en Europe; les meilleurs sont en somme une adaptation, ou une simplification, du système des *Lectures*; mais tous visent à traiter les membres d'une Loge non comme des êtres passifs, mais bien comme des constructeurs. Nous citerons la conclusion du discours : « Si un Frère est dans le besoin, toutes les ressources de l'Ordre seront mises à contribution pour lui venir en aide ; et cela est bien. Mais, comme l'a dit le poète : Il est une faim qui n'est pas la faim des entrailles, — qui ne s'apaise pas avec de la viande et des fruits. Dans toutes nos Loges il y a des Frères, parfois en plus grand nombre que nous le pensons, qui n'ont besoin de rien au point de vue matériel, mais dont l'âme a faim. Ils ont faim que leur soit révélé l'héritage de la vérité spirituelle dont les rites de notre Ordre sont si richement dotés. Ils ont soif de la connaissance maçonnique qui les rapprochera de la Divinité. Dans le grand conflit des forces invisibles qui s'agitent autour d'eux, ils cherchent à se revêtir de l'armure des vérités éternelles. N'est-ce pas une obligation pour nous que d'aider à réaliser ces aspirations ? Certes, il y a place dans la Maçonnerie pour d'autres dépenses, mais le but réel de l'Ordre n'est pas la puissance numérique et le prestige dans le monde, ce n'est pas d'élever des édifices somptueux, ce n'est pas l'établissement de bilans excédentaires et les investissements immobiliers, si importantes que ces choses puissent paraître. Le plan de l'œuvre tracé sur le « tableau » de nos Loges, l'objectif que nos travaux doivent atteindre, hier, aujourd'hui et toujours, c'est de faire des Maçons, de construire le Temple de pierres vivantes. Tout le reste est vanité. »

— Le nº de décembre contient un trop court article sur le

symbolisme du serpent. D'après l'auteur, le collier de Vénérable, dans beaucoup de Loges du Canada, représente des serpents enroulés en cercle et entrelacés de façon à former une chaîne. Un tel ornement rappelle le collier de Grand-Maître et de Grand-Maître Provincial en Angleterre, mais ici il s'agit d'un serpent reproduit plusieurs fois, ou plutôt d'un *Ouroboros* replié sur lui-même de façon à rappeler à la fois l'« œuf de serpents » des anciens (*ovum anguinum* des Druides), symbole de l'« œuf du monde », et l'ornement islamique connu sous le nom de « nœud de Salomon ». L'auteur ne fait que signaler en passant l'importance du symbolisme du serpent dans les hauts grades, et en particulier dans celui de « Chevalier du Serpent d'airain ». — Un autre article, bien sommaire lui aussi, traite de l'arc-en-ciel, symbole essentiel d'une des principales annexes féminines de la Maçonnerie américaine, l'*Order of the Rainbow for Girls*. Mais l'auteur passe entièrement sous silence le rôle de l'arc-en-ciel dans le symbolisme du grade de *Royal Ark Mariners*. Il est vrai que ce *side degree* est beaucoup moins en honneur en Amérique qu'en Angleterre.

— Le nº de janvier 1952 reproduit une allocution, prononcée à une fête de la Saint-Jean d'hiver, sur les « patrons de la Maçonnerie ». L'auteur mentionne les quatre saints Couronnés, l'apôtre saint Thomas et la martyre sainte Barbe, qui furent choisis à cause de certains traits de leur histoire ou de leur « légende », et les deux saints Jean, dont la place privilégiée, et même suréminente, ne laisse pas que de l'étonner, parce que, dit-il, « ils n'ont aucun lien apparent avec l'art de construire ». Tout en rappelant que les fêtes de ces deux saints tombent aux solstices, dates sacrées pour les collèges d'artisans de l'ancienne Rome, il ne cache pas son embarras, et il se demande même si les deux festivités de l'Ordre ne commémoreraient pas tout simplement la fondation de la Grande Loge de Londres (24 juin 1717) et l'Union des Anciens avec les Modernes (27 décembre 1813). Pour ruiner une telle façon de voir, il suffit de rappeler que le 27 décembre était, bien avant 1813, une date marquante en Maçonnerie, à laquelle on fixait souvent les événements importants : installation du comte de Clermont comme Grand-Maître des Loges françaises le 27 décembre 1743, fondation de la Grande Loge des Provinces-Unies le 27 décembre 1756, fondation de la Grande Loge Nationale de tous les Francs-Maçons d'Allemagne le 27 décembre 1770; et en Angleterre même, le Grand-Maître n'était-il pas ordinairement élu à cette date pour l'année suivante ? Quant au 24 juin, l'auteur du discours le dit lui-même : « Des historiens maçonniques ont établi que la Saint-Jean-Baptiste fut célébrée par les Maçons longtemps avant que l'institution fût organisée comme elle l'est de nos jours. La Saint-Jean d'été fut en effet au Moyen Age la principale fête des Maçons. Aucun historien de l'Ordre, à notre connaissance, n'en a donné les raisons. On pourrait dire qu'il y a une sorte de « parallélisme » entre les deux saints Jean, l'Evangéliste qui a célébré la « Lumière qui luit dans les ténèbres », et le Pré-

curseur qui s'est désigné comme la « Voix qui crie dans le désert ». Mais ce qu'il y a d'essentiel à considérer, c'est les circonstances qui ont entouré la naissance du « plus grand parmi ceux qui sont nés de la femme ». Sa conception est annoncée dans le Temple à Zacharie, qui perd la parole à cause de son incrédulité. L'enfant naît. Huit jours après il est circoncis, et on veut l'appeler Zacharie, du nom de son père. La mère refuse, et, brisant vraisemblablement une longue tradition familiale, exige le nom de Jean. Le père est consulté par signes, et, renonçant à donner à ce fils si longtemps attendu son propre nom, il écrit sur des tablettes : « Jean est son nom ». A l'instant même, « sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu ». (*Luc* I, 57-66). Cet événement marque le passage de l'ancienne loi à « une nouvelle et meilleure alliance », selon l'expression du grade maçonnique de Rose-Croix. Et Jean (c'est-à-dire la « grâce de Jah ») est un patron tout désigné pour ceux qui attendent que leur soit restituée la Parole perdue. Au Moyen Age, cet aspect du Précurseur, en tant que celui qui « rend la parole », était bien connu. Il y est fait abondamment allusion dans l'hymne *Ut queant laxis resonare fibris*, que Paul Diacre, guéri d'un mutisme soudain, composa pour les vêpres du Précurseur, hymne que l'on chante encore de nos jours, et à la première strophe duquel Gui d'Arezzo emprunta les noms des sept notes de la gamme. Dans le choix de Jean comme premier patron de la Maçonnerie se trouve aussi une leçon de patience, que l'on comprendra sans peine en méditant sur cette antienne de l'office du Baptiste : « D'une femme avancée en âge, et stérile, est né Jean, le Précurseur du Seigneur ».

— Le n° 11 d'*Ogam* (décembre 1950) débute par un article de Catarnos sur une hypothèse selon laquelle le lieu de l'assemblée annuelle des Druides, dont parle César dans ses *Commentaires*, et qu'il dit situé au centre de la Gaule, aurait été l'emplacement actuel de Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret). On peut en effet penser que Chartres, que beaucoup d'auteurs ont considéré comme le lieu de cette assemblée, est situé trop loin du centre de la Gaule pour répondre à la définition de César. Maintenant, il est fort possible que Chartres et Saint-Benoît aient été tous deux des « lieux druidiques ». Chartres était la capitale des Carnutes, tribu dont le nom indique une certaine prééminence (cf. R. Guénon, « Le symbolisme des Cornes », in *E. T.* de novembre 1936). Quant à Saint-Benoît-sur-Loire, c'est le lieu où repose encore aujourd'hui le corps du « patriarche des moines d'Occident », et l'on sait que beaucoup de monastères de l'Ordre bénédictin se sont fixés sur l'emplacement d'anciens sanctuaires celtiques (cf. R. Guénon, « La Terre du Soleil », in *E. T.* de janvier 1936, p. 33 et note 2). Nous tenons à reproduire la note suivante de l'article de Catarnos, qui donne l'explication d'un fait souvent constaté dans les édifices religieux : « On sait que le réemploi de quelques-unes des pierres d'un édifice sacré précédent est de règle pour le maçon traditionnel : il affirme ainsi le lien et la

continuité entre les deux constructions, lesquelles sont l'une et l'autre la « demeure » de l'influence spirituelle appelée par les conditions de lieu qui n'ont pas changé. » — Dans le même n°, on a eu la bonne idée de donner un résumé très détaillé (et accompagné de notes explicatives) de l'article de Joseph Loth sur « L'Omphalos chez les Celtes », paru en 1915 dans la *Revue des Etudes Anciennes*, et que René Guénon a utilisé dans le chapitre IX du *Roi du Monde*.

Denys Roman

Le Gérant : Paul Chacornac.

963. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 11-52

ÉTUDES TRADITIONNELLES

53ᵉ Année — Décembre 1952 — N° 304

LES INFLUENCES MODERNISTES DANS L'INDE (1)

(*Suite*)

L'Arya-Samâj

En 1870 (2), le Swâmî Dayânanda Saraswatî fonda, sous le nom d'*Arya-Samâj* ou « *Société Aryenne* », « une société religieuse ayant pour but de *ramener la religion et le culte à la simplicité védique primitive* » (3).

L'auteur que nous avons déjà cité, M. de Milloué, dit à ce sujet (4) :

« L'*Arya-Samâj* n'admet l'existence et l'adoration que d'*un seul Dieu unique* (*sic*) ; c'est une sorte de *Brâhmanisme philosophique* basé sur les quatre *Védas*, à l'exclusion des *Brâhmanas* et des *Pourânas* (5). Il a inscrit dans son programme l'interdiction des mariages d'enfants, l'amélioration de la condition des femmes et l'instruction du peuple (6);

1. Cf. *Etudes Traditionnelles*, d'octobre-novembre 1952.
2. C'est-à-dire, cinq ans seulement avant la création de la *Société Théosophique* aux Etats-Unis et l'introduction du nouveau *Sat Bhai* en Angleterre.
3. Toujours comme les protestants prétendent les ramener « à la simplicité évangélique primitive ».
4. *Le Brâhmanisme*, p. 233.
5. Ceci suffit à caractériser la tendance *moderniste* de ce nouveau mouvement.
6. Ce sont toujours à peu près les mêmes revendications que formulent tous ces *réformateurs* ; et, raisonnablement, cela ne permet guère de présenter, comme le fait M. de Milloué, l'*Arya-Samâj* comme né de « la réaction contre les *tendances chrétiennes* (lire protestantes) de Chander Sen et de plusieurs des *Brahma-Samâjs* indépendants ».

œuvre à laquelle Dayânanda Saraswatî a consacré par testament sa fortune entière (1) ».

M. Lalchand Gupta, dans un récent article sur cette société, publié par l'*Indian Review*, parle en ces termes du *Swâmî Dayânanda Saraswatî* :

« En instituant l'*Arya Samâj*, Swâmî Dayânanda ne voulait pas seulement éveiller l'Inde de son long sommeil, mais aussi conduire l'humanité vers le bien commun et la vie constituée. Les dons merveilleux et les *sympathies cosmopolites* du Swâmî sont bien connus. Ses critiques eux-mêmes admiraient sa force de caractère. Il était un « *patriote du monde* », et il ne se laissa jamais enfermer dans les limites artificielles d'un étroit nationalisme. Cependant, il était aussi un vrai nationaliste, car il se plaisait toujours à conseiller aux Hindous de se développer selon leur propre ligne d'évolution. Il préférait la culture indigène à l'imitation d'un idéal étranger ; mais, en même temps, il ne s'opposait jamais aux *relations avec les étrangers*. Il considérait volontiers *l'humanité comme une seule famille*, dont tout homme est un membre. C'est lui qui, le premier, affirma que *l'Inde peut donner le Spiritualisme à l'Occident*, et que toute autre foi répandue dans le monde doit son origine au *Véda éternel*. Pour des causes diverses, le *théisme* a eu son déclin dans le monde civilisé, et la mission de Swâmî Dayânanda était de *faire des théistes de sceptiques, ou même de matérialistes*. Son extérieur était charmant et en même temps indiquait la force de volonté. Il était, peut-être, un de ces hommes qui sont généralement mal compris par le peuple. Sur ce point, je pourrais dire que le pays n'était pas suffisamment avancé pour s'assimiler, ou même pour suivre ses enseignements. Ce n'est pas chose facile que de bien comprendre un prophète, car il est quelquefois en avance d'un siècle au moins sur le peuple. Les motifs de Swâmî Dayânanda n'ont pas reçu leur juste interprétation parce qu'ils étaient, et sont encore, trop

1. Cette fortune servit, entre autres choses, à l'institution du *Dayânanda Anglo-Vedic College* de Lahore.

bons pour être admis par la masse faible et ignorante. Mais je suis sûr que, si ses ouvrages étaient traduits en anglais, il serait sans doute bien compris de l'élite du monde occidental cultivé (1). Parce que Swâmî Dayânanda était un véritable ami des hommes, il ne souffrait jamais que personne s'écartât du sentier de la vertu. Il ne connaissait pas de compromis entre la vérité et l'erreur. Pour lui, la vérité était la seule voie digne d'être suivie, et, par suite, il eut à se mesurer avec d'innombrables difficultés dans son œuvre de relèvement. Littéralement, *il fut le Luther de l'Inde*. L'œuvre entreprise par lui fut poursuivie avec ardeur par l'*Arya Samâj* pendant un certain temps ; mais, depuis plus de dix ans, il y a eu un trop grand étalage d'esprit de parti chez les chefs de l'organisation intitulée *Guru-Kula* (*Confrérie des Instructeurs*) et dans les sections du *Collège de l'Arya Samâj* établies dans cette partie du pays (c'est-à-dire dans le Sud, l'*Indian Review* étant éditée à Madras)... Ce que Swâmî Dayânanda combattait le plus énergiquement, c'est l'esclavage intellectuel et spirituel dans lequel les masses sont tenues par les classes privilégiées ; mais les chefs du mouvement semblent propager le mal une fois de plus sous prétexte de contrôle ! ».

Nous reproduirons cet extrait à titre de document, et surtout pour les traits caractéristiques qu'on peut y relever et que nous avons soulignés ; mais, bien entendu, nous faisons toutes réserves, *même et surtout au point de vue hindou*, sur les éloges décernés au Swâmî Dayânanda Saraswatî, *le Luther de l'Inde*, et à son *Arya Samâj*, dont les relations avec les fondateurs de la *Société Théosophique* sont plus que suspectes. Les « compromis entre la vérité et l'erreur », lorsqu'ils favorisent certains intérêts et certaines combinaisons plus ou moins... diplomatiques, n'auraient-ils donc pas été si étrangers que nous l'affirme M. Lalchand Gupta, à celui que le Colonel Olcott appelait « un des plus nobles Frères vivants » ?

1. Ceci est à rapprocher de ce que nous avons dit plus haut de Râm Mohun Roy.

Les Sept Frères (Sat Bhai)

Cette Société fut introduite en Angleterre, vers 1875, par des officiers de l'armée des Indes. Elle emploie une série de titres, de mots de passe et de devises symboliques empruntées à la tradition et à la langue hindoues.

Le Secrétaire actuel pour Londres est le F∴ A. Cadbury Jones, 8, Golden Square. (*Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, nº du 15 novembre 1912, p. 1108.)

On trouve de curieux renseignements sur ce sujet dans le roman du F∴ Rudyard Kipling intitulé *Kim*, qu'on peut regarder, pour une bonne partie, comme l'autobiographie de l'auteur dans la première partie de sa vie. Ce livre est fort intéressant à lire à ce point de vue, surtout quand on connaît quelque peu les événements auxquels il fait allusion.

Suivant ce que nous y voyons (p. 245 de la traduction française, édition du *Mercure de France*, 1907), l'ancienne société nommée *Sat Bhai*, et dont les membres s'appellent aussi *Fils du Charme*, est « hindi et tantric ». « On suppose dans le public que c'est une société éteinte, mais j'ai établi par des notes qu'elle est encore existance », dit Babu Hurree, qui ajoute aussitôt : « Vous comprenez que c'est tout de mon invention ». Ce qu'on comprend fort bien, en effet, c'est que, si même il existe encore des membres authentiques de l'ancienne société, ils ne peuvent avoir aucun rapport avec celle qui fut soi-disant reconstituée par des Anglais et des gens que nous qualifierons seulement d' « anglophiles », pour éviter de leur appliquer une épithète plus dure, et dont les pareils se trouvent aussi dans les rangs de la *Société Théosophique*. Nous signalons seulement, bien entendu, une certaine similitude entre les éléments dont se composent ces deux organisations, sans prétendre pour cela les rattacher l'une à l'autre par une filiation plus ou moins indirecte ; et pourtant, à l'examen de certains détails, en étudiant de plus près certains procédés et certaines manières d'agir qui se

retrouvent toujours les mêmes, on serait presque tenté de croire à une origine commune.

Nous avons vu que c'est vers 1875, qui est également, on s'en souvient, la date de la fondation de la *Société Théosophique*, que le nouveau *Sat Bhai* fut introduit en Angleterre par des officiers de l'armée des Indes, parmi lesquels on devait vraisemblablement compter quelques-uns de ces « colonels sans régiment » (p. 158) qui rendent au gouvernement britannique des services si importants et si variés dans des emplois tels que ceux de chefs des services d'inspection ethnologique, topographique, etc., et aussi dans la Maçonnerie d'importation européenne (p. 152), où ils se rencontrent avec des FF.·. Hindous tels que LL. AA. les Mahârâjas de Kapurthala et de Cooch-Behar (1), et que le F.·. Durga Charan Banerjee, chef de la police indigène, qui fut, en 1910, Député Grand-Maître de la Grande Loge de District du Bengale.

Remarquons à ce propos que J. C. Chatterjee, l'écrivain théosophiste bien connu (2), a été nommé récemment chef du service archéologique du Kashmir ; peut-être a-t-il, comme Babu Hurree, la louable ambition de devenir *F. R. S.* (pp. 232-233). N'oublions pas non plus que nous avons vu, à la tête de la *Société Théosophique*, un « colonel » quelque peu dans le genre de ceux dont nous venons de parler. Il est

1. Le Mahârâja de Cooch-Behar, mort en octobre 1911 en Angleterre, où il était venu pour les fêtes du Couronnement, était, depuis 1887, *Past Senior Grand Warden* ou Premier Grand Surveillant Honoraire de la Grande Loge Unie d'Angleterre : il avait été aussi Député Grand-Maître de la Grande Loge de District du Bengale (*The Freemason*, 21 octobre 1911). En 18'0, il avait fondé dans ses Etats une branche du *Brahma-Somaj*, organisation dont nous parlons ci-dessus (*ibid.*, 24 juin 1911). Il était aussi *membre de la Société Théosophique*, dont il organisa également une branche dans sa capitale, le 6 août 1890, avec l'autorisation du Colonel Olcott (*Le Lotus Bleu*, décembre 1890) : en 1893, il fut élu président de la branche de Darjeeling (*ibid.*, mars 1893). — Son successeur, le Mahârâja actuel, est le F.·. Râj Râjendra Narâyan, qui fut investi des fonctions de Grand Porte-Etendard de l'Ordre du *Secret Monitor*, au Grand Festival qui eut lieu à Londres le 23 mai 1911 (*The Freemason*, 20 mai et 3 juin 1911).

2. Il est l'auteur de *Philosophie Esotérique de l'Inde* et de *Vision des Sages de l'Inde* ; il vient de publier un nouvel ouvrage, *The Hindu Realisme* (*Le Théosophe*, 1er août 1913). — Tous ces écrits, malgré leurs titres et leurs prétentions, sont plus souvent inspirés de la philosophie évolutionniste (et très *exotérique*) d'Herbert Spencer que de l'antique doctrine orientale.

vrai que celui-là était américain ; mais H.-P. Blavatsky n'était-elle pas devenue, elle aussi, « citoyenne américaine »... après avoir été « garibaldien » ? et pourtant, si le gouvernement anglais a fait, comme l'affirment des gens bien informés, les frais de ses voyages au Thibet ou dans l'Himâlaya, son origine russe et la rivalité de l'Angleterre et de la Russie (voir pp. 317 et suivantes) précisément dans ces régions donnent à penser que ces déplacements n'avaient pas pour but exclusif d'aller à la recherche des inaccessibles *Mahâtmâs*. En supposant même que ceux-ci eussent existé réellement, ils risquaient fort de n'avoir à jouer, en bien des circonstances, qu'un rôle à peu près analogue à celui du vieux Lama rouge dont Kim fut le *chéla*.

Nous avons de bonnes raisons de croire que, maintenant comme alors, « le Grand Jeu jamais ne s'arrête d'un bout à l'autre de l'Inde » (p. 234), particulièrement entre Adyar et Bénarès, et que, dans cette dernière cité, il ne se joue pas seulement autour du temple jaïn des *Tirthankers*. Quoi qu'il en soit, signalons encore le singulier procédé d'éducation, ou d'initiation si l'on veut, qui consiste à essayer de « faire voir des choses » (pp. 204-207 et 230) ; on sait combien Mme Blavatsky a usé de cette méthode à l'égard de ses disciples, sans doute pour voir, elle aussi, « s'il y avait des pailles dans les joyaux » ; et, certes, elle a dû en trouver abondamment, à en juger par les récits que nous pouvons lire dans les ouvrages de Sinnett, *Le Monde Occulte* et *Le Bouddhisme Esotérique*. Il serait curieux de savoir si M. Leadbeater a tenté les mêmes expériences sur son pupille *Alcyone* ; s'il l'a fait, n'aurait-il pas réussi, pas plus que le « médecin des perles » avec Kim ? on pourrait le supposer, d'après les hautes destinées qui sont prédites au jeune initié,... à moins que l'on n'entende lui faire jouer qu'un simple rôle de parade, ce qui, après tout, est bien possible aussi.

Dans bien des sociétés plus ou moins ésotériques, il y a, en effet, initiés et initiés ; il en serait ainsi notamment dans le *Sat Bhai* rénové, à en croire le F.·. Rudyard Kipling, qui

en donne les signes de reconnaissance et les mots de passe (en les transformant sans doute), avec les différences secrètes permettant de distinguer les membres des deux catégories (pp. 244-246). Il y a même une remarquable analogie entre la turquoise des *Fils du Charme* et le fameux anneau des 33es∴ ; et, assurément, tout cela peut paraître digne de quelque réflexion.

RENÉ GUÉNON.

« LÂ ILÂHA ILLÂ ALLAH »

Avant-propos

Les *Etudes Traditionnelles* ont publié depuis vingt ans d'assez nombreuses traductions de textes provenant de quelques-uns des grands Maîtres de l'ésotérisme islamique, tels que Mohyiddin ibn Arabi et Abdul Karim el Jili. Mais si l'individualité humaine de ces maîtres appartient à un passé lointain, leur *barakah* est toujours présente et vivante dans le monde musulman et, en dépit du modernisme envahissant, quelques maîtres font encore rayonner la pure spiritualité islamique. Parmi eux, on doit mentionner le Sheikh Mohammed ben Ali at-Tâdilî qui vit actuellement au Maroc dans une petite ville située sur les bords de l'océan Atlantique. Il est bien connu de tous les *foqara* du Maghreb, et ses *qacida* ou poèmes sont chantés dans les *zawiyah* de multiples confréries. Le Sheikh Tâdilî a écrit également un certain nombre de traités dont la publication en langue arabe doit se faire prochainement. Le morceau dont nous publions ci-après une traduction est un petit poème sur la *shahâdah* qu'on entend fréquemment dans les réunions rituelles.

Il n'est pas besoin de rappeler à nos lecteurs que la *shahâdah* est la formule fondamentale de l'Islam, le « témoignage » par lequel le Croyant atteste sa foi en l'unité divine et en la mission du prophète Mohammed. Le présent poème a pour thème la première partie de la *shahâdah* qui appartient plutôt à la Tradition universelle qu'à une forme traditionnelle particulière. Dans sa littéralité, elle signifie : « Il n'y a pas de dieu si ce n'est Allah ». Interprétée ésotériquement, elle nie toutes les réalités relatives et atteste l'unique réalité du Principe Suprême. En elle est contenue toute la tradition : sa méditation donne accès à la plus haute doctrine ; sa récitation ouvre les portes de la réalisation métaphysique.

Pour une meilleure compréhension du poème du Sheikh Tâdilî nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ci-après quelques *hadith* ou « traditions » dont l'origine est rapportée au prophète Mohammed.

D'après Ibn Omar, l'Envoyé d'Allah, sur Lui le Salut et la Paix, a dit : « Ceux qui récitent : *Lâ ilâha illâ Allah* n'éprouvent pas de solitude au moment de la mort, non plus qu'au jour de la Résurrection. Il me semble les voir, à l'heure du Grand Cri, se relever en secouant leurs cheveux couverts de poussière, tout en disant : *Alhamdûlillahi ladhî adhhaba annâ-l-huzna* (Louange à Allah qui chasse loin de nous la tristesse) ».

D'après En-Nisabouri, qui le tient de son père et de ses an-

cêtres, l'Envoyé d'Allah — sur Lui le Salut et la Paix — a entendu de l'archange Jibraïl : « Allah a dit : la parole *Lâ ilâha illâ Allah* constitue ma forteresse et quiconque pénètre dans ma forteresse s'abrite contre mon châtiment ».

D'après Ibn Abbas, l'Envoyé d'Allah — sur Lui le salut et la paix — a dit : « Allah ouvrira les portes du Paradis et un crieur placé au-dessous du Trône dira : Paradis, à qui es-tu avec tous les biens que tu renfermes ? — Alors le Paradis, avec tout ce qu'il contient, répondra : Nous sommes aux gens de *Lâ ilâha illâ Allah*. Nous avons la nostalgie de voir les gens de *Lâ ilahâ illâ Allah* ; nous ne réclamons que les gens de *Lâ ilâha illâ Allah*. Personne ne pénétrera chez nous en dehors des gens de *Lâ ilâha illa Allah* ; nous sommes interdits à ceux qui ne disent pas *Lâ ilâha illâ Allah*, à ceux qui ne croient pas à *La ilâha illâ Allah*.

« C'est alors que l'Enfer criera : « Ne viendront en moi que les gens qui nient *Lâ ilâha illâ Allah* ; je ne réclamerai que les gens qui ont démenti *Lâ ilâha illâ Allah* ; je suis interdit à ceux qui disent *Lâ ilâha illâ Allah* ; je ne serai rempli que de ceux qui se sont opposés à *Lâ ilâha illâ Allah* et ma colère n'éclatera que contre ceux qui ne croient pas à *Lâ ilâha illâ Allah*. C'est alors que la Miséricorde et le Pardon d'Allah diront à leur tour : « Nous appartenons à ceux qui disent : *Lâ ilâha illâ Allah* ; nous donnons l'ouverture à ceux qui récitent *Lâ ilâha illâ Allah* ; nous n'avons d'amour que pour ceux qui disent *Lâ ilâha illâ Allah*. Aucune miséricorde, aucun pardon ne seront refusés à ceux qui disent *Lâ ilâha illâ Allah*, car ils n'ont été créés que pour les gens de *Lâ ilâha illâ Allah* ».

D'après Abou Saïd Al Khidri, l'Envoyé d'Allah — sur Lui le salut et la paix — a dit : « Quand Seydna Moussâ — sur lui la Paix — parla à Son Seigneur, il lui dit : ô Mon Seigneur, fais-moi connaître une parole qui me serve de récitation et d'invocation auprès de Toi. Allah lui répondit : ô Moïse, dis *Lâ ilâha illâ Allah*. Mais tous tes serviteurs le disent, répondit Moïse. Dis : *Lâ ilâha illâ Allah*. — Il n'y a pas de dieu si ce n'est Toi, dit Moïse, mais je voudrais seulement quelque chose qui me soit particulier. O Moïse, si les 7 cieux et les 7 terres étaient placés dans le plateau d'une balance et si, dans l'autre plateau, on plaçait *Lâ ilâha illâ Allah*, certainement l'équilibre serait rompu en faveur de *Lâ ilâha illâ Allah* ».

« Le meilleur culte de la Communauté a dit l'Envoyé d'Allah — sur Lui le salut et la paix — est la récitation du Qoran et le meilleur *dhikr* est : *Lâ ilâha illâ Allah*. Celui qui le récite monte au sommet de la perfection et obtient la Présence du Très Grand, du Très Haut ».

(R.M.).

QAÇÎDAH

Le Soleil du Témoignage s'est levé, étincelant.
Il a illuminé l'Existence.
« Lâ ilâha illâ Allah »
a dissipé le nuage de la négation.

Pour le désir, pour le désir ardent,
au jour de la Rencontre, dans la Maison du Bonheur,
la meilleure provision que tu puisses emporter
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

J'ai vendu ma maison natale pour de l'argent.
Au prix de ma vie précieuse,
j'ai acheté la Maison Eternelle :
« Lâ ilâha illâ Allah » !

Il y a bien longtemps, je m'étais égaré
dans les déserts.
Ils remplaçaient ma famille au fond
de mon cœur pendant que des voix criaient :
« La ilâha illâ Allah ».

Mon ravissement et mon approche me soulevaient,
comme mon isolement parmi les sables
et la disparition de moi-même
dans l'anéantissement de « Lâ ilâha illâ Allah ».

Plein d'impatience, à cause de mon jeune âge
et du désir passionné, j'étais attiré
vers ces mots : « Lâ ilâha illâ Allah ».

Quel état — ah ! si tu savais ! —
a habité entre mes poumons et ma clavicule,
parmi mes plus beaux chants : « Lâ ilâha illâ Allah ».

La meilleure œuvre dans la Servitude,
le *dhikr* du serviteur, sans plus,
après mes obligations et ma part de bonheur
dans la vie, c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

La grande cour de tous les goûts,
la disparition dans la Présence d'Allah,
la satisfaction de Celui qu'on aime,
par Allah, c'est : « Lâ ilâha illâ Allah » !

Le possesseur des grandes connaissances,
on ne le laisse jamais tranquille,
mais il lui vient un serviteur qui l'aime.
Ce qui fait trouver la Présence, c'est la durée de « Lâ ilâha illâ Allah ».

Ma sorcellerie et ma guérison,
la sécurité et l'ascension,
mon médecin et mon remède,
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

L'arrivée des grandes connaissances,
le revenu de tous les dons,
l'argument de toutes les opinions,
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

Pendant longtemps, patiemment,
j'ai caché mon amour au fond de mon cœur,
puis je me suis découvert, et au grand jour
j'ai étreint : « Lâ ilâha illâ Allah ».

L'Extérieur de l'Etre fleurit de toutes les beautés.
Son collier est fait de perles et de pierres précieuses.
Mais la Lumière qui éclaire toutes les parures
c'est « Lâ ilâha illâ Allah ».

Toute chose dans l'Existence
est le théâtre de l'Œil de la Contemplation
de l'Unité disant au Seigneur Vénéré :
« Lâ ilâha illâ Allah ».

Puissé-je, en même temps que les montagnes,
que les herbes, les sables et les oiseaux,
réciter toujours : « Lâ ilâha illâ Allah » !

« Lâ ilâha illâ Allah »
a mélangé ma chair et mes os.
Son amour a construit sa demeure
dans mon cœur ; il a possédé mon esprit
et mon corps.

C'est par Sa Lumière que nous avons été
guidés ; par Elle que nous nous sommes
réfugiés auprès de la Vérité.
Avec passion nous avons aimé :
« Lâ ilâha illâ Allah. »

Par son amour je suis devenu
un monde portant son drapeau
que viennent frapper comme le vent
les appels de « Lâ ilâha illâ Allah » !

L'Hôte du Bonheur est à vos côtés ;
il descend sur vous, ô mes échansons ;
sa provision, c'est le désir de votre amour :
« Lâ ilâha illâ Allah » !

L'œil de la lumière de l'œil,
les jardins aux arbres ramifiés,
mon jardin dans l'Eternité,
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

Dans mon ardeur jalouse pour l'atteindre,
en courant parmi les villes des hommes,
jaillit comme un éclair imprévisible :
« Lâ ilâha illâ Allah. »

Mon ascension et ma pénétration,
c'est son invocation dans tous les états ;
les dons de tous mes trésors
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah. »

La fraîcheur de l'œil du cœur,
mon soutien au jour des questions,
sa compagnie est pour moi la meilleure
des provisions : « Lâ ilâha illâ Allah. »

Son Secret très élevé et très éclatant
ne grandit pas sur tous les promontoires.
Comment la Lumière de Sa Clarté
peut-elle être cachée ?
« La ilâha illâ Allah. »

Son Soleil est l'œil de l'Existence,
déjà, Il est apparu dans le blanc et dans le noir.
« Lâ ilâha illâ Allah » est la Lumière
éclairant le vêtement de toutes choses !

La *Shahâdah* est une Vérité et une Lumière.
C'est avec elle qu'il est venu, l'Annonciateur
de bonne nouvelle. Il a invité la Création
toute entière à dire avec lui : « Lâ ilâha illâ Allah. »

L'abreuvoir où je bois son eau dans le jardin,
l'objet du désir des 7 versets (1), dans
mon esprit et sur ma langue, c'est :
« Lâ ilahâ illâ Allah. »

1. Les sept versets de la *surat el-Fâtiha*.

Tu ne verras rien en dehors de la Shahâdah,
car toute chose tient son drapeau ;
Tout être réclame le parfum d'ambre
de : « Lâ ilâha illâ Allah. »

O peuple de mon amour, excusez-moi.
Vous êtes des gens dignes de respect.
La fraîcheur de l'œil des yeux
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah. »

O mon Dieu, je me réfugie auprès de Toi
avec ma pauvreté et mon respect.
Me voici présent devant Toi,
sous la bannière de :
« Lâ Ilâha illâ Allah. »

Ben Mohammed Sheikh Ali at-Tâdilî,

trad. de l'arabe par Abd er-Rahîm at-Tâdilî
et Roger Maridort.

A PROPOS DE LA LETTRE G ET DU SWASTIKA

Dans un de ses tout derniers articles, René Guénon, complétant les indications qu'il avait déjà données dans *La Grande Triade*, insistait sur l'importance primordiale de la lettre G dans le symbolisme maçonnique (1). Cependant, il considérait que cette lettre ne peut, « par elle-même, être considérée comme un véritable symbole en tant qu'elle appartient aux langues modernes qui n'ont rien de sacré ni de traditionnel », mais seulement en tant qu'elle se substitue au *iod* hébraïque ou au *gamma* grec. C'est sur cette dernière substitution et sur ses modalités qu'il nous semble intéressant d'attirer l'attention car nous avons recueilli depuis lors quelques informations qui nous amènent à examiner de nouveau la question.

Il ressort de l'article de René Guénon que le G maçonnique, dans le courant pythagoricien dont le grade de Compagnon présente les traces les plus apparentes, aurait pris la place de son équivalent grec classique Γ ; la forme des deux lettres étant totalement différente, il conviendrait, en effet, de parler en cette occasion de « lettre substituée ». En fait, nous allons voir qu'il s'agit seulement d'une lettre légèrement modifiée, et ceci souligne d'une façon encore plus nette la persistance de l'élément pythagoricien au sein de la Maçonnerie.

Il est établi par nombre de textes épigraphiques et de papyrus qu'il existait simultanément, du milieu du VIIIe à la fin du Ve siècle avant notre ère, trois alphabets ar-

1. *La lettre G et le swastika*, n° de juillet-août 1950 des *Études Traditionnelles*.

chaïques grecs qui ne se différenciaient à vrai dire que par la forme et la prononciation de quelques lettres : l'alphabet oriental (1), l'alphabet attique et l'alphabet occidental ou chalcidique. Ce dernier était utilisé en Eubée, Thessalie, Phocide, Béotie, Arcadie, Laconie, dans une grande partie du Péloponèse, enfin en Sicile et dans l'Italie méridionale. C'est donc nécessairement à ce dernier que Pythagore dut recourir, vers 540-529 avant notre ère (2), à l'égard de ses disciples Crotoniates (3). Or, la lettre *gamma* y revêtait la forme C (4), c'est-à-dire une forme extrêmement proche de notre G.

Il nous paraît hors de doute que le G maçonnique est bien dans la descendance directe de cette forme grecque occidentale. Tout d'abord, il est bien établi que, même après la catastrophe de Métaponte, le centre principal de la tradition pythagoricienne demeure fixé en Italie du sud, et cela pendant au moins deux siècles, ainsi que l'atteste le souci de Platon et de ses amis pythagoriciens, sinon de rendre à la fraternité la disposition du pouvoir temporel dans cette région, du moins de la mettre à même d'en inspirer les déten-

1. Celui-ci était en usage en Asie Mineure, dans les îles orientales de l'Egée, à Argos, Corinthe, Mégare, Egine et leurs colonies.

2. Cette dernière date est précisée par Aristoxène de Tarente (vers 350 av. J.-C.).

3. Du reste, la législation traditionnelle des cités grecques de cette époque n'aurait pas autorisé le recours habituel à un autre alphabet que celui de la confédération à laquelle elles étaient intégrées. D'autre part, nous ne songeons pas à mettre en doute que Pythagore ait eu connaissance des trois alphabets usités dans le monde grec de son temps : son origine et ses longs voyages suffiraient à l'établir. Aussi est-il évident que le Maître pouvait, le cas échéant, se référer à la forme orientale, devenue par la suite, classique, du *gamma* ; mais il est non moins certain qu'il se trouvait cependant dans l'obligation de fixer son enseignement dans la langue et selon la forme familières au plus grand nombre de ses disciples. On ne saurait non plus contester valablement le point de vue que nous exposons en se basant sur les vers ioniens de l'*Iéros Logos* : les auteurs gréco-latins rapportaient déjà ceux-ci soit aux disciples immédiats, soit même au fils du Maître de Samos. Jamblique, se faisant l'écho très probablement, d'Aristoxène de Tarente, affirme précisément que l'*Iéros Logos* avait été composé par Télaugès, fils de Pythagore ; il était parfaitement normal qu'après l'incendie de Métaponte (vers 450 av. J.-C.) tels des survivants du massacre, s'inspirant des enseignements du Maître, voire reproduisant ses propres paroles, aient rédigé le *Discours Sacré* dans leur langue maternelle ou dans la langue de la cité qui leur avait donné refuge.

4. Dans l'alphabet attique archaïque elle prenait la forme d'un V renversé, tandis qu'elle présentait déjà sa forme classique dans l'alphabet oriental.

teurs (1). Or, la Grande Grèce et la Sicile continuèrent, pendant toute cette période, à faire usage de l'alphabet chalcidique. Ce n'est du reste qu'en 403 avant J.-C. qu'Athènes adopta définitivement l'alphabet unique dit « classique » de 24 lettres et l'imposa, dès lors, à la confédération des cités grecques soumises à sa direction. Mais toutes les tentatives pour établir la domination athénienne en Grande Grèce devaient finalement échouer. De ce fait, à mesure que s'établirent des contacts, pacifiques ou belliqueux — entre autres à l'occasion des guerres puniques — entre l'Italie méridionale et les puissances qui se constituèrent dans le centre et le nord de la péninsule italique, l'alphabet chalcidique fut transmis de la première aux secondes ; aussi, transparaît-il à peine modifié, dans les alphabets étrusque (2), ombrien, osque, falisque, enfin dans l'alphabet latin ancêtre de la plupart des alphabets modernes de l'Europe occidentale.

Dans les différents alphabets italiques précités, exception faite pour l'alphabet latin, le *gamma* occidental fut transmis tel quel quant au son ; quant à la forme, il subit un retournement en raison de l'écriture de droite à gauche qui prévalait dans ces civilisations. Jusqu'au IVe siècle avant J.-C., le latin, qui, très antérieurement, s'écrivait également de droite à gauche, fut orienté tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; on ne trouve plus, ensuite, que l'orientation de gauche à droite. Par suite, le *gamma* occidental, y figure toujours à partir de cette date du moins, dans la forme familière au Pythagorisme primitif et qui le devint pour les néo-pythagoriciens des IIe et Ier siècles avant notre ère. Dès le

6. Cf. La lettre VII de Platon dite " La grande lettre „ en date de 353-350 av. J.-C. dans laquelle il rend compte de ses longs et infructueux efforts pour restaurer, sous des modalités nouvelles, grâce à son ascendant sur Denys II tyran de Syracuse, la puissance temporelle de la communauté pythagoricienne.

7. Certains érudits ont la conviction que l'alphabet étrusque représente la forme la plus ancienne qui nous soit actuellement connue, de l'alphabet grec occidental ; mais ce n'est là, quant au point que nous étudions, qu'un élément secondaire, puisque, du moins, il est hors de contestation que l'étrusque doit être classé parmi les alphabets dérivés du grec archaïque occidental.

IVe siècle avant J.-C. — exactement en 312 — le G avait été introduit dans l'alphabet latin ; sa forme était issue, par différenciation, du C dont il devait garder la valeur phonétique (1) ; d'où la lente adoption de cette modification morphologique par les *collegia fabrorum* d'abord, puis par les initiations artisanales qui leur succédèrent.

Ainsi, à cette modification de détail près, la subsistance de la forme C constitue l'un des témoignages les moins contestables de la filiation ininterrompue, dans le courant artisanal, depuis Pythagore jusqu'à nos jours. Ce qui est bien digne de remarque, c'est que si, comme le signalait René Guénon, l'assemblage de quatre Γ classiques forme le swastika à branches rectilignes, l'assemblage de quatre *gamma* archaïques occidentaux forme le swastika curviligne dont on a retrouvé la figuration sur certaines monnaies gauloises, sur des casques et des poteries celtiques, enfin sur quelques-uns des plus anciens monuments — crucifix et évangéliaires notamment — de l'Irlande chrétienne.

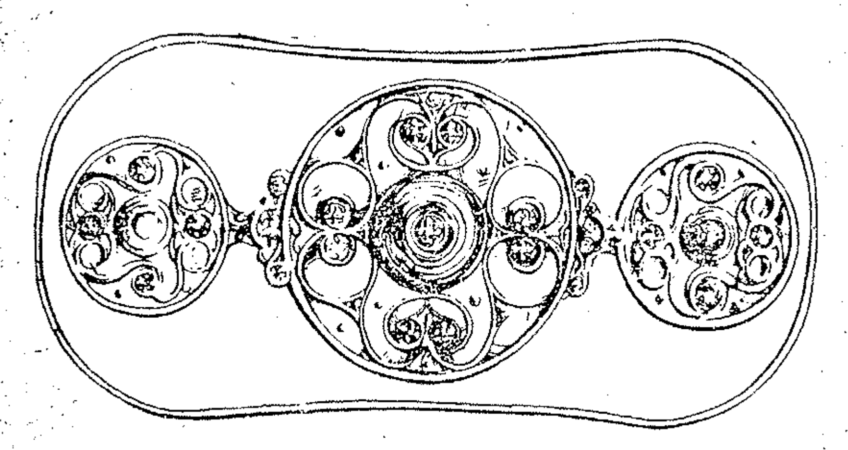
Et ceci nous ramène au catéchisme du grade de Compagnon dont René Guénon parlait dans l'article auquel nous nous référons et qui contient la phrase énigmatique que nous reproduisons ici : *By letters four and science five, this G aright doth stand in a due art and proportion.* Les « quatre lettres » peuvent bien être quatre *gamma* classiques ou quatre *gamma* archaïques occidentaux, mais elles peuvent être aussi, ainsi que René Guénon l'avait soupçonné sans pouvoir en apporter la preuve, quatre *iod* hébraïques.

Or, nous connaissons une preuve — et il en existe probablement d'autres — de l'emploi du swastika formé par quatre *iod* dans la chrétienté du haut moyen-âge. Nous reproduisons ci-après un bouclier anglo-saxon datant des premiers siècles qui ont suivi l'introduction du Christianisme en Grande-Bretagne (VIIe-VIIIe siècles) (2) et sur lequel le swas-

1. Pour tout ce qui a trait aux alphabets antiques, nous nous sommes surtout référé aux *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, rédigées par un groupe de savants et réunies par Charles Fossey.

2. Reproduit dans *Les styles de l'ornement depuis les temps préhistoriques*

tika formé de quatre *iod* figure à la fois au centre de la grande circonférence médiane et des deux circonférences de droite et de gauche, ainsi que dans les boucles des spirales.



On ne peut douter que l'artisan qui exécuta cette œuvre — ou ses inspirateurs — connaissait non seulement le symbolisme essentiel du *iod* hébraïque, mais aussi le nombre de cette lettre puisque, dans le grand cercle médian, les quatre *iod* assemblés en swastika et orientés vers les points cardinaux occupent le milieu de neuf cercles concentriques, constituant ainsi le *dixième* — ou le premier — élément de la décade centrale, qui peut être rapportée vraisemblablement, entre autres choses, aux dix cieux astrologiques. D'autre part, dans les deux cercles plus petits de droite et de gauche, le swastika constitué par l'assemblage de quatre *iod*, est au centre, semble-t-il, non plus de neuf, mais de quatre cercles ; il occupe ainsi une position proprement « quintessentielle » ; toutefois, même alors, les ensembles ainsi figurés rappellent implicitement la valeur numérique du *iod*, par référence au rapport arithmétique : 1 + 2 + 3 + 4 = 10.

Nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'apporter, à l'occasion, quelques preuves documentaires de la transmission et de l'usage, dans l'Europe chrétienne, de matériaux symboliques préchrétiens et de souligner une fois de plus la complexité d'une étude un peu poussée des formes initiatiques qui ont alimenté pendant des siècles la vie spirituelle de la Chrétienté occidentale.

jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, par Alexandre Speltz, édition française par Lechevallier-Chevignard (Milan, Ulrico Hoepli, éditeur, p. 108).

JEAN REYOR.

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE TRADITIONNELLE [1]

III

Les faits évangéliques qui ont réalisé ces espérances sont l'explication surnaturelle et divine des termes d'abord obscurs, mais progressivement plus clairs, de la prophétie primitive.

La convenance du nombre 532 pour exprimer l'idée d'harmonie est non seulement fondée sur la valeur du cycle astronomique qu'il mesure, mais encore sur la valeur de l'expression géométrique à laquelle il se lie.

La réunion de tous les nombres impairs contenus dans le nombre 26, qui est le nombre du nom divin *IeHoVaH* donne 169, nombre du mot *TsAaDeH*, « progrès ». Le mot *MKeL*, qui signifie un « bâton » nécessaire pour le progrès, pour la marche dans la bonne voie, donne 170. C'est entre 169 et 170 qu'il faut chercher la mesure du diamètre d'un cercle ayant 532 unités. Si l'on ajoute au bâton le nombre des 12 tribus d'Israël qui progressent vers la terre promise, on a 182, nombre du nom de *IaAaKoB* et ce nombre 182 résulte de la somme des nombres pairs contenus dans 26, nombre du nom de *IeHoVaH*, comme 169, ou le progrès *TsAaDeH*, résulte de la somme des nombres impairs. Ces nombres pairs indiquant les choses humaines, les nombres impairs les choses divines, et 532, nombre du nom de *IeSVAa*, résultant d'un nombre incommensurable contenu entre 169 et 170, il s'ensuit que la raison de ce nombre se trouve dans l'infini

1. Cf. *Etudes Traditionnelles* de mars 1947 et octobre-novembre 1952.

et qu'il représente, suivant la pensée de saint Irénée, une harmonie des choses célestes et terrestres dont la raison est infinie. *Jesus autem nomen secundum propriam linguam Hebroeorum... significans Dominum eum qui continet coelum et terram* (9).

Cette image numérique de l'idée d'harmonie, pour le chrétien, est le signe d'une vérité de l'ordre surnaturel. Il y voit le nom du Sauveur promis à Adam.

Cette même image est pour le philosophe le signe d'une vérité de l'ordre naturel qui met en rapport un cycle astronomique avec une vérité géométrique.

Le politique y voit un signe d'une idée sociale qui tend à régulariser les forces de l'humanité.

L'artiste y voit le signe de la beauté matérielle qu'il tâche de reproduire dans toutes ses œuvres.

De là quatre traditions qui marchent parallèlement depuis l'origine des temps.

Faute d'avoir suffisamment étudié ce parallélisme, l'archéologie s'est jetée jusqu'ici dans une interprétation des images traditionnelles, ou exclusivement religieuse, ou exclusivement philosophique, ou exclusivement historique et sociale, enfin exclusivement artistique et matérielle. Il fallait distinguer.

La vérité surnaturelle, source de toutes les harmonies, n'appartient qu'à la véritable tradition prophétique conservée par les Juifs, répandue dans le monde entier par les Chrétiens. Les trois autres traditions se rattachant à une idée religieuse mal définie, mal soutenue dans les sociétés antiques, se lient à toutes les erreurs de la mythologie. Elles ont fait le fond des mystères dionysiaques.

Les prophètes de la tradition surnaturelle et seule véritablement divine ont représenté leur tradition par l'image d'un char traîné par 4 animaux à 4 faces.

Le premier animal est un aigle, symbole de la contemplation sublime.

Le second animal est un homme-ange, symbole de l'union des choses célestes et terrestres.

Le troisième est un lion, symbole de la puissance de la parole.

Le quatrième est un bœuf, symbole de la puissance du travail et du sacrifice.

Aucun de ces signes ne doit être pris isolément, car chacun d'eux se lie aux trois autres. La contemplation sublime ne doit jamais oublier l'union des choses célestes avec les choses terrestres, pas plus que l'enseignement de la parole, et la loi du travail et de la souffrance. De même que le travail et la souffrance doivent trouver leur enseignement dans la parole, leur espoir dans l'union des choses terrestres aux choses célestes, et leur repos dans l'idée supérieure d'où découlent toutes les autres.

Ceci est tellement vrai, dans la puissance hiéroglyphique de la langue hébraïque, que l'on obtient par les nombres le résultat suivant :

Un aigle *HNeScheR* vaut	555
Un ange *MeLACh*	91
Un lion *ARIE*	216
Un bœuf *ALePh*	111
Un homme humble et petit contemplant *ZaCh*	27
	1.000

1.000 ou le grand *aleph* indique la famille et la doctrine impérissables, éternelles. Ce nombre répété 4 fois donne 4.000, époque précise à laquelle tous les peuples attendaient le sauveur, les uns divin, les autres simplement social, les uns surnaturel, les autres naturel. Le Dieu des Chrétiens est le seul qui ait réalisé en l'an 4000 les espérances de l'humanité, le seul qui ait réuni les 4 caractères indiqués par les 4 animaux de la prophétie.

On lit dans l'Evangile qu'un publicain nommé Zachée et d'une taille très petite monta sur un sycomore pour voir

Jésus. Le Sauveur ayant aperçu Zachée lui dit de descendre, qu'il allait entrer chez lui. Les pharisiens, grands observateurs de la lettre de la loi, méprisaient beaucoup les publicains, hommes de calculs et de chiffres. Le publicain Zachée est donc le type de ces hommes à doctrine étrangère, méprisés par les pharisiens. Voici le résultat gématrique de son histoire.

Le secret principal de la science ou la grande écorce *LaT* vaut	39
La clef pharisienne qui le tient renfermé *MaPhThacH* vaut	528
Zachée ou le petit publicain regarde Jésus *ex sycomoro*, du haut d'un sycomore, sorte de figuier. La préposition *ex* est représentée en hébreu par la lettre *M* qui vaut 40. Ce nombre, multiplié par le nombre 27 du nom de Zachée, vaut	1.080
Le figuier *PaG*, 83, multiplié par le même nombre 27, donne	2.241
Le tout donne	3.888

Cette formule numérique se retrouve dans les traditions indoues et indique l'une des révélations de *Brahma* (10). Nous l'avons trouvée sur une croix d'argent conservée à Maëstricht. Nous devons la communication du dessin de cette croix à MM. Arthur Martin et Cahier. Les signes hébraïques et grecs qui s'y trouvent ont donné pour résultat une expression remarquable de l'action de la sainte Trinité dans l'incarnation. Le nombre 3.000 égale 3 grands alephs qui, d'après M. Drach, sont un symbole de la Trinité. On connaît déjà la valeur du nombre 888 en lettres grecques. On doit se rappeler ce que nous avons dit plus haut que le nombre du mot *ZiKNHa*, la « vieillesse », 162, multiplié par 24, nombre des vieillards de l'Apocalypse ou de la révélation, donne 3.888. Ces vieillards se prosternent devant le

trône de Dieu, pendant que les 4 animaux répètent trois fois le mot « saint », afin d'adorer la Trinité. Ils se prosternent une seconde fois pour adorer l'agneau divin qui est Jésus. Cette fois les 4 animaux disent *AMEN* ou *credo*, je crois. Ce mot est absolument identique pour le sens au mot *AMVN*. La première partie de ce mot, *AM*, vaut 41 ; la seconde partie, *VN*, vaut 56. 41 × 56 = 2.296. Si l'on divise ce nombre par 26, nombre de *IeHoVaH*, on a au quotient 88 + 8/26, nombres employés à Rouen pour la mesure de la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église métropolitaine, et qui fait ensuite la différence de cette église avec celle de Saint-Ouen de la même ville. 88 est le nombre du mot *cHaP*, la « pureté ». 26 est le nombre de *IeHoVaH*, la vie infinie. 8 est le nombre de la lettre *cheth*, indiquant la vie simplement. Les deux syllabes du mot *AMVN*, qui peuvent donc se traduire AM la « mère », *V* et *N* le « fils », multipliées l'une par l'autre, donnent 2.296, nombre qu'on obtient aussi par 88, la pureté, multiplié par 26, la vie infinie, plus 8, nombre de la vie finie qui croît dans la perfection.

En étudiant la croix de Maëstricht dont la date doit être la fin du XVI[e] siècle ou le commencement du XVII[e], nous nous sommes demandé si elle n'appartiendrait pas à l'association des rose-croix (11) si répandue en Allemagne vers ce temps-là. Cette association semble avoir eu pour but de matérialiser toutes les formules traditionnelles et de les diriger toutes, par une superstitution enthousiaste, vers l'alchimie.

La « rose », qui se dit en hébreu *cHaBaTseLeTh*, est une image employée par Isaïe, chap. XXV, 1, et dans le Cantique des Cantiques, chap. XI, 1, pour signifier la joie que doit concevoir l'Eglise de son union avec le Christ son époux, et de l'union des deux Testaments. Elle est aussi un symbole des espérances attachées à l'idée de résurrection. C'est pourquoi chaque année, un peu avant la fête de Pâques, le dimanche où l'on célèbre la joie de la céleste Jérusalem et l'union des deux Testaments, le souverain Pontife bénit solennellement une rose d'or et l'envoie à un des princes

de Rome ou de la chrétienté (12). Le nom de « rose d'or » vient de ce que cette rose est représentée avec 10 feuilles et une croix intérieure. Cette croix forme 4 lobes intérieurs qui, réunis aux 10 feuilles, donnent 14, nombre de l'or *ZHB*. A la cathédrale, par exemple, on a placé 12 roses semblables par chaque travée, 12 × 14 = 168, nombre qui représente les deux Enochs ou les deux dédicaces, l'une temporelle, l'autre éternelle, l'une matérielle, l'autre spirituelle. 168 + 1 = 169, diamètre approximatif du cercle qui a 532 unités. Or, la rose *cHaBaTseLeTh* vaut 530, plus l'idée de l'union des deux choses qu'elle représente, 532, ou le nombre de l'harmonie spirituelle, astronomique, géométrique et sociale. Les 10 feuilles multipliées par la croix donnent 40, nombre de la pénitence. Ce nombre, plus le carré de 10 ou de la loi, donne 140, nombre du mot *KAM*, « ressusciter ».

On voit maintenant pourquoi les alchimistes se donnaient le nom de rose-croix, puisque cette rose-croix présente le nombre de l'or, et pourquoi ils promettaient à leurs adeptes de les faire vivre 140 ans. Une autre prétention des rose-croix nous intéresse davantage, c'est qu'ils affirment retrouver par l'usage des nombres le secret du langage.

Les rabbins ont une formule *APh* qui indique le « jugement de rigueur » imposé aux hommes. Cette formule lue avec un grand *A* vaut 1.080 (13), autant que 3 cercles de 360 degrés. De cette formule découle une autre formule qui se lie à l'une des institutions les plus importantes de l'humanité, la chevalerie. Cette formule *cHaP*, qui, lue simplement, vaut 88 et signifie « pureté », indique la connaissance des accents inférieurs et moyens de l'écriture et du langage. La connaissance des accents supérieurs est l'apanage de la tradition orale indiqué par le mot *AZeN*, une « oreille », dont le nombre 58 est égal à celui de *cHeN*, la « grâce spirituelle », et de *cHaN*, la « forteresse » de « l'homme puissant ». La connaissance des accents moyens est attribuée à la formule *cHOTaM*, un « nez », ayant pour valeur 63 (14). 63 multiplié

par les deux narines donne 126, le nom du « cheval », de même que le nombre 88 du mot *cHaP*, doublé, donne 176, nombre du mot *KOAa*, qui indique dans la Bible le pays d'où Salomon tirait ses chevaux. La connaissance des accents inférieurs est attribuée à la formule *PeH*, la « bouche », dont la valeur 85 doublée donne 170, nombre du mot *MaKei*, indiquant le « bâton » servant à soutenir la marche de l'homme qui voyage sans le secours du cheval.

58, ou la tradition orale, répond au mot *cHaN*, la grâce spirituelle ou la faveur temporelle, et la diagonale d'un carré qui a 58 unités de côté est 84, nombre du mot *cHeNOCh*, « dédié », « initié », « consacré ». Ce nombre 84, doublé à cause de l'une et l'autre grâce, donne 168, diamètre approximatif du cercle qui a pour mesure 528, nombre de la clef. La clef se lie donc à la connaissance de la partie la plus élevée des trois portions secrètes de l'écriture et du langage, 532 à la partie la moins élevée.

Le nombre 532 est encore voilé sous le nom de la « fille de l'œil », de la « pupille de l'œil », indiquant une chose rare et précieuse. La pupille ou la fille de l'œil (15) se dit en hébreu *BaThAaIN*, mot dont la valeur est 2 + 400 + 70 + 10 + 50 = 532. Les mots *BaTh* ·*KOL* indiquent la « fille de la voix » ou l'écho. La valeur est 2 + 400 + 100 + 6 + 30 = 538 ou 532 + 6. Les interprètes disent que ce nom a pour raison la « beauté », or, la numération de la « beauté » est la 6e, dans la numération terrestre, c'est-à-dire en descendant de la « couronne » au « trône », suivant le langage kabbalistique. On trouve au contraire la « rigueur » à la 6e numération, en remontant du « trône » à la « couronne », c'est-à-dire en remontant de la matière à l'esprit, du monde naturel au monde surnaturel. 532 divisé par 6 donne au quotient 88 + 4/6, nombre du mot *cHaPh* qui signifie pur. Le double de ce mot donne 176, nombre du mot *KOAa* (16), une « région », et surtout la région des « hommes libres ». 88 se partage en 4 parties qui sont les suivantes : 24 + 22 + 16 + 26, c'est-à-dire le nombre de la langue grecque, de la langue hébraïque, de la langue étrusque et le nombre du nom divin *IeHoVaH* qui exprime la vie supérieure, la vie divine. Chez les bouddhistes de l'Inde, les hommes élevés au-dessus de leurs frères pour les conduire et les juger, les génies, habitent les 6 cieux des *devas* ; la seconde classe, appelée les dieux visibles, occupe les 16 cieux plus élevés jusqu'au 22e du *Brahma-Loka*. Dans la troisième classe se trouvent les êtres immatériels, qui, ayant été sectateurs zélés de la doctrine de Bouddha, occupent les 4 cieux plus élevés, du 23 au 26e. Enfin, les bouddhas résident dans le « bon » qui ouvre tous les cieux (17).

Les rabbins divisent leur initiation d'une manière différente en 4 classes (18) : 1° le monde *Aziluth* ou de la noble origine, dans lequel les hommes comparés à des « aigles » contemplent l'éternelle beauté et s'inspirent de sa vie. 26-*IeHoVaH*, « il est éternel ».

2° Le monde *Briah*, ou du conseil ou de l'élection, est celui des esprits administrateurs où les hommes, comparés à des « anges », transportent dans le gouvernement des choses humaines les idées de justice qu'ils ont puisées dans leurs rapports avec les habitants du monde *Aziluth* (19). 16-*HaVaH*, « j'ai été ».

3° Le monde *Jesirah* est celui des passions d'où naît l'antagonisme des éprouvants et des éprouvés. C'est là que les deux « lions », symboles de la puissance de la parole, sont placés en regard, l'un pour défendre la cité sainte, l'autre pour l'attaquer. L'un pour retenir dans sa griffe l'épine des 22 lettres ou le secret du langage, l'autre pour briser les 7 sceaux qui ferment le livre. 22-*VIV*, « j'ai été, je serai ».

4° Le monde *Asiah* ou du travail pénible des arts mécaniques. C'est dans ce monde-là que les hommes, comparés à des « bœufs », cultivent la terre avec patience. L'espoir des habitants de ce 4e monde est dans l'union des idées de justice et de miséricorde représentées par les deux mains *IdaI* dont le nombre est 24. Ces deux mains, divisant le produit du lion 216 par le nombre de l'or 14, amènent au quotient

126 qui est le nombre du cheval SOS. Là se fait l'association de la chevalerie qui a pour but d'unir les étrangers avec les initiés à l'intelligence et à la conduite du grand char. 24-*DaCh*, le pénitent.

Le cheval se divise en deux portions : le *MaGe* ou l'initié docte, et le *PaGe* ou l'aspirant comparé à un arbre encore un peu sauvage. *MaG* vaut 43, *PaG* vaut 83. 83 + 43 = 126.

L'explication la plus élevée qui ait été donnée du grand char et des 4 animaux est sans contredit celle que donnent les 4 Evangiles (20) adressés indistinctement à tous les hommes. La fidélité au mouvement intérieur de la grâce et la docilité à l'enseignement de l'Eglise, organe de la vraie tradition, est la seule condition nécessaire pour remonter du travail pénible aux joies de la vision céleste. Saint Jean, comparé à un aigle, raconte la génération du verbe divin ; saint Matthieu, comparé à un ange, se sert de la balance et des calculs du publicain pour prêcher les lois éternelles de la justice ; il montre Jésus-Christ ayant à la main le van du grand conseil, représenté dans l'iconographie byzantine par Jésus-Christ uni aux trois archanges. Saint Marc fait retentir dans le désert le rugissement du lion qui invite les hommes à « préparer les voies du Seigneur » et à rectifier les sentiers dans lesquels ils marchent. Saint Luc montre l'étendue des sacrifices imposés au travailleur spirituel. Ce qu'il aperçoit de vérité dans la prière, sa parole est souvent inhabile à le reproduire, et quand sa parole plus efficace retentit avec fruit, il voit que si elle est une occasion de salut pour plusieurs, elle est une occasion de perte pour un grand nombre qui n'en profitent pas. Le cœur de l'apôtre est comme un autel symbole du sacrifice.

Cette explication est inaltérable. Le cœur, qui n'oublie jamais la loi du sacrifice, ne peut être vicié par l'esprit. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Luc XXIII, 46.

L'explication la plus imparfaite du grand char repose sur un principe différent, elle suppose les différences sociales et la division des classes, à raison de la naissance et de la capacité ;

elle a quelque chose de l'infirmité humaine. Aussi a-t-elle été la source de la divinisation de l'homme par l'homme et de l'idolâtrie civile, dont l'existence a été affirmée par Varron : « *Tria genera theologiæ dicit esse, id est rationis quæ de diis explicatur, eorumque unum mythicon appellari, alterum physicon, tertium civile. Mythicon, quo maxime utuntur poetæ : physicon, quo philosophi : civile, quo populi* ». Saint Augustin tâche de ruiner ces trois distinctions et d'en montrer la vanité (*De Civit. Dei*, lib. VI, c. 6). Court de Gébelin montre que saint Augustin et les autres Pères de l'Eglise avaient raison de combattre ces explications des philosophes païens ; mais il fait aussi observer que si ces philosophes n'étaient plus aptes à remonter au véritable principe des symboles, la nature symbolique des images n'en était pas moins réelle (*Monde primitif*, t. I, *du génie allégorique des anciens*, p. 49). Le génie de la cité est au centre de l'*azile* au milieu des dieux *selecti* ou *indigètes*. Pour aller jusqu'à ce génie il faut traverser le cercle des 12 dieux *consentes* qui règnent dans l'Olympe (21). Avant d'arriver à ce grand conseil des dieux universels, il faut avoir été éprouvé par l'antagonisme qui existe entre les passions scientifiques et les passions guerrières. Dans le cercle placé au-dessous s'agitent les moindres disciples d'Hermès, rêvant la création de l'or matériel et ne connaissant rien au-dessus des produits industriels. Pendant que les *camires* ou servants d'autels travaillent avec tant de zèle, les cabires (22) forgent et disposent la machine sociale.

La société antique, à l'exception du peuple juif, s'est prosternée devant les 12 génies *consentes* ; elle a adoré les 9 dieux *selecti*. Elle s'est fait un dieu de la patrie et de ses lois, de ses souvenirs. Le dernier des génies était une partie de l'âme universelle.

Ce système, profanation de la contemplation primitive et du droit que donne la noblesse ou la capacité, est la raison de la disposition du temple de Janus à Autun.

De la quatrième enceinte au centre de l'édifice, on compte

88 pieds, divisés comme il suit : 24 + 22 + 16 + 26.

Dans l'intérieur de la *cella*, on voit 4 grandes niches pouvant recevoir des statues équestres et 4 petites niches destinées à des statues en pied. On voit au fond de la cella, vis-à-vis de la porte qui était ouverte à l'orient, une 9e niche d'une forme absidaire.

A l'intérieur de la *cella*, dans l'enceinte du monde *Briah*, sont 12 niches pour les 12 dieux *consentes*.

Il ne reste plus que les fondations et quelques fragments du pavé des trois enceintes qui environnaient la *cella*.

Cette *cella* a 204 pieds de tour, nombre qui répond au mot hébreu *DaR*, la pierre précieuse ; 204 est le produit de 17 par 12. 17 est le nombre du mot *TOB*, le « bon », idée placée par les bouddhistes au sommet de leur système.

Les Chinois donnent à une figure qui signifie chez eux le plan d'une région, d'un gouvernement, le nom de *KOVE*. Les Hébreux nomment *KOAa* la région d'où Hiram tire ses chevaux. Le mot *KOAa* vaut 176, largeur totale de l'édifice d'Autun. La *KOAa-DaR* ou la Coudre est la région de la pierre précieuse, de la liberté, car le mot *DaR* a la plus grande affinité avec le mot hébreu *DeROR*, la « liberté ». 176, nombre de la *KOAa*, plus 204, nombre du mot *DaR*, plus les 10 numérations qui sont le fond de la science traditionnelle de l'arbre mystérieux, donne 390, qui répond au mot hébreu *SchaMaIM*, les cieux, et au mot grec πολις, la cité. Ici se retrouve la notion des deux Enochs, l'un type de la société surnaturelle, l'autre de la société naturelle, la dédicace spirituelle et la dédicace civile.

D'après Cassiodore et saint Hilaire, les Septante, voulant donner une notion de la valeur spirituelle des nombres, disposèrent le Psautier suivant les principes d'une sagesse profonde conforme à la tradition de Moïse : *Septuaginta seniores, secundum traditionem Moysis, ad custodiendam legis doctrinam in synagoga manentes, spiritali et coelesti scientia virtutes psalmorum intelligentes, in numerum eos atque ordinem redegerunt, singulis quibusque* numeris *pro* *efficientia sua et absolutione perfectis, perfectorum et efficientiam psalmorum ordinem deputantes* (S. Hilar. Pict. *in lib. Psal.* no 8. — V. aussi Cassiodore, *Psalm. Praefat.* c. 17).

Saint Augustin admet les conséquences de ce fait. *In numero 17 sicut in aliis multiplices figuras exhibentibus, sacramentum mirabile reperitur. Nec immerito etiam* psalmus decimus septimus *in regnorum libris solus integer legitur, quia regnum illud significat ubi adversarium non habebimus* (*De Ritibus Eccles. Epist.* CXIX, *ant. edit.*).

Après d'aussi graves autorités, nous citerons les faits suivants résultant de l'étude des nombres des psaumes.

Cassiodore pense que le psaume 22 peut indiquer la langue hébraïque, le psaume 23 la langue latine, et le psaume 24 la langue grecque. *Numerus autem psalmi* (23) *ad viginti tres litteras latinorum fortasse pertineat. Ut apud Hebræos viginti duæ, apud Latinos, unde nunc sermo est, viginti tres ; apud Græcos, viginti quatuor habeantur. In isto psalmi calculo redolet beata perfectio.*

Cet auteur, en notant les 22 divisions du psaume 24 par versets, eut soin de n'inscrire cependant que 20 lettres hébraïques peintes au minium, laissant de côté la lettre *vau* et la lettre *koph* qui forment en hébreu le mot *KO* ou « la ligne ». *Noverimus hunc psalmum sextam et decimam nonam litteras non habere, reliquas vero in textu psalterii minio pingendas judicavi.*

Les lettres *fau* et *kopha* sont précisément celles que les Grecs omettent dans leur alphabet, ne les plaçant que dans la numération où l'une vaut 6 et l'autre 90, c'est-à-dire 96, nombre de la formule rabbinique *AL-ADoNaII* justice et miséricorde.

Jérémie, dit Cassiodore, attachait le plus grand prix à ce genre de notation. *Jeremias captivitatem Jerusalem quadruplici alphabeti lamentatione deflevit : docens litterarum sacramenta, etiam rerum nobis coelestium indicare mysteria.* Les 22 lettres de l'alphabet hébreu multipliées par 4 donnent 88, nombre qui mesure les 4 enceintes latérales du temple de

Janus, à Autun. Ces enceintes latérales sont divisées comme suit, 24 + 22, 16, 26, 24 et 26 sont les deux manières de compter l'alphabet grec ; 22 est le nombre de l'alphabet hébreu, 16 est le nombre de l'alphabet étrusque. On voit que la formule des 4 alphabets avait été profanée par les païens. 22 est le nombre étendu de la lettre *vau* qui, multiplié par son nombre ordinal 6, donne 132 ou le mot *KaBbal*, tradition. 132 × 4 donne 528 ou la clef. 176, nombre de *KOAa*, multiplié par 3 donne 528.

Ce temple, comme nous l'avons dit ci-dessus, représentait 4 degrés d'initiation qu'il fallait parcourir pour arriver à toute l'étendue des droits de citoyen et à la connaissance de l'origine des lois nationales. Il représente le char des dieux de la partie temporelle opposé au char du dieu unique de la patrie éternelle. Du mur extérieur à l'orient jusqu'à la seconde enceinte, il y avait 33 pieds. Venait une enceinte rectangulaire ayant 33 pieds dans le sens de la longueur. Les 50 pieds de la *cella* joints aux 16 pieds de la troisième enceinte donnaient 66 pieds, en tout 132. 132 × 2 = 264 qui est le nombre du mot *SeDeR*, « constitution ». Ce nombre, divisé par 66, nombre du mot *GaLGaL*, une « roue », donne 4 au quotient. De là les 4 roues du grand char ou la constitution formée par l'union de deux traditions, de deux ordres primitifs. Le char se dit en hébreu *MeRChaBH* = 267 ou simplement ReChaB = 222. On lui donne le nom de trône ou chaise curule (*Kabb. denud.*, t. I, p. 553). Cette organisation des dieux lares ou nationaux est appelée dans l'Ecriture le secret du secret, *GOG* et *MaGOG*, le grand ennemi des enfants de Dieu. *GOG* vaut 12, comme il y a 12 niches à la partie extérieure de la *cella* du temple de Janus. *MaGOG* vaut 52, comme la face orientale de la même cella. 12 est le nombre des mois de l'année consacrés à chacun des 12 dieux *consentes*. 52 est le nombre des semaines de l'année consacrées aux 7 *vans* (*BaN* = 52), représentés par les 7 planètes. Les trois *ventes* initiatrices, développement du 7e *van*, ou les 3 Vénus, se composent chacune de la notion de 4 des

dieux *consentes*. On comprend que le prophète ait indiqué la captivité de Jérusalem ou le triomphe de l'erreur par l'idée du char des dieux de la terre opposée au char de Jéhovah, du Dieu éternel, représentant la patrie sans fin, dont tous les hommes sont citoyens. L'organisation dont il s'agit paraît avoir existé sous différentes formes dans la plupart des nations. Elle se lie au partage de l'année en 12 mois et 52 semaines de 7 jours, d'un usage si généralement répandu. Les 7 fils et les « trois » filles de Job pourraient bien représenter cette organisation avant qu'elle ne fût devenue un moyen d'idolâtrie. Les initiations paraissent avoir eu d'abord un but excellent, celui de n'admettre au titre de citoyen que des hommes bons et capables ; mais, à raison de l'infirmité humaine, ce moyen devint le principe d'un système tyrannique d'abord, puis bientôt impie. Les chefs du secret, pour mieux régner, firent des dieux des différentes formules, et imposèrent à l'intelligence de la vérité un joug de fer que le Christ seul a pu briser. C'est lui qui, en mourant comme un paisible agneau et ressuscitant comme un lion généreux, a brisé les 7 sceaux du livre. Il a opposé aux 7 mystères d'initiation humaine les 7 sacrements, dont la vertu toute divine et intime prépare le chrétien à faire partie de la cité éternelle, en lui communiquant tous les droits de l'empire que chaque homme doit exercer sur soi-même par la pratique de ses devoirs. *Regnum Dei intra vos est.* On trouve au 3e chapitre des *Lamentations* 3 alphabets mélangés. Ceci est important pour l'intelligence des 7 vans et des 3 ventes. On remarquera sans doute que c'est immédiatement après la prière de Jérémie qu'arriva la vision spirituelle du grand char par Ezéchiel.

NOTES

9. — *Contra Hoereses*, cap. XXVII, lib. 21.

10. — Histoire de la Chine, par M. Paultier, p. 20.

11. — Guillaume Naudé, secrétaire du cardinal Mazarin, a écrit sur l'histoire des frères de la rose-croix. Dans l'ins-

truction du grade maçonnique des Ecossais dit aussi des Rose-croix, il est parlé de la valeur kabbalistique des lettres suivant le « langage des anges ». « Nous montrons et ensei-« gnons, disent ailleurs les Rose-croix, sans livres ni marques, « à parler toutes sortes de langues ». Quelque grandes que soient les erreurs de l'esprit humain, on doit supposer qu'il y a sous ces expressions mystérieuses quelque chose de plus scientifique que les folies hermétiques.

12. — Le dimanche *Loetare* ou le IVe dimanche de Carême suit ou précède, dans les anciennes liturgies, le *scrutinium ad electos* ou le choix des catéchumènes. La rose était un symbole de puissance et d'instruction spirituelles. *Tam ad decorem Ecclesioe, quam ad fidelium instructionem noscitur spectare... Ejusdem Rosoe memoria incitatus, ea quoe desunt passionis Christi in corpore tuo complere cum auxilio Domini satagas, et ipsius solatiente clementia debeas ad resurrectionem gloriam pervenire* (D. Martenne, *de ant. Rit. Eccl.*, t. IV, p. 183).

13. — Les 4 lettres latines de l'inscription de la croix (écrite dans les trois langues hébraïque, latine et grecque) *INRI*, lues en hébreu, valent 270. 270 × 4 = 1.080. On obtient le nombre 270 en réunissant le nombre du mot « basq » donné à la langue des Ibères au nombre des mots « lat » et « hel », racine des mots « latin » et « hellène ». *BaTsK* signifie « fermentation » et vaut 192. *LaT* signifie « chose cachée » et vaut 39. *cHeL* signifie « chose révélée » ou « profanée » et vaut 38. 192 + 39 + 38 + 1 = 270. Il est dit dans l'Evangile que « le royaume du ciel est semblable à une « femme qui cache un levain dans trois mesures de farine « jusqu'à la préparation parfaite de la pâte ». La femme *AiScheH* vaut 306. Les mesures de farine *KaMacH-SAIM* valent 259, autant que le mot *GARON* un « gosier », et que le mot grec Βασιλεία un « royaume ». Si l'on retranche de 306 le nombre 3 qui doit multiplier les mesures de farine, on a 303. 259 × 3 donnent 777, nombre de la croix, en grec σταυρός ; le reste 303 ajouté à 777 donne 1.080. Si l'on re-

tranche de 1.080 le nombre 192 du mot *BaTsK*, « masse de fermentation », levain, on a 888 ou Ἰησοῦς, nom de repos et d'harmonie.

Les Basques sont, d'après Eicchoff (*Parallèle des langues*, p. 13), les restes d'une population d'origine chaldéenne. M. de Humbolt croit que la langue basque a régné jadis dans toute la Celt-Ibérie et dans une partie du midi des Gaules. Les Bituriges-Vivisci, les Biscaïens, ont dans leurs noms quelques traces du nom conservé par les Basques. La signification du nom Bisquins, « compagnie étrangère », donnée aux Cantabres pendant le moyen âge, paraît rattacher ce mot à celui de « Bascauda » donné aux Compagnies franches de la Gaule. Le mot hébreu *BaTsaK* indique l'idée du « soulèvement qui se produit dans une masse trop fortement pressée ». L'histoire des Basques des Pyrénées et celle des Ibères du Caucase est l'histoire de la réaction contre les envahissements des peuples plus nouveaux depuis les temps les plus reculés. Jésus-Christ, dans la parabole, a l'intention d'opposer le mouvement de la charité qui procède avec patience au mouvement de colère et de passion (*Cornel. a lapid. in. c. XIII mutuis*).

14. — *Kabb. denud.*, p. 67, 336, 641.

15. — *Notio BaTh vocatur filia vel pupilla oculi. Per illam intelligitur* Malchuth (*id est regnum*). — BATh KOL, *filia vocis, Ecgo. R. Moscheh docet quod per vocem* KOL *intelligitur Binah* (*intelligentia*) *et per filiam Malchuth. R. Schimeon ben Jochai dicit quod filia vocis nomen habeat propter Tiphereth* (*pulchritudinem*) (*Kabb. denud.* t. I, p. 219 *et* 220). — L'auteur cité ci-dessus dit qu'il faut grandement faire attention au rapport qui existe entre une maison *BITh* et une fille *BaTh*. C'est de cette analogie que toutes les fondations de l'ordre des Cîteaux étaient appelées des « filles ». Nous ferons observer que ce monastère fut le protecteur spécial de l'ordre des Templiers, ordre militaire qui a retourné contre l'Eglise et contre ses espérances toutes les formules que le Christianisme avait expliquées d'une manière spiri-

tuelle. L'usage de la gématrie dans les constructions de Cîteaux ne paraît pas faire un doute. Saint Robert, qui fonda ce monastère, s'était fait expliquer la Bible selon le texte hébreu, et avait pour cela consulté les rabbins ; il connaissait en conséquence la langue hébraïque. Toutes les mesures du monastère s'expliquent très naturellement par la gématrie (Le successeur de Robert fut Guy de Verdun).

L'église avait 282 pieds de long sur 60 de large. 282 répond au mot *BAaIR*, *in hoste*, 60 répond au mot *DVN*, *judicium*, *BAaIR-DVN* peut se prononcer *VERDVN* qui est le nom de la ville placée près de là au confluent du Doubs et de la Saône. Les deux nombres réunis donnent 342, nombre du mot *BoScheM* qui indique un « aromate précieux », une « onction de bonne odeur ». La croix est en effet, selon saint Bernard, une ressource contre l'ennemi spirituel. Elle est dure en apparence, parce qu'on ne cherche pas assez quelle en est l'onction : *Vos qui experti estis, ecce scitis quia vere crux nostra uncta est. — Nec sine cruce sequi Christum, nec sine unctione crucis asperitatem ferre quis posset.* Ceci se trouve dans son premier sermon sur la Dédicace des églises, à propos des onctions en forme de croix que l'on trace sur les temples consacrés. Le dortoir de Cîteaux avait 168 pieds de longueur et 50 de large. 168 est le nombre du mot *cHaPP*, « pur, immaculé », et d'où vient le mot *cHVPA*, un lit sans tache. 50 est le nombre du mot *ChaL*, « tout ». L'expression est donc *totus immaculatus*, le « lieu tout saint », expression si convenable pour indiquer la sainteté dont un religieux fait profession. Le chapitre, lieu des *coulpes* et du jugement volontaire de chaque religieux, avait 60 pieds sur 60 pieds, c'est-à-dire deux fois le nombre du mot *DVN* qui signifie « jugement ». A Autun, la salle du chapitre de la cathédrale avait d'un côté, pour décoration, le jugement de Salomon faisant allusion au mot *DVNum*. *AVGVSTI-DVNVM*. De l'autre côté saint Silvestre, patron des libertés de l'église du Don, *DONVM*, fait par Constantin. — *AVGVSTI-DONVM*. Cette salle capitulaire se trouvait sur les ruines de l'ancien

prétoire. Les inscriptions de la tour Jouère ont donné la leçon *AVGVSTO-DONVM*. La faveur avait été mise par l'empereur chrétien à la place du tribut, la charité avait succédé au jugement rigoureux.

16. — Ce nom est celui que les Chinois donnent à l'image qui représente un *pagus*, un gouvernement. M. Pauthier, p. 2. *KOAa* = 176. Il y en a 3, p. 481, 176 × 3 = 528 ou la clef.

17. — Abrégé de Géographie de Balbi, p. 73.

18. — C'est ce que l'on appelle le mystère du char et des chevaux, dans la langue rabbinique, la *mercava*. Ce char est une formule à l'aide de laquelle on transmet les idées de l'harmonie d'abord divine, puis ensuite spirituelle, sociale et physique. On peut voir l'explication scientifique au tome III de la *Kabb. denud.*, p. 225.

Villapland, dans son grand ouvrage sur Ezechiel, a réuni les vraies traditions conformes à l'enseignement de l'Eglise, en ce qui concerne les idées dogmatiques.

19. — Les idées d'ordre par voie de justice étant moins parfaites que les idées d'ordre par voie d'amour et d'union totale de volonté, les rabbins disent que le monde *Briah* est le premier degré du *lapsus regum*, c'est-à-dire le premier effet des calculs humains. Au lieu du nombre 26, qui est celui de la plénitude de la vie *IeHoVaH*, on ne voit ici qu'une portion de la vie *HaVaH* qui vaut 16. C'est dans ces trois lettres *HVH* que se trouvent, selon les rabbins, le mystère de la vérité, parce que le passé tend à s'unir au futur, par lequel l'intelligence et le trône se concilient dans la beauté. La beauté est représentée par la lettre *vau*. Les valeurs de cette lettre sont 6 et 22.6 × 22 = 132. Or, 132 est le nombre du mot « tradition », doctrine transmise et acceptée, la « prophérie ». Le mot *HVH* renferme la notion des 7 numérations inférieures dans lesquelles se trouvent la puissance des calculs humains, éclairés par un commencement de calculs divins (Voir *Kabb. denud*, t. I, p. 273, 330).

20. — C'est précisément vers le dimanche où l'on offrait la « rose d'or », symbole de la durée du monde et des pro-

messes éternelles, que l'on expliquait, dans les anciennes liturgies, les symboles des 4 animaux par la doctrine des 4 Evangiles (Mabillon, *de Liturg, gallic.*, p. 432).

21. — Le capitole romain démontre l'existence de ce système. Il est certain que le centre de l'empire romain, où est aujourd'hui la place du *Campidoglio*, était occupé par un bosquet nommé « l'asile ». Le *Tabularium*, dédié à Iovis, était entre l'école Xanta, dédiée à Athéné, destinée aux légistes notaires, et un autre édifice dédié à Ivno, destiné aux beaux arts.

22. — Dans les traditions persanes le *Cabire* est l'adversaire du *Doach*, dur législateur.

(*A suivre*).

DEVOUCOUX.

LES LIVRES

YÜAN-KUANG. — *Méthode pratique de divination chinoise*, avec préface et notes explicatives de TCHOU-HOUA et Charles CANONE (Paris, Ed. Vega).

La critique principale qu'on pourrait adresser à cet ouvrage est qu'il paraît constituer un encouragement pour le lecteur à se livrer lui-même à la divination par la méthode du *Yi-King*; le livre se vend même accompagné d'un paquet de baguettes divinatoires faites d'herbes séchées. Il faut cependant savoir gré au commentateur d'avoir indiqué en toute occasion que cette divination consiste moins à découvrir un avenir qui serait déjà tout donné, qu'à déceler certaines menaces, en telle ou telle circonstance particulière, et à tenter de saisir à propos de cette situation le conseil fourni par le Ciel, ou si l'on préfère le conseil fourni par un rappel de ces lois universelles de la mutation et du retour à l'équilibre, que les *Pa-koua* symbolisent. Mais ici il s'agit, plus précisément, au moyen de la manipulation rituelle des baguettes et de certaines « coupes » analogues aux coupes pratiquées dans un jeu de cartes, de former un des soixante quatre hexagrammes possibles ; en apparence donc cet hexagramme se constituera au hasard ; tout comme se trouvent déterminées à la suite d'un tirage au sort à pair ou impair les figures géomantiques. Sous ce hasard apparent qui décide peuvent se cacher néanmoins des forces subtiles plus ou moins en rapport avec le subconscient du consultant, donc avec un certain ensemble de forces ou de tendances, en rapport aussi avec la situation envisagée par ce dernier. Admettons qu'il en soit toujours ainsi, même si certaines conditions difficiles à remplir ont été omises. Reste l'interprétation de la figure enfin obtenue. Or, plus on scrute les explications fournies par le commentateur, plus on découvre l'impossibilité d'établir des règles d'interprétation systématiques, et cela en raison même du fait que des significations opposées s'appellent et que tout change en quelque sorte sous le regard ; on conçoit quel degré d'intuition devrait posséder l'interprète pour pouvoir formuler la réponse juste ou pour pouvoir donner avec à-propos le bon conseil ; on voit quel rôle aussi pourront jouer dans tout cela les tendances obscures ou subconscientes de cet interprète : car il se substitue à la volonté du Ciel, et cela peut-être sans que son propre mental ait été suffisamment vidé ou purifié. En ce qui concerne enfin les indications fournies par les textes chinois, une autre difficulté se présente. C'est que dans l'établissement de leur symbolisme, les Chinois retiennent spontanément, pour des raisons de perspective et de climat, un aspect des objets

concrets qui n'est pas forcément l'aspect qui sera retenu par un Occidental détaché de toute tradition, ou même ne sera pas l'aspect retenu par une tradition différente. Il s'ensuit que des analogies d'un ordre très général sont encore susceptibles d'une transposition ; mais dès qu'il est question d'objets concrets, animaux, organes du corps, etc..., il apparait que les Chinois rapprochent sans autre commentaire des objets entre lesquels un Occidental, voire un Oriental appartenant à une autre tradition, ne parviendra plus à établir le moindre rapport ; ce qui constitue encore une nouvelle cause d'erreur dans les applications divinatoires. Cela est si vrai que M. Canone, le commentateur, avoue que dans son long exposé des significations des 64 hexagrammes, il n'a pu suivre mot pour mot le texte chinois car ce dernier serait devenu totalement incompréhensible. Il est sûr que M. Canone a fait de son mieux, mais la subtilité même et les contradictions apparentes de ses explications devraient donner à réfléchir ; bref, plus on cherche à en pénétrer le sens, plus on se trouve détourné de l'idée d'appliquer soi-même la méthode à des fins pratiques ; tout se passe même comme si c'était là le but réellement visé par le maître Yüan-Kuang, voire par son commentateur. L'attrait des baguettes n'était peut-être là que pour engager le lecteur curieux à jeter un coup d'œil sur les principes de cette sagesse, pour l'inciter à s'intéresser à ces principes fondamentaux, à ceux enfin qui sont aisément transposables et peuvent toujours être fort utiles à retenir.

Deux choses étonnent enfin dans ce livre, la première est que M. Canone qui fournit sa bibliographie du *Yi-King* ait omis de signaler les ouvrages de Matgioi : peut-être après tout les ignore-t-il. La seconde est que les travaux de M. Marcel Granet sur la pensée chinoise soient ici recommandés sans aucune espèce de réserve. Car enfin, en dépit de la conscience dont témoignent ces travaux et en dépit de leur intérêt documentaire, M Marcel Granet ne s'est tout de même jamais placé que dans la perspective de l'école sociologique française, et n'envisage sûrement pas les choses de la même façon qu'a dû le faire le maître taoïste Yüan-Kuang.

Compte tenu de ces réserves, cette méthode de divination chinoise constitue un document intéressant ; en ce qui concerne le maniement de baguettes, sans doute aucun livre occidental n'avait-il encore fourni ces détails et l'ensemble peut donner à réfléchir, en ce qui concerne à la fois la véritable nature de la divination et celle des procédés mis en œuvre.

HSI-YUN. — *Le mental cosmique selon la doctrine de Huang Po*, trad. de l'anglais par Y. LAURENCE. Préf. du SWAMI SIDDHESWARANANDA. Introd. du Docteur H. BENOIT (Ed. Adyar). En présence de cet ouvrage — en partie d'ailleurs composé d'avant-propos et de préfaces — l'idée vient d'abord que son titre appelle une première réserve. Mais en feuilletant le livre on découvre que le commentateur direct du texte de Hsi-Yun formule cette réserve lui-même. Le Mental cosmique, écrit-il, n'est pas le mental au sens ordinaire du mot ; il est sans

attache avec les formes, accessible seulement à ceux qui ont éliminé toute imagination ou mieux qui ont réalisé l'état sans mental. Pourquoi donc alors avoir retenu dans le titre même de cette étude, la traduction du terme chinois *hsin* par mental, et ne risque-t-on pas ainsi d'induire d'emblée le lecteur en erreur ? On parle ici d'un mental qui n'en est pas un et qui doit correspondre à ce que Shree Aurobindo appelait le supramental et René Guénon l'Intellect, sinon son reflet en *Buddhi*. Même s'il s'agit de transcender finalement les catégories de la logique, du moins de la logique au sens ordinaire du mot, il semble que ces précisions de vocabulaire ne sont pas vaines, ayant pour fin de prévenir toute confusion entre le supra-rationnel et l'irrationnel qui n'est que l'impossible. Dans les textes sanskrits, les doctrines du Bouddhisme mahayâna ne se présentent d'ailleurs pas sous une forme aussi méthodiquement paradoxale, aussi intentionnellement « explosive », que dans leur transposition chinoise ; c'est bien pourtant le propre des écoles *Tch'an* (ou *Zen* en japonais) d'avoir recours systématiquement aux contradictions apparentes dans les termes ; et sans doute peut-on rattacher cette méthode au caractère impérieux et suggestif, mais se prêtant mal aux définitions trop précises, de la langue chinoise – Compte tenu de ces réserves, on admettra donc le titre de « Mental cosmique » et on y verra comme un reflet de cette méthode destinée à faire assentir ce qui est au delà des catégories habituelles, qui caractérise le *Tch'an*. Car si ce Mental cosmique n'est pas le mental, en revanche le mental au sens ordinaire du mot n'en procède pas moins du premier et n'en diffère pas essentiellement.

Malgré tout cette méthode paradoxale ne va peut-être pas sans offrir des inconvénients, car il est difficile à un occidental de reconnaître jusqu'à quel point les affirmations et les négations de ces textes doivent être prises à la lettre. C'est ainsi que tour à tour l'illumination risque d'apparaître, ou bien comme une chose absolument hors de portée, ou bien au contraire comme trop facile à atteindre, et se réduisant alors à une sorte de sentiment de vide momentané ! Les maîtres du *Tch'an* insistent tant sur le fait que l'éclair d'illumination doit se produire en moins d'une seconde, et ils ont en même temps une telle tendance à tenir pour nul et non avenu tout ce qui avait pu sembler acquis auparavant ! Il y a là sûrement une façon de marquer cette discontinuité entre le fini et l'infini sur laquelle René Guénon avait justement insisté. Mais à trop prendre le *Tch'an* à la lettre on en viendrait à tenir pour dépourvus de toute valeur tous les efforts d'approche et à considérer qu'ils n'entraînent aucune conséquence pour l'individu qui s'y livre ; ce qui peut inciter à renoncer à ces efforts et même à considérer comme étant l'Illumination une sorte d'état d'hypnose ou de sentiment de dédoublement qui est en effet susceptible de se produire soudain. Pourtant, dans son avant-propos le swami Siddheswarananda n'hésite pas à assimiler l'état d'illumination des adeptes du *Tch'an* à celui des *jivan-mukta* hindous, des Délivrés dans la vie. Que l'on songe seulement à tout ce que cela implique :

l'obtention d'une félicité parfaite et la transformation mystérieuse mais effective de l'ignorance et de l'impuissance en omnipotence et en omniscience... il paraîtra peu probable alors que de telles choses puissent être obtenues à un moindre prix qu'à celui de longues années d'efforts, poursuivis même depuis de « nombreuses existences » ; et ces mérites devant bien s'accumuler de quelque façon, au moins du point de vue de celui qui les acquiert.

En contradiction relative avec le swami Siddheswarananda, l'auteur de l'introduction qui fait suite, paraît estimer que le *Tch'an*, tout en enseignant la même doctrine que le *Vêdânta*, n'en possède pas moins sur ce dernier une nette supériorité. Et cette supériorité, le docteur Benoit l'attribue justement à ce que la méthode du *Tch'an* présente de plus paradoxal et de plus abrupt. Il la voit dans le fait que le *Tch'an* rejetterait toute croyance « merveilleuse » ou simplement « palliative » ; autant de choses que le Docteur Benoit compare à des fleurs artificielles et découpées dans du fer peint. Ce qui est bizarre est qu'il range aussi toute théorie métaphysique parmi les fleurs artificielles et les croyances merveilleuses. Si c'est là une simple façon d'opposer la théorie métaphysique à la réalisation de cette théorie, on peut encore le comprendre ; cependant ici « la fleur peinte », demeure un modèle ou un guide ; ce n'est pas une « croyance » ni merveilleuse ni palliative. Le *Zen*, ajoute le docteur Benoit, demande une intelligence de bonne qualité et la fréquentation des idées capables d'illuminer cette intelligence. Peut-être n'est-ce pas insister suffisamment sur tout ce qu'il demande d'autre, à lire par exemple les témoignages rapportés par D. T. Suzuki dans *Bouddhisme Zen*, et est-ce aussi avoir pris trop à la lettre certaines affirmations paradoxales en ne tenant pas assez compte de leur origine chinoise.

Vient ensuite dans l'ouvrage une introduction de Chu ch'an à la traduction anglaise. C'est un résumé historique très condensé et contenant des remarques fort justes sur la difficulté de traduire en anglais des termes chinois tels que *hsin*. Ajoutons-y celle de traduire dans une langue occidentale le sanskrit *citta* ; non pas mental mais plutôt « pensée principielle ». — Seul cependant le swami Siddheswarananda a insisté dans sa préface sur ce trait du *Tch'an* : la force avec laquelle il accentue l'aspect de « réalisation descendante », montre que le Principe doit être connu à la fois comme immuable et dans le devenir ; comme manifesté et comme non-manifesté. — Et non sans raison le swami admet ainsi que l'avait fait René Guénon, qu'il ne se trouve là aucune contradiction avec l'enseignement bien compris du *Vêdânta*.

Olivier de Carfort.

LES REVUES

Dans le nº 12 (février), de la revue *Ogam* M. Géreint donne quelques indications sur le symbolisme d'un des oiseaux sacrés des Celtes : le roitelet.

— Dans le nº 13 (mars), début d'un article sur le géant Gargantua. Nous y apprenons que la forteresse d'Avaricum (Bourges) est dite avoir été construite par Gargantua à l'endroit précis où tomba un marteau qu'il avait lancé dans les airs ; pour commémorer cet évènement, la population de la capitale des Bituriges célébrait une fois par an une « beuverie rituelle ». Gargantua est ordinairement représenté avec un gourdin et une hotte. Ses légendes sont localisées sur le trajet d'anciennes voies romaines et préromaines. « Il boit aux gués des rivières et construit des ponts », et parfois même fait apparaître l'arc-en-ciel. — Un court article interprète un passage de Strabon, selon lequel « les Druides enseignaient que l'eau et le feu étaient les constituants de toutes choses et qu'ils détruiraient toutes choses lors de la fin des mondes ». Selon cette interprétation, le feu pour les Druides symbolisait l'Essence, et l'eau la Substance. « Dire que le feu et l'eau sont les constituants de toutes choses, équivaut à dire que chaque chose manifestée participe de l'Essence et de la Substance. A la fin de chaque cycle, la manifestation tout entière retourne au principe, ce que les Druides exprimaient en disant que tout sera détruit par le feu et par l'eau ». — Un autre article traité du dieu à cornes Cernunnos, représenté assis dans la posture dite « bouddhique », et portant ordinairement un torque et une bourse. Cet article contient la description détaillée de plusieurs monuments où Cernunnos est représenté. — Un autre article parle des « lavandières de nuit » et autres manifestations similaires, et conclut : « On ne doit pas douter, d'une manière générale, de la possibilité de ces apparitions, ni de leur réalité dans les cas bien étudiés. On en voit moins qu'il y a cent ans, et beaucoup moins qu'au moyen âge parce que notre époque matérialisée voit son ambiance psychique se solidifier (relativement parlant), ce qui empêche ces manifestations, tout au moins les raréfie et les rend moins perceptibles au commun des mortels : c'est là un « signe des temps ». Là où elles ont encore lieu avec quelque fréquence, on a affaire à des lieux de « perméabilité psychique » accentuée ; selon les influences qui s'y exercent, ils seront des « portes des enfers » ou des « chemins du paradis ». De tels endroits sont en tout cas dangereux à fréquenter. On ne « jouera » pas avec ces phénomènes, comme le font les spirites, lesquels, malgré leur bonne foi, s'exposent dans la plupart des cas à de très graves dangers ». — Ce nº se termine par un article M. G. B. Kerverzhiou sur la

pierre de Scone, aussi appelée « pierre de Fâl », « pierre de la connaissance » ou « pierre de la Destinée », dont le vol retentissant, le jour de Noël 1950, fit tant de bruit à l'époque. D'après un texte celtique (le « Livre des Invasions »), la pierre de Fâl est un des quatre talismans apportés en Irlande par les Tuatha Dé Danann. « Celui sous les pieds duquel elle mugissait était roi d'Irlande. Cuchullain la fendit et depuis la pierre ne mugit plus ». A la fin du ve siècle, Fergus, roi des Scots, apporta la pierre en Ecosse. Après la victoire des Scots sur les Pictes, la pierre fut conservée à Scone, capitale des Pictes, où les rois de cette nation avaient promulgué les édits « établissant » l'Eglise chrétienne. Plus tard, la pierre fut transportée à Westminster, où elle est actuellement connue sous le nom de « pierre du couronnement ». Ce qui pourrait paraître étrange, c'est qu'au moyen âge cette pierre fut assimilée à celle sur laquelle Jacob dormit à Béthel. Mais puisque l'une et l'autre de ces pierres sont des bétyles ou *omphaloi*, une telle assimilation, comme le fait remarquer M. Kerverzhiou, est parfaitement correcte au point de vue symbolique.

— Le n° 14 (juin) annonce la mort de Gwilherm Berthou Kerverzhiou un des principaux rédacteurs d'*Ogam*, où il avait publié des articles signés Iaktimagus et Vissurix. — Un article intitulé « Autorité druidique et pouvoir royal », par Iaktimagus et Natrovissus, résume très fidèlement l'enseignement de René Guénon sur les rapports entre les deux pouvoirs, et « illustre » cet enseignement par des exemples empruntés aux doctrines celtiques. L'article rapporte aussi les rites du sacre des rois en Irlande « Le sacre a toujours lieu sur une colline et au pied d'un arbre. Après que son nom et sa généalogie ont été proclamés par le héraut, le roi monte sur la « pierre du pouvoir » (pierre de Fâl), qui symbolise l'Irlande et la terre toute entière. Il reçoit une baguette blanche et fait trois fois le tour de la pierre, en l'honneur de la Sainte Trinité et pour contempler son royaume dans toutes les directions. Puis le nouveau souverain écoute le barde royal lire les lois qu'il devra garder, et il prête serment ». L'article se termine par des considérations sur le monde moderne, et souligne le caractère inquiétant de certaines « idoles » contemporaines.

— Dans les *Cahiers d'Etudes cathares* d'automne 1950, article de M. Carrière intitulé : « Simone Weil et nous ». « Cette jeune agrégée de philosophie qui, avant de mourir à l'âge de 34 ans, tendait vers Dieu de toutes les forces de son âme » éprouvait en effet pour le catharisme des sympathies qui étonneraient sans doute beaucoup de ses admirateurs. Pourtant, dans quelques-uns de ses livres les plus justement réputés, on décèle un « goût pour l'hétérodoxie » assez étrange. *Attente de Dieu* ne se termine-t-il pas par les lignes suivantes : « Puisse l'esprit de Cham fleurir bientôt de nouveau au bord des vagues de la Méditerranée » ? De plus, Simone Weil, écrivant sous le pseudonyme d'Emile Novis (anagramme de son nom) dans les *Cahiers du Sud* (n° spécial sur « Le Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen), disait : « L'esprit de la civilisation d'Oc au

XIIIe siècle, tel que nous pouvons l'entrevoir, répond à des aspirations qui n'ont pas disparu et que nous ne devons pas laisser disparaître ». Enfin M. Carrières cite un long extrait d'une lettre de Simone Weil à M. Déodat Roché où nous lisons cette assertion extraordinaire : « Je n'ai jamais pu comprendre comment il est possible à un esprit raisonnable de regarder le Jéhovah de la Bible et le Père invoqué dans l'Evangile comme un seul et même être ». Dès lors, est-il légitime d'écrire, comme le faisait M. Carrières : « Simone Weil, même non baptisée, fut une grande chrétienne » ? Il nous semble que le christianisme implique nécessairement la reconnaissance de l'Ancien Testament aussi bien que du Nouveau. Simone Weil fut une intelligence exceptionnelle, un esprit naturellement religieux, intimement convaincu que « la seule chose nécessaire » n'est pas de « ce monde » ; l'intérêt que son œuvre suscite de plus en plus est, pensons-nous, parfaitement justifié. Simone Weil fut aussi une âme d'une noblesse et d'une « clarté » exceptionnelles ; mais une chrétienne, non. — Toujours dans le n° d'automne, compte-rendu du 3e Congrès du Souvenir et des Etudes cathares ». Nous citerons quelques-unes des communications dont les *Cahiers* ont publié le résumé. M. Niel a retracé les derniers soubresauts de la résistance cathare après la reddition de Montségur : la chute successive des châteaux de Pierrepertuse, de Puylaurens et de Quéribus. — Dans le résumé d'un travail de M. Conte nous lisons ceci : « Après la chute de Montségur, l'évêque cathare Pierre Authier qui résidait dans la région d'Ussat s'enfuit en Lombardie, puis revient en France quelques années après. Il parcourt la région et donne le « consolamentum » aux fidèles échappés à la croisade. Tombé aux mains des inquisiteurs, il périt sur le bûcher en 1311 ». — Dans le compte rendu d'une communication de M. Déodat Roché nous lisons ceci : « Les Vaudois sont sortis du catholicisme pour se rapprocher de plus en plus des Cathares, et prendre leurs principales doctrines et leur rite essentiel du « consolamentum ». Nous pensons que la question de l'origine des Vaudois est beaucoup plus compliquée ; en tout cas, les Vaudois eux-mêmes ont toujours prétendu ne pas être sortis du catholicisme, et constituer une branche du christianisme absolument autonome. Qu'ils aient entretenu des relations avec les Cathares ainsi qu'avec beaucoup d'autres « sectes » à différentes époques, c'est certain ; mais en tout cas, il nous semble fort improbable qu'ils aient jamais pratiqué le « consolamentum ».

DENYS ROMAN.

TABLE DES MATIÈRES

Le gérant : Paul Chacornac.

1011. — Impr. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 12-52